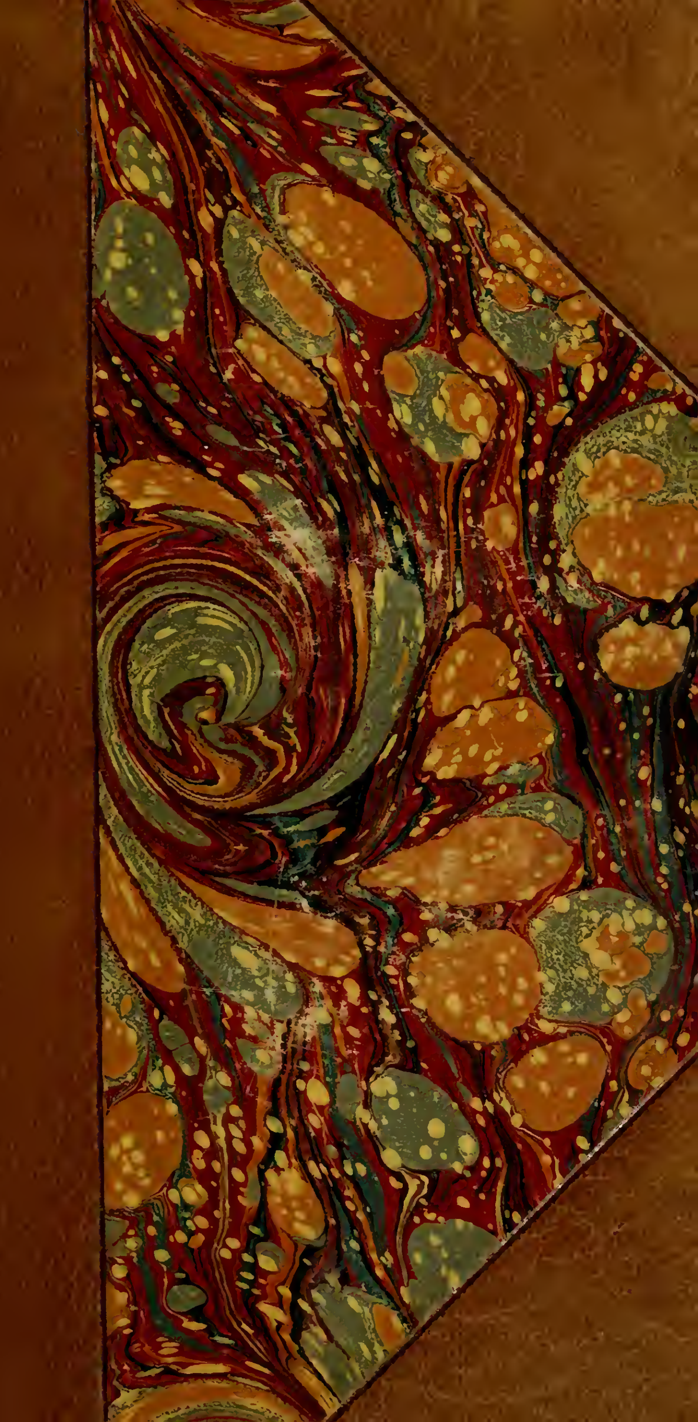
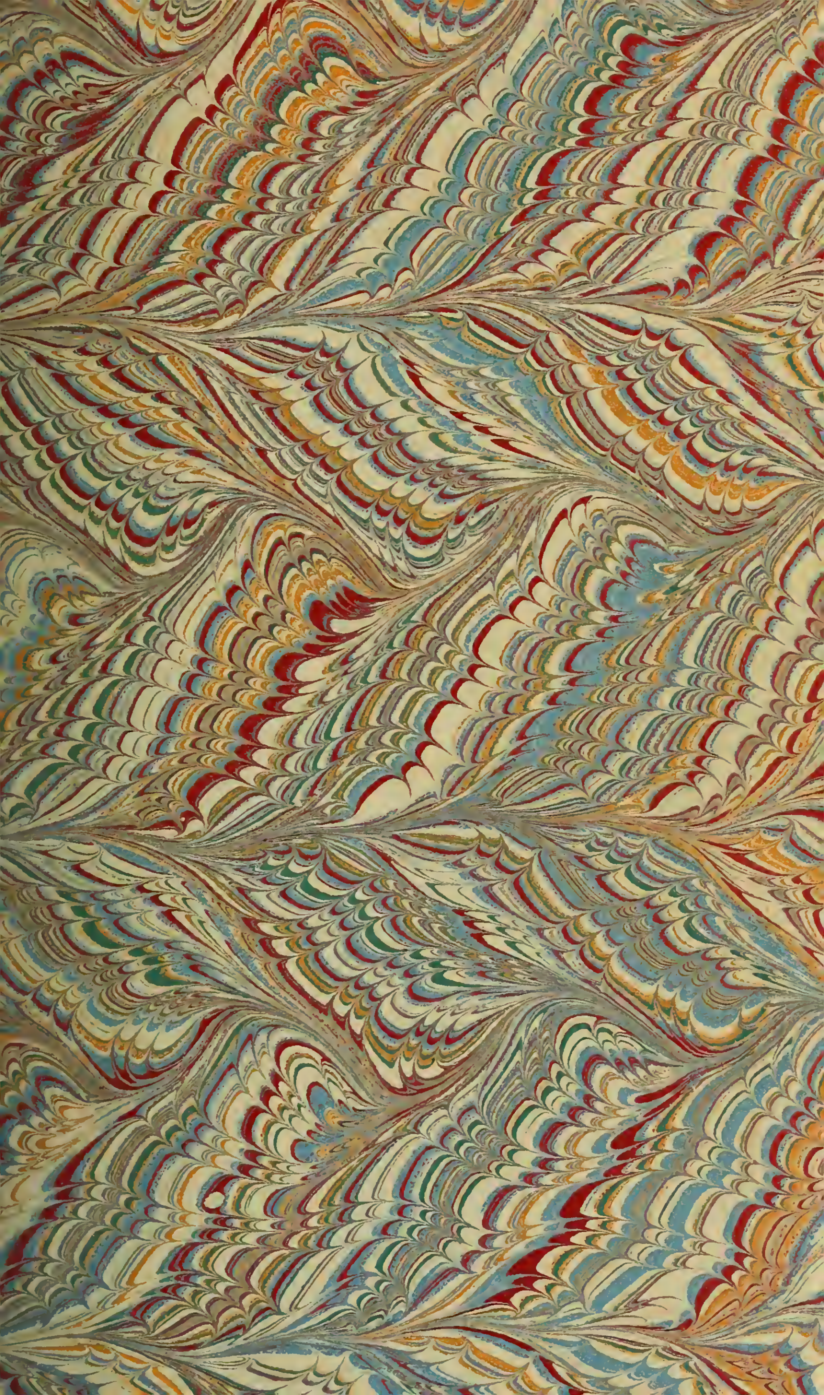






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

LAURENT STERNE.

TOME TROISIÈME.

Ce volume contient

La troisième partie des Opinions de Tristram Shandy.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LAURENT STERNE.

NOUVELLE ÉDITION AVEC XVI GRAVURES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

AN XI. — 1803.

VIE
ET OPINIONS
DE
TRISTRAM SHANDY.

CHAPITRE PREMIER.

L'embarras du choix.

Ces dissertations subtiles et savantes avoient charmé mon père; et cependant, à proprement parler, elles n'avoient fait que verser du baume sur sa blessure. — Son attente se trouvoit trompée. — La tache du nom de Tristram restoit indélébile; — et quand mon père fut de retour chez lui, le poids de ses maux lui parut plus insupportable qu'auparavant. C'est ce qui arrive toujours quand la ressource sur laquelle nous avions compté nous échappe.

Il devint pensif. — Il sortit, et se promena d'un air agité le long de son canal; il rabattit son chapean sur ses yeux, il soupira beau-

coup, mais sans laisser éclater son ressentiment; — et comme, suivant Hippocrate, les étincelles rapides de la colère favorisent singulièrement la digestion et la transpiration, et qu'il est, par conséquent, infiniment dangereux d'en arrêter l'explosion, — mon père, pour avoir contenu la sienne, seroit infailliblement tombé malade, si, dans ce moment critique, il ne lui étoit survenu une diversion, qui détourna ses idées et rétablit sa santé. — Cette diversion étoit un nouvel embarras, et ce nouvel embarras étoit occasionné par un legs de mille livres sterlings que lui laissoit ma tante Dinach.

Mon père n'eut pas sitôt achevé la lettre qui lui en apportoit la nouvelle, qu'il se mit à se creuser et à se tourmenter l'esprit, pour trouver à son legs l'emploi le plus avantageux et le plus honorable pour sa famille. — Cent cinquante projets, plus bizarres les uns que les autres, lui passèrent par la cervelle. — Il vouloit faire ceci, et puis cela, et puis cela encore. — Il vouloit aller à Rome; — il vouloit plaider. — « Non, disoit-il, j'a- » cheterai des effets publics, — ou j'acheterai » la ferme de John Hobson; — ou plutôt, » il faut que je rebâtisse la façade de mon » château, et que j'ajoute une aile à celle

» qui y est déjà. — Cependant voici un beau » moulin à eau de ce côté, si je construisois » au-delà de la rivière un beau moulin à vent, » que je verrois tourner de mes fenêtres : — » mais il faut, — il faut avant tout, que » j'ajoute le grand *Oxmoor* à mon enclos, » et que je fasse partir mon fils Robert pour » ses voyages. »

Malheureusement la somme étoit bornée, et ses projets ne l'étoient pas. — Ne pouvant tout exécuter, il falloit choisir. — De tous les projets qui s'offroient à lui, les deux derniers sembloient lui tenir le plus au cœur; et il s'y seroit infailliblement arrêté, s'il eût pu les embrasser tous deux à-la-fois : mais le petit inconvénient que j'ai déjà fait entendre, l'obligeoit à se décider pour l'un ou pour l'autre.

C'est ce qui n'étoit pas facile.

Mon père, à la vérité, avoit depuis long-temps reconnu la nécessité indispensable de faire voyager mon frère Robert. — Il avoit même destiné à cette dépense les premiers fonds qui lui rentreroient des actions qu'il avoit dans l'affaire du Mississipi.

Mais *Oxmoor* étoit une commune si belle, si vaste, si bien située ! — une commune qui

ne demandoit qu'à être défrichée et desséchée ! — qui touchoit au domaine des Shandy, sur laquelle même nous avions quelque espèce de droits ! une commune enfin que depuis long-temps mon père avoit résolu de tourner à son profit de manière ou d'autre !

Comme jusques-là rien ne l'avoit mis dans la nécessité de justifier l'ancienneté ou la justice de ses droits, mon père, en homme sage, en avoit toujours renvoyé la discussion au premier moment favorable. — Mais ce moment étoit arrivé ; et les deux projets favoris de mon père, *Oxmoor* et les voyages de mon frère, se présentant à-la-fois, ce n'étoit pas une petite affaire que de savoir auquel donner la préférence. —

Ce que je vais dire paroîtra ridicule ; mais la chose étoit ainsi.

Nous avions dans la famille une coutume si ancienne, qu'elle étoit presque passée en loi. Le fils aîné de la maison, avant son mariage, avoit la liberté de partir, d'aller et de revenir à son gré d'un bout de l'Europe à l'autre. — Ce n'étoit pas seulement pour s'instruire, ou pour fortifier sa santé par le changement d'air ; — c'étoit pour satisfaire sa fantaisie, — pour rapporter un plumet à son chapeau :

que sais-je? *Tantum valet*, disoit mon père, *quantum sonat.* C'est l'opinion qui met le prix à tout.

Il n'y avoit rien dans cette usage qui pût choquer la raison ou les bonnes mœurs; — et priver mon frère de son droit d'aînesse, — l'en priver sans motif suffisant, — et, par-là, en faire un exemple du premier Shandy qui n'auroit pas été roulé dans sa chaise de poste par toute l'Europe, uniquement parce qu'il étoit un peu bête, c'eût été le traiter dix fois pis que n'auroit fait un Turc.

D'ailleurs l'affaire d'*Oxmoor* n'étoit pas sans difficulté.

La seule acquisition étoit un objet de plus de huit cents guinées; et ce n'étoit pas tout. Ce bien avoit été quinze ans auparavant l'occasion d'un procès, qui avoit coûté à la famille huit cents autres guinées, sans compter la peine et le tourment.

Ajoutez à ces raisons que cette commune si belle, si attrayante, avoit été jusques-là honteusement négligée. — Malgré son voisinage de Shandy, — malgré le droit que chacun avoit de s'en occuper, comme d'un bien qui, n'étant à personne, appartenoit nécessairement à tout le monde, cette pauvre commune avoit été tellement abandonnée, qu'il

y avoit, disoit Obadiah, de quoi faire saigner le cœur d'un galant homme, qui en auroit connu la valeur, et qui se seroit seulement promené sur ce malheureux terrein.

A dire vrai, personne n'en étoit directement responsable; et mon père auroit vu la chose avec indifférence, et ne se seroit jamais occupé d'*Oxmoor*, sans ce maudit procès qui s'éleva à cause de ses limites, et qui lui fit prendre (sinon pour son intérêt, du moins pour son honneur) la ferme résolution d'acquérir cette portion de domaine, sitôt que l'occasion s'en présenteroit; et l'occasion en étoit venue, ou jamais.

Cette parité de raisons et d'avantages dans les deux plus importans projets de mon père, étoit certainement marquée au coin du guignon. — Mon père avoit beau les peser ensemble, puis séparément, — sous toutes leurs faces, et sous tous leurs rapports, — consacrant des heures entières à des calculs pénibles, — se livrant à la méditation la plus abstraite, — lisant un jour des ouvrages d'agriculture, et des voyages le lendemain, — se dépouillant de tout système et de toute passion, — se consultant chaque jour avec mon oncle Tobie, — argumentant avec Yorick, — et résumant toute l'affaire d'*Oxmoor* avec

Obadiah; — rien au bout du compte ne paroissoit si décidément en faveur de l'un, qui ne fût également en faveur de l'autre; les meilleurs argumens pouvoient s'appliquer à tous deux; les considérations étoient les mêmes des deux côtés; et les balances restoient dans un fatal équilibre.

On ne pouvoit, par exemple, s'empêcher de convenir avec Obadiah que la commune d'*Oxmoor*, avec des soins bien entendus, et entre les mains de certaines gens, feroit certainement dans le monde une toute autre figure que celle qu'elle y avoit jamais faite, et qu'elle y feroit jamais, si on la laissoit à elle-même. — Mais ces mêmes raisons n'étoient-elles pas strictement applicables à mon frère Robert ?

A l'égard de l'intérêt, la question, je l'avoue, ne paroissoit pas si indécise au premier coup d'œil. En effet, toutes les fois que mon père prenoit la plume, et calculoit l'unique dépense de brûler, fossoyer et enclorre *Oxmoor*, et qu'il comparoit cette dépense au profit certain qu'il en retiroit, — le profit grossissoit tellement sous sa main, que vous auriez juré que toute autre considération alloit disparoître. — Il étoit clair qu'il recueilleroit, dès la première année, au moins cent

mesures de raves à vingt livres, — une excellente récolte de froment l'année suivante; — et l'année d'après, cent (pour ne rien exagérer), mais, suivant toute vraisemblance, cent cinquante, sinon deux cents quartauts de poids et de fèves, — et ensuite des patates sans fin. — Mais alors, venant à penser que, pour manger des patates, il falloit se résoudre à laisser mon frère sans éducation, sa tête se troubloit derechef; et finalement le vieux gentilhomme étoit dans un tel état d'embarras, d'indécision et d'incertitude, comme il l'a souvent déclaré à mon oncle Tobie, qu'il ne savoit, non plus que ses talons, ce qu'il avoit à faire. —

Il faut l'avoir éprouvé, pour concevoir quel tourment c'est pour un homme, de se sentir ainsi tiraillé par deux projets, tous deux également pressans, et tous deux entièrement opposés. — Car sans compter le ravage qui en résulte nécessairement dans tout le système des nerfs, desquels la fonction, comme vous savez, est de conduire les esprits animaux, et les sucs les plus subtils, du cœur à la tête, et de la tête au cœur, — on ne sauroit croire l'effet prodigieux qu'une lutte si terrible opère sur les parties plus solides et plus grossières, détruisant l'embonpoint,

et anéantissant les forces du malheureux, qui flotte ainsi entre deux projets qui le contrarient.

Mon père auroit infailliblement succombé sous ce malheur, comme il avoit pensé faire sous celui de mon nom de baptême, sans un nouvel accident qui vint heureusement à son secours. — Ce fut la mort de mon frère Robert.

Qu'est-ce, grands dieux ! que la vie d'un homme ? Une agitation perpétuelle ! — un passage continuel d'un chagrin à un autre ! — Munissez-vous contre un malheur, vous restez en prise à mille autres.

CHAPITRE II.

Chapitre des Choses.

Dès ce moment on doit me considérer comme l'héritier apparent de la famille Shandy, — et c'est proprement ici que commence l'histoire de ma vie et de mes opinions. Malgré toute ma diligence et mon empressement, je n'ai fait encore que préparer le terrein sur lequel doit s'élever l'édifice ; — et je prévois que l'édifice qui s'élevera sera tel, que, depuis Adam, on n'en a jamais conçu ni exécuté un pareil. —

Je veux reprendre haleine avant de commencer; et dans cinq minutes je jette ma plume au feu, et avec elle la petite goutte d'encre épaisse qui est restée au fond du cornet. — Mais dans ces cinq minutes j'ai dix choses à faire. — J'ai une chose à nommer, une chose à regretter, une à espérer, une à promettre, une à faire craindre; — j'ai une chose à supposer, une chose à déclarer, une à cacher, une à choisir, et une à demander. — Ce chapitre, donc, je le *nomme* le chapitre des choses; — et mon prochain chapitre, si je vis, sera mon chapitre sur les moustaches, afin de garder une sorte de liaison dans mes ouvrages.

Et premièrement la chose que je *regrette*, c'est d'avoir été tellement pressé par la foule des événemens qui se sont trouvés devant moi, qu'il m'a été impossible, malgré tout le désir que j'en avois, de faire entrer dans cette partie de mon ouvrage les campagnes, et surtout les amours de mon oncle Tobie. — L'histoire en est si originale, si *cervantique*, que si je puis parvenir à lui faire opérer sur les autres cervelles les mêmes effets qu'elle produit sur la mienne, je réponds que, pour cela seul, mon livre fera son chemin dans le monde, beaucoup mieux que son maître

ne l'a jamais fait. — O Tristram, Tristram! quel moment fortuné! amène-le seulement; et la réputation qui t'attend, comme auteur, effacera tous les malheurs que tu as éprouvés, comme homme; et tu triompheras d'un côté, si tu peux perdre de l'autre le souvenir et le sentiment de tes chagrins passés.

Ne soyez pas surpris de l'impatience que je témoigne pour arriver à ces amours. C'est le morceau le plus exquis de toute mon histoire. — Et quand j'y serai parvenu, je serai peu délicat sur le choix des mots, et je m'embarrasserai peu des oreilles chatouilleuses qui pourroient s'en offenser. C'est la chose que j'avois à *déclarer*. — Mais jamais je n'aurai fini en cinq minutes! — La chose que *j'espère*, milords et messieurs, c'est que vous voudrez bien ne pas vous en choquer: — autrement, je pourrois bien vous donner de quoi vous choquer tout de bon. L'histoire de ma Jenny, par exemple. — Mais qu'est-ce que ma Jenny, et qu'est-ce que le bon et le mauvais côté d'une femme? C'est la chose que je veux *cacher*. Je vous le dirai dans le chapitre qui suivra celui des boutonnières, et pas une ligne plutôt.

Maintenant, madame, la chose que j'ai à vous *demander*, c'est: comment va votre mi-

graine ? — mais ne me répondez point. Je suis sûr qu'elle est passée ; — et quant à votre santé, je sais quelle est beaucoup meilleure. — On a beau dire, le vrai Shandéisme dilate le cœur et les poumons ; il facilite la circulation du sang et de tous les autres fluides, et fait mouvoir joyeusement et long-temps tous les ressorts de la vie.

Si l'on me donnoit, comme à Sancho-Pança, un royaume à choisir, je ne chercherois ni la gloire ni les richesses ; je demanderois un royaume où l'on rît du matin au soir. — Les passions bilieuses et mélancoliques, par le désordre qu'elles apportent dans le sang et dans les humeurs, sont ordinairement aussi contraires au corps politique qu'au corps humain. Mais comme l'habitude de la vertu peut seule les contenir et les vaincre : — « Seigneur, dirois-je à Dieu, faites que mes » sujets soient toujours aussi sages qu'ils sont » gais ; et alors ils seront le peuple le plus » heureux, et moi le plus heureux monarque » de la terre. »

CHAPITRE III.

Préambule.

SANS ces deux vigoureux petits bidets, montés par ce fou de postillon qui me mena de Stilton à Stamford, l'idée ne m'en seroit jamais venue. — Nous allions comme le vent. — Il y avoit une côte de trois milles et demi : — nous touchions à peine la terre. — C'étoit le mouvement le plus rapide, le plus impétueux! il se communiquoit à ma cervelle. — Mon cœur même y participoit.

Tant de force et de vîtesse dans deux petites haridelles, confondoit tous les calculs de ma raison et de ma géométrie. —

« Par le grand Dieu du jour! m'écriai-je, en regardant le soleil et lui tendant les bras, par la portière de ma chaise, — » je fais vœu, » en rentrant chez moi, de brûler tous mes » livres, et de jeter la clef de mon cabinet » d'étude quatre-vingt-dix pieds sous terre, » dans le puits qui est derrière ma maison. »

Le coche de Londres me confirma dans cette résolution. — Il suivoit le même chemin que nous, avançant à peine, et lourdement traîné par huit colosses qui le guindoient à

pas lents au haut de la côte. — Il se traînoit sur notre piste, et nous étions déjà bien loin. — « Oui, je les brûlerai, m'écriai-je, je brû-» lerai jusqu'au dernier volume. Suivra le » chemin battu qui voudra ; je veux ou me » frayer une nouvelle route, ou me tenir » tranquille. »

La plupart de nos auteurs ressemblent trop au coche de Londres.

Dites moi, messieurs, compterons-nous toujours la quantité pour tout, et la qualité pour rien ?

Ferons-nous toujours de nouveaux livres, comme les apothicaires font de nouvelles drogues avec d'autres drogues toutes faites ?

Ne ferons-nous jamais que nous traîner sur la même piste ? — toujours au même pas ? —

Passerons-nous éternellement notre vie à montrer les reliques des savans, comme les moines montrent les reliques des saints, — sans pouvoir en obtenir un seul miracle ?

Comment se fait-il que l'homme, dont la pensée s'élance jusques dans les cieux, — l'homme, la plus belle, la plus excellente et la plus noble des créatures, — le miracle de la nature, comme l'appelle Zoroastre, (dans son livre sur la nature de l'ame), — le miroir de la présence divine, selon Saint

Chrysostôme, — l'image de Dieu, suivant Moyse, — le rayon de la divinité, comme dit Platon, — la merveille des merveilles, suivant Aristote; comment, dis-je, se fait-il, que l'homme se dégrade ainsi lui-même, en se vouant à une imitation servile?

O imitatores! dit Horace.... mais je ne m'abaisserai point aux mêmes invectives que lui. — Tout ce que je demanderois à Dieu, si cela peut se désirer sans péché, c'est que tout imitateur ou plagiaire anglois, françois ou irlandois, fût puni par le farcin, et renfermé dans un hôpital assez vaste pour les contenir tous. — C'est ce qui me conduit à l'affaire des moustaches; mais par quelle succession d'idées? en bonne foi, croyez-vous que je le sache?

Sur les Moustaches.

De quoi diantre me suis-je avisé? quelle promesse étourdie! un chapitre sur les moustaches! le public ne le supportera jamais. C'est un public délicat. — Mais je n'avois jamais lu le fragment que voici; je ne le croyois pas aussi scabreux: — autrement, aussi sûrement que des nez sont des nez, et que des moustaches sont des moustaches, j'aurois lou-

voyé de manière à ne pas rencontrer ce dangereux chapitre.

Fragment.

. . . .
.
. . . .
. . . . . . « Je crois que vous dormez » un peu, ma belle dame, » dit le vieux gentilhomme, en lui serrant doucement la main comme il prononçoit le mot *moustache.* — « Changerons-nous de sujet ? Gardez-vous » en bien, dit la vieille dame. Je vous écoute » avec le plus grand plaisir. » Alors se penchant en arrière sur sa chaise, la tête appuyée sur le dossier, portant en même-temps ses deux pieds en avant, et jetant un mouchoir de gaze sur son visage, elle le pria de continuer. — Le vieux gentilhomme continua ainsi :

Des *moustaches !* s'écria la reine de Navarre, en laissant tomber sa pelote de nœuds. — Oui, madame, des *moustaches*, dit la *Fosseuse*, en ramassant respectueusement les nœuds de la reine.

La voix de la *Fosseuse* étoit naturellement douce et moëlleuse, mais cependant distincte et articulée ; et chaque lettre du mot *moustaches* avoit frappé directement l'oreille de la

la reine de Navarre. — *Moustaches !* s'écria encore la reine, pouvant d'autant moins se persuader d'avoir bien entendu, qu'il s'agissoit d'un de ses pages qu'elle voyoit tous les jours. — *Moustaches*, répéta la *Fosseuse* une troisième fois. J'ose assurer votre majesté, continua la fille d'honneur, en prenant vivement l'intérêt du page, que dans toute la Navarre il n'y a pas aujourd'hui un cavalier qui possède une aussi belle paire . . . De quoi? s'écria Marguerite en souriant. — De *moustaches*, dit la *Fosseuse* avec une modestie infinie.

Le mot tint bon, malgré l'usage indiscret que la *Fosseuse* venoit d'en faire; et on continua de s'en servir dans la meilleure compagnie du petit royaume de Navarre.

La *Fosseuse* l'avoit déjà prononcé, non-seulement devant la reine, mais en plusieurs autres occasions à la cour; et toujours avec un accent qui renfermoit quelque chose de mystérieux. Ce genre devoit parfaitement réussir à la cour de Marguerite, qui, dans ce temps-là, étoit, comme on sait, un mélange de galanterie et de dévotion. — Le mot *moustaches* fit donc une espèce de fortune, ou du moins il gagna justement autant qu'il perdit. — Le clergé fut pour lui, les

laïques contre, — et les femmes . . . . . se partagèrent.

Il y avoit dans ce temps-là à la cour de Navarre un jeune marquis *de Croix*, officier des gardes de la reine, qui, par sa mine, sa taille et sa tournure, se faisoit remarquer des filles d'honneur, et attiroit leur attention vers la terrasse, devant la porte du palais où la garde se montoit.

Madame *de Beaussiere* fut la première qui en devint éprise. — La *Battarelle* suivit. — C'étoit le plus beau temps pour faire l'amour, dont on ait gardé le souvenir en Navarre. — Le jeune *de Croix* faisoit toutes les conquêtes qu'il vouloit. Il fit tourner successivement la tête à la *Guyol*, à la *Maronnette*, à la *Sabatiere*, à toutes en un mot, excepté à la *Rebours* et à la *Fosseuse*. — Celles-ci savoient à quoi s'en tenir sur son compte. *De Croix* avoit donné mince opinion de lui à la *Rebours* dans une occasion essentielle; et la *Rebours* avoit tout dit à la *Fosseuse*, dont elle étoit l'amie inséparable.

La reine de Navarre étoit assise un soir avec ses dames à une fenêtre qui faisoit face à la porte du palais, comme *de Croix* traversoit la cour. — Qu'il est beau! dit la *Beaussiere*. — Qu'il a bon air! dit la *Battarelle*. — Qu'il

est bien fait ! dit la *Guyol.*—Montrez-moi, dit la *Maronette*, un officier de la garde à cheval qui ait deux jambes comme celles-là ! — ou qui s'en serve si bien ! dit la *Sabatiere.* — Mais il n'a pas de *moustaches !* s'écria la *Fosseuse.* — Oh ! pas l'apparence, dit la *Rebours.*

La reine s'en alla droit à son oratoire, pour méditer sur ce texte. — Elle y rêva tout le long de la galerie. — *Ave Maria*, dit-elle en s'agenouillant sur son prie-dieu, que veut dire la *Fosseuse* avec ses *moustaches ?*

Toutes les filles d'honneur se retirèrent à l'instant dans leurs chambres. — Des *moustaches !* dirent-elles en elles-mêmes, en fermant leur porte au verrou.

Madame *de Carnavalette* prit son chapelet. On ne l'auroit pas soupçonnée sous son grand capuchon.—De saint Antoine à sainte Ursule, il ne lui passa pas un saint par les doigts, qui n'eût des *moustaches.*—Saint François, saint Dominique, saint Benoît, saint Basile, sainte Brigitte, tous avoient des *moustaches.*

Madame *de Beaussiere* brouilla toutes ses idées à force de commentaires. Elle monta sur son palefroi, et se fit suivre par son page. —Un régiment vint à défiler..... —

Madame *de Beaussiere* passa son chemin.

« Un denier, un seul denier! cria l'ordre
» de la Merci; — secourez ces pauvres cap-
» tifs, qui gémissent loin de vous, et qui
» tournent les yeux vers le ciel et vers vous,
» pour obtenir leur rachat. »

Madame *de Beaussiere* passa son chemin.

« Ayez pitié du malheureux, ma bonne
» dame, dit un vieillard vénérable à cheveux
» blancs, tenant dans ses mains desséchées
» une petite tasse de bois cerclée de fer; —
» je demande pour l'infortuné, — pour une
» prison, — pour un hôpital. — Ma bonne
» et charitable princesse, c'est pour un
» vieillard, — pour des noyés, — pour des
» brûlés. — J'appelle Dieu et tous ses anges
» à témoin. — C'est pour couvrir celui qui
» est nu, — pour rassasier celui qui a faim,
» — pour soulager celui qui est malade et
» affligée. »

Madame *de Baussiere* passa son chemin.

Un parent dans la misère se prosterna jusqu'à terre. —

Madame *de Beaussiere* passa son chemin.

Il courut tête nue à côté du palefroi, en la priant, en la conjurant par les premiers liens de l'amitié, de l'alliance, de la parenté. — « Ma cousine, ma sœur, ma tante, ma
» mère, — au nom de la vertu, pour l'amour

» de vous, pour l'amour de moi, pour l'a-
» mour de Jésus-Christ, souvenez-vous de
» moi, ayez pitié de moi ! » —

Madame *de Beaussiere* passa son chemin. Elle s'arrêta à la fin. — Prenez mes *moustaches*, dit-elle à son page. — Le page prit son palefroi. — Elle mit pied à terre sur la terrasse.

Quand la cour fut rassemblée le soir, ce fut à qui parleroit, ou plutôt à qui ne parleroit pas des *moustaches*. La *Fosseuse* tira une aiguille de sa tête, et se mit à dessiner le contour d'une petite moustache sur un côté de sa lèvre supérieure, et remit l'aiguille à la *Rebours*. — La *Rebours* secoua la tête. — Madame *de Carnavalette* soupira : c'étoit elle qui avoit donné des *moustaches* à sainte Brigitte.

Madame *de Beaussiere* toussa trois fois dans son manchon. — La *Guyol* sourit. — Fi ! dit madame *de Beaussiere*. — La reine de Navarre comprit enfin l'énigme, et passa son doigt sur ses yeux, avec un geste qui vouloit dire : je vous entends bien.

« Et qu'entendoit-elle ? dit la vieille dame,
» en soulevant sa gaze, et regardant le vieux
» gentilhomme. » —

« Ce que vous entendez vous-même, ré-

» pondit le vieux gentilhomme ; » et il continua de lire.

— Toutes ces conversations, loin d'être favorables au mot *moustaches*, préparoient sa ruine. La *Fosseuse* lui avoit porté le premier coup ; — il s'étoit pourtant soutenu, et pendant quelques mois il fit une assez belle résistance : — mais, au bout de ce terme, le jeune marquis *de Croix* ayant été forcé de quitter la Navarre, faute de *moustaches*, le mot devint bientôt indécent, et ne tarda pas à être entièrement hors d'usage.

Les meilleurs termes du meilleur langage de la meilleure compagnie peuvent être exposés à la même disgrace. Il ne faut qu'un esprit mal-fait pour exciter tous les esprits. — Le curé d'Estelle écrivit dans le temps un gros livre sur les équivoques, afin de prémunir les Navarrois contre leur danger.

« Tout le monde ne sait-il pas, dit le curé
» d'Estelle à la fin de son ouvrage, que les
» *nez* ont éprouvé, il y a quelques siècles,
» dans la plus grande partie de l'Europe, le
» même sort que les *moustaches* éprouvent
» aujourd'hui dans le royaume de Navarre ?
» Le mal, à la vérité, ne s'étendit pas alors
» plus loin. — Mais les *oreilles* n'ont-elles
» pas couru depuis le même risque ? — Vingt

» autres mots différens, les *hauts-de-chausse*, » les *fichus*, les *boutonnieres*, le nom même » qu'on donne à nos chevaux de poste, — » ne sont-ils pas encore au moment de leur » ruine ? — La chasteté, par sa nature, la » plus douce des vertus, la chasteté, si vous » lui laissez une liberté absolue, deviendra » la plus tyrannique des passions.

» Que vos cœurs cessent d'être corrompus, » s'écrioit le curé d'Estelle; et vos oreilles ne » trouveront plus d'expressions indécentes. »

CHAPITRE IV.

Peine perdue.

MON père étoit occupé à calculer les frais de poste du voyage de mon frère Robert, de Calais à Paris, et de Paris à Lyon, au moment même qu'il reçut la lettre qui lui apportoit la nouvelle de sa mort. — C'étoit un voyage à tous égards bien malencontreux, et dont mon père avoit bien de la peine à venir à bout.—Il l'avoit cependant à-peu-près achevé, quand Obadiah ouvrit brusquement la porte pour lui dire qu'il n'y avoit plus de levure dans la maison. — « Monsieur veut-il, de- » manda Obadiah, que je prenne demain » de grand matin le cheval de carosse, et

» que j'en aille chercher ? — De tout mon
» cœur, dit mon père sans interrompre son
» voyage ; prends le cheval de carrosse et
» laisse-moi en repos. — Mais, dit Obadiah,
» il lui manque un fer. » —

« Un fer ! pauvre créature, dit mon oncle
» Tobie ! — Et bien, dit brusquement mon
» père, prends l'écossois. — Il ne veut pas
» souffrir la selle, dit Obadiah. — Je crois
» qu'il a le diable au corps, dit mon père :
» prends donc le patriote, et ferme la porte.
» — Le patriote est vendu, dit Obadiah. —
» Vendu, s'écria mon père ! — Voilà de vos
» tours, monsieur le drôle, continua-t-il,
» en s'adressant à Obadiah, quoiqu'avec le
» visage tourné vers mon oncle Tobie ! —
» Monsieur doit se rappeler, dit Obadiah,
» qu'il m'a ordonné de le vendre au mois
» d'avril dernier. — Eh bien, s'écria mon
» père, pour votre peine, vous irez à pied.
» — C'est tout ce que je demandois, dit
» Obadiah en fermant la porte. » —

« Ah ! quel tourment, dit mon père ! »

Et il reprenoit déjà son calcul, quand Obadiah vint encore l'interrompre. — « Com-
» ment Monsieur veut-il que j'aille à pied,
» dit Obadiah ? toutes les rivières sont dé-
» bordées. » —

Jusques-là mon père, qui avoit devant lui une carte de *Samson*, et un livre de poste, avoit gardé trois doigts sur la tête de son compas, dont une pointe étoit posée sur Nevers. C'étoit la dernière poste pour laquelle il eût payé ; et il se proposoit de reprendre delà son calcul et son voyage, aussitôt qu'Obadiah auroit quitté la chambre. — Mais il ne put tenir à cette seconde entrée d'Obadiah, qui rouvrit la porte pour mettre tout le pays sous l'eau. — Il laissa aller son compas, — ou plutôt, avec un mouvement de colère, il le jeta sur la table; et alors tout ce qui lui restoit à faire, c'étoit de revenir à Calais comme bien d'autres, aussi sage qu'il en étoit parti.

Enfin quand la lettre fatale arriva, mon père, à l'aide de son compas, d'enjambées en enjambées, étoit revenu à ce même gîte de Nevers. — Il fit signe à mon oncle Tobie de voir ce que contenoit la lettre. — « Avec » votre permission, monsieur Samson, » s'écria mon père, en frappant la table tout au travers de Nevers avec son compas, — « il est dur, monsieur Samson, pour un » gentilhomme anglois et pour son fils, d'être » ramenés deux fois dans un jour à une bi- » coque comme Nevers. — Qu'en penses-tu,

» Tobie, ajouta mon père d'un air enjoué ? » — A moins, dit mon oncle Tobie, que ce » ne soit une ville de garnison ; car en ce » cas... mon père sourit. — Lis, lis cette » lettre, mon cher Tobie, dit mon père : » — et tenant toujours son compas sur Nevers d'une main, et son livre de poste de l'autre, lisant d'un œil, écoutant d'une oreille, et les deux coudes appuyés sur la table, il attendit que mon oncle Tobie eût achevé la lettre qu'il lisoit entre ses dents. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« O ciel ! il est parti, s'écria mon oncle » Tobie ! — Qui ? quoi ? s'écria mon père. » — Mon neveu, dit mon oncle Tobie. — » Comment ! mon fils ! sans permission ! sans » argent ! sans gouverneur ! — Hélas, mon » cher frère ! il est mort, dit mon oncle » Tobie. — Mort ! s'écria mon père, sans » avoir été malade ? — Le pauvre garçon ! » dit mon oncle Tobie, en baissant la voix, » et avec un profond soupir ! — le pauvre » garçon ! il a bien été assez malade, puis- » qu'il en est mort. »

Nous lisons dans Tacite, que lorsqu'Agrippine apprit la mort de Germanicus, ne pouvant

modérer la violence de sa douleur, elle quitta brusquement son ouvrage. — Mon père, au contraire, frappa une seconde fois de son compas sur Nevers; mais beaucoup plus fort que la première. — Quels effets différens produits par la même cause! et mêlez-vous après cela de raisonner sur l'histoire.

Ce que fit ensuite mon père, mérite, à mon avis, un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Pensées sur la Mort.

C'est un des moralistes anciens, — Platon, Plutarque, ou Sénèque, Xénophon, ou Epictète, Théophraste, ou Lucien, — ou quelqu'un d'une date plus moderne, — Cardan ou Budœus, Pétraque ou Stelle, peut-être même est-ce quelque père de l'église, — Saint-Augustin, Saint-Cyprien ou Saint-Bernard; ... mais enfin c'est un de ceux-là qui nous apprend, qui nous assure qu'il existe en nous je ne sais quel penchant naturel et irrésistible, lequel nous porte à pleurer la mort de nos amis et de nos enfans. — Celui-là, quel qu'il soit, connoissoit bien le cœur humain.

Et Sénèque a dit quelque part, que de pareils chagrins se dissipoient mieux par la voie des larmes, que par toute autre.

Aussi trouvons-nous que David a pleuré son fils Absalon, — Adrien son Antinoüs, — Niobé ses enfans, — et qu'Apoliodore et Criton ont tous deux versé des larmes pour Socrate avant sa mort.

Mon père ne prit exemple ni sur les anciens, ni sur les modernes, et se gouverna d'une façon toute particuliére.

On vient de voir que les Hébreux pleuroient ainsi que les Romains. — On prétend que les Lapons s'endorment quand ils sont dans l'affliction ; — les Allemands, dit-on, s'enivrent ; — et l'on sait que les Anglois se pendent. — Mon père ne pleura, ni ne s'endormit, ni ne s'enivra, ni se pendit ; — il ne jura, ni ne maudit, ni n'excommunia, ni ne chanta, ni ne siffla : — que fit-il donc de sa douleur ?

Il vint toutefois à bout de s'en débarrasser. — Mais souffrez, monsieur, que j'insère ici une petite histoire.

Quand Cicéron perdit sa chère fille Tullie, il n'écouta d'abord que son cœur, et modula sa voix sur la voix de la nature. — *O ma Tullie !* s'écrioit-il, *ô ma fille ! mon enfant ! O dieux ! — dieux ! j'ai perdu ma Tullie ! —*

Par tout je crois voir encore ma Tullie. Je crois l'entendre ; — je crois lui parler. — Mais dès qu'il eut ouvert les trésors de la philosophie, dès qu'elle lui eut appris la quantité de choses excellentes qu'il y avoit à dire sur ce sujet, — on ne sauroit croire, dit ce grand orateur, combien, en un instant, je me trouvai heureux et consolé.

Mon père étoit aussi vain de son éloquence, que Cicéron pouvoit l'être de la sienne; et je commence à croire qu'il avoit raison. — L'éloquence étoit en vérité son fort; — c'étoit son foible aussi. —Son fort ; car la nature l'avoit fait naître éloquent. — Son foible ; car il en étoit dupe à toute heure.

Excepté dans ce qui contrarioit trop fort ses systèmes, dès que mon père trouvoit une occasion de déployer ses talens, ou de dire quelque chose de sage, de spirituel ou de fin, il étoit souverainement heureux. — Un événement agréable qui ne lui laissoit rien à dire, ou un événement fâcheux sur lequel il trouvoit à parler, revenoient à-peu-près au même pour lui. — Bien plus, si l'accident n'étoit que comme cinq, et le plaisir de parler comme dix, mon père y gagnoit moitié pour moitié, et préféroit l'accident.

Ce fil servira à débrouiller ce qui autrement sembleroit contradictoire dans le caractère de mon père. — Il expliquera comment, dans les petites impatiences qui naissoient des négligences inévitables, ou des étourderies de ceux qui le servoient, sa colère, ou plutôt la durée de sa colère, étoit toujours à rebours de toutes les conjectures.

Il avoit une petite jument favorite, dont il souhaitoit beaucoup d'avoir de la race. Il l'avoit confiée à un très-beau cheval arabe, et il avoit destiné à son usage le poulain qui devoit en naître. — Mon père étoit ardent dans ses projets. Tous les jours il parloit de son cheval futur avec une confiance, une sécurité aussi entières, que s'il eût été déjà dressé, bridé, sellé, et devant sa porte tout prêt à être monté. — Il défioit d'avance mon oncle Tobie à la course. — Au bout du terme, la jument fit un mulet, et le plus laid mulet qu'il y eût en son espèce.

Il y avoit sûrement de la faute d'Obadiah. — Ma mère et mon oncle Tobie s'attendoient que mon père alloient l'exterminer, et que sa colère et ses lamentations n'auroient point de fin. — « Regardez, coquin que vous êtes, s'écrioit mon père, en montrant le mulet;

— regardez ce que vous avez fait. — Ce n'est pas moi, dit Obadiah. — Eh! qu'en sais-je? répliqua mon père. » —

Le triomphe étincela dans les yeux de mon père à cette repartie; tout son visage s'épanouit; et Obadiah n'en entendit plus reparler.

— Revenons à la mort de mon frère. —

La philosophie a beaucoup de belles choses à dire sur tous les sujets. Elle en a un magasin sur la mort. — Mais comme elles se jetoient toutes à-la-fois dans la tête de mon père, l'embarras auroit été de bien choisir, et d'en faire un tout également pompeux et bien assorti. — Mon père les prit comme elles vinrent.

« Tout doit mourir, mon cher frère. — C'est un accident inévitable. — C'est le premier statut de la grande charte. — C'est une loi éternelle du parlement. — Tout doit mourir.

» Si mon fils n'étoit pas mort, ce seroit le cas de s'étonner, — et non pas de ce qu'il est mort.

» Les monarques et les princes dansent le même branle que nous.

» Mourir est la grande dette et le tribut qu'il faut payer à la nature. Les tombes et

les monumens, destinés à perpétuer notre mémoire, le paient eux-mêmes ; et les pyramides, les plus orgueilleuses de toutes celles que l'art et les richesses ont élevées, ont aujourd'hui perdu leur sommet, et n'offrent plus au voyageur qu'un amas de débris mutilés. — (Mon père trouvoit qu'il s'exprimoit avec facilité, et poursuivit.) Les cités et les villes, les provinces et les royaumes, n'ont-ils pas leurs périodes? — Et ne viennent ils pas eux-mêmes à décliner, quand les principes et les pouvoirs, qui, au commencement les cimentèrent et les réunirent, ont achevé leurs évolutions ? —

» Frère Shandy, dit mon oncle Tobie, quittant sa pipe au mot *évolutions*..... — *révolutions*, j'ai voulu dire, reprit mon père. — Par le ciel! frère Tobie, j'ai voulu dire *révolutions*. — *Evolutions* n'a pas de sens. — Il a plus de sens que vous ne croyez, dit mon oncle Tobie. — Mais, s'écria mon père, il n'y a du moins pas de sens à couper le fil d'un pareil discours, et dans une pareille occasion. — De grâce, frère Tobie, continua-t-il en lui prenant la main, je t'en prie, frère, — je t'en prie, ne m'interromps pas dans cette crise. — Mon oncle Tobie remit sa pipe dans sa bouche.

» Où

» Où sont Troye et Micènes, et Thèbes et Délos, et Persépolis et Agrigente ? continua mon père, en ramassant son livre de poste qu'il avoit laissé tomber. — Que sont devenues, frère Tobie, Ninive et Babylone, Cizicum et Mitilène ? Les plus belles villes qu'ait jamais éclairées le soleil, maintenant ne sont plus ; — leurs noms seulement sont demeurés ; et ceux-ci, (car déjà plusieurs d'entre eux s'écrivent incorrectement), s'en vont eux-mêmes par lambeaux ; et dans le laps du temps ils seront oubliés et enveloppés avec toutes choses dans la nuit éternelle. — Le monde lui-même, frère Tobie, le monde lui-même finira.

» A mon retour d'Asie, dans ma traversée d'Egine à Mégare, — (dans quel temps donc ? pensa mon oncle Tobie), je jetai les yeux autour de moi. — Egine restoit derrière, Mégare étoit devant, Pirée à main droite, et Corinthe à main gauche. — Que de villes jadis florissantes, et maintenant couchées dans la poussière ! — Hélas ! hélas ! dis-je en moi-même, quel homme pourroit permettre à son ame de se troubler pour la perte d'un enfant, quand il voit de telles merveilles honteusement ensevelies ? — Ressouviens-toi, me

dis-je encore à moi-même, ressouviens-toi que tu es homme. »

Mon oncle Tobie ne s'aperçut pas que ce dernier paragraphe étoit l'extrait d'une lettre, que Servius Sulpicius écrivoit à Cicéron, pour le consoler de la mort de sa fille. — Mon bon oncle étoit aussi peu versé dans les fragmens de l'antiquité, que dans toute autre branche de littérature ; — et comme mon père, dans le temps de son commerce de Turquie, avoit fait trois ou quatre voyages au Levant, mon oncle Tobie conclut tout naturellement qu'il avoit poussé ses courses jusqu'en Asie par l'Archipel; et de-là sa traversée d'Egine à Mégare, et le reste.

Cette conjecture n'avoit rien d'étrange, et tous les jours un critique entreprenant bâtit de bien d'autres histoires sur de pires fondemens. — » Et je vous prie, frère, dit mon oncle Tobie, quand mon père eut fini, — je vous prie, dit-il, en appuyant le bout de sa pipe sur la main de mon père ; — en quelle année de notre Seigneur cela s'est-il passé ? — Innocent ! dit mon père, c'étoit quarante ans avant Jésus-Christ. »

Mon oncle Tobie n'avoit que deux suppositions à faire, ou que son frère étoit le juif-errant, ou que le malheur avoit dérangé sa

cervelle. — Puisse le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, le protéger et le guérir! dit mon oncle Tobie, en priant en silence pour mon père, avec les larmes aux yeux.

Mon père attribua ces larmes au pouvoir de son éloquence, et poursuivit sa harangue avec un nouveau courage.

« Il n'y a pas, frère Tobie, une aussi grande différence que l'on s'imagine entre le bien et le mal. (Ce bel exorde, soit dit en passant, n'étoit pas propre à guérir les soupçons de mon oncle Tobie). Le travail, la tristesse, le chagrin, la maladie, la misère et le malheur sont le cortége ordinaire de la vie. — Grand bien leur fasse! dit en lui-même mon oncle Tobie.

» Mon fils est mort! — il ne pouvoit mieux faire. Il a jeté l'ancre à propos au milieu de la tempête.

» Mais il nous a quittés pour jamais. — Eh bien! il a échappé à la main du barbier, avant d'être chauve; — il a quitté la fête, avant d'être repu, — le banquet, avant d'être ivre.

» Les Thraces pleuroient quand un enfant venoit au monde... (Ma foi! dit mon oncle Tobie, nous ne leur ressemblons pas mal; témoin la naissance de Tristram). Et ils se

réjouissoient quand un homme mouroit. — Ils avoient raison. La mort ouvre la porte à la renommée, et la ferme à l'envie. — Elle brise les chaînes du captif; il a rempli sa tâche : il est libre.

» Montrez-moi un homme qui connoisse la vie, et qui craigne la mort; et je vous montrerai un prisonnier qui craint sa liberté.

» Nos besoins, mon cher frère Tobie, ne sont que des maladies. — Ne vaudroit-il pas mieux en effet n'avoir pas faim, que d'être forcé de manger? — n'avoir pas soif, que d'être forcé de boire?

» Ne vaudroit-il pas mieux être tout d'un coup délivré des soucis, de la fièvre, de l'amour, de la goutte, et de tous les autres maux de la vie, que d'être comme un voyageur, qui arrive fatigué tous les soirs à son auberge, forcé d'en repartir tous les matins?»

» Ce sont les gémissemens et les convulsions, frère Tobie, ce sont les larmes qu'on verse dans la chambre d'un malade, ce sont les médecins, les prêtres, et tout l'appareil de la mort, qui rendent la mort effrayante. Otez-en le spectacle, qu'est-ce qui reste?

» — Elle est préférable dans une bataille, dit mon oncle Tobie. Il n'y a là ni cercueil,

ni silence, ni deuil, ni pompe funèbre. Elle est réduite à rien. —

» Préférable dans une bataille ! mon cher frère Tobie, dit mon père en souriant. (Il avoit entiérement oublié mon frère Robert). Va, elle n'est mauvaise nulle part. — Car enfin, frère Tobie, remarque bien. — Tant que nous sommes, la mort n'est pas encore; et, quand elle est, nous ne sommes plus. » Mon oncle Tobie quitta sa pipe pour examiner la proposition. Mais l'éloquence de mon père étoit trop rapide pour s'arrêter par aucune considération. Il entraîna les idées de mon oncle Tobie malgré lui.

» Pour nous affermir dans notre mépris de la mort, continua mon père, il est à propos de remarquer le peu d'altération que ses approches ont produit dans les grands hommes. »

» Vespasien mourut sur sa chaise percée, en disant un bon mot; — Galba, en prononçant une maxime; — Septime Sévère, en faisant un compliment. —

» J'espère qu'il étoit sincère, dit mon oncle Tobie. — C'étoit à sa femme, dit mon père. »

CHAPITRE VI.

Nouveau genre de mort.

« ET finalement, — car de toutes les anecdotes que l'histoire peut fournir sur ce sujet, celle-ci sans contredit est la plus frappante, elle couronne toutes les autres.

» Cornélius Gallus le préteur..... Mais j'ose assurer, frère Tobie, que vous l'avez lu. — J'ose assurer que non, dit mon oncle Tobie. — Eh bien, dit mon père, il mourut dans les bras d'une femme. —

» Au moins, dit mon oncle Tobie, si c'étoit de la sienne, il n'y avoit pas de péché. — Ma foi! dit mon père, c'est plus que je n'en sais. »

CHAPITRE VII.

Ma mère est aux écoutes.

MA mère traversoit le corridor vis-à-vis la porte de la salle, au moment où mon père prononçoit le mot femme. Il étoit assez simple qu'elle en fût frappée; et elle ne douta point qu'elle ne fût le sujet de la conversation. Elle mit donc un doigt en travers sur sa bouche,

retint sa respiration ; et par une inflexion du cou, alongeant et baissant la tête, non pas vis-à-vis la porte, mais de côté, de sorte que son oreille se trouvoit sur la fente, elle se mit à écouter de tout son pouvoir.

L'esclave qui écoute, avec la déesse du silence derrière lui, n'auroit pu fournir une plus belle idée à un artiste.

Je vais la laisser dans cette attitude pendant cinq minutes, jusqu'à ce que j'aie ramené les affaires de la cuisine (ainsi que Rapin Thoiras ramène les affaires de l'église) au même point.

CHAPITRE VIII.

Parallèle de deux Orateurs.

A PROPREMENT parler, l'intérieur de notre famille étoit une machine simple, et composée d'un petit nombre de roues. Mais ces roues étoient mises en mouvement par tant de ressorts différens, elles agissoient l'une sur l'autre avec une telle variété de principes et d'impulsions étranges, que la machine, quoique simple, avoit tout l'honneur et même les avantages d'une machine compliquée. — On pouvoit y remarquer presque autant de

mouvemens particuliers, que dans la mécanique intérieure d'une pendule à secondes.

Parmi ces mouvemens il y en avoit un, et c'est celui dont je parle, qui peut-être n'étoit pas, à tout prendre, aussi singulier que beaucoup d'autres ; mais dont l'effet étoit tel, qu'il ne pouvoit se passer dans le sallon aucune motion, querelle, harangue, dialogue, projet, ou dissertation, que sur le champ il n'y en eût la copie, le pendant, la parodie, dans la cuisine.

Pour entendre ceci, il faut savoir que toutes les fois que quelque message extraordinaire ou quelque lettre arrivoit au sallon, — ou que l'entrée d'un domestique sembloit interrompre la conversation, et qu'on avoit l'air d'attendre qu'il fût sorti pour la continuer, — ou que l'on appercevoit quelque apparence de nuage sur le front de mon père ou de ma mère ; — enfin, dès que l'on supposoit que l'affaire qui se traitoit dans le sallon valoit la peine qu'on l'écoutât, la règle étoit de ne pas fermer entièrement la porte, et de la laisser tant soit peu entr'ouverte, — de trois ou quatre lignes seulement, — précisément comme ma mère la trouva en passant dans le corridor. — Le mauvais état des gonds, (état auquel on se donnoit bien

de garde de remédier) servoit de prétexte et d'excuse à cette manœuvre, laquelle se répétoit aussi souvent qu'il étoit nécessaire. — On laissoit donc un passage, non pas aussi large à la vérité que celui des Dardanelles, mais suffisant pour qu'on pût apprendre par ce moyen tout ce qu'il étoit intéressant de savoir, et éviter par-là à mon père l'embarras de gouverner lui-même sa maison. —

Ma mère en profita dans cette occasion. — Obadiah en avoit fait autant, après avoir laissé sur la table la lettre qui apportoit la nouvelle de mon frère. — De sorte qu'avant que mon père fût revenu de sa surprise, et eût commencé sa harangue, — Trim, debout dans la cuisine, s'étoit mis à pérorer sur le même sujet.

Il y a tel curieux, de ceux qui aiment à observer la nature, qui, s'il eût eu en sa possession toutes les richesses de Job, en auroit donné la moitié avec plaisir, pour entendre le caporal Trim et mon père, deux orateurs si opposés par leur nature et leur éducation, haranguer sur la même tombe.

Mon père, homme prodigieusement instruit, à l'aide d'une mémoire sûre et d'une lecture immense, à qui tous les grands philosophes de l'antiquité étoient familiers,

citant sans cesse Caton, Séneque, Epictete. —

Le caporal, — avec rien, — ne se souvenant de rien, — n'ayant rien lu que son livre de revue, — et n'ayant de grands noms à citer, que ceux qui étoient contenus dans le contrôle de sa compagnie. —

L'un, procédant de période en période, par métaphore et par allusion, et frappant l'imagination de l'auditeur, comme doit faire tout bon orateur, par l'agrément et les charmes de ses peintures et de ses images. —

L'autre, sans esprit ni antithèse, sans métaphore ni allusion, sans aucune ressource de l'art, instruit par la nature, conduit par la nature, alloit droit devant lui comme la nature le menoit; — et la nature le menoit au cœur. — O Trim! si le ciel eût voulu que tu eusses un meilleur historien... s'il l'eût voulu... ton historien auroit roulé carosse.

CHAPITRE IX.

Trim monte en chaire.

« NOTRE jeune maître est mort à Londres, dit Obadiah. »

Une robe de chambre de satin vert de ma mère, qui avoit déjà été décrassée deux fois, fut la première idée que l'exclamation d'Obadiah excita dans l'esprit de Suzanne. — « Eh bien, dit Suzanne, nous allons tous être en deuil. »

Divin Locke, où es-tu ? et se peut-il que tu manques l'occasion d'écrire un si beau chapitre sur l'imperfection des mots ? — Le mot *deuil*, quoique prononcé par Suzanne elle-même, manqua son objet, et n'excita pas en elle une seule idée teinte de noir ou de gris. — Tout étoit vert ; elle ne voyoit que la robe de chambre de satin vert.

« Oh ! ma pauvre maîtresse en mourra ! s'écria Suzanne ; et déjà elle voyoit défiler toute la garde-robe de ma mère. Quelle procession ! — son damas rouge, — ses toiles de Perse, — ses lustrines jaunes et blanches, — son taffetas brun, — ses bonnets de dentelle, — ses manteaux de lit et ses consolantes jupes de dessous. — Elle n'oublioit pas un

chiffon. « Non, disoit Suzanne, ma maîtresse ne les reverra jamais. »

Nous avions un pataud de marmiton, qui faisoit le facétieux ; mon père le gardoit, je pense, à cause de sa bêtise. — Il avoit été toute l'automne aux prises avec une hydropisie. — « Notre jeune maître est mort ! dit Obadiah ; — il est mort bien certainement. — Et moi je ne le suis pas, dit le marmiton. » —

« Voici de fâcheuses nouvelles, Trim, cria Suzanne, en essuyant ses yeux au moment où Trim entra dans la cuisine : — notre jeune maître Robert est mort et enterré. — (L'enterrement étoit un embellissement de la façon de Suzanne). — Nous allons être tous en deuil, ajouta Suzanne. » —

« J'espère que non, dit Trim. — Vous espérez que non, reprit vivement Suzanne. — (L'idée du deuil ne faisoit pas sur la tête de Trim la même impression que sur celle de Suzanne). — J'espère, dit Trim, expliquant sa pensée, j'espère en Dieu que la nouvelle n'est pas vraie. — J'ai entendu lire la lettre de mes deux oreilles, dit Obadiah ; et nous allons avoir une rude besogne pour défricher *Oxmoor*. — Oh ! il est bien mort, dit Suzanne. — Aussi sûr que je suis en vie, dit le marmiton. » —

« Eh bien ! dit Trim, en poussant un soupir, je le regrette de tout mon cœur et de toute mon ame. — Pauvre créature ! — pauvre garçon ! — pauvre gentilhomme ! » —

« Il étoit en vie à la Pentecôte dernière, dit le cocher. — A la Pentecôte ! — hélas ! s'écria Trim, en étendant le bras droit, et prenant sur le champ la même attitude dans laquelle il avoit lu le sermon, — eh ! que fait la Pentecôte, Jonathan ? — (C'étoit le nom du cocher). — Que fait le temps de Pâques, ou toute autre saison de l'année ? — Nous voilà tous ici, continua le caporal, (en frappant perpendiculairement le plancher du bout de sa canne, pour donner une idée de stabilité et de force), — nous voilà tous ici, et en un moment, (ouvrant la main et laissant tomber son chapeau), nous ne sommes plus. » —

Cette image étoit infiniment frappante. — Suzanne fondit en larmes. — Nous ne sommes pas des plantes ni des pierres. — Jonathan, Obadiah, la cuisinière, tout pleura. Le pataud de marmiton lui-même, qui écuroit un chaudron sur ses genoux, se sentit ému. Toute la cuisine se pressa autour du caporal.

Or, comme je vois clairement que la constitution de l'église et de l'état, ou du moins

leur durée, — peut-être la durée du monde entier, ou, ce qui revient au même, la distribution et la balance de la propriété et du pouvoir, vont dépendre de la manière dont l'on saisira l'éloquence de ce geste du caporal, — je vous demande votre attention, messieurs, pour une dixaine de pages; et je vous les donne à reprendre dans tout autre endroit de l'ouvrage, pour dormir tout à votre aise.

J'ai dit que nous n'étions ni des plantes, ni des pierres, et j'ai bien dit; — mais j'aurois dû ajouter que nous n'étions pas des anges. — Hélas! que nous sommes loin de cet état de perfection! — Nous sommes des hommes grossiers, enveloppés dans la matière, et gouvernés par nos idées, qui le sont elles-mêmes par nos sens; et je rougis de dire à quel point va cette influence secrète. — Mais de tous nos sens, je ne crains pas d'affirmer que la vue (quoique je sache très-bien que la plupart de nos philosophes soient pour le toucher) que la vue, dis-je, est celui qui a le commerce le plus intime avec l'ame, qui frappe davantage l'imagination, et qui lui laisse des impressions plus profondes. — Son influence surpasse et détruit toutes les autres. Horace l'a dit avant moi; *Segniùs irritant,* etc.

Appliquons ces réflexions à la chûte du chapeau de Trim. —

Nous voilà tous ici, *et en un moment nous ne sommes plus.*

Cette phrase n'avoit rien de bien saillant. C'étoit une de ces vérités triviales à force d'être connues, et telles qu'on nous en débite tous les jours. — Et si Trim ne s'en fût pas plus reposé sur son chapeau que sur son éloquence, il n'auroit produit aucun effet.

Nous voilà tous ici, continua le caporal, *et en un moment*... (laissant tomber perpendiculairement son chapeau, et s'arrêtant avant d'achever), *en un moment nous ne sommes plus.* — Le chapeau tomba comme si c'eût été une masse de plomb. — Rien ne pouvant mieux exprimer l'idée de la mort, dont ce chapeau étoit comme la figure et le type. — La main de Trim sembla se paralyser, — le chapeau tomba mort. — Trim resta les yeux fixés dessus, comme sur un cadavre. — Et Suzanne fondit en larmes.

Or, il y a mille, — dix mille, — et comme la matière et le mouvement sont infinis, dix mille fois, dix mille manières, dont un chapeau peut tomber à terre sans produire aucun effet.

Si Trim l'eût jeté avec force ou colère,

avec négligence ou mal-adresse, — s'il l'eût jeté devant lui, ou de côté, ou en arrière, ou dans autre direction quelconque, — ou si, en lui donnant la meilleure direction possible, il l'eût laissé tomber d'une air gauche, hébêté, effaré ; — enfin si, pendant ou après la chute, Trim n'eût pas eu l'expression de tête et l'attitude qui devoit l'accompagner, tout étoit manqué, et l'effet du chapeau sur le cœur étoit perdu.

O vous, qui gouvernez ce grand univers et ses grands intérêts avec les machines de l'éloquence, vous qui tenez dans vos mains la clef des cœurs, qui les échauffez, et les refroidissez, et les adoucissez, et les amolissez à votre gré : —

Vous qui tournez et retournez les passions avec cette grande manivelle, et qui, par ce moyen, conduisez les hommes où il vous plaît : —

Vous enfin qui menez, — et (pourquoi pas aussi) vous qui êtes menés comme des dindons au marché, avec un bâton et un chaperon rouge, — méditez, méditez, je vous en prie, sur le vieux chapeau de Trim !

CHAP. X.

CHAPITRE X.

Sur les vieux chapeaux.

Un moment. J'ai un petit compte à régler avec le lecteur, avant que Trim continue sa harangue. J'aurai fini en deux minutes.

Parmi plusieurs petites dettes que j'ai contractées avec le public, et dont je m'acquitterai à mesure que leur tour viendra, je confesse que je suis en retard pour deux *items ;* un chapitre sur les femmes de chambre et les boutonnières. — Je m'y suis engagé dans la première partie de mon ouvrage, et l'on pourroit me reprocher de manquer à ma parole. — Mais plusieurs personnes vénérables du clergé m'ayant représenté que deux sujets pareils, surtout aussi rapprochés l'un de l'autre, pouvoient mettre la morale en danger, j'ai cru devoir déférer à leurs remontrances. — Je supplie donc qu'on veuille bien me faire grâce du chapitre sur les femmes de chambre et les boutonnières, et recevoir à sa place celui-ci, lequel n'est autre chose qu'un chapitre sur les soubrettes, les robes de chambre et les vieux chapeaux.

Trim ramassa le sien, — le mit sur sa tête,

— et reprit ensuite son discours sur la mort, en la manière et la forme qui suit.

CHAPITRE XI.

Trim continue.

« Pour nous, Jonathan, qui ne connoissons ni la peine ni le besoin, — nous qui vivons ici au service des deux meilleurs maîtres, — (j'en excepte seulement pour ma part le roi Guillaume, que j'ai eu l'honneur de servir, tant en Irlande qu'en Flandre), pour nous, dis-je, qu'est-ce que l'intervalle de la Pentecôte à Noël? C'est bien peu de chose, — ce n'est rien. Mais pour ceux, Jonathan, qui savent ce que c'est que la mort, qui savent quel ravage, quel carnage elle peut faire, avant qu'on ait seulement le temps d'y songer, — c'est comme un siècle entier. — O Jonathan! quel est le bon cœur qui ne saigneroit pas, voyant combien de braves gens, qui se tenoient aussi droits et aussi fermes que nous, — (le caporal se redressa), et que la mort a abattus dans cet intervalle qui nous semble si court? — Et crois-moi, Suzanne, ajouta le caporal en se tournant vers elle, dont les yeux nageoient dans l'eau, — avant

que l'année ait achevé son tour, plus d'un œil brillant sera terni. — Un œil brillant! dit Suzanne. — Suzanne pleura, mais d'un œil de reconnoissance.

» Ne sommes-nous pas, continua Trim, en fixant toujours Suzanne, — ne sommes-nous pas comme la fleur des champs? » — (Ici une larme d'orgueil se glissa dans l'œil de Suzanne entre deux larmes d'humilité, — c'est la seule manière d'expliquer son affliction). « Toute la chair n'est-elle pas comme du foin? — comme de l'argile? (— comme de la boue? ») — (Tous regardèrent le marmiton; il continuoit à écurer son chaudron: — il n'étoit pas beau).

« Qu'est-ce que la beauté? continua Trim. — (Je passerois ma vie à entendre le caporal, disoit Suzanne). — Qu'est-ce que le plus beau visage qu'on ait jamais vu? — Suzanne avoit mis sa main sur l'épaule du caporal). — Qu'est-ce autre chose que de la corruption? » — (Suzanne la retira).

Mais c'est pour cela même que je vous aime, ô femmes! — c'est ce délicieux mélange qui vous rend de si chères et de si charmantes créatures. — Eh! qui pourroit vous en faire un crime? — qui pourroit vous en vouloir? — Celui-là, s'il en existe un seul,

reçut une citrouille au lieu d'un cœur; et qu'on le dissèque, on verra si j'ai menti.

CHAPITRE XII.

Trim achève.

OU Suzanne, dont l'amour-propre s'étoit senti un peu choqué, rompit la chaîne des idées du caporal, en retirant ainsi brusquement sa main de dessus son épaule. —

Ou le caporal commença à soupçonner qu'il avoit été sur les brisées du docteur, et qu'il avoit parlé plutôt comme un chapelain que comme un soldat. —

Ou bien..... ou bien..... car dans de semblables cas, avec un peu d'esprit et d'invention, on pourroit aisément remplir dix pages de suppositions. — Que les physiologistes ou tous autres curieux déterminent, s'ils le peuvent, quelle en fut la véritable cause; — il n'en est pas moins certain que le caporal reprit ainsi sa harangue :

« Quant à moi, je déclare qu'en rase campagne je me ris de la mort. Dieu me damne! ajouta le caporal, en faisant craquer ses doigts, mais avec un air que lui seul pouvoit donner au sentiment, — un jour de bataille,

je ne m'en soucie non plus que de cela. — Pourvu toutefois qu'elle ne me prenne pas en traître, comme ce pauvre Gibbons, qui fut tué en lavant son fusil. — Qu'est-ce en effet que la mort ? Une détente lâchée, — un pouce ou deux de bayonnette dans le poumon ou dans le cœur ; — tout cela revient au même.

» Regardez le long de la ligne, — à main droite, — voyez : — le coup part, — Richard tombe ; — non, c'est Jacques : — eh bien, s'il est mort, il ne souffre plus. — Mais qu'importe lequel ? Daigne-t-on s'en informer en marchant à l'ennemi ? — Que dis-je ? dans la chaleur de la poursuite, on ne sent pas même le coup qui donne la mort. — La mort ! il ne s'agit que de la braver. Celui qui la fuit court dix fois plus de danger que celui qui va au-devant d'elle. Cent fois je l'ai vue en face, ajouta le caporal, et je sais ce que c'est. — Dans un champ de bataille, Obadiah, en vérité, ce n'est rien. — Mais au logis, dit Obadiah, elle a une laide mine. — Pour moi, dit le cocher, je n'y pense jamais quand je suis sur mon siége. — A mon avis, dit Suzanne, c'est au lit qu'elle est la plus naturelle. — Si elle étoit là, dit Trim, et que pour lui échapper, il fallût me fourrer dans le plus chétif havresac qu'un soldat ait jamais porté, je le

ferois tout à l'heure ; mais cela est dans la nature. »

« La nature est la nature, dit Jonathan. —Et c'est ce qui fait, s'écria Suzanne, que j'ai tant de pitié de ma pauvre maîtresse. — Elle n'en reviendra jamais. — Moi, dit le caporal, de toute la maison, c'est le capitaine que je plains davantage. — Madame soulagera sa douleur en pleurant, et monsieur à force d'en parler. — Mais mon pauvre maître, il gardera tout pour lui en silence. Je l'entendrai soupirer dans son lit pendant un mois entier, comme il fit pour le lieutenant le Fevre. — Si j'osois représenter à monsieur qu'il s'afflige trop, et qu'il devroit se faire une raison. — C'est plus fort que moi, Trim, dira mon maître. C'est un accident si triste ; je ne saurois l'ôter de là, dira-t-il en montrant son cœur. — Mais monsieur cependant ne craint pas la mort pour lui-même ? — J'espère, Trim, répondra-t-il vivement, que je ne crains rien au monde que de faire le mal. — Eh bien ! ajoutera-t-il, quelque chose qui arrive, j'aurois soin du fils de le Fevre. — Et avec cette pensée, comme avec une potion calmante, monsieur s'endormira. »

J'aime à entendre les histoires de Trim sur le capitaine, dit Suzanne. — C'est bien le

gentilhomme du meilleur cœur et du meilleur naturel qu'il y ait au monde, dit Obadiah. — « Oui, sans doute, dit le caporal; et aussi brave qu'on en ait jamais vu à la tête d'un peloton. — Jamais le roi n'a eu un meilleur officier, ni Dieu un meilleur serviteur. — Il marcheroit sur la bouche d'un canon, quand il verroit la mêche allumée, prête à mettre le feu. — Eh bien, ôtez-le de-là, ce même homme est doux comme un enfant, il ne voudroit pas faire de mal à un poulet. »

J'aimerois mieux, dit Jonathan, mener ce gentilhomme-là pour sept livres sterlings par an, que tout autre pour huit. — « Grand merci pour les vingt schelings, Jonathan. — Oui, Jonathan, ajouta le caporal, en lui secouant la main, c'est comme si tu avois mis cet argent dans ma poche. Pour mon compte, je le servirois sans gages jusqu'au jour de ma mort, et je lui dois bien cette marque d'attachement. — O le bon maître ! il est pour moi comme un ami, comme un frère ;—et si j'étois sûr que mon pauvre frère Tom mourût, ajouta le caporal en tirant son mouchoir, — quand j'aurois dix mille livres sterlings, je les laisserois au capitaine jusqu'au dernier scheling. »

Trim ne put retenir ses larmes en donnant

à son maître cette preuve testamentaire de son affection. — Toute la cuisine fut émue. — Conte-nous l'histoire du pauvre lieutenant, dit Suzanne. — De tout mon cœur, dit le caporal.

Suzanne, la cuisinière, Jonathan, Obadiah et le caporal Trim, formèrent un cercle autour du feu; et aussitôt que le marmiton eut fermé la porte de la *cuisine*, le caporal commença en ces termes.

CHAPITRE XIII.

Je reviens à ma mère.

QUE je sois pendu, si je n'ai pas oublié ma mère autant que si je n'en avois jamais eu, et que la nature m'eût jeté en moule, et m'eût déposé tout nu sur les bords du Nil !

Ma foi, madame (c'est à la nature que je parle) — si c'est vous qui m'avez façonné, il n'y a pas de quoi vous vanter. — Je suis fâché de la peine que vous avez prise; mais vous avez commis bien des gaucheries, — et par devant et par derrière, et par dedans et par dehors.

Comment, Tristram ! et cette disposition d'esprit qui te porte à n'être étonné de rien ! — A la bonne heure; je vous la passe. —

Et cette défiance modeste et habituelle de ton propre jugement, qui fait que tu ne t'échauffes jamais, au moins pour des sujets qui n'en valent pas la peine ! — Oh ! pour mon jugement, il m'a si souvent trompé, que je serois un sot de me fier à lui. —

Et cet amour, ce respect pour la vérité, qui te conduiroit au bout du monde pour la retrouver, quand tu crois l'avoir perdue ! — Oui, j'aime la vérité ; mais je hais encore plus la dispute. — Et si cette vérité n'intéresse ni la religion ni la société, j'aime mieux l'abandonner lâchement, et souscrire aux opinions les plus extravagantes, que d'entrer en lice pour les attaquer. —

D'ailleurs, je crains le mal par-dessus tout ; — et il n'y a pas d'opinion si sacrée, que je voulusse me laisser égratigner pour elle. Aussi me suis-je de tout temps promis de ne jamais m'enrôler dans aucune armée de martyrs, soit que l'on en lève une nouvelle, soit que l'on se contente de recruter l'ancienne.

Mais il est temps que je retire ma mère de l'attitude pénible où je l'ai laissée.

CHAPITRE XIV.

Itinéraire du Commerce.

L'OPINION de mon oncle Tobie, madame, étoit, si vous vous en rappelez, que si le préteur Cornélius Gallus étoit mort dans les bras de sa femme, il n'y avoit pas eu de péché. — Ma mère n'en avoit entendu qu'un seul mot, et ce mot l'avoit prise par la partie la plus foible de son sexe.... j'espère que vous ne prenez pas le change. — Je veux dire, la *curiosité*. — Elle arrangea à sa guise tout le sujet de la conversation ; — et une fois son imagination préoccupée, vous pouvez croire que mon père ne dit pas un mot qui ne fût attribué par ma mère soit à elle, soit aux affaires de sa famille.

Et je vous prie, madame, où demeure la femme qui n'en eût pas fait autant?

Du genre de mort étrange de Cornélius, mon père avoit fait une transition à la mort de Socrate; et il donnoit à mon oncle Tobie un extrait de la harangue de ce philosophe devant ses juges. — Elle étoit irrésistible, non pas la harangue de Socrate, mais la tentation que mon père avoit d'en parler. — Il

avoit lui-même écrit la vie de Socrate, l'année qui précéda sa retraite du commerce. — Je crains même que cette raison n'ait contribué à le lui faire quitter plutôt; si bien que personne n'étoit en état de pérorer sur ce sujet avec autant de pompe, d'abondance et de facilité que lui.

Il se livra donc à toute son éloquence; et s'adressant à mon oncle Tobie, comme s'il eût été Socrate devant l'aréopage, il emboucha la trompette héroïque. — Pas une période qui fût terminée par un mot plus court, que *transmigration* ou *annihilation*. — Pas une moindre pensée que celle d'*être* ou de ne *pas être*. — Dans l'exorde, pas une idée qui ne fût entièrement neuve. — Comparant la mort à un sommeil long et tranquille, — sans rêves, sans réveil. — Disant que *nous et nos enfans étions nés pour mourir*, *mais qu'aucun de nous n'étoit né pour être esclave*. — Non, je me trompe, ceci est tiré du discours d'Eléazar, tel qu'il est rapporté par Joseph (*Histoire de la guerre des Juifs*). Eléazar avoue qu'il a pris cette pensée des philosophes Indiens. Il est à présumer qu'Alexandre le grand, dans son expédition des Indes, au retour de la Perse qu'il avoit soumise, s'empara de cette maxime, ainsi

qu'il fit de bien d'autres choses. — Ce fut lui qui la rapporta en Grèce, sinon par lui-même, (car on sait qu'il mourut en chemin en Babylone) — au moins par ses lieutenans. — De la Grèce elle arriva à Rome; — de Rome elle passa en France, et de France en Angleterre. — Je n'imagine pas quel autre chemin elle pourroit avoir suivi par terre.

Par eau, elle a pu facilement descendre le Gange jusqu'au sinus gangique, ou baie de Bengale, — et de-là dans la mer des Indes. — Suivant ensuite la voie du commerce, (comme on ne connoissoit pas alors le passage par le Cap de Bonne-Espérance), elle aura été portée avec d'autres drogues et épices par la mer Rouge à Jedda, à la Mecque, ou même à Tor ou Suez, villes situées au fond du golfe; — et de-là, par les caravanes, à Coptos, qui n'en est distant que de trois jours de marche; — de Coptos, le Nil l'aura amenée droit à Alexandrie, où elle sera débarquée précisément au pied du grand escalier de la bibliothèque d'Alexandrie. — Et c'est dans ce magasin qu'on aura été la chercher.

Bonté du ciel! — combien les savans de nos jours ont étendu le commerce!

CHAPITRE XV.

Méprise de ma mère.

Mon père avoit une manière à-peu-près semblable à celle de Job. — Je fais cette comparaison, d'après la persuasion religieuse où je suis qu'il a existé un très-saint et très-malheureux personnage du nom de Job. — Mais n'admirez-vous pas l'audace de ces petits incrédules, qui se trouvant embarrassés à fixer l'ère précise où ce grand homme a vécu, — ne sachant, par exemple, s'il faut le placer avant ou après les patriarches, — aiment mieux, pour trancher toute difficulté, décider qu'il n'a jamais existé ? Est-ce là un raisonnement ? C'est une barbarie ; c'est faire justement à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. — Mais je reviens à la manière de mon père.

Quand les choses tournoient mal pour lui, et surtout dans le premier mouvement de son impatience, — pourquoi suis-je né ? s'écrioit-il. Eh ! que fais-je sur la terre ? Je voudrois être mort. — C'étoit-là ses moindres imprécations. — Mais quand sa peine devenoit excessive, et qu'elle passoit toute mesure,

— monsieur, vous auriez cru entendre Socrate lui-même. — Tout respiroit en lui le mépris de la vie, et l'indifférence sur les moyens d'en sortir.

Ma mère avoit peu lu; mais d'après ce que je viens de dire, l'extrait du discours de Socrate ne devoit pas lui paroître étranger. Elle le prit à la lettre. Elle écoutoit avec attention et recueillement, et auroit écouté ainsi jusqu'au bout, — si mon père ne s'étoit jeté, sans trop savoir pourquoi, dans cette partie du plaidoyer, où le grand philosophe récapitule ses liaisons, ses alliances, ses enfans; mais sans se flatter que le tableau puisse le sauver, ou faire impression sur ses juges. — « J'ai des amis, s'écrioit mon père; — j'ai des parens; j'ai trois malheureux enfans! » —

« Comment donc! monsieur Shandy, dit ma mère en ouvrant la porte, c'est un de plus que je ne vous connoissois. » —

« Par le ciel! c'est un de moins, » dit mon père, en se levant et en quittant la chambre. —

CHAPITRE XVI.

Question chronologique.

« CE sont les enfans de Socrate, dit mon oncle Tobie. — Bon ! dit ma mère, n'y a-t-il pas cent ans qu'il est mort ? » —

Mon oncle Tobie n'étoit pas chronologiste ; mais ne voulant pas admettre légèrement une époque de cette importance, il posa tranquillement sa pipe sur la table, il se leva ; et prenant doucement ma mère par la main, sans lui dire une parole, il sortit pour aller trouver mon père, et le prier d'éclaircir ses doutes.

CHAPITRE XVII.

Entr'actes.

SI cet ouvrage étoit une farce, ce qu'à Dieu ne plaise, à moins qu'on ne veuille dire avec Rousseau :

Ce monde-ci n'est qu'un œuvre comique.

Si cet ouvrage, dis-je, étoit une farce, ce seroit le cas de faire disparoître les acteurs pour un moment, et de faire jouer les violons.

Tous les regards, toutes les oreilles se portent vers l'orchestre. — Chacun y déploie ses talens. — On s'accorde, on n'est pas d'accord. — On part, on va sans mesure. — Le maître de musique frappe du pied, — marque les temps. — Peu-à-peu les traîneurs arrivent; et les petits défauts, comme les petits agrémens de l'exécution totale, sont couverts par le bruit du parterre.

Le parterre! — descendons-y pour un moment, je vous prie.

Premier Interlocuteur. Que dites-vous de ce dernier acte?

Second Interlocuteur. Pitoyable!

Premier. Vous avez bien raison; on n'y comprend rien.

Second. Bon! est-ce que l'auteur s'est compris lui-même?

Premier. Aucun plan aucune méthode.

Second. Nulle connoissance de l'art dramatique.

Premier. Que dites-vous des caractères?

Troisième Interlocuteur. Pour moi, j'aimerois assez celui de l'oncle.

Second. Fi donc ! un vieux fou ! et puis si bête ! . . . . j'aimerois mieux le père. Au moins il est instruit, et il parle bien.

Premier. Vous moquez-vous ? La plupart du temps il ne sait ce qu'il dit. Quant au caporal . . . . . .

Second et Troisième. Oh ! nous vous l'abandonnons.

Premier. Eh bien ! je l'abandonne aussi.

Troisième. Que pensez-vous de la mère ?

Second. Ma foi ! c'est une femme de bon sens, et celle qui dit le moins de sottises.

Premier. Oui, parce que c'est elle qui parle le moins.

Troisième. Pas mal trouvé ! eh bien ! je m'en tiens à madame Shandy.

Premier. Et moi aussi.

Second. Et moi aussi.

Premier. Sifflons les autres à mesure qu'ils paroîtront.

Second et Troisième. De tout mon cœur.

Et bien, messieurs, il faut vous en donner le plaisir : les voilà qui reviennent.

CHAPITRE XVIII.

Avis aux Ecrivains.

Après que l'ordre eut été un peu rétabli dans la famille, et que Suzanne eut été mise en possession de sa robe de satin vert, — la première chose qui vint à l'esprit de mon père, fut de prendre la plume, à l'exemple de Xénophon, et de composer une *Tristrapédie*, ou système d'éducation pour moi. — Il s'agissoit de rassembler toutes ses idées éparses, ses connoissances, ses principes, et d'en faire un corps d'instruction qui pût embrasser toutes les différentes époques de mon enfance.

J'étois le dernier rejeton de mon père. — Il avoit, à son compte, perdu mon frère Robert en entier, et moi aux trois quarts; — c'est-à-dire, qu'il avoit été malheureux à

mon égard dans les trois choses les plus essentielles. — Conception interrompue par une sotte question de ma mère, — nez coupé par la mal-adresse du docteur Slop, — nom de baptême tronqué par l'imbécillicité de Suzanne. — Il ne restoit à mon père d'autre ressource que celle de mon éducation ; — aussi s'y adonna t-il avec autant de zèle que mon oncle Tobie en eût jamais mis à sa doctrine des projectiles ; mais il y avoit entre eux une grande différence. — Mon oncle Tobie avoit tout appris de Nicolas Tartaglia ; mon père n'avoit pas de maître ; il tiroit tout de son propre fonds ; — ou, s'il empruntoit quelque chose des autres, il se donnoit tant de peine pour le tourner et le retourner, jusqu'à ce qu'il devînt propre à son usage, que c'étoit presque le même embarras pour lui.

Mon père y travailla pendant trois ans et plus ; et, au bout de ce temps, il étoit à peine parvenu à la moitié de l'ouvrage. — Comme tous les écrivains, il rencontra des difficultés. Il s'étoit d'abord flatté qu'il pourroit rassembler et faire relier tout ce qu'il avoit à dire dans un seul volume, assez petit pour être pendu au trousseau de ma mère parmi ses clefs : — la matière s'étendoit,

grossissoit sous sa main... Qu'aucun homme ne dise en s'asseyant à son bureau : Je vais écrire un *in*-12.

Mon père cependant s'y livra tout entier, et avec un zèle infatigable ; — composant, méditant, travaillant chaque ligne et chaque mot avec autant de précaution et de circonspection (quoique non pas peut-être par un principe si religieux) que Jean de la Casa, cet archevêque de Bénévent, qui passa quarante ans de sa vie à composer sa *Galathée*, laquelle Galathée, au bout de ce temps, n'avoit pas la moitié de volume et d'épaisseur du Messager boiteux. —

A moins d'être comme moi dans le secret, on ne devineroit jamais comment ce saint homme put y employer tant de temps ; — hors qu'il n'en passât la plus grande partie à peigner ses moustaches, ou à jouer à la *prime* avec son chapelain. — Mais je veux le dire à la face de l'univers, je veux expliquer la méthode de Jean de la Casa ; — ne fût-ce que pour l'encouragement du petit nombre d'auteurs, qui écrivent pour la gloire plus que pour l'argent.

J'avoue, monsieur, que si Jean de la Casa, (dont j'honore et respecte infiniment la mémoire au dépit de sa Galathée), n'eût été

qu'un clerc obscur, d'un génie étroit, d'un esprit lourd, qu'un homme médiocre enfin, — lui et sa Galathée auroient pu rouler ensemble pendant neuf cents soixante-cinq ans, ce qui, je crois, est l'âge que vécut Mathusalem, — je n'aurois pas pris la peine de relever ce phénomène.

Mais, monsieur, Jean de la Casa n'étoit rien moins qu'un homme médiocre. Il avoit un génie facile, un esprit élégant, une imagination riche. — Mais avec tous ces grands avantages qu'il avoit reçus de la nature, et qui devoient l'encourager à poursuivre sa Galathée, croiriez vous, monsieur, que le jour le plus long de l'été lui suffisoit à peine pour en écrire une ligne et demie. — Oh! dites-vous, c'est abuser de la patience des gens.

Non, monsieur, voici le fait.

Monseigneur l'archevêque de Bénévent s'étoit mis dans la tête que les premières idées de tout chrétien qui se mêloit d'écrire, non pas pour son amusement particulier, mais avec le projet de donner son ouvrage au public, étoient toujours une suggestion du diable. — C'étoit-là le sort des écrivains ordinaires. Mais quand cet écrivain se trouvoit être un personnage important, un homme revêtu d'un caractère vénérable, soit dans

l'église, soit dans l'état, — « alors, disoit l'archevêque de Bénévent, du moment qu'il prend la plume, tous les diables de l'enfer sortent de leurs cachots pour venir le tenter; — ils tiennent leurs assises autour de lui; — il n'a plus une pensée dont il puisse être assuré: elles sont toutes l'ouvrage du démon. — Elles ont beau lui paroître bonnes, excellentes même, il n'importe. — Quelque forme qu'elles prennent, c'est toujours quelque suggestion diabolique, contre laquelle il doit se tenir en garde. — Oui, s'écrioit l'archevêque, la vie d'un auteur, quoiqu'il se persuade peut-être le contraire, doit se passer à combattre plus qu'à écrire; et son noviciat est le même que celui d'un guerrier. — La mesure de leur résistance est, pour l'un comme pour l'autre, la mesure de leur talent. »

Cette théorie lumineuse de Jean de la Casa transportoit mon père; et s'il avoit pu l'accorder entièrement avec sa croyance, je ne doute point qu'il n'eût donné de grand cœur les dix meilleurs arpens de son domaine de Shandy pour en avoir été l'inventeur. — J'expliquerai quelque jour, en parlant des opinions religieuses de mon père, jusqu'à quel point il croyoit au diable. — Pour le moment, il suffit de dire que, n'ayant pas cet honneur-

là, dans le sens littéral de la doctrine reçue, il se contentoit d'en prendre l'allégorie. — Il disoit souvent, surtout lorsque sa plume étoit un peu paresseuse, qu'il y avoit autant de sens, de vérité et de connoissance cachées dans la parabole de Jean de la Casa, que dans aucune des fictions poëtiques, ou des annales mystérieuses de l'antiquité.

« Le diable, disoit-il, n'est autre chose que le préjugé : la quantité de préjugés que nous suçons avec le lait de nos mères, voilà, frère Tobie, les diables qui rodent autour de nous, qui président à nos veilles; et si un écrivain s'abandonne lâchement à leur impulsion, que sortira-t-il de sa plume? — Rien, s'écrioit-il, en jetant la sienne avec colère, — rien que le résultat trivial du caquet des nourrices, et des absurdités de toutes les bonnes femmes (je dis des deux sexes), dont le royaume est peuplé. »

Je n'entreprendrai pas de donner une meilleure raison de la lenteur avec laquelle mon père avançoit sa Tristrapédie. J'ai déjà dit qu'après trois ans et plus d'un travail opiniâtre, il en étoit à peine à la moitié. — Ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que, pendant tout ce temps, je fus négligé, et entièrement abandonné à ma mère; et ce qui n'étoit pas

un moindre inconvénient, c'est que la première partie de l'ouvrage, qui étoit la plus soignée, et à laquelle mon père avoit pris le plus de peine, devenoit absolument perdue pour moi. — Chaque jour, chaque heure en rendoit une ou deux pages inutiles.

Ce fut certainement pour rabaisser l'orgueil de l'humaine sagesse, que la Providence permit qu'un des plus sages d'entre les hommes s'abusât ainsi lui-même, et manquât son but en le poursuivant trop vivement.

Quoi qu'il en soit, mon père multiplia tellement ses actes de *résistance*; ou, pour parler autrement, il avança si lentement dans son ouvrage, et je me mis à vivre et à croître si vîte, que je l'aurois laissé tout-à-fait derrière moi, et que son instruction eût été perdue pour la génération à laquelle il l'avoit destinée, sans un petit accident, que je ne veux pas cacher un seul moment au lecteur, si je peux trouver le moyen de le raconter avec décence.

CHAPITRE XIX.

Patatras.

CE n'étoit rien. — Je ne perdis pas deux gouttes de sang. — Ce que je souffris par accident, mille le souffrent par choix. — Cela ne méritoit pas d'appeler un chirurgien, eût-il demeuré tout proche. — Le docteur Slop en fit dix fois plus de bruit que la chose n'en valoit la peine. —

Quelques hommes se sont fait un nom par l'art de suspendre de grands poids avec de petits fils de métal ; et moi, Tristram Shandy, je paie encore aujourd'hui (10 août mil sept cent soixante-un), ma part de leur réputation.

Oh ! il y auroit de quoi faire damner un saint, de voir l'enchaînement de tout ce qui arrive en ce monde ! — La servante avoit oublié de mettre un pot de chambre sous le lit. — Ne pouvez-vous, me dit Suzanne, en soulevant le châssis de la fenêtre d'une main, et m'amenant tout près de la banquette avec l'autre, ne pouvez-vous, mon petit ami, essayer pour une fois de vous en passer ?

J'avois alors cinq ans. — Suzanne ne fit pas réflexion que de père en fils nous portions

un nez ridiculement raccourci ; témoin mon bisayeul. — Pan, — le châssis retomba sur nous comme un éclair. — Tout est perdu ! s'écria Suzanne, tout est perdu ! je n'ai plus qu'à me sauver.

Elle vouloit s'enfuir chez ses parens ; la maison de mon oncle Tobie lui parut un asile plus assuré. — Suzanne y vola.

CHAPITRE XX.

Complices découverts.

LE caporal pâlit d'effroi quand Suzanne lui raconta l'accident de la fenêtre, avec toutes les circonstances de ce meurtre (car c'est ainsi qu'elle l'appelloit). Comme dans les affaires de cette nature, ce sont souvent les complices qui sont tout, la conscience de Trim l'avertit qu'il étoit aussi coupable que Suzanne ; -- et, suivant ce principe, mon oncle Tobie avoit autant de part au meurtre que chacun d'eux. — Ainsi la raison ni l'instinct, ensemble ou séparés, ne pouvoient avoir guidé les pas de Suzanne vers un asile plus propice.

Je pourrois laisser cette énigme à deviner au lecteur ; mais pour former seulement une

hypothèse un peu vraisemblable, il faudroit qu'il se cassât la tête pendant trois semaines; à moins qu'il ne fût doué d'une sagacité que lecteur n'a jamais eue. — Je ne veux pas le mettre à cette épreuve, ou plutôt à cette torture; et comme l'affaire me regarde seul, c'est à moi seul de l'expliquer.

CHAPITRE XXI.

A qui la faute?

« N'EST-CE pas une honte, Trim, disoit un jour mon oncle Tobie, en s'appuyant sur l'épaule du caporal, comme ils étoient à visiter leurs ouvrages, — que nous n'ayons pas deux pièces de campagne à monter dans la gorge de cette nouvelle redoute? — elles assureroient toute la longueur des lignes, et rendroient de ce côté l'attaque tout-à-fait complète. — Ne pourrois-tu, Trim, m'en faire fondre une couple? —

» — Monsieur les aura, répliqua Trim, avant qu'il soit demain. » —

C'étoit la joie du cœur de Trim, (et jamais sa fertile tête ne manqua d'expédiens pour y parvenir); — c'étoit, dis-je, la joie de son cœur, de satisfaire les moindres fantaisies

de mon oncle Tobie, et celles surtout qui étoient relatives à ses siéges et à ses campagnes. Eût-ce été son dernier écu, Trim en auroit fait joyeusement le sacrifice pour prévenir un seul désir de son maître. Déjà en rognant le bout des tuyaux de mon oncle Tobie, — hachant et ciselant les bords de ses gouttières de plomb, — fondant son plat à barbe d'étain, montant enfin, comme Louis XIV, jusques sur les clochers, pour épargner le trésor public, — déjà, dis-je, cette même campagne, le caporal avoit établi huit nouvelles batteries de canon, sans compter deux demi-coulevrines. — Mais mon oncle Tobie demande encore deux pièces de campagne pour la redoute. Trim a promis de les fournir; que fera-t-il? Toutes ces ressources sont-elles épuisées?

Non, il prendra les deux contre-poids de plomb, qui suspendent et soutiennent le châssis de la fenêtre de la chambre de la nourrice; et comme, les contrepoids étant ôtés, les poulies ne servent plus à rien, il s'en emparera aussi, et il en fabriquera une paire de roues pour un de ses affûts.

Il y avoit long-temps que le caporal avoit démantelé toutes les fenêtres de la maison de mon oncle Tobie pour le même objet,

mais non pas toujours dans le même ordre; car quelquefois il avoit eu besoin des poulies et non du plomb : — alors il commençoit par les poulies. Celles-ci ôtées, le plomb devenoit inutile; et c'étoit autant de pris et de fondu.

On pourroit tirer de-là une belle et grande morale; mais je n'en ai pas le temps. C'est assez de dire que, de quelque façon que la démolition commençât, elle étoit également fatale à la fenêtre.

CHAPITRE XXII.

Procédé généreux.

EN fabriquant son artillerie, le caporal s'étoit bien gardé de confier son secret à personne; ainsi il lui étoit facile de se tirer d'affaire sans se compromettre, et de laisser supporter à Suzanne, comme elle pourroit, tout le poids de la chûte de ce maudit châssis. Mais le vrai courage est trop au-dessus de cette lâche politique. — Le caporal, soit comme général, soit comme contrôleur d'artillerie, étoit la véritable origine du mal; il pensoit que, sans lui, jamais l'accident ne seroit arrivé, du moins de la façon de Suzanne. — Comment vous seriez-vous conduit,

monsieur l'abbé ?—Le caporal se décida sur-le-champ, non pas à se mettre à l'abri derrière Suzanne, mais à lui en servir lui-même ; et avec résolution dans l'ame, il marcha droit au sallon, pour exposer toute cette manœuvre devant mon oncle Tobie.

Mon oncle Tobie venoit précisément de raconter à Yorick les détails de la bataille de Steinkerque, et de l'étrange conduite du comte de Solme, qui fit faire halte à l'infanterie, et fit marcher la cavalerie dans un terrein où elle ne pouvoit agir ; ce qui étoit directement contraire à l'ordre du roi, et fut cause de la perte de cette journée.

Il y a quelques familles où tous les incidens se trouvent liés entr'eux si naturellement, que leur enchaînement va presque au-delà de l'invention d'un écrivain dramatique.—Je ne parle par des dramatiques modernes.

Trim posa son premier doigt à plat sur la table, puis en le frappant à angle droit avec le tranchant de son autre main, il trouva moyen de raconter mon histoire, de manière que les prêtres et les vierges auroient pu l'écouter sans rougir.—Après quoi le dialogue continua comme il suit.

CHAPITRE XXIII.

Mon oncle Tobie s'emporte.

« J'aimerois mieux passer dix fois par les baguettes, s'écria le caporal en finissant l'histoire de Suzanne, que de souffrir qu'il lui fût fait aucun mal. Avec la permission de monsieur, c'est ma faute, et nullement la sienne ».

« Caporal Trim, répondit mon oncle Tobie, en prenant son chapeau sur la table et le posant sur sa tête, — si on peut appeler faute ce que la nécessité du service exige, je suis le seul à blâmer. — Vous avez dû obéir à vos ordres. » —

« — Si le comte de Solme, mon pauvre Trim, eût obéi aux siens à la bataille de Steinkerque, dit Yorick (en raillant un peu le caporal, qui avoit été houspillé par un dragon dans la retraite) — il t'auroit sauvé. — Sauvé ! s'écria Trim, interrompant Yorick; il auroit, ne vous en déplaise, sauvé cinq bataillons entiers. — Ces pauvres régimens de Cut, continua le caporal, en posant le premier doigt de sa main droite sur le pouce de sa main gauche, et les comptant sur chacun

de ses doigts, —ces pauvres régimens de Cut, — Mackay, — Augus, — Graham, — et Leven, furent entièrement taillés en pièces. — Et les gardes angloises l'eussent été de même, sans quelques régimens de la droite qui marchèrent courageusement à leur secours, et reçurent à bout portant le feu de l'ennemi, avant de tirer un seul coup de fusil. — J'espère, ajouta Trim, qu'ils iront au ciel pour cette seule action. — Trim a raison, dit mon oncle Tobie, il a parfaitement raison. »

« Que signifioit, continua le caporal, de faire marcher la cavalerie dans un terrein si étroit, et où les François étoient couverts, comme ils le sont toujours, d'une multitude de haies, de broussailles, de fossés, et d'arbres renversés çà et là? — Si le comte de Solme nous eût envoyés, nous autres gens de pied, — nous aurions tiraillé avec eux, et nous leur aurions tenu tête. — Il n'y avoit rien à faire pour la cavalerie. Aussi, continua le caporal, le comte de Solme, pour sa peine, eut son infanterie mise en déroute à Landen, la campagne d'après. — C'est-là, dit mon oncle Tobie, que le pauvre Trim reçut sa blessure.

» Sauf le respect de monsieur, c'est au comte de Solme que j'en ai toute l'obligation.

— Si

— Si nous les avions étrillés d'importance à Steinkerque, ils ne nous auroient pas battus à Landen. »

« Cela est très-possible, dit mon oncle Tobie, quoique les François eussent à Landen l'avantage d'un bois. — Or, si vous laissez à ces gens-là le temps de se retrancher, il est certain qu'ils vous accableront de leur feu. Il n'y a d'autre moyen que de marcher à eux, recevoir leur décharge, et tomber dessus la bayonnette au bout du fusil. — Pêle-mêle, ajouta Trim. — Hommes et chevaux, dit mon oncle Tobie. — Tête baissée et la pointe en avant, dit le caporal. — D'estoc et de taille, dit mon oncle Tobie. — Sang et mort, bataille enragée, s'écria le caporal. — Point de quartier. — Tue, tue, tue ! s'écria mon oncle Tobie. » —

Yorick rangea un peu sa chaise de côté, pour s'éloigner de la mêlée ; et après une pause d'un moment, mon oncle Tobie, baissant la voix de deux ou trois tons, reprit son discours comme vous allez voir.

CHAPITRE XXIV.

Il s'échauffe de plus en plus.

« LE roi Guillaume, dit mon oncle Tobie, s'adressant à Yorick, — fut si terriblement irrité contre le comte de Solme, de ce qu'il avoit désobéi à ses ordres, qu'il lui défendit de paroître devant lui, et qu'il ne consentit à le voir que plusieurs mois après. »

« J'ai bien peur, répondit Yorick, que monsieur Shandy ne soit aussi irrité contre le caporal, que le roi Guillaume le fût contre le pauvre comte. Mais, continua-t-il, il seroit bien dur pour le caporal, dont la conduite a été si diamétralement opposée à celle du comte de Solme, de n'obtenir pour récompense que la même disgrâce. — Ces exemples-là ne sont que trop fréquens dans le monde. » —

« J'aimerois mieux, s'écria mon oncle Tobie en se levant, j'aimerois mieux faire jouer la mine, faire sauter mes fortifications, mon château, et m'ensevelir avec le caporal sous leurs ruines, que d'être témoin d'une telle indignité. » — Le caporal fit à son maître une demi-révérence ; — mais si affectueuse et si reconnoissante, qu'une révérence entière en auroit moins dit.

CHAPITRE XXV.

Il part, il arrive.

« Eh bien ! Yorick, dit mon oncle Tobie, vous et moi nous ouvrirons la marche de front ; — vous, caporal, vous suivrez à quelques pas derrière nous, et vous serez la seconde ligne. — Et avec la permission de monsieur, dit Trim, Suzanne fera l'arrière-garde. »

C'étoit une excellente disposition. — Et dans cet ordre, sans tambour battant, ni enseignes déployés, ils marchèrent lentement de la maison de mon oncle Tobie au château de Shandy. —

« Encore, monsieur Yorick, dit Trim, comme ils entroient dans la cour, si au lieu du contre-poids de la fenêtre, j'avois un peu rogné le coq de votre église, comme j'en avois eu l'idée ! — Ne serez-vous jamais las de rogner, répondit Yorick ? »

CHAPITRE XXVI.

Chacun a sa marotte.

En vain j'ai fait de mon père vingt portraits différens. — En vain je l'ai représenté sous toutes sortes de formes et d'attitudes. — Vous n'êtes pas encore, monsieur, et vous ne serez jamais en état de prévoir ce que mon père pourra penser, dire ou faire, à chaque nouvelle circonstance. — Il y avoit en lui tant de bizarrerie ; sa manière étoit si imprévue, si peu calculée, qu'il venoit toujours à bout de confondre vos plus sages combinaisons.

A dire vrai, le sentier qu'il suivoit étoit si éloigné du chemin battu, qu'il ne voyoit rien comme les autres hommes. — Tout s'offroit à lui sous une forme et sous une face nouvelle. — Les objets n'étoient plus les mêmes. —En un mot, il les considéroit différemment.

C'est ce qui fait que ma chère Jenny et moi (aussi-bien que tant d'autres qui ont été avant nous, et que tant d'autres qui seront après) avons sans cesse des disputes interminables sur rien. — Elle regarde une chose par un côté ; je la regarde par un autre ; et nous ne pouvons jamais nous entendre.

CHAPITRE XXVII.

Digression sans digression.

C'EST une affaire réglée, et je n'en fais mention que par égard pour certain membre que je connois à la chambre des pairs, lequel porte aussi loin qu'il se puisse le talent de s'embrouiller, même en dissertant sur le fait le plus simple. —

— Pourvu que l'on ne sorte pas du sujet que l'on traite, on peut faire telles excursions que l'on veut, à droite ou à gauche, cela ne sauroit proprement s'appeler une digression.

Ceci étant bien convenu, je prends moi-même la liberté de revenir un peu sur mes pas.

CHAPITRE XXVIII.

On y court.

CINQUANTE mille diables aspergés d'eau bénite (je ne dis pas les diables de l'archevêque de Bénévent, mais ceux de Rabelais), n'auroient pas fait un cri si diabolique que je fis à la chute de la fenêtre. — Ce cri fit

accourir ma mère chez la nourrice ; et Suzanne n'eut que le temps tout juste de s'échapper par l'escalier de derrière, tandis que ma mère montoit l'autre.

Or, quoique je fusse assez vieux pour pouvoir raconter mon histoire, et assez jeune, j'espère, pour la raconter sans malice, — cependant Suzanne, en traversant la cuisine, l'avoit dite en abrégé à la cuisinière, de crainte d'accident. La cuisinière l'avoit rendue à Jonathan, avec un commentaire, et Jonathan à Obadiah ; — de sorte qu'après que mon père eût sonné une demi-douzaine de fois pour savoir ce qui étoit arrivé, Obadiah fut en état de lui en rendre un compte exact, et de lui dire tout ce qui s'étoit passé. — Ma foi ! j'y pensois, dit mon père, en retroussant sa robe de chambre, et il monta l'escalier.

De ce *j'y pensois de mon père*, on voudroit peut-être inférer (quoiqu'à dire vrai je ne sache pas trop pourquoi), que mon père en ce moment venoit d'écrire ce chapitre remarquable de la Tristrapédie, lequel est pour moi le plus original et le plus amusant de tout le livre ; — je veux dire, le chapitre sur les fenêtres à coulisse, avec une diatribe mordante sur la négligence des femmes de

chambre. — Mais j'ai deux raisons pour penser autrement.

La première, c'est que si mon père s'en fût occupé avant l'accident, il n'eût pas manqué de faire clouer et condamner la fenêtre. Cette opération, vu la difficulté avec laquelle on a vu qu'il composoit son livre, lui auroit pris dix fois moins de temps que le chapitre qu'il auroit fallu écrire. — Je pense que ce petit argument paroîtra convainquant, et qu'il éloignera même l'idée que mon père ait jamais de sa vie songé à écrire un chapitre sur les fenêtres à coulisse et sur les pots de chambre. — Mais pour prévenir toute objection, voici la seconde raison que j'ai promise au lecteur, et que j'ai l'honneur de soumettre à son jugement. —

— C'est que, pour compléter la Tristrapédie à qui ce chapitre manquoit, je l'ai écrit moi-même.

CHAPITRE XXIX.

Recette merveilleuse pour les contusions.

MON père mit ses lunettes ; il regarda, — il ôta ses lunettes, — les mit dans leur étui, le tout en moins d'une minute bien comptée ; et, sans ouvrir la bouche, il se retourna, et descendit précipitamment l'escalier.

Ma mère s'imagina qu'il alloit chercher de la charpie et du basilicum ; mais le voyant revenir avec une couple d'*in-folio* sous le bras, suivi d'Obadiah qui portoit un grand pupitre, — elle ne douta point que ce ne fût un traité de botanique ; et elle tira une chaise à côté du lit, pour qu'il pût consulter le cas à son aise. —

— Si l'opération est bien faite, dit mon père en reprenant la section : *De sede vel subjecto circumcisionis* ; — car ces gros livres qu'il avoit montés dans le dessein de les examiner et de les confronter ensemble, n'étoient autres que Spencer, *de legibus Hebræorum ritualibus*, et Maimonides.

Si l'opération est bien faite, dit-il... — Dites-nous seulement, cria ma mère, quel est le meilleur vulnéraire ? — Ma foi ! dit mon père,

c'est l'affaire du docteur Slop ; envoyez-le chercher si vous voulez.

Ma mère descendit, et mon père continua à lire la section : — . . . . . bien — . . . . fort bien . . . . très-bien, dit mon père. — . . . . à merveille — . . . . Mais puisque cette méthode est si utile, tout est le mieux du monde. — Et ainsi, sans s'arrêter à discuter si les Juifs avoient pris cet usage des Egyptiens, ou les Egyptiens des Juifs, mon père se leva ; puis se frottant le front deux ou trois fois avec la paume de sa main (comme nous avons coutume de faire pour effacer les vestiges du chagrin, quand le mal qui nous arrive se trouve moindre que nous ne l'avions prévu), il ferma le livre, et descendit l'escalier.

« Eh quoi ! dit-il, (en prononçant le nom d'un peuple, à chaque marche sur laquelle il posoit le pied), si les Egyptiens, — les Syriens, — les Phéniciens, — les Arabes, — les Cappadociens ; — si les habitans de la Colchide, — si les Troglodites, — ont eu cette coutume ; — si Solon et Pythagore s'y sont soumis, — qu'est-ce que Tristram, et qui suis-je moi-même, pour m'en affliger ou m'en plaindre un seul moment ? »

CHAPITRE XXX.

On s'y perd.

« Cher Yorick, dit mon père en souriant, — (Yorick avoit rompu la ligne, et le peu de largeur de la porte l'ayant forcé de défiler, il étoit entré le premier) cher Yorick, dit mon père, il me semble que notre Tristram accomplit bien durement tous ses rites religieux. — Jamais il n'y eut fils de Juif, de chrétien, de Turc ou d'infidelle, initié d'une manière aussi oblique et aussi maussade. » —

« Mais j'espère, dit Yorick, qu'il n'y a point de danger. — Il faut, continua mon père, qu'il se soit passé quelque chose d'étrange dans quelque recoin de l'écliptique, au moment de sa formation. — Sur ce point, dit Yorick, c'est vous que je prendrois pour juge. — Ce sont les astrologues, dit mon père, qu'il faudroit consulter. Mais certainement les aspects des planètes qui auroient dû être favorables, ne se sont pas rencontrés comme ils devoient; l'opposition de leur ascendance a manqué, — ou les génies qui président à la naissance étoient occupés ailleurs. — Enfin il est sûr que quelque chose a été de travers, soit au-dessus, soit au-dessous de nous. » —

« Cela se pourroit bien, répondit Yorick. »

« Mais, s'écria mon oncle Tobie, y a-t-il du danger pour l'enfant? — Les Troglodites disent que non, répliqua mon père. — Et les théologiens .... — Dans quel chapitre, demanda Yorich? » —

« Je ne suis pas sûr duquel, dit mon père. — Mais ils nous disent, frère Tobie, que cette méthode est très-bonne. — Pourvu, dit Yorick, que vous fassiez voyager votre fils en Egypte. — Je l'espère bien, dit mon père. » —

« Tout cela, dit mon oncle Tobie, est de l'arabe pour moi. — Il le seroit pour bien d'autres, dit Yorick. » —

« Ilus, continua mon père, fit circoncire un matin toute son armée. — Sans cour martiale! sans conseil de guerre! s'écria mon oncle Tobie. — Je sais, continua mon père, en s'adressant à Yorick, et sans faire attention à la remarque de mon oncle Tobie, — je sais que les savans ne sont pas d'accord sur Ilus. — Les uns le prennent pour Saturne, d'autres pour l'Être suprême; quelques-uns même veulent que ce fut simplement un général de Pharao-néco. — Fût-ce Pharao-néco lui-même, dit mon oncle Tobie, je ne sais par quel article du code militaire il pourroit se justifier. » —

« Les controversistes, poursuivit mon père, assignent vingt-deux raisons en faveur de la circoncision. — A la vérité, d'autres qui ont soutenu l'avis opposé, ont montré combien la plupart de ces raisons étoient foibles. — Mais nos meilleurs théologiens polémiques. » ... —

« Je voudrois, interrompit Yorick, qu'il n'y en eût pas un dans le royaume, les subtilités de l'école ne servent qu'à embrouiller l'esprit ; et une once de théologie-pratique vaut mieux que tout l'ergotage des théologiens polémiques. — Ne puis-je savoir, demanda mon oncle Tobie à Yorick, ce que c'est qu'un théologien polémique ? — Ma foi ! capitaine Shandy, répondit Yorick, c'est une espèce de charlatan qui ne vaut guère mieux que ceux qui montent sur les tréteaux ; et j'ai dans ma poche le récit d'un combat singulier entre Gymnast et le capitaine Tripet, où l'on en trouve la meilleure définition que j'aie jamais vue. — Je voudrois entendre ce récit, reprit vivement mon oncle Tobie. — Tout à l'heure, si vous voulez, dit Yorick. — Mais le caporal m'attend à la porte, continua mon oncle Tobie ; et comme je suis sûr que la relation d'un combat rendra le pauvre garçon plus joyeux que son souper, — de grâce,

frère, permettez-lui d'entrer. — De tout mon cœur, dit mon père. »

Trim entra droit et heureux comme un empereur ; et quand il eut fermé la porte, Yorick tira son livre de la poche droite de son habit, commença sa lecture, et l'acheva sans être interrompu. — Tout le monde dormit dès la dixième ligne.

CHAPITRE XXXI.

La Tristrapédie.

« Le premier devoir d'un écrivain, Yorick, dit mon père quand il fut réveillé, c'est de ne rien avancer sans preuve ; — autrement, et s'il se livre à tous les écarts de son imagination, son ouvrage ne sera qu'un amas bizarre de faits et d'idées sans liaison, dont l'assemblage sera monstrueux.

» Mais dans ma Tristrapédie ! — je pose en fait que je n'ai pas avancé un seul mot qui ne soit aussi clair et aussi démontré qu'une proposition d'Euclide. — Va, Trim, va me chercher ce livre sur mon bureau. — J'ai souvent eu le projet, continua mon père, de le lire, tant à vous, Yorick, qu'à mon frère Tobie ; et je crains même d'avoir

manqué à l'amitié en différant aussi longtemps. Mais si vous le voulez, nous en lirons un ou deux chapitres aujourd'hui, autant demain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'ayons achevé ». — Mon oncle Tobie qui étoit la complaisance même, et Yorick qui étoit sans fiel, approuvèrent par une inclination; et le caporal, quoiqu'il ne fût pas compris dans le compliment, mit la main sur sa poitrine, et salua comme les autres.

La compagnie sourit. — Ce garçon, dit Yorick, paroissoit avoir envie de dormir. — Le pauvre diable, dit mon oncle Tobie, a été si fort occupé tout le jour au boulingrin; — et moi-même. . . . . Je ne sais comment cela s'est fait; mais je suis bien sûr que cela ne nous arrivera plus. — En même-temps mon oncle Tobie alluma sa pipe, Yorick rapprocha sa chaise de la table, — Trim moucha la chandelle, — mon père ranima le feu, prit le livre, toussa deux fois, et commença.

CHAPITRE XXXII.

Origine des fortifications.

« LES trente premières pages, dit mon père en retournant les feuillets, sont un peu abstraites; et comme elles ne sont pas intimement liées au sujet, nous les passerons pour le moment. — C'est une introduction servant de préface, continua mon père, ou une préface servant d'introduction, — (car je n'ai pas encore déterminé le nom que je lui donnerai) sur le gouvernement civil et politique ; — et comme on en trouve l'origine dans la première association du mâle et de la femelle, je m'y suis trouvé insensiblement amené. — Cela étoit naturel, dit Yorick.

» Il me suffit, dit mon père, que l'origine de la société soit (comme nous le dit Politien) proprement *conjugale*, c'est-à-dire, consistant uniquement dans la réunion d'un homme et d'une femme, — auxquels Hésiode ajoute un esclave. Mais comme il est à croire que dans ces premiers commencemens il n'existoit pas encore d'esclaves, le premier principe de toute société se trouve réduit à un homme, une femme, et un taureau.

« Il me semble que c'est un bœuf, dit

Yorick, citant le passage (οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκα τε βοῦν τ' ἀροτῆρα.) — Un taureau eût été trop farouche, trop indocile. — Il y a encore une meilleure raison, dit mon père, en trempant sa plume dans l'encrier ; c'est que le bœuf étant le plus patient des animaux, et le plus propre à labourer la terre, d'où l'homme devoit tirer sa subsistance, il étoit à-la-fois l'instrument et l'emblême le plus convenable, que le créateur pût associer au couple nouvellement joint. » —

« — Mais voici, dit mon oncle Tobie, une raison en faveur du bœuf, plus forte que toutes les autres. — (Mon père ne put prendre sur lui de retirer sa plume du cornet, avant d'avoir entendu la raison de mon oncle Tobie). Quand la terre fut labourée, dit mon oncle Tobie, que les moissons eurent paru, et qu'il fut question de les renfermer, alors les hommes eurent recours aux palissades, aux murs, aux fossés; et ce fut-là l'origine des fortifications. — Bien ! — bien ! cher Tobie, s'écria mon père ». — Il effaça le mot *taureau*, et mit *bœuf* à sa place.

Mon père fit signe à Trim de moucher la chandelle, et résuma ainsi son discours.

« Ce qui m'a amené à cette dissertation, poursuivit-il négligemment, et fermant à moitié

moitié son livre, c'est que je voulois montrer l'origine de cette relation que la nature a mise entre le père et son enfant; aussi-bien que le principe du droit et de la jurisdiction que le premier acquiert sur l'autre : par le mariage, — par l'adoption, — par la légitimation, — enfin par la procréation.

« — Je considère chaque moyen à son rang ». —

« Il en est un, répliqua Yorick, qui ne me semble pas d'un grand poids. — C'est du dernier que je parle; et en effet, si les soins du père se bornent à la procréation, je ne vois pas quels si grands droits il acquiert sur son enfant, ni quels si grands devoirs celui-ci contracte envers lui. — Quels devoirs! s'écria mon père, ceux de la créature à l'égard du créateur; — ceux de l'homme à l'égard de Dieu.

» — J'avoue, continua-t-il, qu'à ce compte l'enfant n'est pas autant sous la puissance et la jurisdiction de la mère. — Il me semble pourtant, dit Yorick, que les droits de la mère sont les mêmes. — Elle est elle-même sous l'autorité, dit mon père; et d'ailleurs, ajouta-t-il, en secouant la tête, elle n'est pas, Yorick, le principal agent. — Comment cela? dit mon oncle Tobie, en quittant sa

pipe. — Cependant, dit mon père, sans écouter mon oncle Tobie, le fils est tenu au respect envers elle, comme vous pouvez le lire, Yorick, dans le premier livre des Instituts de Justinien, au onzième titre de la dixième section. — Je puis, dit Yorick, le lire aussi bien dans le catéchisme».

CHAPITRE XXXIII.

Cathéchisme de Trim.

«QUANT au catéchisme, dit mon oncle Tobie, Trim le sait sur le bout de son doigt. — Eh! que diantre cela me fait-il, dit mon père? — Il le sait sur ma parole, reprit mon oncle Tobie. Monsieur Yorick, vous n'avez qu'à l'interroger.

»Eh bien! Trim, dit Yorick, d'un air de bonté et d'un ton de voix radouci, le cinquième commandement»?

Le caporal ne répondit rien. «Ce n'est pas-là le ton, répondit mon oncle Tobie, élevant la voix et parlant bref, comme s'il eût commandé l'exercice. — Le cinquième? cria mon oncle Tobie. — Avec la permission de monsieur, dit le caporal, il faudroit commencer par le premier».

— Yorick ne put s'empêcher de sourire. —

« Monsieur le pasteur ne considère pas, dit le caporal, en portant sa canne à l'épaule, en guise de mousqueton, et s'allant camper au milieu de l'appartement pour être mieux vu, — il ne considère pas que le catéchisme est précisément comme le maniement des armes. —

» — *Portez la main droite au fusil*, cria le caporal, prenant le ton de commandement, et exécutant le mouvement. . . .

» — *Reposez-vous sur le fusil*, cria le caporal, faisant à-la-fois l'office d'aide-major et de soldat. . . . .

» — *Posez le fusil à terre.* — Avec la permission de monsieur le pasteur, un mouvement, comme il peut voir, en amène un autre. — Si monsieur avoit voulu commencer par le premier ! . . . . ».

« — Le premier ? cria mon oncle Tobie, posant sa main gauche sur sa hanche. . .

. . . .

. . . .

Le second ? cria mon oncle Tobie, brandissant sa pipe, comme il auroit fait son épée à la tête d'un régiment. . . . ». Le caporal satisfit à tout avec précision ; et ayant dit qu'il falloit honorer son père et sa mère, il

s'inclina profondément, et fut reprendre sa place au fond de la chambre — ».

« On se tire de tout, dit mon père, avec un bon mot. Il y a de l'esprit en cela, et même de l'instruction, si nous pouvons l'y découvrir.

» Mais ce que nous venons de voir n'est proprement que l'échaffaud de la science, c'est-à-dire, son plus haut point de folie, si l'édifice ne s'élève pas en même-temps.

» C'est le miroir où peuvent se voir dans leur vrai jour et au naturel les pédagogues, précepteurs, gouverneurs et grammairiens.

» Oh! il y a une coquille en écaille, Yorick, qui croît avec l'étude, et que tous ces gens-là ne savent comment détacher. —

» Ils deviennent savant par routine; mais ce n'est pas ainsi que s'apprend la sagesse ».

— Yorick écoutait avec admiration. —

« Oui, dit mon père, je m'engage dès à présent à employer en œuvres pies le legs entier de ma tante Dinah, — (et l'on saura que mon père n'avoit pas grande opinion des œuvres pies) si le caporal attache une seule idée déterminée à aucun des mots qu'il vient de prononcer. — Et je te prie, Trim, continua mon père en se retournant vers lui, qu'entends-tu par honorer ton père et ta mère » ? —

« J'entends, dit le caporal, leur donner trois sous par jour sur ma paie quand ils sont vieux. — Et cela, Trim, dit Yorick, l'as-tu fait? — Oui, en vérité, répliqua mon oncle Tobie. — Eh bien! Trim, dit Yorick, en s'élançant de sa chaise et prenant le caporal par la main, — tu es le meilleur commentateur de cet endroit du Décalogue; et je t'honore davantage pour une telle action, que si tu avois composé le Talmud ». —

CHAPITRE XXXIV.

Sur la santé.

« O BIENHEUREUSE santé! s'écria mon père, en tournant la page pour passer au chapitre suivant, tu es au-dessus de l'or et de toutes les richesses. C'est toi qui dilates l'ame, et qui disposes toutes ses facultés à recevoir l'instruction et à goûter la vertu. Celui qui te possède a peu de désirs à former; et le malheureux à qui tu manques, manque de tout au monde. » —

« J'ai resserré, continua mon père, tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet important, dans un très-petit espace; ainsi nous lirons le chapitre en entier. » —

Mon père lut comme il suit :

« *Tout le secret de la santé dépend des efforts mutuels que font le chaud et l'humide radical pour l'emporter l'un sur l'autre.* »

« Je suppose, dit Yorick, que vous avez commencé par prouver ce fait. — Suffisamment, dit mon père. » —

En disant cela, mon père ferma le livre ; — non pas comme s'il avoit résolu de ne plus lire, car il garda son premier doigt dans le chapitre ; — ni d'un air fâché, car il ferma le livre doucement, son pouce restant sur la couverture de dessus, et ses trois derniers doigts soutenant celle de dessous, sans aucune pression violente. —

« J'ai démontré la vérité de cette assertion, dit mon père, faisant signe de la tête à Yorick, plus que suffisamment dans le précédent chapitre. » —

Or, si on disoit maintenant à un habitant de la lune, qu'un habitant du monde sublunaire a écrit un chapitre, démontrant suffisamment que *tout le secret de la santé consiste dans les efforts mutuels que font le chaud et l'humide radical pour l'emporter l'un sur l'autre* ; — et qu'il a prouvé la chose avec tant de ménagement, que dans tout le chapitre il n'y a pas un mot de sec ni d'humide

sur le chaud ou l'humide radical, — ni une seule syllabe, directement ou indirectement, pour ou contre la rivalité de ces deux puissances dans l'économie animale — . . . . . .

« O toi ! éternel créateur de tous les êtres, s'écrieroit-il, en frappant sa poitrine de sa main droite (en supposant qu'il eût une poitrine et une main droite) — toi, dont le pouvoir et la bonté peuvent étendre les facultés de tes créatures jusqu'à ce degré infini d'excellence et de perfection ! que t'ont fait les habitans de la lune ? »

CHAPITRE XXXV.

Sur les charlatans.

MON père finit par deux apostrophes dirigées, l'une contre Hippocrate, l'autre contre le lord Vérulam.

Il commença par le prince de la médecine, en lui faisant une légère apostrophe sur sa lamentation chagrine : *Ars longa, vita brevis.* « La vie courte, s'écria mon père, et l'art de guérir difficile ! — Eh ! qui devons-nous en remercier ? et à qui faut-il nous en prendre ? si ce n'est à l'ignorance de ces maudits charlatans eux-mêmes, — et à leurs tréteaux, —

et à leurs drogues, — et à leur étalage philosophique, avec lequel, dans tous les temps, ils ont commencé par flatter le monde, et ont fini par le tromper ! — »

« Et toi, lord Vérulam, s'écria mon père, (quittant Hippocrate pour lui adresser sa seconde apostrophe, comme au premier des vendeurs d'orviétan, et le plus propre à servir d'exemples aux autres) — que te dirai-je, grand lord Vérulam ? que dirai-je de ton esprit intérieur, — de ton opium, — de ton salpêtre, — de tes onctions grasses, — de tes médecines, — de tes clystères, — et de tous leurs accompagnemens ? »

Mon père n'étoit jamais embarrassé de savoir que dire à qui que ce fût, ni sur quoi que ce fût, — et il avoit plus de facilité pour l'exorde qu'aucun homme vivant. — Comment il traita l'opinion du lord Vérulam ? vous le verrez : — mais quand ? je ne sais pas. Il faut que nous voyions d'abord ce que c'étoit que l'opinion du lord Vérulam. »

CHAPITRE XXXVI.

Régime de longue vie.

« Les deux grandes causes, dit le lord Vérulam, qui conspirent ensemble à racourcir la vie, sont premièrement :

» L'air intérieur, lequel, comme une flamme légère, consume sourdement le corps, et le dévoue à la mort ; — secondement, l'air extérieur, qui dessèche le corps peu-à-peu, et le réduit en cendres. — Ces deux ennemis, s'attachant à nos corps des deux côtés à-la-fois, détruisent à la fin nos organes, et les rendent inhabiles à continuer les fonctions de la vie. »

Cette proposition une fois prouvée ou admise, le moyen de prolonger la vie étoit simple. — Il ne s'agissoit, disoit le lord Vérulam, que de réparer le ravage causé par l'air intérieur, en rendant d'un côté la substance du corps plus dense et plus robuste, par un usage habituel d'opiat convenable ; et en tempérant de l'autre l'excès de la chaleur, au moyen de trois grains et demi de salpêtre pris à jeun tous les matins. —

Ainsi garantie des assauts de l'air intérieur,

déjà même la surface de notre corps se trouvoit moins exposée à ceux de l'air extérieur. Mais on l'en préservoit mieux encore par une suite d'onctions grasses, lesquelles saturoient tellement les pores de la peau, qu'une particule d'air n'y pouvoit pénétrer, et que rien ne pouvoit en sortir. — Par-là, à la vérité, toute transpiration sensible et insensible étoit arrêtée; et il pouvoit s'ensuivre plusieurs inconvéniens fâcheux. — Mais l'usage des clystères pourvoyoit à tout, entraînoit les humeurs qui pouvoient refluer, et rendoit le système complet.

Je l'ai promis; vous lirez tout ce que mon père avoit à dire sur les opiats du lord Vérulam, son salpêtre, ses onctions grasses, et ses clystères. — Vous le lirez : mais non pas aujourd'hui, ni même demain, le temps me presse. Le lecteur est impatient, il faut que j'aille. — Vous lirez ce chapitre à votre loisir (si cela vous convient) aussitôt que la Tristrapédie sera publiée. —

Qu'il suffise pour le moment de dire que mon père traita la conséquence comme le principe. — Et par-là les savans peuvent conclure qu'il éleva son propre système sur les ruines de l'autre.

CHAPITRE XXXVII.

Panacée universelle.

« *Tout le secret de la santé*, dit mon père en recommençant sa phrase, *dépend évidemment de la rivalité du chaud et de l'humide radical qui se trouvent en nous. — Ainsi la science la plus légère eût suffi pour l'entretenir, si les gens de l'école n'avoient pas tout confondu, surtout (comme Vanhelmont, fameux chimiste, l'a prouvé), en prenant pendant long-temps la graisse et le suif des animaux pour l'humide radical.*

» *Or, l'humide radical n'est pas la graisse ni le suif des animaux, mais une substance huileuse et balsamique. Car la graisse et le suif, de même que le phlegme et les parties aqueuses, sont froids. Au lieu que les parties huileuses et balsamiques sont pleines de vie, d'esprit et de feu. — Ce qui se rapporte à l'observation d'Aristote* : POST COITUM OMNE ANIMAL TRISTE. » —

» *Il est donc certain que le chaud radical se trouve dans l'humide radical ; mais il n'est pas prouvé que celui-ci se trouve dans l'autre : cependant quand l'un dépérit, l'autre dépérit aussi ; et il en résulte, ou une chaleur*

démesurée qui produit une étisie sèche, ou une humidité surabondante qui amène l'hydropisie. — Donc, pour résumer en deux mots tout mon système relativement à la santé, si l'on peut apprendre à un enfant comment il doit éviter les excès de l'eau et du feu, qui tous deux tendent à sa destruction, on aura obtenu tout ce qui est nécessaire sur ce point essentiel. » —

CHAPITRE XXXVIII.

Mon Père n'y est plus.

LA description du siége de Jéricho n'auroit pas attiré l'attention de mon oncle Tobie plus puissamment que ce dernier chapitre. Il tint constamment ses yeux fixés sur mon père tant que dura la lecture. Chaque fois que le mot de chaud ou d'humide radical fut prononcé, mon oncle Tobie ôta sa pipe de sa bouche et secoua la tête ; — et aussitôt que le chapitre fut fini, il fit signe au caporal de s'approcher, et lui demanda à l'oreille. . .

. . . .

. . . .

« — C'étoit au siége de Limérick, dit le caporal en faisant une révérence. » —

« — Le pauvre diable et moi, dit mon oncle Tobie en s'adressant à mon père, pouvions à peine nous traîner hors de nos tentes quand le siége de Limerick fut levé ; et cela par la raison que vous venez de dire. » —

« Quelle idée crochue peut s'être fourrée dans ta précieuse caboche, mon pauvre frère Tobie, s'écria mon père mentalement ? Par le ciel ! ajouta-t-il, en continuant de se parler à lui-même, OEdipe seroit embarrassé à le deviner. »

« Sauf le respect de monsieur, dit le caporal, je crois que sans la quantité de brandevin que nous faisions brûler tous les soirs, et sans le vin blanc et la canelle que je ne cessois de donner à monsieur..... — Et le genièvre, Trim, ajouta mon oncle Tobie, qui nous fit plus de bien que tout le reste. — Je crois en vérité, contiua le caporal, que nous aurions tous deux laissé nos os dans la tranchée. » —

« Caporal, dit mon oncle Tobie avec des yeux étincelans, pour un soldat, est-il un plus beau tombeau ? » —

« J'en aimerois autant un autre, répliqua le caporal. »

Tout cela étoit de l'arabe pour mon père, comme les rites des Troglodytes et des habitans

de la Colchide l'avoient été pour mon oncle Tobie. Mon père ne sut s'il devoit sourire ou froncer le sourcil. —

Mon oncle Tobie, se retournant vers Yorick, acheva le détail du siége de Limerick plus intelligiblement qu'il ne l'avoit commencé ; ce qui soulagea infiniment mon père.

CHAPITRE XXXIX.

Siége de Limerick.

« CE fut sans doute un grand bonheur pour le caporal et pour moi, dit mon oncle Tobie, de ce que la fièvre ne nous quitta pas un instant, pendant les vingt-cinq jours entiers que nous campâmes presque sous l'eau. — Nous l'eûmes constamment et de la plus grande violence. Heureusement encore il s'y joignit une soif dévorante, qui, jointe à l'ardeur de la fièvre, empêcha ce que mon frère appelle l'humide radical, de prendre le dessus, comme il seroit infailliblement arrivé sans cela. » — Ici mon père gorgea ses poumons d'air, et levant les yeux au plancher, il fit une respiration qui dura deux minutes.

« — Le ciel eut pitié de nous, continua

mon oncle Tobie. Ce fut lui qui inspira au caporal l'idée salutaire de maintenir l'équilibre entre le chaud et l'humide radical, en renforçant la fièvre, comme il fit pendant tout ce temps, avec du vin chaud et des épices. Par ce moyen, il vint à bout d'entretenir un feu si ardent et si soutenu, que le chaud radical tint bon du commencement à la fin du siége, et que l'humide radical, malgré sa violence, ne put le surmonter. — Sur mon honneur, ajouta mon oncle Tobie, vous auriez, frère Shandy, entendu de vingt toises les assauts qu'ils se livroient dans notre corps. » —

« Eh bien! dit mon père, avec une forte aspiration qui fut suivie d'une pause, — si j'étois juge, et que la loi du pays me le permît, je voudrois condamner quelqu'un des malfaiteurs les plus insignes ..... » — Yorick prévit que la sentence alloit être sévère et sans miséricorde. — Il posa la main sur la poitrine de mon père, et lui demanda quelques minutes de répi, pour une question qu'il avoit à faire au caporal. — Je te prie, Trim, dit Yorick, sans attendre la permission de mon père, dis-nous naturellement ce que tu entends par ce chaud et cet humide radical dont il est question? » —

« En me référant humblement au meilleur avis de mon maître, dit le caporal, faisant une révérence à mon oncle Tobie. — Dis ton opinion librement, dit mon oncle Tobie. — Frère Shandy, continua-t-il, le pauvre garçon est mon serviteur, et non pas mon esclave. » —

Le caporal passa son chapeau sous son bras gauche, et laissa pendre sa canne à son poignet, au moyen d'un cordon de cuir noir dont les deux bouts noués ensemble formoient une espèce de gland. Il s'avança sur le terrein où il avoit subi l'examen du catéchisme, et se prenant le menton avec le pouce et les autres doigts de sa main droite, il exposa son sentiment en ces termes. —

CHAPITRE LX.

Consultation.

LE caporal ouvroit déjà la bouche pour commencer, quand le docteur Slop entra en tortillant. — Trim resta la bouche ouverte. — Mais vienne qui voudra, il poursuivra dans le prochain chapitre.

Slop avoit été mandé par ma mère, et il sortoit en ce moment de la chambre de la nourrice où je criois encore.

« Eh

« Eh bien ! vieux docteur, s'écria mon père, (car les transitions de son humeur se succédoient d'une manière aussi brusque qu'inconcevable), qu'est-ce que ta chienne de mine nous dira là-dessus ? » —

Mon père n'auroit pas demandé d'un air plus dégagé si l'on avoit coupé la queue de son chien. — Une question ainsi faite ne convenoit pas à la gravité du docteur, n i au traitement qu'il comptoit employer ; — le docteur s'assit sans répondre. —

« Je vous prie, monsieur, dit mon oncle Tobie d'un ton qui demandoit réponse, — que pensez-vous de l'état de l'enfant ? — Il finira par un phimosis, répondit le docteur Slop. »

« Je ne suis pas plus avancé, dit mon oncle Tobie ; et il remit sa pipe dans sa bouche. — Laissons donc, dit mon père, poursuivre le caporal, et écoutons-le raisonner sur la médecine. » — Le caporal salua son vieil ami, le docteur Slop, et exposa ensuite son opinion sur le chaud et l'humide radical, dans les termes suivans.

CHAPITRE XLI.

Dissertation savante.

« LA ville de Limerick, de laquelle on commença le siége sous les ordres du roi Guillaume, en personne, l'année d'après que je fus entré au service, — est située au milieu d'un marais diabolique, et dans un pays couvert d'eau. — Elle est, dit mon oncle Tobie, toute entourée par le Shannon, et sa situation la rend une des places les mieux fortifiées d'Irlande. » —

« Je trouve, dit le docteur Slop, que cette façon de commencer un discours sur la médecine est tout-à-fait nouvelle. — Ce que je dis là n'en est pas moins vrai, répondit Trim. — En ce cas, dit Yorick, la faculté feroit bien d'adopter cette méthode. » —

« Avec la permission de monsieur le pasteur, dit le caporal, tout le pays est coupé de tranchées et de fondrières ; et d'ailleurs il tomba pendant le siége une telle quantité de pluie, que tout étoit boue. — Ce fut cela et cela seul, qui fut cause de l'inondation, et qui pensa nous faire périr, monsieur et moi. — Au bout de dix jours, continua le caporal,

il n'y avoit pas un soldat qui pût se coucher à sec dans sa tente, sans avoir creusé un fossé tout autour pour égoutter l'eau.—Mais pour ceux qui, comme monsieur, en avoient le moyen, il falloit tous les soirs faire brûler une écuelle pleine d'eau-de-vie ; ce qui absorboit l'humidité de l'air, et rendoit le dedans de la tente aussi chaud qu'un poële. »—

« Et qu'est-ce que tout cela prouve, caporal, s'écria mon père ? et quelle conclusion en tires-tu ? » —

« J'en conclus, n'en déplaise à votre seigneurie, répliqua Trim, que l'humide radical n'est autre chose que de l'eau de fossé, et que le chaud radical (pour ceux qui peuvent en faire la dépense) est de l'eau-de-vie brûlée. —Oui, messieurs, avec votre permission, le chaud et l'humide radical d'un homme ne sont que de l'eau bourbeuse et une dragme de genièvre. — Que le genièvre ne nous manque pas, ajouta-t-il, et qu'on nous donne une pipe et du tabac, pour ranimer nos esprits et dissiper les vapeurs. — Vienne ensuite la mort quand elle voudra, elle trouvera à qui parler. » —

« Je suis en peine, capitaine Shandy, dit le docteur Slop, de déterminer dans quelle branche de connoissance votre valet brille

davantage ; de la physiologie ou de la théologie. — (Slop n'avoit pas oublié les commentaires de Trim sur le sermon. » —

« Il n'y a pas plus d'une heure, dit Yorick, que le caporal a subi un examen en théologie, et qu'il s'en est tiré avec beaucoup d'honneur. » —

« Il faut que vous sachiez, dit le docteur Slop en s'adressant à mon père, que le chaud et l'humide radical sont la base et l'appui de notre existence, comme les racines d'un arbre sont la source et le principe de sa végétation. — Ils sont inhérens au germe de tous les animaux ; et l'on peut les maintenir dans l'équilibre qu'ils doivent conserver par plusieurs moyens, mais principalement, à mon avis, par ceux que l'on dit *consubstantiels*, *incisifs et corroborans*. — Ce pauvre garçon, continua le docteur Slop en montrant le caporal, aura entendu quelque empyrique raisonner sur ces matières, et il aura retenu ses absurdités. — Voilà le fait, dit mon père. — Il y a toute apparence, dit mon oncle Tobie. — Je le parierois, dit Yorick. » —

CHAPITRE XLII.

Relâche au théâtre.

On appela le docteur Slop, pour voir le cataplasme qu'il avoit ordonné ; — et mon père saisit ce moment pour lire un autre chapitre de la Tristrapédie. — Allons, mes amis, de la joie ! je vous ferai voir du pays. — Mais quand nous aurons fini ce chapitre, nous ne r'ouvrirons pas le livre du reste de l'année. — Vive le roi ! —

CHAPITRE XLIII.

Verbes auxiliaires.

« *Cinq ans avec une bavette souslementon!*

» *Quatre ans à lire son alphabet, et à étudier son cathéchisme !* —

» *Un an et demi pour apprendre à signer son nom !* —

» *Sept longues années et plus pour apprendre à décliner en grec et en latin !* —

» *Quatre ans pour le jargon de ses thèses philosophiques ! — et au bout de ce temps, la statue, ce beau chef-d'œuvre, est encore informe au milieu du bloc de marbre ; l'ar-*

tiste n'a fait qu'aiguiser ses outils. — Quelle marche ridicule ! —

» Le grand juge Scaliger ne fut-il pas au moment de rester au fond du bloc toute sa vie ? Il étoit âgé de quarante-quatre ans quand il eut achevé ses études grecques. — Et Pierre Damien, évêque d'Ostie, avoit atteint l'âge d'homme, qu'il ne savoit pas lire. — Et Baldus lui-même, qui devint dans la suite un si grand personnage, étoit si vieux quand il se mit à étudier le droit, que chacun crut qu'il se faisoit avocat pour l'autre monde. — Il ne faut pas s'étonner qu'Eudamidas, fils d'Archidamus, entendant Xénocrate disputer sur la sagesse à l'âge de soixante-quinze ans, lui ait demandé gravement quand il comptoit la mettre en pratique, puisqu'à son âge, il en étoit encore à la chercher. » —

Yorick écoutoit mon père avec grande attention. Il y avoit un assaisonnement de sagesse mêlée d'une manière inconcevable à ses plus étranges boutades ; et au milieu de ses éclipses les plus obscures, on apercevoit quelquefois des clartés qui les faisoient presque disparoître. — Je conseille à tout le monde de ne l'imiter qu'avec circonspection.

«Je suis convaincu, Yorick, continua mon père, (moitié lisant, moitié discourant) qu'il existe au nord-ouest un passage au monde intellectuel, et que l'esprit humain, en puisant en lui-même toutes ses connoissances, trouveroit pour les acquérir une méthode beaucoup plus facile que celle qu'on a coutume d'employer. — Mais hélas, tous les champs n'ont pas une source ou un ruisseau pour les arroser; tous les enfans, Yorick, n'ont pas un père capable de les diriger». —

«Tout, ajouta mon père en baissant la voix, tout dépend entièrement des verbes auxiliaires, monsieur Yorick». —

Si Yorick eût marché sur le serpent décrit par Virgile, il n'auroit pas témoigné plus d'effroi. — «Je suis étonné moi-même, dit mon père qui s'en aperçut (et je le cite comme une des plus grandes calamités qui soient jamais arrivées à la république des lettres), — je suis étonné que ceux qui jusqu'ici ont été chargés de l'éducation de la jeunesse, et dont l'unique devoir étoit d'ouvrir l'esprit des enfans, de leur faire de bonne heure un magasin d'idées, et de laisser ensuite leur imagination travailler en liberté sur ces idées;—je suis étonné, dis-je, Yorick, que ces gens-là se soient aussi peu servi des

verbes auxiliaires, qu'ils l'ont fait pour arriver à leur but. — Je ne connois que Raimond Lulle et l'aîné Pellegrin, dont le dernier sur tout en porta l'usage à un tel point de perfection, qu'avec sa méthode il n'étoit point de jeune homme à qui il ne pût apprendre en peu de leçons à discourir d'une manière satisfaisante pour ou contre tel sujet que ce fût, — à traiter une question sur toutes ses faces; — enfin, à dire et à écrire sur une matière quelconque tout ce qu'il étoit possible de dire ou d'écrire, sans qu'il lui échapât la faute la plus légère, le tout à l'admiration des spectateurs. — Je serois bien aise, dit Yorick, interrompant mon père, que vous puissiez me faire comprendre la chose. — Volontiers, dit mon père». —

«Un mot peut être pris dans le sens littéral ou dans le sens figuré. Le sens figuré est une *allusion* ou *métaphore*. — Or, quoique je trouve, moi, que par cette *métaphore* l'idée perd plus qu'elle n'acquiert, il n'en est pas moins vrai que la plus grande extension d'idées dont un mot isolé soit susceptible, est *une métaphore*. — Mais qu'en résulte-t-il? Quand l'esprit a conçu le mot dans toute son étendue, tout est fini. — L'esprit et l'idée peuvent se reposer, jusqu'à ce

qu'une seconde idée succède, et ainsi de suite. —

»Or, à l'aide des auxiliaires, l'ame est en état de travailler d'elle-même sur toutes les matières qu'on lui présente; et, par la flexibilité de ce puissant moyen, de se frayer de nouveaux chemins, d'aller à la recherche des choses par de nouvelles routes, et de faire qu'une seule idée en engendre des millions. » —

«Vous excitez grandement ma curiosité, dit Yorick». —

«Quant à moi, dit mon oncle Tobie, je renonce à en rien deviner. — Avec la permission de monsieur, dit le caporal, les Danois, qui se trouvoient à notre gauche au siége de Limerick, n'étoient-ils pas des auxiliaires? — et de très-bonnes troupes, dit mon oncle Tobie; mais je crois que les auxiliaires dont parle mon frère sont autre chose». —

«Croyez-vous, dit mon père en se levant». —

CHAPITRE XLIV.

Il fait danser l'ours.

MON père fit un tour par la chambre, revint s'asseoir, et finit le chapitre.

« Les verbes auxiliaires qui nous intéressent, continua mon père, sont : *je suis, j'ai été, j'ai eu, je fais, j'ai fait, je souffre, je dois, je devrois, je veux, je voudrois, je puis, je pourrois, il faut, il faudroit, j'ai coutume :* — on les emploie suivant les temps ; au passé, au présent, au futur : — on les conjugue avec le verbe *avoir ;* — on les applique à des questions : *cela est-il? cela étoit-il? cela sera-t-il? cela seroit-il? cela peut-il être? — cela pourroit-il être?* — Ou avec un doute négatif : *n'est-il pas? n'étoit-il pas? ne devoit-il pas être?* Ou affirmativement : *c'est, c'étoit, ce devoit être.* Ou suivant un ordre chronologique : *cela a-t-il toujours été? y a-t-il long-temps? depuis quand?* Ou comme hypothèse : *si cela étoit? si cela n'étoit pas?* Qu'en arriveroit-il, *si les François battoient les Anglois? si le soleil sortoit du zodiaque* »? —

» Or, continua mon père, par l'usage familier et l'application juste de ces verbes

auxiliaires, et au moyen de cette méthode simple, dans laquelle l'esprit et la mémoire d'un enfant doivent être exercées, il ne sauroit entrer dans sa tête une seule idée, quelque stérile qu'elle puisse être, que l'enfant ne puisse aisément lui faire engendrer une foule de conclusions et de conceptions nouvelles. —

» As-tu jamais vu un ours blanc, s'écria mon père, en se retournant vers Trim qui se tenoit debout derrière sa chaise? — Jamais, répondit le caporal. — Mais tu pourrois, Trim, dit mon père, en raisonner en cas de besoin? — Comment cela se pourroit-il, frère, dit mon oncle Tobie, si le caporal n'en a jamais vu? — C'est ce qu'il me falloit, répliqua mon père; et vous allez voir comment je raisonne, et comment les verbes auxiliaires font raisonner. —

» Un ours blanc! — très-bien. En ai-je jamais vu? puis-je en avoir jamais vu? en verrai-je jamais? dois-je en voir jamais? puis-je jamais en voir?

» Que n'ai-je vu un ours blanc! car autrement quelle idée puis-je m'en faire?

» Et si je vois jamais un ours blanc, que dirai-je? et que dirai-je si je n'en vois pas?

» Si je n'ai jamais vu d'ours blanc, et que

je ne puisse ni ne doive jamais en voir, en ai-je au moins vu la peau ? en ai-je vu le portrait, la description ? en ai-je jamais rêvé ?

» Mon père, ma mère, mon oncle, ma tante, mes frères ou mes sœurs, ont-ils jamais vu un ours blanc ? qu'auroient-ils donné pour en voir un ? qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient vu ? qu'auroit fait l'ours blanc ? — Est-il féroce, — apprivoisé, — méchant, — grondeur, — caressant ?

» Un ours blanc mérite-t-il d'être vu ?

» N'y a-t-il point de péché à le voir ?

» Un ours blanc vaut-il mieux que le noir ? »

CHAPITRE XLV.

Intermède.

A PRÉSENT, mon cher monsieur, arrêtons-nous encore deux minutes, et rentrons dans la salle pour recueillir les suffrages. — Vous savez comme mon amour-propre y trouve son compte.

Ce n'est pas que je m'en plaigne ; il faut être juste. Les dissertations savantes de mon père, ses verbes auxiliaires, son ours blanc, peuvent très-bien ne pas plaire à tout le monde. — Je vois là un gros abbé qui dort,

et je ne lui en veux point de mal. Et cette dame, non pas cette vieille présidente qui prend du tabac, et qui n'a pas mieux compris tout ce que vous venez d'entendre, que son mari n'a compris le procès qu'il a jugé ce matin; — mais cette jeune marquise qui est dans la même loge, avec ce duc qui lui parle à l'oreille, croyez-vous qu'elle nous ait entendus? Elle ne nous a pas même écoutés. — Cependant, voyez comme elle applaudit. — Et je m'en plaindrois et je lui en ferois un reproche! — Non, mon cher monsieur. — Le public est partagé en deux classes, dont l'une admire tout ce qu'elle ne comprend pas, et l'autre déchire tout ce qu'elle comprend. — Il y a encore une troisième classe, mais réduite à un si petit nombre! — Ce sont ceux qui, comme vous, monsieur, jugent sans prévention, critiquent sans humeur, et louent sans partialité. C'est pour ceux-là que j'écris; ce sont ceux qui me consolent des autres.

CHAPITRE XLVI.

Conclusion.

QUAND mon père eut fait danser et redanser son ours blanc pendant une demi-douzaine de pages, il ferma le livre tout de bon ; et d'un air triomphant il le remit à Trim, avec signe de le reporter sur le bureau où il l'avoit trouvé. — « Voilà, dit-il, la méthode avec laquelle Tristram apprendra à décliner et à conjuguer tous les mots du dictionnaire. — Vous sentez, Yorick, que de cette façon chaque mot amènera une thèse ou une hypothèse. — Chaque thèse ou hypothèse est une source de propositions. — Chaque proposition a sa conséquence et conclusion. — Et chaque conséquence et conclusion ramène l'ame sur l'objet, et lui ouvre une nouvelle route de recherches et d'études. — La force de cette méthode est incroyable pour ouvrir la tête d'un enfant. — Pour ouvrir sa tête, frère Shandy ! s'écria mon oncle Tobie ; il y a de quoi la faire sauter en mille pièces. » —

« Je présume, dit Yorick en souriant, que c'est par votre méthode que le fameux Vin-

cent Quirino, (parmi les autres prodiges de son enfance, desquels le cardinal Bembo a donné au public une histoire si exacte) se mit en état, dès l'âge de huit ans, d'afficher dans les écoles publiques de Rome quatre mille cinq cents soixante thèses différentes, sur les points les plus abstraits de la plus abstraite théologie, — et de les défendre et de les soutenir, de manière à terrasser et à réduire au silence tous ses adversaires. » —

« Qu'est-ce que cela, s'écria mon père, auprès de ce qui nous est rapporté d'Alphonse Tostatus, lequel, presque dans les bras de sa nourrice, avoit appris toutes les sciences et tous les arts libéraux, sans qu'on lui en eût rien enseigné? — Que dirons-nous du grand Peireskius?.... — C'est le même, s'écria mon oncle Tobie, duquel je vous ai parlé une fois, frère Shandy, et qui fit une promenade de cinq cents lieues, en comptant l'aller et le retour de Paris à Schewling) (1) uniquement pour voir le chariot à voiles de Stévinus. — C'étoit un grand homme, ajouta mon oncle Tobie! (il pensoit à Stévinus). — Oui, un grand homme! dit mon père, (songeant à Peireskius) — et qui multiplia ses

(1) Il n'y a pas plus de 100 lieues de Paris à Schewling.

idées si rapidement, et se fit un si prodigieux amas de connoissances, que (si nous pouvons ajouter foi à une anecdote qui le regarde, et que nous ne saurions rejeter sans secouer l'autorité de toutes les anecdotes quelconques); — à l'âge de sept ans, son père lui remit entièrement l'éducation de son frère, qui n'en avoit que cinq. — Le père étoit-il aussi sage que son fils, dit mon oncle Tobie? — Je croirois que non, dit Yorick.

« Mais que sont tous ces exemples, continua mon père, entrant dans une sorte d'enthousiasme, — que sont tous ces exemples auprès des prodiges de l'enfance des *Grotius*, *Scioppius*, *Heinsius*, *Politien*, *Pascal*, *Joseph Scaliger*, *Ferdinand de Cordoue*, et autres? — Les uns se dégageant des formes scholastiques dès l'âge de neuf ans, et même plutôt, et parvenant à raisonner sans ce secours. — Les autres ayant fini leurs classes à sept ans, et écrit des tragédies à huit. — A neuf ans, Ferdinand de Cordoue étoit si savant, que l'on crut qu'il étoit possédé du démon; et à Venise il fit voir tant d'érudition et de vertu, que les moines le prirent pour l'antechrist. — D'autres eurent appris quatorze langues à l'âge dix ans; — à onze, eurent fini leurs cours de rhétorique, poëtique,

tique, logique, et morale; — à douze donnèrent leurs commentaires sur Servius et sur Martianus Capella; — et à treize, reçurent leurs degrés de philosophie, de droit et de théologie. » —

« Mais, dit Yorick, vous oubliez le grand Juste Lipse, qui composa un ouvrage le jour de sa naissance. — Bon Dieu, dit mon oncle Tobie! » —

CHAPITRE XLVII.

Bataille.

QUAND le cataplasme fut prêt, un scrupule de *decorum* s'éleva hors de propos dans la conscience de Suzanne, sur ce qu'elle auroit à tenir la chandelle pendant le pansement. — Slop n'avoit pas coutume de ménager les caprices de Suzanne; et la querelle s'établit promptement entre eux.

« — Ah! ah! dit Slop, en jetant un coup-d'œil familier sur le visage de Suzanne, — vous faites la prude! mais je vous connois, mademoiselle. — Vous me connoissez! monsieur, s'écria Suzanne dédaigneusement, et avec un air de tête qui s'adressoit évidemment, non pas à la profession, mais à la

personne du docteur, — vous me connoissez ! répéta Suzanne. — Le docteur Slop se boucha le nez, comme pour dire que la réputation de Suzanne n'étoit pas en bonne odeur. — A ce geste, la bile de Suzanne s'allume. Vous en avez menti, s'écria Suzanne. — Allons, allons, sainte modeste, dit Slop, tout fier du succès de la botte qu'il venoit de porter, — s'il en coûte trop à votre pudeur de tenir la chandelle en regardant, qui vous empêche de la tenir en fermant les yeux ? — C'est-là une de vos défaites papistes, dit Suzanne. Le bel expédient ! — Ma belle enfant, dit Slop en hochant la tête, ne méprisez pas si fort les expédiens ; vous pourriez en avoir besoin tout comme une autre. — Insolent ! s'écria Suzanne, approche, si tu l'oses. — Je t'en défie, continua-t-elle, en retroussant les manches de sa chemise jusqu'au-dessus de son coude. » —

Il étoit impossible à deux personnages de procéder ensemble à une opération de chirurgie, avec une cordialité plus colérique.

Slop s'empara du cataplasme. — Suzanne se saisit de la chandelle. — Approche toi-même, dit Slop. — Suzanne feignit un mouvement sur la gauche ; et portant brusquement sa chandelle à droite, elle mit le feu



Mesbach del. J. A*** sculp.

à la perruque du docteur, laquelle étant fort grasse et fort touffue, fut consumée en entier avant d'être bien allumée. — « Catin ! salope ! s'écria Slop (car la passion nous rend comme des bêtes féroces), catin fieffée que vous êtes ! s'écria Slop avec le cataplasme à la main. — Allez, allez, dit Suzanne, je n'ai jamais rogné le nez de personne, et vous n'en sauriez dire autant. — Que veut-elle dire avec son nez? s'écria Slop. — Un nez est un nez, dit Suzanne. — Eh bien ! voilà pour le tien, s'écria Slop, en lui lançant le cataplasme à la face. — Et voilà pour le vôtre, s'écria Suzanne, en lui rendant son compliment avec le reste du cataplasme. »

CHAPITRE XLVIII.

Armistice.

Le docteur et Suzanne s'accablèrent ainsi d'injures et de cataplasme. — Quand celui-ci fut épuisé, il fallut retourner à la cuisine pour en préparer un autre ; — et pendant qu'ils y procédoient, mon père prit sa résolution comme vous allez voir.

CHAPITRE XLIX.

Qualités d'un Gouverneur.

« Vous voyez, dit mon père, s'adressant à-la-fois à mon oncle Tobie et à Yorick, qu'il est temps de retirer Tristram des mains des femmes, et de le mettre dans celles d'un gouverneur.

» Il s'agit surtout d'en choisir un bon. Antonin en prit quatorze à-la-fois pour surveiller l'éducation de son fils Commode; et, en moins de six semaines, il en congédia cinq. Je sais très-bien, continua mon père, que la mère de Commode aimoit un gladiateur au temps où elle conçut; et c'est ce qui explique en grande partie les cruautés de Commode, quand il devint empereur. — Mais je n'en suis pas moins persuadé qu'il dut la férocité de son caractère à ces cinq gouverneurs, qui, dans le peu de temps qu'ils passèrent auprès de lui, lui donnèrent de plus mauvais principes, que les neuf autres n'en purent réformer dans la suite.

» Lorsque j'envisage la personne que je mettrai auprès de mon fils, comme un miroir dans lequel il doit se regarder du matin au

soir, comme le modèle sur lequel il doit régler son maintien, ses mœurs, et peut-être les plus secrets sentimens de son cœur, —je voudrois, Yorick, s'il étoit possible, en trouver un qui fût accompli de tout point, et tel que mon fils trouvât toujours à profiter avec lui. » — Mais vraiment, dit en lui-même mon oncle Tobie, voilà qui est de fort bon sens.

« Il y a là, continua mon père, un certain air, un certain mouvement du corps et de toutes ses parties, soit en agissant, soit en parlant, qui annonce ce qu'un homme est au-dedans. — Et je ne suis pas du tout surpris que Grégoire de Nazianze, en observant les gestes brusques et sinistres de Julien, ait prédit qu'il apostasieroit un jour; — ni que saint Ambroise ait chassé un de ses disciples de sa maison, à cause d'un mouvement indécent de sa tête, qui alloit et venoit comme un fléau; ni que Démocrite ait jugé Protagoras digne d'être son disciple, à voir la manière dont il lioit un fagot.

» Un œil pénétrant trouve, pour descendre au fond de l'ame d'un homme, mille chemins que le vulgaire n'aperçoit pas; et je maintiens, ajouta-t-il, qu'un homme de mérite n'ôte pas son chapeau en entrant dans

une chambre, ne le reprend pas quand il en sort, sans qu'il lui échappe quelque chose qui le fasse connoître pour ce qu'il est.

» Ainsi donc, continua mon père, le gouverneur que je choisirai pour mon fils ne doit ni grasseyer, ni loucher, ni clignoter, ni parler haut, ni regarder d'un air farouche ou niais. — Il ne doit ni mordre ses lèvres, ni grincer des dents, ni parler du nez.

» Je ne veux qu'il ne marche ni trop vîte, ni trop lentement. — Je ne veux pas qu'il marche les bras croisés, ce qui montre l'indolence ; — ni balant, ce qui a l'air hébété ; — ni les mains dans ses poches, ce qui annonce un imbécille.

» Il faut qu'il s'abstienne de battre, de pincer, de chatouiller, de mordre ou couper ses ongles en compagnie, — comme aussi de se curer les dents, de se gratter la tête, etc. » — Que diantre signifie tout ce bavardage, dit en lui-même mon oncle Tobie ? »

« Je veux, continua mon père, qu'il soit joyeux, gai, plaisant ; et en même-temps prudent, attentif aux affaires, vigilant, pénétrant, subtil, inventif, prompt à résoudre les questions douteuses et spéculatives.. Je veux qu'il soit sage, judicieux, instruit... » — Et pourquoi pas humble, modéré et doux ?

dit Yorick. — Et pourquoi pas, s'écria mon oncle Tobie, franc et généreux, brave et bon? — « Il le sera, mon cher Tobie, répliqua mon père, en se levant et lui prenant une de ses mains, — il le sera. » —

« Eh bien! frère Shandy, répondit mon oncle Tobie, en se levant à son tour, et quittant sa pipe pour prendre l'autre main de mon père, — eh bien! frère, souffrez que je vous recommande le fils de Lefèvre. » En disant ces mots, une larme de joie étincela dans l'œil de mon oncle Tobie, et paya le tribut à la mémoire d'un ancien ami. Et une autre larme, compagne de la première, parut dans l'œil du caporal. — Vous en verrez la raison quand vous lirez l'histoire de Lefèvre.

Etourdi que je suis! j'avois promis de vous la faire dire par le caporal à sa manière. Mais le moment est passé; je vais vous la raconter à la mienne.

CHAPITRE L.

Histoire de Lefèvre.

C'ÉTOIT pendant l'été de l'année où Dendermonde fut pris par les alliés, — c'est-à-dire, environ sept ans avant que mon père vînt habiter la campagne, et environ sept ans après que mon oncle Tobie et Trim s'y furent secrétement retirés, dans le dessein d'exécuter quelques-uns des plus beaux siéges qu'ils avoient en tête.

Mon oncle Tobie étoit un soir à souper, et Trim étoit assis derrière lui près d'un petit buffet. — Je dis assis, car, par égard pour son genou blessé, dont le caporal souffroit quelquefois excessivement, toutes les fois que mon oncle Tobie dînoit ou soupoit seul, il ne souffroit pas que le caporal se tînt debout. Mais la vénération du pauvre garçon pour son maître lui opposoit une résistance opiniâtre. — Mon oncle Tobie, avec une artillerie convenable, auroit eu moins de peine à s'emparer de Dendermonde. — Souvent, au moment qu'il croyoit le caporal assis, si mon oncle Tobie venoit à retourner la tête, il l'apercevoit debout derrière lui, avec toutes les marques du respect le plus soumis.

Cela seul engendra plus de petites querelles entr'eux, pendant vingt cinq ans entiers, que tout autre sujet. — Mais à quoi cela revient-il? qu'est-ce que cela fait à mon histoire? pourquoi en fais-je mention? — Demandez-le à ma plume; c'est elle qui me gouverne, je ne la gouverne pas. —

Mon oncle Tobie étoit donc un soir à souper, quand le maître d'une petite auberge du village entra dans la salle avec une fiole vide à la main, pour demander un verre ou deux de vin de Madère. — « C'est, dit-il, pour un pauvre gentilhomme qui est arrivé malade dans ma maison il y a quatre jours. Depuis ce temps, il n'a pu soulever sa tête, ni manger, ni boire, ni goûter de quoi que ce soit au monde; mais tout à l'heure il vient de lui prendre fantaisie d'un verre de Madère sec et d'une petite rôtie. — Il me semble, a-t-il dit en ôtant sa main de dessus son front, que cela me soulageroit. —

» Je suis venu chez le capitaine, ajouta l'aubergiste, persuadé qu'il ne me refusera pas si peu de chose. Mais si je ne trouvois personne qui voulût m'en donner, m'en prêter ou m'en vendre, — je crois que j'en volerois, plutôt que de ne pas en rapporter à ce pauvre gentilhomme. — Il est en vérité bien malade.

— J'espère pourtant, continua-t-il, qu'il se rétablira ; mais nous sommes tous affligés de son état. »

« Tu es bon et galant homme, s'écria mon oncle Tobie, j'en réponds ; et je veux que tu boives toi-même à la santé du pauvre gentilhomme avec du vin sec. — Et prends-en une couple de bouteilles, mon ami, et porte-les-lui avec mes complimens, et dis-lui qu'elles sont fort à son service ; et même une douzaine de plus, si elles lui font du bien. »

« Quand l'aubergiste eut fermé la porte, — cet homme-là, Trim, dit mon oncle Tobie, porte à coup sûr un cœur compatissant ; — mais j'ai conçu aussi la meilleure opinion de son hôte : il faut que cet étranger ait un mérite rare, pour avoir su gagner en si peu de temps l'affection de l'aubergiste. — Et de toute sa famille, ajouta le caporal ; car ils sont tous affligés de son état. — Cours après lui, dit mon oncle Tobie ; — va, Trim, et demande lui s'il sait le nom du pauvre gentilhomme. » —

« Ma foi ! dit l'aubergiste en rentrant avec le caporal, je l'ai oublié ; mais je puis le demander à son fils. — Il a donc son fils avec lui, dit mon oncle Tobie ? — Un garçon d'environ onze ou douze ans, répliqua l'auber-

giste ; mais le pauvre enfant n'a goûté de rien, pas plus que son père. — Il ne fait que pleurer et se désoler jour et nuit. — Depuis que son père s'est mis au lit, il n'a pas quitté son chevet. » —

Tandis que l'aubergiste parloit, mon oncle Tobie posa sa fourchette et son couteau sur la table, et repoussa son assiette. — Trim n'attendit point ses ordres, il desservit sans dire mot ; et quelques minutes après il apporta à son maître une pipe et du tabac. — Reste un peu dans la salle, dit mon oncle Tobie.

« — Trim ! dit mon oncle Tobie, quand il eut allumé sa pipe et commencé à fumer. » Trim s'avança en faisant une révérence. Mon oncle Tobie continua de fumer sans rien dire. — « Caporal, dit mon oncle Tobie. » Le caporal fit sa révérence. — Mon oncle Tobie ne dit pas un mot, et finit sa pipe.

« — Trim, dit mon oncle Tobie, j'ai un projet dans la tête. — J'ai envie, comme la nuit est mauvaise, de m'envelopper chaudement dans ma roquelaure, et d'aller rendre visite à ce pauvre gentilhomme. — La roquelaure de monsieur, répliqua le caporal, n'a pas été mise une seule fois depuis la nuit où nous montions la garde dans la tranchée devant la porte saint-Nicolas ; — et c'étoit la

veille du jour où monsieur reçut sa blessure. — D'ailleurs la nuit est si froide, si pluvieuse, que soit la roquelaure, soit le mauvais temps, il y auroit de quoi faire mal à l'aine de monsieur, et peut-être lui donner la mort. — Cela se pourroit bien, dit mon oncle Tobie. — Mais, Trim, je n'ai pas l'esprit en repos depuis ce que m'a dit l'aubergiste. — Je voudrois qu'il ne m'en eût pas tant appris, ou qu'il m'en eût appris davantage. — Comment ferons-nous pour arranger tout cela? — Que monsieur s'en rapporte à moi, dit le caporal, et il saura bientôt tout le détail de cette affaire. — Je vais prendre ma canne et mon chapeau; j'irai reconnoître ce qui se passe, j'agirai d'après ce que j'aurai découvert; et en moins d'une heure je serai de retour ici. — Va donc, Trim, dit mon oncle Tobie, et prends ce scheling que tu boiras avec son domestique. — C'est bien de lui que je compte tout savoir, dit le caporal en fermant la porte. » —

Mon oncle remplit sa seconde pipe; — et l'on peut dire que tant qu'elle dura, il ne fut occupé que du pauvre Lefèvre et de son fils; — excepté toutefois quelques petites excursions militaires; comme, par exemple, pour considérer s'il n'étoit pas tout aussi bien

d'avoir la courtine de la tenaille en ligne droite qu'en ligne courbe.

CHAPITRE LI.

Suite de l'Histoire de Lefèvre.

MON oncle Tobie n'avoit pas encore secoué les cendres de sa troisième pipe, quand le caporal Trim revint de l'auberge, et lui fit le récit suivant.

« J'ai d'abord désespéré, dit le caporal, de pouvoir rapporter à monsieur aucun détail sur le pauvre lieutenant malade. — C'est donc un officier, dit mon oncle Tobie? — C'est un officier, dit le caporal. — Et de quel régiment, dit mon oncle Tobie? — Si monsieur veut me laisser dire, répliqua le caporal, je lui raconterai chaque chose à son rang, dans le même ordre que je l'ai apprise. — Eh bien! Trim, dit mon oncle Tobie, je ne t'interromprai point que tu n'aies fini. — Je vais remplir une autre pipe; et toi, Trim, tu vas t'asseoir à ton aise sur la banquette de la fenêtre, et tu recommenceras ton histoire. » Le caporal fit sa révérence accoutumée, laquelle disoit, aussi intelligiblement

qu'une révérence peut dire quelque chose : *monsieur a bien de la bonté.* — Il s'assit ensuite comme on le lui avoit ordonné, et reprit son histoire à peu-près dans les mêmes termes.

« J'ai d'abord déseperé, dit le caporal, de pouvoir rapporter à monsieur aucune lumière sur le lieutenant et sur son fils. — Car quand j'ai demandé où étoit son domestique, (duquel je m'étois promis de savoir tout ce qu'il étoit convenable de demander) — sage distinction ! dit mon oncle Tobie ; — on m'a répondu, sauf le respect de monsieur, qu'il n'avoit point de domestique, qu'il étoit arrivé à l'auberge avec des chevaux de louage ; et que ne se trouvant pas en état d'aller plus loin, il les avoit renvoyés le matin d'après son arrivée. — Si je me porte mieux, mon cher, avoit-il dit à son fils, en lui donnant sa bourse pour payer l'homme, nous pourrons en louer d'autres ici. — Mais, hélas ! m'a dit la maîtresse de l'auberge, ce pauvre gentilhomme ne se tirera jamais de là ; car j'ai entendu l'oiseau de mort toute la nuit. — Et quand il mourra, son malheureux enfant mourra aussi. — Il a déjà le cœur brisé. —

» J'écoutois ce récit, continua le caporal, quand le jeune homme est entré dans la cui-

sine pour ordonner la petite rôtie dont l'aubergiste avoit parlé. — Mais je veux, a-t-il dit, je veux la faire moi-même. — Permettez, lui ai-je dit, en lui offrant ma chaise pour le faire asseoir auprès du feu, — permettez, mon jeune gentilhomme, que je vous en évite la peine. — En même-temps j'ai pris une fourchette pour faire griller la rôtie. — Je crois, monsieur, a dit le jeune homme d'un air tout-à-fait modeste, que mon père l'aimera mieux de ma façon. — Je suis sûr, ai-je répondu, que sa seigneurie ne trouvera pas la rôtie plus mauvaise de la façon d'un vieux soldat. — Le jeune homme m'a pris la main, et aussitôt a fondu en larmes. » —

« Pauvre enfant ! dit mon oncle Tobie, il a été élevé dans l'armée depuis le berceau ; et le nom d'un soldat, Trim, sonne à ses oreilles comme le nom d'un ami. — Je voudrois l'avoir ici. —

» Dans les plus longues marches de l'armée, continua le caporal, dans le besoin le plus pressant, je n'ai jamais eu autant d'impatience pour mon dîner, que j'en ai ressenti aujourd'hui pour pleurer de compagnie avec ce jeune homme. — Mais, je le demande à monsieur, en quoi la chose me touchoit-elle ? — En rien au monde, Trim, dit mon oncle

Tobie en se mouchant ; mais la bonté de ton cœur te fait ressentir vivement la peine d'autrui. —

» En lui donnant la rôtie, poursuivit le caporal, j'ai pensé qu'il étoit à propos de lui dire que j'étois domestique du capitaine Shandy ; — et que monsieur (sans connoître son père) étoit fort touché de son état ; — et que tout ce qui étoit dans la cave ou dans la maison de monsieur étoit fort à son service. — Tu pouvois ajouter, dans ma bourse, dit mon oncle Tobie. — Le jeune homme, reprit le caporal, a fait une profonde révérence, (laquelle sûrement se rapportoit à monsieur) ; mais son cœur étoit trop plein : il n'a rien répondu. — Il a monté l'escalier avec la rôtie ; et, comme je lui ouvrois la porte, prenez courage, lui ai-je dit ; et soyez sûr, mon brave jeune homme, que monsieur votre père sera bientôt guéri. —

» Le vicaire de monsieur Yorick fumoit une pipe au coin du feu ; mais il n'a pas adressé à ce pauvre jeune homme un seul mot de consolation. — J'ai trouvé cela fort mal. » — Je le trouve de même, dit mon oncle Tobie. —

« Le lieutenant a pris son verre de vin et sa rôtie, et s'est trouvé un peu ranimé. Il

m'a

m'a fait dire que, si je voulois monter dans dix minutes, je lui ferois plaisir. — Je pense, à ajouté l'aubergiste, qu'il va dire ses prières, car il y avoit un livre posé sur la chaise auprès du lit; et comme je fermois la porte, j'ai vu son fils prendre un coussin. » —

« Bon! a dit le vicaire, est-ce qu'un militaire, monsieur Trim, prie Dieu quelquefois? J'aurois parié que non. — Oh! celui-ci, a répliqué la maîtresse de l'auberge, dit ses prières, et même très-dévotement. Je l'ai encore entendu hier au soir de mes propres oreilles; sans cela, je n'aurois pu le croire. — Mais en êtes-vous bien sûre, a répliqué le vicaire? » —

« Monsieur le vicaire, ai-je dit, apprenez qu'un soldat prie, ne vous en déplaise, et de son propre mouvement, tout aussi souvent qu'un prêtre. — Et quand il se bat pour son roi, pour sa vie, pour son honneur, — il a plus de raisons de prier Dieu, que qui que ce soit au monde. » —

« Tu as parlé à merveille, Trim, dit mon oncle Tobie. — Mais, ai-je dit, reprit le caporal, quand ce même soldat vient de passer douze heures de suite dans la tranchée, et jusqu'aux genoux dans l'eau froide, — quand il se trouve embarqué pendant des mois en-

tiers dans des marches longues et périlleuses, harcelé aujourd'hui par les ennemis, — les harcelant demain, — détaché ici, — contremandé-là, — passant sous les armes cette nuit, — surpris en chemise celle d'après, — transi jusques dans ses jointures, — sans paille peut-être dans sa tente pour s'agenouiller; — il n'est pas toujours le maître de choisir le lieu et l'heure pour prier. — Mais quand il en trouve le moment, je crois, ai-je ajouté, (car j'étois piqué pour la réputation de l'armée) je crois crois, ne vous en déplaise, qu'un soldat prie d'aussi bon cœur qu'un prêtre, quoique avec moins d'étalage et d'hypocrisie. » —

« Voilà, Trim, ce que tu n'aurois pas dû dire, reprit mon oncle Tobie. — Dieu seul, caporal, connoît celui qui est hypocrite, et celui qui ne l'est pas. A la grande et générale revue, au jour du jugement, mais non pas plutôt, — on verra ceux qui auront fait leur devoir en ce monde, et ceux qui ne l'ont pas fait; et chacun sera traité selon ses œuvres. — Je l'espère ainsi, répondit Trim. Cela est dans l'écriture, dit mon oncle Tobie, et je te le montrerai demain. — Mais, Trim, il est une chose sur laquelle nous pouvons compter pour notre consolation; c'est que Dieu

est un maître si bon et si juste, que, si nous avons toujours fait notre devoir sur la terre, il ne s'informera pas si nous nous en sommes acquittés en habit rouge ou en habit noir. — Oh! non, sans doute, dit le caporal. — Mais poursuis ton histoire, Trim, dit mon oncle Tobie. » —

« J'ai attendu, continua le caporal, que les dix minutes fussent expirées, pour monter dans la chambre du lieutenant. Je l'ai trouvé dans son lit, la tête appuyée sur sa main, et le coude sur son oreiller; il avoit un mouchoir blanc à côté de lui. — Le jeune homme étoit encore baissé pour ramasser le coussin sur lequel je suppose qu'il avoit été à genoux; et comme il se relevoit en tenant le coussin d'une main, il essayoit avec l'autre de prendre le livre qui étoit posé sur le lit. — Laisse-le là, mon ami, a dit le lieutenant.

» Je me suis avancé tout prêt du lit. — Si vous êtes le domestique du capitaine Shandy, a dit le lieutenant, faites-lui, je vous prie, tous mes remercîmens et ceux de mon fils, pour sa politesse envers moi. — S'il étoit de Leven, a-t-il ajouté.... (je lui ai dit que monsieur avoit servi dans ce régiment.) Et bien! a-t-il dit, nous avons fait trois campagnes ensemble, et je me rappelle fort bien

le capitaine ; mais, comme je n'avois pas l'honneur d'être lié avec lui, il y a toute apparence qu'il ne me connoît pas. — Vous lui direz pourtant que celui qui vient de contracter tant d'obligations envers lui, et qui est touché de ses bontés comme il le doit, est un Lefèvre, lieutenant dans Augus. — Mais il ne me connoît pas, a-t-il répété, après avoir un peu rêvé. — Il se pourroit pourtant, a-t-il ajouté, que mon histoire.... Je vous prie, dites au capitaine que je suis l'enseigne, dont la femme fut si malheureusement tuée à Bréda, d'un coup de mousquet qui l'atteignit dans la tente de son mari, comme elle reposoit dans ses bras.

» Avec la permission de monsieur, ai-je dit, je me rappelle très-bien cette histoire. — Vous vous la rappellez, a-t-il dit en s'essuyant les yeux avec son mouchoir; — jugez si je puis jamais l'oublier !

» En disant cela, il a tiré de son sein une petite bague, qui paroissoit attachée autour de son cou avec un ruban noir ; et il l'a baisée deux fois. — Voilà Billy, a-t-il dit. — L'enfant est accouru du bout de la chambre, et tombant à genoux, il a pris la bague et l'a baisée aussi. Ensuite il a embrassé son père ; il s'est assis sur le lit, et s'est mis à pleurer. »

« — Je voudrois, dit mon oncle Tobie avec un profond soupir, — je voudrois, Trim, être déjà à demain. »

« En vérité repliqua le caporal, monsieur s'afflige trop. — Monsieur veut-il que je lui verse un verre de vin sec, qu'il boira en fumant sa pipe? — A la bonne heure, Trim, dit mon oncle Tobie. »

« Je me rappelle très-bien, dit mon oncle Tobie en soupirant encore, l'histoire de l'enseigne et de sa femme. Il y a même une circonstance qui est en sa faveur, et que sa modestie a passée sous silence. — C'est qu'ils furent plaints l'un et l'autre par tout le régiment et par toute l'armée. — Mais achève ton histoire, caporal. — Elle est achevée, dit le caporal. —— Je n'ai pas voulu rester plus long-temps; j'ai souhaité une bonne nuit au pauvre lieutenant : son fils s'est levé de dessus le lit, et m'a éclairé jusqu'au bas de l'escalier; et comme nous descendions ensemble, il m'a dit qu'ils venoient d'Irlande, et qu'ils étoient en route pour réjoindre le régiment en Flandre. — Mais hélas! dit le caporal, tous les voyages du lieutenant sont finis. — Et que deviendra son pauvre enfant, s'écria mon oncle Tobie? »

CHAPITRE LII.

Suite de l'Histoire de Lefèvre.

LA plupart des hommes, quand ils se trouvent renfermés entre la loi naturelle et la loi positive, ne savent à quoi se déterminer ; — bien moins encore s'ils se trouvent entre la loi et leur penchant.

Mais je dois le dire pour eux, — je dois le dire à l'honneur éternel de mon oncle Tobie ; — mon oncle Tobie n'hésita pas un instant. Quoiqu'il fût chaudement occupé à poursuivre le siége de Dendermonde parallèlement avec les alliés, qui, de leur côté, pressoient si vigoureusement leurs ouvrage, qu'ils lui laissoient à peine le temps de dîner ; — quoiqu'il eût établi un logement sur la contr'escarpe, il laissa-là Dendermonde, et tendit toutes ses pensées vers *les détresses particulières* de l'auberge. — Tout ce qu'il se permit, fut de faire fermer la porte du jardin au verrou, au moyen de quoi l'on pouvoit dire qu'il avoit converti le siége en blocus. — Après quoi il abandonna Dendermonde à lui même, pour être secouru ou non par le roi de France, suivant que le roi de France

le jugeroit à propos; et il ne songea plus qu'à voir comment, de son côté, il pourroit secourir le lieutenant Lefèvre et son fils.

Que l'Être souverainement bon, qui est l'ami de celui qui est sans amis, puisse un jour te récompenser!

« Tu n'as pas fait tout ce que tu aurois dû faire, dit mon oncle Tobie au caporal, en se mettant au lit; et je vais te dire en quoi tu as manqué. En premier lieu, quand tu as fait offre de mes services à Lefèvre, comme la maladie et le voyage sont deux choses coûteuses, et que le pauvre lieutenant n'a sans doute que sa paie pour vivre et pour faire vivre son fils, — tu devois aussi lui offrir ma bourse. — Ne savois-tu pas, Trim, que, puisqu'il étoit dans le besoin, il y avoit autant de droit que moi-même? — Monsieur sait bien que je n'avois point d'ordre, dit le caporal. — Il est vrai, dit mon oncle Tobie; tu as, Trim, très-bien agi comme soldat, mais certainement très-mal comme homme.

» — En second lieu .... mais tu as encore la même excuse, continua mon oncle Tobie.... Quand tu lui as offert tout ce qui étoit dans ma maison, tu devois lui offrir ma maison aussi. — Un frère d'armes, Trim, un offi-

cier malade, n'a-t-il pas droit au meilleur logement? Et si nous l'avions avec nous, nous pourrions, Trim, le veiller, le soigner; tu es toi-même une excellente garde; et avec tes soins, ceux de la servante, ceux de son fils et les miens réunis, nous pourrions peut-être le rétablir et le remettre sur pied.

» Dans quinze jours peut être, ajouta mon oncle Tobie en souriant, il pourroit marcher. — Sauf le respect que je dois à monsieur, dit le caporal, il ne marchera de sa vie. — Il marchera, dit mon oncle Tobie, se relevant de dessus son lit avec un soulier ôté. — Avec la permission de monsieur, dit le caporal, il ne marchera jamais que vers sa fosse. — Et moi, je soutiens qu'il marchera, s'écria mon oncle Tobie, en marchant lui-même avec le pied qui avoit encore un soulier, mais sans avancer d'un pouce; — il marchera avec son régiment. — Il ne peut pas se porter, dit le caporal! — Eh bien! on le portera, dit mon oncle Tobie. — Il tombera à la fin, dit le caporal; et que deviendra son pauvre garçon? — Non, — il ne tombera pas, dit mon oncle Tobie d'un ton assuré. — Hélas! reprit Trim soutenant son opinion, faisons pour lui tout ce que nous pourrons; mais le pauvre homme n'en mourra pas moins. — Il ne mourra

pas! s'écria mon oncle Tobie. Non, par le Dieu vivant! il ne mourra pas.» —

L'esprit délateur, qui vola à la chancellerie du ciel avec le jurement de mon oncle Tobie, rougit en le déposant; et l'ange qui tient les registres, laissa tomber une larme sur le mot en l'écrivant, et l'effaça pour jamais.

CHAPITRE LIII.

Suite de l'Histoire de Lefèvre.

Mon oncle Tobie ouvrit son bureau, prit sa bourse, — ordonna au caporal d'aller de grand matin chercher le médecin, se coucha et s'endormit. —

CHAPITRE LIV.

Fin de l'Histoire de Lefèvre.

Le lendemain matin, le soleil brilloit dans tout son éclat à tous les yeux du village, excepté à ceux de Lefèvre et de son fils affligé. — La pesante main de la mort pressoit les paupières du pauvre lieutenant; et les ressorts qui chassent le sang aux extrémités,

et le rappellent sans cesse au cœur, perdoient en lui la force et le mouvement. —

En ce moment, mon oncle Tobie, qui s'étoit levé une heure plutôt que de coutume, entra dans la chambre du lieutenant. Il s'assit à côté de son lit, et sans préface ni apologie, sans nul égard pour toutes les modes et coutumes, il ouvrit son rideau, comme auroit fait un ancien ami ou un camarade; et aussitôt il lui demanda comment il se portoit, — s'il avoit reposé la nuit, — de quoi il se plaignoit, — où étoit son mal, — ce qu'il pouvoit faire pour le soulager; — et, sans lui donner le temps de répondre à une seule question, il lui dit le petit plan qu'ils avoient concerté pour lui la veille avec le caporal.

« — Vous viendrez chez moi, Lefèvre, dit mon oncle Tobie, — dans ma maison, — tout-à-l'heure; — et nous enverrons chercher un médecin, pour voir ce qu'il y a à faire; — nous aurons aussi un apothicaire; — le caporal sera votre garde, — et moi, Lefèvre, votre domestique. »

Il y avoit dans mon oncle Tobie une franchise qui n'étoit pas l'effet, mais la cause de sa familiarité. — Elle vous introduisoit sur le champ dans son ame, et vous faisoit voir toute la bonté de son naturel. — A cela,

il se joignoit dans ses regards, dans sa voix et dans ses manières, je ne sais quoi d'humain, qui, dans tous les momens, invitoit le malheureux à s'approcher et à chercher un asile auprès de lui. — Avant que mon oncle Tobie eût achevé la moitié des offres obligeantes qu'il faisoit au père, le fils s'étoit insensiblement pressé contre lui ; puis étendant ses foibles bras, il avoit saisi l'habit de mon oncle Tobie à la hauteur de la poitrine, et l'attiroit doucement vers lui.... Le sang et les esprits de Lefèvre, déjà froids et engourdis, et qui s'étoient retirés dans leur dernière citadelle, — le cœur, — firent un effort pour se rallier. — Le nuage qui couvroit ses yeux les quitta pour un moment. — Il regarda mon oncle Tobie avec l'expression de la reconnoissance, du regret et du désir : — il jeta un autre regard sur son fils ; — et ce lien qu'il établit entr'eux, (tout foible qu'il étoit) n'a jamais été rompu.

La nature, après cet effort, reflua sur elle-même. — Le nuage reprit sa place. — Le pouls frémit, — s'arrêta ; — se releva, — s'affaissa, — s'arrêta encore ; — hésita, s'arrêta.... Acheverai-je ? — Non.

CHAPITRE LV.

Convoi et Oraison funèbre.

JE rapporterai en peu de mots, dans le prochain chapitre, tout ce qui me reste à dire sur le jeune Lefèvre ; ce qui comprend tout l'espace qui s'écoula depuis la mort de son père jusqu'à l'époque où mon oncle Tobie proposa au mien de me le donner pour gouverneur ; — et je n'ajouterai que très-peu de détails à ce chapitre-ci, dans l'impatience où je suis de retourner à ma propre histoire. —

Mon oncle Tobie, comme gouverneur de Dendermonde, rendit au pauvre lieutenant tous les honneurs de la guerre ; — il accompagna le corps au tombeau, conduisant lui-même le deuil, et menant le jeune Lefèvre par la main.

Yorick, de son côté, pour n'être pas en reste, rendit au défunt tous les honneurs de l'église, et l'enterra en grande pompe au milieu du cœur. — Il paroît même qu'il prononça son oraison funèbre. Je dis, *il paroît ;* et j'en juge par une note que j'ai trouvée sur l'un de ses sermons.

C'étoit la coutume d'Yorick, (et je sup-

pose qu'elle lui étoit commune avec tous ceux de sa profession) de noter sur la première page de chacun de ses sermons le lieu, le temps, et l'occasion où il avoit été prêché. — Il y joignoit toujours un petit commentaire sur le sermon lui-même; et en vérité rarement à sa louange. — Par exemple : — *Sermon sur la dispersion des Juifs. Je n'en fais pas le moindre cas : je conviens que c'est un prodige d'érudition ; mais d'une érudition triviale, et mise en œuvre plus trivialement encore.*

— *Celui-ci est d'une composition lâche. Je ne sais ce que diantre j'avois dans la tête quand je le fis.*

— N.B. *L'excellence de ce texte, c'est qu'il convient à tous les sermons; et de ce sermon, c'est qu'il convient à tous les textes.*

— *Pour celui-ci, je mérite d'être pendu ; j'en ai volé la plus grande partie ;* et le docteur Pidigunes m'a dénoncé. — *Rien n'est tel qu'un voleur pour en découvrir un autre.*

Sur le dos d'une demi-douzaine je trouve écrit *so so*, et rien de plus ; — et sur les deux autres, *moderato*. — Ils sont tous huit dans un seul paquet rattaché avec un bout de ficelle verte, qui semble avoir jadis appartenu au fouet d'Yorick ; ce qui me fait conclure

que par *so so* et par *moderato*, Yorick entendoit à-peu-près la même chose; et en cela il étoit d'accord avec le dictionnaire italien d'Altieri. —

Il faut pourtant convenir que les deux sermons étiquetés *moderato* sont cinq fois meilleurs que les *so so*, — montrent dix fois plus de connoissance du cœur humain, — renferment soixante et dix fois plus d'esprit et de feu; — et pour m'élever par une gradation convenable, découvrent mille fois plus de génie. — Aussi quand je donnerai au public les sermons *dramatiques* d'Yorick, quoique je ne compte en admettre qu'un de tout le nombre des *so so*, je n'hésiterai pas à faire imprimer les deux *moderato* dans leur entier.

Je n'entreprendrai pas de deviner ce qu'Yorick pouvoit entendre par ces mots, *lentamente*, *tenute*, *grave*, et quelquefois *adagio*, tels que je les trouve sur quelques-uns de ses sermons. — Je serois encore plus embarrassé d'expliquer: *à l'octava alta, con strepito, con l'arco*, *senza l'arco*, et autres termes de musique avec lesquels il en a désigné d'autres. — Ce que je sais, c'est que ces mots ont sûrement un sens; et Yorick, qui étoit à-la-fois musicien et prédicateur, les appliquoit de ses sonates à ses sermons. — Je ne doute

même point que chacun de ces signes qui nous échappent, n'eût pour lui une signification distincte et précise.

— Parmi tous ses sermons, il y en a un, (et c'est lui qui m'a conduit à cette longue digression); il est sur la mort, et il a sans doute été fait à l'occasion du pauvre Lefèvre. Il est écrit d'une plus belle main que les autres, ce qui annonce une sorte de prédilection en sa faveur. Du reste, il est négligemment rattaché avec une lisière de laine, et enveloppé dans une feuille de papier bleu, qui sent encore le droguiste. Mais je doute que ces marques apparentes d'humilité aient été mises à dessein, d'autant que tout à la fin du sermon et non au commencement, (ce qui est contre l'usage invariable d'Yorick), je trouve écrit de sa main le mot :

Bravo.

Tout, à la vérité, concourt à radoucir ce que cette expression peut avoir de choquant. — Le mot est placé à deux pouces et demi au moins de distance de la dernière ligne, tout en bas de la page, et dans ce coin à droite qui est ordinairement recouvert par le pouce. Il est écrit avec une plume de cor-

beau, en petits caractères, et d'une encre si pâle, qu'en vérité on peut à peine se douter qu'il est là. — C'est plutôt l'ombre de la vanité, que la vanité elle-même; — c'est plutôt une secrète complaisance, un mouvement passager de satisfaction, qui s'élève dans le cœur du compositeur à son insu, qu'une marque grossière d'applaudissement qu'on auroit l'effronterie d'offrir au public. —

Je sens bien que, malgré tous ces adoucissemens, j'ai rendu un mauvais service à Yorick en entrant dans toutes ces particularités, et que j'aurois dû les taire pour l'honneur de sa modestie; — mais quel homme n'a pas ses foiblesses? — Yorick n'en étoit pas plus exempt qu'un autre. — Mais ce qui excuse la sienne en cette occasion, ce qui la réduit presque à rien, c'est que le mot fut barré quelque temps après par lui-même par une ligne d'une encre plus noire qui le traverse, comme s'il s'étoit rétracté, ou qu'il eût été honteux de sa première opinion.

CHAP. LVI.

CHAPITRE LVI.

Départ du jeune Lefèvre.

APRÈS que mon oncle Tobie eut converti en argent la succession de Lefèvre, et qu'il eut réglé ses comptes avec son régiment, l'aubergiste et le reste du monde, il ne lui resta entre les mains qu'un vieil uniforme et une épée de cuivre ; — de sorte qu'il ne rencontra aucune opposition à prendre l'entière administration des biens du jeune orphelin.

— Il donna l'habit au caporal : « Porte-le, Trim, dit mon oncle Tobie, jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux. . . . porte-le en mémoire du pauvre lieutenant. » — Il prit l'épée, et la tirant du fourreau : « Cette épée, Lefèvre, je la garderai pour toi. — Voilà, mon cher Lefèvre, continua-t-il, en suspendant l'épée à un clou, voilà toute la fortune que Dieu t'a laissée ; mais s'il t'a donné un cœur et un bras dignes de la porter, — je n'en demande pas davantage. »

Dès que le jeune Lefèvre eut pris une teinture de fortification, et qu'il eut appris à insérer un polygone régulier dans un cercle,

mon oncle Tobie le mit dans une école publique, d'où il ne sortoit qu'au temps de Noël et à la Pentecôte, où mon oncle Tobie ne manquoit jamais de l'envoyer chercher par le caporal. — Il y demeura jusqu'à son dix-septième printemps. Mais alors les bruits de guerre, et les nouvelles de l'empereur qui faisoit marcher une armée contre les Turcs, enflammant son jeune courage, Lefèvre partit un beau jour sans congé; et laissant là son greç et son latin, il alla se jeter aux genoux de mon oncle Tobie, lui demanda l'épée de son père, et le pria de lui laisser tenter la fortune des armes sous le prince Eugène. — Deux fois mon oncle Tobie oublia sa blessure, et s'écria : Lefèvre, j'irai avec toi, et tu combattras à mes côtés. — Deux fois il porta la main sur son aine, et laissa retomber sa tête avec l'air de l'abattement et du désespoir.

— Mon oncle Tobie descendit l'épée du clou où elle avoit été constamment suspendue depuis la mort du pauvre lieutenant. Il en porta la pointe près de son œil en soupirant, et la donna au caporal pour l'éclaircir. — Il retint Lefèvre quinze jours pour l'équiper, et pour régler son passage à Livourne. — Puis, en lui remettant son épée : « Si tu es brave, Lefèvre, dit mon oncle Tobie, elle

ne te manquera pas. — Mais si la fortune, ajouta mon oncle Tobie en rêvant un peu, si la fortune trahit ton courage .... reviens à moi, Lefèvre, s'écria-t-il en l'embrassant; tu me retrouveras toujours. » —

La plus mortelle injure n'auroit pas déchiré le cœur du jeune Lefèvre, autant que la tendresse paternelle de mon oncle Tobie. Ils se séparèrent l'un de l'autre, comme le meilleur des fils du meilleur des pères. Ils pleurèrent tous deux. — Enfin mon oncle Tobie, en lui donnant son dernier baiser, lui glissa dans la main une vieille bourse qui contenoit la bague de sa mère et soixante guinées, — et il pria Dieu de le bénir.

CHAPITRE LVII.

Malheur du jeune Lefèvre.

LEFÈVRE rejoignit l'armée impériale devant Belgrade, à temps pour essayer la trempe de son épée à la défaite des Turcs. — Il s'y comporta en digne élève de mon oncle Tobie. — Mais le malheur sembla s'attacher à lui sans qu'il l'eût mérité, et le poursuivit par tout pendant les quatre années qui suivirent. — soutint l'adversité avec

courage, et sans se laisser abattre; mais enfin il tomba malade à Marseille, d'où il écrivit à mon oncle Tobie qu'il avoit perdu son temps, ses services, sa santé, et en un mot tout, excepté son épée; et qu'il attendoit le premier vaisseau pour retourner à lui.

Mon oncle Tobie reçut cette lettre environ six semaines avant l'accident de Suzanne; de sorte que Lefevre étoit attendu à toute heure. Il s'étoit présenté à l'esprit de mon oncle Tobie, dès que mon père avoit parlé d'un gouverneur pour moi; mais, au détail bizarre de toutes les perfections que mon père exigeoit, mon oncle Tobie avoit cru devoir garder le silence, — jusqu'à ce qu'enfin Yorick ayant ramené mon père à des idées plus raisonnables, et mon père étant convenu que mon gouverneur devoit être bon, juste, humain et généreux, l'image et l'intérêt de Lefèvre agirent si puissamment sur mon oncle Tobie, que se levant aussitôt, et quittant sa pipe pour prendre l'autre main de mon père, qui tenoit déjà une des siennes: — « Frère Shandy, s'écria mon oncle Tobie, souffrez que je vous recommande le fils de Lefèvre. — Je me joins au capitaine, dit Yorick. — Je réponds de la bonté de son cœur, dit mon oncle Tobie. — Et moi de sa

bravoure, s'écria le caporal. — Les meilleurs cœurs, Trim, sont toujours les plus braves, dit mon oncle Tobie. » —

« Sans doute, dit le caporal. — Et monsieur a pu voir également que les plus mauvais sujets du régiment en étoient les plus lâches. — Et monsieur peut se souvenir d'un certain sergent, nommé Kumber. . . . . . » —

« — Nous traiterons ce sujet une autre fois, dit mon père. » —

CHAPITRE LVIII.

Calomnie.

Que ce monde-ci seroit joyeux et plaisant, sans ce labyrinthe inextricable de dettes, de soins, de procès, de soucis, de devoirs, de gros douaires et de charlatans ! —

Ce dernier mot me ramène au docteur Slop. — Il étoit vrai fils de sa mère (Sancho avoit une autre expression pour rendre la même idée). — Dès l'inspection du mal, il m'avoit condamné à mort ; — il falloit un miracle ou l'excellence de son art pour me tirer de là. — L'accident étoit aussi complet que mes héritiers collatéraux pouvoient le désirer. — Il le disoit ainsi : tout le monde

le crut ; et, en moins d'une semaine, il n'y eut personne aux environs qui ne dit avec compassion : *Ce pauvre petit Shandy est entièrement mutilé !* — La renommée en porta la nouvelle partout, et jura qu'elle l'avoit vu. — Enfin, il passa pour constant que la fenêtre de la chambre de la nourrice avoit non-seulement . . . . mais encore . . . .

— On ne peut guère prendre le public à partie, ni lui intenter un procès en corps ; autrement mon père n'y auroit pas manqué, tant il étoit irrité des bruits qui couroient à mon désavantage. Mais de tomber lâchement sur quelques individus, c'étoit avoir l'air de craindre les autres. D'ailleurs, la plupart de ceux qui avoient parlé de mon accident avoient témoigné toute sorte de pitié : les attaquer, c'étoit s'en prendre à ses meilleurs amis, et peut-être en même-temps les confirmer, ainsi que le public, dans leur opinion. — D'un autre côté, se taire, c'étoit presque acquiescer à tous les bruits fâcheux qui se répandoient sur mon compte.

« — Y eut il jamais, s'écrioit mon père, en frappant du pied, — y eut-il jamais, frère Tobie, un pauvre diable aussi embarrassé que moi ? » —

« A votre place, frère, disoit mon oncle

Tobie, je le montrerois à la foire. » —
« Et qu'y verroit-on, s'écrioit mon père? »

CHAPITRE LIX.

Grande résolution.

« Qu'on en dise tout ce qu'on voudra, dit mon père, je ne le mettrai pas moins en culottes. »

CHAPITRE LX.

Ne jugeons pas si vîte.

Il y a, monsieur, mille résolutions importantes, soit dans l'église, soit dans l'état, — aussi-bien, madame, que dans les choses qui nous regardent plus personnellement, — que vous jureriez avoir été prises d'une manière étourdie, légère et inconsidérée, et qui pourtant ont été pesées et repesées, examinées, discutées, disputées, revues, corrigées et considérées sous toutes leurs faces, — avec un tel sang-froid, que le dieu du sang-froid lui-même (s'il existe) n'auroit pu ni mieux désirer, ni mieux faire.

— Si nous eussions été cachés, vous ou

moi, dans quelque coin du cabinet, nous serions forcés d'en convenir. —

Telle étoit la résolution que prit mon père de me mettre en culottes.

« Comment ! monsieur, cette résolution prise en un moment, avec humeur, emportement même, et qui sembloit une espèce de défi à tout le genre humain !

Eh bien ! oui, madame, cette résolution elle-même. — Apprenez qu'un mois auparavant elle avoit été raisonnée, débattue et approfondie entre mon père et ma mère, dans deux différens lits de justice, tenus exprès pour ce sujet. —

J'expliquerai la nature de ces lits de justice dans le prochain chapitre ; et dans celui d'après, je vous supplierai, madame, de vouloir bien me suivre, et vous tenir cachée dans la ruelle de ma mère. — Là, vous entendrez comment mon père et elle débattirent l'affaire de mes culottes, et vous pourrez vous former une idée de la manière dont ils débattoient les autres affaires.

CHAPITRE LXI.

Lit de justice de mon père.

Les anciens Goths de Germanie, qui les premiers s'établirent dans ce pays qui est entre l'Oder et la Vistule, et qui s'associèrent dans la suite les Bulgares et quelques autres peuplades vandales, avoient tous la sage coutume de débattre deux fois toutes les affaires importantes : une fois ivres et une fois à jeun ; — à jeun, pour que leurs conseils ne manquassent pas de prudence ; — ivres, pour qu'ils ne manquassent pas de vigueur. —

Mon père ne buvoit que de l'eau. — Il n'y avoit pas moyen de prendre cette méthode, ni de la tourner à son profit, comme il avoit coutume de faire de toutes celles des anciens. — Que n'eût-il pas donné pour trouver un biais favorable, et pour se rapprocher au moins un peu de la méthode des anciens Germains, s'il ne pouvoit l'adopter tout-à-fait ! il y rêva long-temps, et long-temps sans fruit ; — enfin, la septième année de son mariage, il inventa l'expédient que voici. — Toutes les fois qu'il y avoit dans la famille quelque point délicat à régler, quelque

affaire importante à débattre, en un mot, quelque résolution importante à prendre, résolution qui demandât à-la-fois beaucoup de vigueur et de sagesse, — mon père réservoit et assignoit la nuit du premier dimanche du mois, et celle du samedi précédent, pour discuter l'affaire dans son lit avec ma mère. — Que de choses il avoit à faire le premier dimanche du mois ! Sa pendule à monter, sa.... — Mais c'est se défier de la mémoire du lecteur, que d'en faire l'énumération.

Voilà ce que mon père appeloit assez plaisamment ses lits de justice. — Entre ces deux conseils, tenus dans ces deux positions différentes, il trouvoit nécessairement ce juste milieu qui est le vrai point de sagesse. Il se seroit enivré et désenivré cent fois, qu'il n'auroit pas mieux rencontré.

Mais, chut ! le lit de justice va commencer. — Venez, madame, il est temps d'approcher.

CHAPITRE LXII.

Me mettra-t-on en culottes ?

« NOUS devrions, dit mon père, en se retournant à moitié dans son lit, et rapprochant son oreiller de ma mère, nous devrions penser, madame Shandy, à mettre cet enfant en culottes. » —

« Vous avez raison, monsieur Shandy, dit ma mère. » —.

« Il est même honteux, ma chère, dit mon père, que nous ayions différé si longtemps. » —

« Je le pense comme vous, dit ma mère. »—

« Ce n'est pas, dit mon père, que l'enfant ne soit très-bien comme il est. » —

« Il est très-bien comme il est, dit ma mère. » —

« Et en vérité, dit mon père, c'est presque un péché de l'habiller autrement. » —

« Oui, en vérité, dit ma mère. » —

« Mais il grandit à vue d'œil, ce petit garçon-là ! répliqua mon père. » —

« Il est très-grand pour son âge, dit ma mère. » —

« Je — ne — puis, dit mon père, appuyant

sur chaque syllabe, je ne puis pas imaginer à qui diantre il ressemble. » —

« Je ne saurois l'imaginer, dit ma mère. » —

« Ouais ! dit mon père. »

Le dialogue cessa pour un moment. —

« Je suis fort petit, continua mon père gravement. » —

« Très-petit, monsieur Shandy, dit ma mère. » —

« Ouais ! dit mon père. En même-temps il se retourna brusquement, et retira l'oreiller. » — Ici il y eut un silence de trois minutes et demie. —

« Si on le met en culottes, dit mon père en élevant la voix, je crois qu'il sera bien embarrassé à les porter. » —

« Très-embarrassé au commencement, dit ma mère. » —

« Et nous serons bien heureux, ajouta mon père, si c'est-là le pis. » —

« Oh ! très-heureux, répondit ma mère. » —

« Apparemment, dit mon père, après une pause d'un moment, qu'il est fait comme tous les enfans des hommes ? » —

« Exactement, dit ma mère. » —

« Ma foi ! j'en suis fâché, dit mon père ; et le débat s'arrêta encore une fois. »

« Du moins, dit mon père, en se retour-

nant de nouveau, — si j'en viens-là, je les lui ferai faire de peau. » —

« Elles dureront plus long-temps, dit ma mère. » —

« Mais alors, dit mon père, il faudra qu'il se passe de doublure. » —

« J'en conviens, dit ma mère. » —

« Il vaut mieux, dit mon père, qu'elles soient de futaine. » —

« Il n'y a rien de meilleur, dit ma mère. » —

« Excepté le basin, répliqua mon père. » —

« Oui, le basin vaut mieux, dit ma mère. » —

« Cependant, interrompit mon père, il ne faut pas risquer de lui donner la mort. » —.

« Il faut bien s'en garder, dit ma mère; et le dialogue fut encore suspendu. » —

« Quoi qu'il en soit, dit mon père, en rompant le silence, pour la quatrième fois, il n'y aura certainement point de poches. » —

« Il n'en a aucun besoin, dit ma mère. » —

« J'entends à sa veste et à son habit, dit mon père. » —

« Je le pense bien ainsi, répliqua ma mère. » —

« Car s'il possède jamais un sabot et une toupie... (à cet âge, pauvres enfans! c'est comme un sceptre et une couronne) il faut bien qu'il ait de quoi les serrer. » —

« Ordonnez, monsieur Shandy, ordonnez tout comme vous le voudrez. » —

« Mais, dit mon père en insistant, ne trouvez-vous pas que cela est bien? » —

« Très-bien, dit ma mère, s'il vous plaît ainsi, monsieur Shandy. » —

« S'il me plaît! s'écria mon père, perdant toute patience, parbleu! vous voilà bien. S'il me plaît! — ne distinguerez-vous jamais, madame Shandy, ne vous apprendrai-je jamais à distinguer ce qui plaît d'avec ce qui convient? » — Minuit vint à sonner; c'étoit le dimanche qui commençoit, et le chapitre n'alla pas plus loin.

CHAPITRE LXIII.

Mon père se décide.

Après que mon père eut ainsi débattu avec ma mère l'histoire des culottes, il consulta Albertus Rubénius; mais ce fut cent fois pis. Quoique Albertus Rubénius ait écrit un *in-quarto* sur l'habillement des anciens, et que par conséquent mon père dût s'attendre à trouver chez lui l'éclaircissement de tous ses doutes, on auroit tout aussi facilement extrait d'un capucin les quatre vertus cardinales,

que d'Albertus Rubénius un seul mot sur les culottes.

Sur toute autre partie de l'habillement des anciens, mon père obtint de Rubénius tout ce qu'il voulut. — On ne lui cacha rien. — On lui dit dans le plus grand détail ce que c'étoit que la toge ou robe flottante, — le clamys, — l'éphode, — la tunique ou manteau court, — la synthèse, — la pœnula, — la lacema avec son capuchon, — le paludamentum, la prétexte, — le sagum ou jacquette de soldat, — la trabæa, dont il y avoit trois espèces, suivant Suétone. —

« Mais quel rapport tout cela a-t-il avec les culottes, disoit mon père ? »

— Rubénius lui fit l'énumération un peu longue de toutes les sortes de souliers qui avoient été à la mode chez les Romains. Il y avoit : le soulier ouvert, — le soulier fermé, — le soulier sans quartier, — le soulier à semelle de bois, — la socque, le brodequin, — et le soulier militaire dont parle Juvénal, avec des clous par-dessous. —

Il y avoit : les sabots, — les patins, — les pantoufles, — les échasses, — les sandales avec leurs courroies.

Il y avoit : le soulier de feutre, — le soulier de toile, — le soulier lacé, — le soulier tressé,

—le calcéus incisus, —et le calcéus rostratus.—

Rubénius apprit à mon père comment on les chaussoit, et de quelle manière on les rattachoit.—Avec quelles pointes, agrafes, boucles, cordons, rubans, courroies.—

« Laissez-moi tous ces souliers, disoit mon père, et parlons des culottes. »

—Mon père trouva encore que les Romains avoient différentes manufactures; qu'ils fabriquoient des étoffes unies, rayées, tissues d'or et d'argent; qu'ils n'avoient commencé à faire un usage commun de la toile, que vers la décadence de l'empire, lorsque les Egyptiens vinrent à s'établir parmi eux, et à la mettre en vogue.—

Il vit que les riches et les nobles se distinguoient par la finesse et la blancheur de leurs habits.—Le blanc étoit, après le pourpre, la couleur la plus recherchée; les Romains la réservoient pour le jour de leur naissance, et pour les réjouissances publiques.—Le pourpre étoit affecté aux grandes charges.—

« Et les culottes, disoit mon père? »

« Il paroît, poursuivoit Rubénius, il paroît, d'après les meilleurs historiens de ces temps-là, qu'ils envoyoient souvent leurs habits au foulon pour être nettoyés et blanchis. Mais le menu peuple, pour éviter cette dépense, portoit

toit communément des étoffes brunes, et d'un tissu un peu plus grossier. Ce ne fut que vers le règne d'Auguste, que toute distinction dans les habillemens fut détruite ; les esclaves s'habillèrent comme les maîtres. Il n'y eut de conservé que le lati-clave. »

« Et qu'est-ce que le lati-clave, dit mon père ? »

Oh ! c'est ici le point le plus débattu parmi les savans, et sur lequel ils sont moins d'accord. — Egnatius, Sigonius, Bossius, Ticinenses, Baysius, Budœus, Salmasius, Lipsius, Lazius, Isaac Casaubon, et Joseph Scaliger, diffèrent tous les uns des autres ; et Albertius Rubénius d'eux tous. Les uns l'ont pris pour le bouton, d'autres pour l'habit même, — quelques-uns pour la couleur de l'habit. — Le grand Baysius, (dans sa garde-robe des anciens, chapitre douze) avoue modestement son ignorance. Il dit qu'il ne sait si c'étoit un clou à tête, un bouton, une ganse, un crochet, une boucle, ou une agrafe avec son fermoir.

Mon père perdit le cheval, mais non pas la selle. — « Ce sont des bretelles, dit-il. » Et il ordonna que mes culottes eussent des bretelles. —

CHAPITRE LXIV.

Bon soir la Compagnie.

UN nouvel ordre de choses, et de nouveaux événemens se présentent devant moi. — Laissons mes culottes entre les mains du tailleur, et le tailleur accroupi, prêtant l'oreille aux dissertations de mon père qu'il ne comprend point. —

Laissons mon père debout devant lui, appuyé sur sa canne, son traité du lati-clave à la main, et lui désignant l'endroit précis de la ceinture, où il avoit résolu de faire attacher mes bretelles. —

Laissons ma mère, la plus insouciante des femmes (je dirai presque la plus philosophe) sans souci sur mes culottes, comme sur toutes les choses de la vie, indifférente sur les moyens, et ne s'occupant que des résultats. —

Laissons le docteur Slop figurer dans le monde à mes dépens, et bâtir sa fortune et sa réputation sur un accident qui n'existe pas. —

Laissons le jeune Lefèvre à Marseille, et donnons-lui le temps de se guérir et de revenir à mon oncle Tobie. —

Laissons enfin le pauvre Tristram Shandy... Mais pour celui-là il n'y a pas moyen ; souffrez, messieurs, qu'il vous accompagne jusqu'à la fin du voyage. —

CHAPITRE LXV.

Campagne de mon oncle Tobie.

SI le lecteur n'a pas l'idée la plus parfaite de ce demi-arpent de terre qui se trouvoit au fond du jardin potager de mon oncle Tobie, et qui fut pour lui le théâtre de tant d'heures délicieuses, je déclare que c'est entièrement la faute de son imagination, et non pas la mienne. Je suis certain d'en avoir donné une description si exacte, que j'en avois presque honte. —

Un jour dans ses momens de loisir, le destin s'amusoit à regarder dans le vaste dépôt où sont inscrits tous les événemens des temps futurs. — En jetant les yeux sur un gros livre relié en fer, il vit à quels grands projets étoit destiné ce petit coin de terre, qui devoit être un jour le boulingrin de mon oncle Tobie. — Il fit aussitôt signe à la nature ; c'en fut assez. — La nature y répandit une demi-pelletée de ses engrais les plus doux, auxquels

elle joignit justement assez d'argile pour conserver la forme des angles et de tous les points saillans, et en même-temps trop peu pour que la terre pût coller à la bêche, et rendre le théâtre de tant de gloire impraticable par le mauvais temps.

Quand mon oncle Tobie se retira à la campagne, il y porta, comme on a pu voir, les plans de presque toutes les places fortifiées d'Italie et de Flandre. Ainsi devant quelque ville que le duc de Malborough ou les alliés allassent se placer, ils y trouvoient mon oncle Tobie tout préparé. — Et voici quelle étoit sa méthode; elle paroîtra au lecteur la plus simple du monde. —

— Tout aussitôt qu'une ville étoit investie, — plutôt même, si le projet étoit connu, mon oncle Tobie prenoit son plan; et, au moyen d'une échelle, il lui étoit facile de l'adapter à la grandeur exacte de son boulingrin. — Il s'agissoit ensuite de transporter les lignes du papier sur le terrein; c'est ce qui s'exécutoit au moyen d'un gros peloton de ficelle, et d'un certain nombre de petits piquets que l'on enfonçoit en terre à tous les angles saillans et rentrans. — Ensuite, prenant le profil de la place et de ses ouvrages, pour déterminer la profondeur et

l'inclinaison des fossés, le talus du glacis, et la hauteur précise de toutes les banquettes, parapets, etc. — mon oncle Tobie mettoit le caporal à l'ouvrage, et l'ouvrage se poursuivoit tranquillement. —

La nature du sol, — la nature de l'ouvrage lui-même, et par-dessus tout l'excellente nature de mon oncle Tobie, assis près du caporal du matin au soir, et causant familié- avec lui sur les faits du temps passé; — tout cela réduisoit le travail à n'en avoir presque que le nom. —

Dès que la place étoit ainsi achevée, et mise en un état de défense convenable, elle étoit investie; et mon oncle Tobie, aidé du caporal, commençoit à ouvrir la première parallèle. — De grace, qu'on ne vienne pas m'interrompre ici; qu'un demi-savant ne vienne pas me dire que j'ai fait occuper tout le terrein par le corps de la place et de ses ouvrages, et qu'il ne m'en reste plus pour cette première parallèle, qui ne doit s'ouvrir qu'à trois cents toises au moins du corps principal de la place! — Ne restoit-il pas à mon oncle Tobie tout son potager adjacent? C'est là, et ordinairement entre deux planches de choux, qu'il établissoit ses première et seconde parallèles. — Je considérerai tout au

long les avantages et les inconvéniens de cette méthode, quand j'écrirai plus en détail l'histoire des campagnes de mon oncle Tobie et du caporal, dont ceci n'est, à proprement parler, qu'un extrait; et ce seul examen occupera au moins trois pages. On peut juger par-là de l'importance et de l'étendue des campagnes elles-mêmes. — Aussi j'appréhende que ce ne soit en quelque sorte les profaner, que d'en donner, comme je fais, des lambeaux, dans un ouvrage aussi frivole que celui-ci; ne vaudroit-il pas cent fois mieux les faire imprimer à part? J'y songerai; et, en attendant, reprenons notre esquisse.

CHAPITRE LXVI.

Il se met dans ses meubles.

AUSSITÔT, dis-je, que la ville étoit ainsi achevée avec tous ses ouvrages, mon oncle Tobie et le caporal Trim commençoient à ouvrir leur premiere parallèle. — Non pas au hasard, ni suivant leur caprice; mais des mêmes points et des mêmes distances que les alliés avoient commencé les leurs. Ils régloient leurs approches et leurs attaques sur les détails que mon oncle Tobie recevoit par

la voie des journaux; et pendant toute la durée du siége ils suivoient les alliés pas à pas.

Le duc de Malborough établissoit-il un logement? mon oncle Tobie établissoit un logement aussi. — Le front d'un bastion étoit-il renversé, ou une défense ruinée? le caporal prenoit sa pioche, et en faisoit autant. — C'est ainsi que, gagnant sans cesse du terrein, ils se rendoient successivement maîtres de tous les ouvrages, jusqu'à ce qu'enfin la place tombât entre leurs mains. —

Où sont-ils ces hommes rares, ces bons cœurs que le bonheur des autres rend heureux? — Je les invite à me suivre derrière la haie d'épine du boulingrin de mon oncle Tobie. La poste est arrivée; — il a reçu la gazette: — la brêche est praticable; — le duc de Malborough va tenter l'assaut. — Mon oncle Tobie et le caporal paroissent. — Avec quelle ardeur ils s'avancent, l'un avec la gazette à la main, l'autre avec la bêche sur l'épaule! — Quel triomphe modeste se glisse dans les regards de mon oncle Tobie, au moment qu'il monte sur les remparts! — quel excès de plaisir brille dans ses yeux, lorsque debout devant le caporal, l'animant de la voix et du geste, il lui relit dix fois le paragraphe, de crainte que la brêche ne

soit d'un pouce trop large ou trop étroite! — Mais, dieux! la chamade est battue; — mon oncle Tobie s'élance sur la brêche, soutenu du caporal : — le caporal lui-même s'avance les drapeaux à la main; — il les arbore sur les remparts. — Quel moment! quelle délice! ciel! terre! mer! — Mais à quoi servent les apostrophes? avec tous les élémens, on ne parviendra jamais à composer une liqueur aussi enivrante.

C'est ainsi, c'est au milieu de ces extases répétées, c'est dans cette route délicieuse, que mon oncle Tobie et le caporal passèrent les plus douces années de leur vie. Si quelquefois leur bonheur étoit troublé par le vent d'ouest, qui venant à souffler une semaine de suite, retardoit la malle de Flandre, et tenoit mon oncle Tobie à la torture, — c'étoit encore là la torture du bonheur. — C'est ainsi, dis-je, que pendant longues années, et chaque année de ces années, et chaque mois de chaque année, mon oncle Tobie et Trim s'exercèrent dans l'art des siéges; — variant sans cesse leurs plaisirs par de nouvelles inventions, s'excitant à l'envi à de nouveaux moyens de perfection, et trouvant dans chacune de leurs découvertes une nouvelle source de délices. —

La première campagne s'exécuta du com-

mencement à la fin, suivant la méthode simple et facile que j'ai rapportée.

— Dans la seconde campagne, qui fut celle où mon oncle Tobie prit Liége et Ruremonde, il se décida à faire la dépense de quatre beaux pont-levis, de deux desquels j'ai donné une description si exacte dans la première partie de cet ouvrage.

— Tout à la fin de la même année, il ajouta deux portes avec des herses. (Ces dernières furent dans la suite remplacées par des *orgues*, comme préférables aux *herses*.) Et vers Noël de cette même année, mon oncle Tobie, qui avoit coutume de se donner un habit complet à cette époque, préféra de se refuser cette dépense, et de traiter pour une belle guérite. —

Il y avoit dans le boulingrin une espèce de petite esplanade, que mon oncle Tobie s'étoit ménagée entre la naissance du glacis, et le coin de la haie d'ifs; c'est là qu'il tenoit ses conseils de guerre avec le caporal. La guérite fut placée au coin de la haie d'ifs, et devoit servir de retraite en cas de pluie. —

Les pont-levis, les portes, la guérite, tout fut peint en blanc, et à trois couches, pendant le printemps suivant; ce qui mit mon

oncle Tobie en état d'entrer en campagne avec la plus grande splendeur. —

Mon père disoit souvent à Yorick, que si dans toute l'Europe, tout autre que mon oncle Tobie se fût avisé d'une chose pareille, on l'auroit regardée comme une des satyres les plus amères et les plus raffinées de la manière fanfaronne dont Louis XIV, au commencement de la guerre, mais principalement cette même année, étoit entré en campagne. — « Mais, ajoutoit mon père, mon frère Tobie ! il n'est pas dans sa nature d'insulter qui que ce soit. — Rare et excellent homme ! »

— Revenons à ses campagnes. —

CHAPITRE LXVII.

Son arsenal se monte.

IL faut que je fasse ici un petit aveu au lecteur. Quoique dans l'histoire de la première campagne de mon oncle Tobie le mot *ville* soit souvent répété, la vérité est qu'il n'y avoit alors dans le polygone rien qui ressemblât à une ville. Cet embellissement n'eut lieu que dans l'été qui suivit la peinture des

ponts et de la guérite ; c'est-à-dire, dans la troisième campagne de mon oncle Tobie ; — et ce fut au caporal qu'en vint la première idée.

Par l'effort de son bras et sous les ordres de mon oncle Tobie, il avoit pris Amberg, Bonn, et Rhimberg, et Huis, et Limbourg ; il vint alors avec raison à penser que c'étoit une dérision de se vanter de la prise d'un si grand nombre de villes, sans avoir une seule ville à montrer pour attester tant de conquêtes. Il proposa donc à mon oncle Tobie de se faire bâtir une petite ville à son usage, en planches de sapin qui seroient assemblées, peintes, montées et placées dans le polygone, de manière à faire l'illusion la plus complette.—

Mon oncle Tobie sentit d'abord l'excellence du projet, et l'agréa sur le champ ; il y joignit même deux idées nouvelles et assez bizarres, mais dont il étoit presque aussi vain, que s'il eût eu l'honneur de la première invention.

—Il voulut d'abord que la ville fût bâtie dans le genre de celles qu'elle devoit le plus vraisemblablement représenter ; — avec des fenêtres grillées, et le toît des maisons tourné vers la rue, etc. comme à Gand, à Bruges, et dans tout le reste du Brabant et de la Flandre. —

Il voulut de plus, au lieu d'avoir ses maisons réunies, comme le caporal le proposoit, que chacune d'elles fût isolée et indépendante, afin de pouvoir être accrochée ou décrochée à volonté, de manière à exécuter tous les plans de villes possibles. —

On se mit aussitôt à l'ouvrage; les charpentiers furent appelés ; et mon oncle Tobie et le caporal, témoins assidus de leurs travaux, n'en détournoient les yeux que pour s'applaudir réciproquement dans leurs regards du succès de leur invention.

Il en résulta un merveilleux effet pour la campagne suivante. —

La ville de mon oncle Tobie se prêtoit à tout. C'étoit un vrai Prothée. — Tantôt c'étoit Landen ou Trarebach, Saut-Vliet, Drusen ou Haguenau; — tantôt c'étoit Ostende, et Menin, et Ath, et Dendermonde. —

Jamais, depuis Sodome et Gomorre, aucune ville n'a fait tant de personnages différens. —

La quatrième année, mon oncle Tobie songea qu'une ville sans église avoit l'air nu et presque ridicule ; il en ajouta une très-belle avec son clocher. — Trim opinoit pour avoir des cloches ; mon oncle Tobie pensa qu'il valoit mieux en employer le métal en artillerie.

—Le métal fut fondu, et produisit pour la campagne d'après une demi-douzaine de canons de bronze. — On en plaça trois de chaque côté de la guérite. — Le train d'artillerie augmenta peu-à-peu ; et (comme il arrive toujours dans les choses qui regardent notre califourchon chéri) on en vint graduellement depuis les pièces d'un demi-pouce de calibre jusqu'aux bottes fortes de mon père. —

L'année d'après, qui fut celle du siége de Lille, et qui se termina par la prise de Gand et de Bruges, jeta mon oncle Tobie dans un cruel embarras. — Il ne savoit où prendre des munitions convenables. Sa grosse artillerie ne pouvoit soutenir la poudre à canon, et ce fut un grand bonheur pour la famille Shandy ; — car, du commencement à la fin du siége de Lille, les assiégeans entretinrent un feu si continuel, —les papiers publics en firent de telles descriptions, — et ces descriptions enflammèrent tellement l'imagination de mon oncle Tobie, que tout son bien y auroit infailliblement passé.

Cependant on ne pouvoit se dissimuler qu'il manquoit quelque chose aux inventions de mon oncle Tobie, surtout pendant un ou deux des plus violens paroxysmes du siége.

— Tout étoit en feu sous les murs de Lille ; et où étoit l'équivalent autour du polygone de mon oncle Tobie ? Ne pouvoit-on rien imaginer qui donnât au moins quelque idée d'un feu soutenu, et qui en imposât à l'imagination ? — Oui, on le pouvoit ; et le caporal, dont le génie brilloit surtout pour l'invention, suppléa au défaut de munitions par un système de batterie entièrement neuf, et qu'il puisa dans son propre fonds. Par-là, il fit taire les critiques, qui auroient reproché jusqu'à la fin du monde à mon oncle Tobie, qu'il manquoit à son appareil de guerre la chose la plus essentielle.

Dirai-je en ce moment au lecteur le moyen imaginé par le caporal ? — Non, la chose ne perdra rien à être renvoyée, comme je fais ordinairement, à quelque distance du sujet.

CHAPITRE LXVIII.

Présens de noce.

ON n'a pas oublié sans doute le pauvre Tom, ce malheureux frère de Trim, qui avoit épousé la veuve d'un Juif. — En faisant part de son mariage au caporal, il lui avoit envoyé quelques bagatelles, de peu de valeur

en elles-mêmes, mais d'un grand prix par l'intention, et dans le nombre desquelles il se trouvoit :

Un bonnet de houssard et deux pipes turques.

Je décrirai le bonnet de houssard dans un un moment. — Les pipes turques n'avoient rien de particulier. Le corps de la pipe étoit un long tuyau de maroquin, orné et rattaché avec du fil d'or ; et elles étoient montées, l'une en ivoire, l'autre en ébène garni d'argent.

Mon père ne voyoit rien comme le commun des hommes. — « Le cadeau de ton frère, disoit-il au caporal, n'est qu'une formalité d'usage, dont tu dois lui savoir peu de gré. — Il ne se soucioit pas mon cher Trim, de porter le bonnet d'un Juif, ni de fumer dans sa pipe. — Eh ! monsieur, disoit le caporal, il n'a pas craint d'épouser sa veuve. »

Le bonnet étoit écarlate, et d'un drap d'Espagne superfin, avec un rebord de fourrure tout autour, excepté sur le front, où l'on avoit ménagé un espace d'environ quatre pouces, dont le fond étoit bleu-céleste, recouvert d'une légère broderie. Il sembloit que le tout eût appartenu à quelque quartier-maître Portugais.

Le caporal, soit pour la chose en elle-même, soit pour la main de qui il la tenoit, étoit extrêmement vain de son bonnet. — Il ne le portoit guère qu'aux grands jours, aux jours de gala; et cependant jamais bonnet de houssard n'avoit servi à tant d'usages. Car dans tous les points de dispute qui s'élevoient dans la cuisine, soit sur la guerre; soit sur autre chose, le caporal (pourvu qu'il fût assuré d'avoir raison) n'avoit que son bonnet à la bouche. — Il parioit son bonnet, — il consentoit à donner son bonnet, — il juroit sur son bonnet; — enfin, c'étoit son enjeu, son gage, ou son serment.

Ce fut son gage dans le cas présent.

— Oui, dit-il en lui-même, je donne mon bonnet au premier pauvre qui viendra à la porte, si je ne viens pas à bout d'arranger la chose à la satisfaction de monsieur. —

L'exécution de son projet ne fut différée que jusqu'au lendemain matin.

Or, ce lendemain étoit le jour de l'assaut de contr'escarpe, entre la porte Saint-André et le Lowerdeule par la droite, et par la gauche entre la porte Sainte-Magdeleine et la rivière.

Comme ce fut la plus mémorable attaque de toute la guerre, — la plus vive, — et la

plus

plus opiniâtre de part et d'autre, — (il faut même ajouter la plus sanglante, car cette matinée coûta aux alliés seuls plus de douze cents hommes) mon oncle Tobie s'y prépara avec plus de solennité que de coutume.

A côté de son lit, et tout au fond d'un vieux bahut de campagne, gissoit depuis longues années la perruque à la Ramillies de mon oncle Tobie. — Mon oncle Tobie, en se mettant au lit la veille de ce fameux assaut, ordonna que sa perruque fût tirée du bahut, posée sur la table de nuit, et prête pour le lendemain matin. — A son réveil, à peine hors du lit et tout en chemise, il la retourna du beau côté et la mit sur sa tête. — Il procéda ensuite à mettre ses culottes; et à peine en eut-il attaché le dernier bouton, qu'il ceignit son ceinturon; — et il y avoit déjà engagé son épée plus d'à-moitié, quand il s'aperçut que sa barbe n'étoit pas faite. — Or, comme il n'est guère d'usage de se raser l'épée au côté, mon oncle Tobie ôta son épée. — Bientôt après, en voulant mettre son habit uniforme et sa soubre-veste, il se trouva gêné par sa perruque; et il fut obligé de la quitter aussi. — Enfin, soit un embarras, soit un autre (ainsi qu'il en arrive toujours quand on se presse trop),

il étoit près de dix heures, c'est-à-dire une demi-heure plus tard qu'à l'ordinaire, quand mon oncle Tobie eut achevé sa toilette, et qu'il s'avança enfin vers son boulingrin.

CHAPITRE LXIX.

Pompe funèbre.

A PEINE mon oncle Tobie eut-il tourné le coin de la haie d'ifs qui séparoit le potager du boulingrin, qu'il apperçut le caporal, et qu'il vit que l'attaque étoit déjà commencée.

Souffrez que je m'arrête un moment pour vous dépeindre l'appareil du caporal, et le caporal lui-même dans la châleur de son attaque, tel qu'il parut aux yeux de mon oncle Tobie, quand mon oncle Tobie tourna vers la guérite où se passoit la scène. — Il n'y eut jamais rien de pareil au monde; — et aucune combinaison de tout ce qu'il y a de bizarre et de grotesque dans la nature ne sauroit en approcher. —

Le caporal —

Marchez légérement sur ses cendres, vous, hommes de génie. — Il étoit votre parent.

Arrachez soigneusement les herbes qui croissent sur sa fosse, vous hommes de bonté. — Il étoit votre frère.

O caporal! si je t'avois aujourd'hui! — aujourd'hui que je pourrois t'offrir un asyle et pourvoir à tes besoins! combien tu me serois cher! — tu porterois ton bonnet de houssard chaque heure du jour et chaque jour de la semaine; — et quand ton bonnet de houssard seroit usé, je le remplacerois par deux autres tout pareils. Mais, hélas! hélas! maintenant que je pourrois être ton ami, ton protecteur; — il n'est plus temps: car tu n'es plus... Hélas! tu n'es plus: ton génie a revolé au ciel, sa patrie; et ton cœur généreux et bienfaisant, ton cœur que dilatoit sans cesse l'amour de tes semblables, est humblement resserré sous le monceau de terre qui te couvre au fond de la vallée. —

Mais qu'est-ce, grand dieux! qu'est-ce que cette image, auprès de cette scène de terreur que je découvre avec effroi dans l'éloignement!... — de cette scène, où j'aperçois le poële de velours, décoré des marques militaires de ton maître! — de ton maître! le premier, — le meilleur des êtres créés! — où je te vois, fidèle serviteur, poser d'une main tremblante son épée et son fourreau sur le cercueil; puis retourner plus pâle que la mort vers la porte; et abîmé dans ta douleur, prendre par la bride son cheval de deuil,

et marcher lentement à la suite du convoi! — Là, tous les systèmes de mon père sont renversés par la douleur. — Là, je le vois, en dépit de sa philosophie, deux fois jeter les yeux sur l'écusson funèbre, — et deux fois ôter ses lunettes, pour essuyer les larmes que lui arrache la nature. — Là, enfin, je le vois jeter le romarin d'un air de désespoir, qui semble dire : — ô Tobie ! dans quel coin de la terre pourrois-je trouver ton semblable ? —

— Puissances célestes, vous qui jadis avez ouvert les lèvres du muet dans sa détresse, et délié la langue du bègue, — quand j'arriverai à cette page de terreur, faites pour moi un nouveau miracle, et répandez sur mes lèvres tous les trésors de l'éloquence.

CHAPITRE LXX.

O Newton ! ô Trim !

QUAND le caporal forma la résolution de suppléer au point essentiel qui manquoit à l'artillerie de mon oncle Tobie, et d'entretenir une espèce de feu continuel sur l'ennemi pendant la chaleur de l'attaque, il ne songeoit d'abord qu'à diriger sur la ville une fumée de tabac par une des six pièces de

campagne, qui étoient, comme on l'a vu, à droite et à gauche de la guérite de mon oncle Tobie. — Son idée n'alla pas plus loin pour le moment ; — et l'invention de ce stratagême, et les moyens de l'exécuter se présentant à son esprit tout-à-la-fois, il se tint assuré du succès, et fut sans la moindre inquiétude sur le bonnet de houssard qu'il avoit mis au jeu, ainsi que le lecteur peut s'en souvenir. —

Mais en tournant et retournant son projet dans sa tête, il ne tarda pas à concevoir une idée plus vaste. Il comprit qu'en attachant au bas de chacune de ses pipes turques trois petits tuyaux de cuir préparé, d'où descendroient trois autres pipes de fer-blanc, dont la bouche s'adapteroit et se mastiqueroit avec de l'argile sur la lumière de chaque canon, il lui seroit aussi facile de mettre le feu aux six pièces à-la-fois, qu'à une seule. — Il ne s'agissoit que de fermer tout passage à l'air, en liant hermétiquement avec de la soie cirée les pipes avec leurs tuyaux, à leurs différentes insertions.

— Telle fut l'invention du caporal ; — et que les savans n'aillent pas s'en moquer. — Est-il un d'eux qui ose dire de quelle espèce de puérilité il est impossible de tirer quelque

ouverture pour le progrès des connoissances humaines ? — Est-il un de ceux qui ont assisté au premier et au second lit de justice de mon père, qui puisse prononcer de quelle espèce de corps on ne sauroit faire jaillir la lumière pour porter les arts et les sciences à leur perfection ? — Rien n'est perdu pour l'homme de génie, et la chute d'une pomme découvrit à Newton le système de la gravitation.

O Newton ! ô Trim !

— Trim veilla la plus grande partie de la nuit pour assurer le succès de son projet, et le conduire au point de perfection ; — et ayant fait une épreuve suffisante de ses canons, il les chargea de tabac jusqu'au comble, et il s'alla coucher fort satisfait.

CHAPITRE LXXI.

On s'échauffe à moins.

LE caporal s'étoit levé sans bruit environ dix minutes avant mon oncle Tobie, dans le dessein de disposer son appareil, et d'envoyer une ou deux volées à l'ennemi avant l'arrivée de mon oncle Tobie.

A cette fin, il avoit traîné les six pièces

de campagne tout près et en face de la guérite de mon oncle Tobie, laissant seulement, entre les trois de la droite et les trois de la gauche, un intervalle de quelques pieds, pour la commodité du service, et afin de pouvoir faire jouer à-la-fois les deux batteries, dont il espéroit tirer deux fois plus d'honneur que d'une seule.

Le caporal se plaça vis-à-vis cet intervalle et un peu en arrière, le dos sagement appuyé à la porte de la guérite, de crainte d'être tourné par l'ennemi. — Il prit la pipe d'ivoire, appartenante à la batterie de droite, entre le premier doigt et le pouce de la main droite; — il prit la pipe d'ébène garnie d'argent, laquelle appartenoit à la batterie gauche, entre le premier doigt et le pouce de l'autre main: — il posa le genou droit en terre, comme s'il eût été au premier rang de son peloton. — Et là, son bonnet de houssard sur la tête, le caporal se mit à faire jouer vigoureusement ses deux batteries sur la contre-garde qui faisoit face à la contr'escarpe où l'attaque devoit se faire le matin.

Sa première intention, comme je l'ai dit, étoit de n'envoyer d'abord à l'ennemi qu'une ou deux *bouffées* de tabac. Mais le succès des *bouffées*, aussi-bien que le plaisir de

bouffer, s'étoit insensiblement emparé de lui, et, de *bouffées* en *bouffées*, l'avoit engagé dans la plus grande chaleur de l'attaque. — Ce fut en ce moment que mon oncle Tobie le rejoignit.

Il fut heureux pour mon père que mon oncle Tobie n'eût pas à faire son testament ce jour-là.

CHAPITRE LXXII.

Il n'y tient pas.

MON oncle Tobie prit la pipe d'ivoire des mains du caporal ; — il la regarda pendant une demi-minute, et la lui rendit.

Moins de deux minutes après, mon oncle Tobie reprit la pipe du caporal ; — il la porta jusqu'à moitié chemin de sa bouche : — mais bien vîte il la lui rendit encore.

Le caporal redoubla l'attaque : — mon oncle Tobie sourit ; — puis il prit un air grave : — il sourit encore un moment ; — puis il reprit l'air sérieux, et le garda. — « Donne-moi la pipe d'ivoire, Trim, dit mon oncle Tobie. » — Il la porta à ses lèvres, et la retira sur-le-champ. — Il jeta un coup-d'œil par-dessus la haie d'ifs. — Jamais pipe ne

l'avoit si vivement tenté. — Mon oncle Tobie se jeta dans la guérite avec sa pipe à la main.

— Arrête, cher oncle Tobie! — Où cours-tu avec ta pipe? — N'entre pas dans la guérite. — Il n'y a nulle sûreté pour toi... — Mais il m'échappe; il ne m'entend plus.

CHAPITRE LXXIII.

La scène change.

A PRÉSENT, mon cher lecteur, aidez-moi, je vous prie, à traîner l'artillerie de mon oncle Tobie hors de la scène. — Transportons sa guérite ailleurs, et débarrassons le théâtre, s'il est possible, des ouvrages à corne, des demi-lunes, et de tout cet attirail de guerre. —

Cela fait, mon ami Garrick, nous moucherons les chandelles, nous balaierons la salle, nous lèverons la toile, et nous ferons voir mon oncle Tobie revêtu d'un nouveau caractère, d'après lequel personne sûrement ne se doute comment il agira.

Et cependant, — si la pitié est parente de l'amour, — et si le courage ne lui est point étranger, vous avez assez connu mon oncle Tobie sous ces deux rapports, pour en suivre la trace plus loin, et pour démêler dans sa

nouvelle passion ces ressemblances de famille.

Vaine science ! de quoi nous sers-tu dans une telle recherche ?—Tu n'es le plus souvent propre qu'à nous égarer.

Il y avoit, madame, dans mon oncle Tobie une telle simplicité de cœur, — elle le tenoit si loin de ces petites voies détournées, que les affaires de galanterie ont coutume de prendre, que vous n'en avez, que vous ne pouvez en avoir la moindre idée. — Sa façon de penser étoit si droite et si naturelle, — il connoissoit si peu les plis et les replis du cœur d'une femme, — il étoit si loin de s'en méfier, et (hors qu'il ne fût question de siéges) il se présentoit devant vous tellement à découvert et sans défense, — que vous auriez pu, madame, vous tenir cachée derrière une de ces petites voies détournées dont j'ai parlé, et de là lui tirer dix coups de suite à bout portant, si neuf ne vous avoient pas suffi.

Ajoutez encore, madame (et c'est ce qui d'un autre côté faisoit échouer tous vos projets), ajoutez cette modestie sans pareille dont je vous ai une fois parlé, et que mon oncle Tobie avoit reçue de la nature, cette modestie qui veilloit sans cesse sur ses sensations, et le tenoit toujours en garde.....

Mais où vais-je? et pourquoi me permettre

des réflexions qui se présentent au moins dix pages trop tôt, et qui me prendroient tout le temps que je dois employer à raconter les faits ?

CHAPITRE LXXIV.

Paix d'Utrecht.

DANS le petit nombre des enfans d'Adam, dont le cœur n'a jamais senti l'aiguillon de l'amour... (— je dis, *enfans légitimes,* maintenant pour bâtards tous ceux qui n'ont pour les femmes que de l'aversion) — dans ce petit nombre, dis-je, il faut avouer qu'on trouve les noms des plus grands héros de l'histoire ancienne et moderne.

Il me seroit facile d'en retrouver la liste, depuis le chaste Joseph jusqu'à Scipion l'africain ; sans parler de Charles XII au cœur de fer, sur qui la comtesse de Konismarck ne put jamais rien gagner. — Ni ceux-là, ni tant d'autres que je ne cite pas, n'ont jamais fléchi le genou devant la déesse ; mais c'est qu'ils avoient toute autre chose à faire. — Ainsi avoit eu mon oncle Tobie ; ainsi avoit-il échappé au sort commun, — jusqu'à ce que le destin.... jusqu'à ce que le destin, dis-je,

enviant à son nom la gloire de passer à la postérité avec celui de Scipion, fit le replâtrage honteux de la paix d'Utrecht.

Et croyez-moi, messieurs, de tout ce qui arriva cette année-là par ordre du destin, la paix d'Utrecht fut ce qu'il y eut de pis.

CHAPITRE LXXV.

Suites fâcheuses de la paix d'Utrecht.

QUELLES fâcheuses conséquences n'eût-elle pas, cette paix d'Utrecht? Peu s'en fallut qu'elle ne dégoûtât à jamais mon oncle Tobie des siéges; — et quoi qu'il en soit venu à se raviser dans la suite, il est certain que Calais n'avoit pas laissé dans le cœur de la reine Anne une cicatrice plus profonde, qu'Utrecht n'en laissa dans le cœur de mon oncle Tobie. — Du reste de sa vie il ne put entendre sans horreur prononcer le nom d'*Utrecht*. — Que dis-je? une nouvelle tirée de la gazette d'Utrecht le faisoit soupirer, comme si son cœur eût voulu se rompre en deux.

Mon père avoit la prétention de trouver le vrai motif de chaque chose; ce qui en faisoit un voisin très-incommode, soit qu'on

voulût rire ou pleurer. — Il savoit toujours mieux que vous-même vos raisons d'être triste ou gai. — Il consoloit mon oncle Tobie; mais toujours en lui faisant entendre que son chagrin ne venoit que d'avoir perdu son califourchon. « Ne t'inquiète pas, disoit-il, frère Tobie; il faut espérer que nous aurons bientôt la guerre. — Et si la guerre vient, les puissances belligérantes auront beau faire, tes plaisirs sont assurés. — Je les défie, cher Tobie, de gagner du terrein sans prendre de villes, et de prendre des villes sans faire de siéges. »

Mon oncle Tobie ne recevoit pas volontiers cette espèce d'attaque que faisoit mon père à son califourchon. — Il trouvoit ce procédé peu généreux, d'autant qu'en frappant sur le cheval, le coup retomboit sur le cavalier, et portoit sur l'endroit le plus sensible; de sorte qu'en ces occasions mon oncle Tobie posoit sa pipe sur la table plus brusquement, et se disposoit à une défense plus vive qu'à l'ordinaire. —

— Il y a environ deux ans que je dis au lecteur que mon oncle Tobie n'étoit pas éloquent; et dans la même page je donnai un exemple du contraire. — Je répète ici la même observation, et j'ajoute un fait qui la

contredit encore. — Il n'étoit pas éloquent; — il lui étoit difficile de faire de longues phrases, — et il détestoit les belles phrases. — Mais il y avoit des occasions qui l'entraînoient malgré lui, et l'emportoient bien loin de ses bornes ordinaires. Alors mon oncle Tobie étoit, à quelques égards, égal à Tertullien, et à quelques autres, infiniment supérieur.

Mon père goûta tellement une de ces défenses, que mon oncle Tobie prononça un soir devant Yorick et lui, qu'il l'écrivit toute entière avant de se coucher.

J'ai eu le bonheur de retrouver cette défense parmi les papiers de mon père, avec quelques remarques de sa façon, soulignées et mises entre deux parenthèses.

Au dos du cahier est écrit : *Justification des principes de mon frère Tobie, et des motifs qui le portent à désirer la continuation de la guerre.*

Je ne crains pas de le dire, j'ai lu cent fois cette apologie de mon oncle Tobie; — et je la regarde comme un si beau modèle de défense; elle fait voir en lui un accord si heureux de douceur, de courage et de bons principes, — que je la donne au public, mot pour mot, telle que je l'ai trouvée, en y joignant les remarques de mon père.

CHAPITRE LXXVI.

Apologie de mon oncle Tobie.

JE n'ignore pas, frère Shandy, qu'un homme qui suit le métier des armes est vu de très-mauvais œil dans le monde, quand il montre pour la guerre un désir pareil à celui que j'ai laissé voir. — En vain se reposeroit-il sur la justice et la droiture de ses intentions, on le soupçonnera toujours de vues particulières et intéressées.

Donc, si cet homme est prudent (et la prudence peut très-bien s'allier avec le courage) il se gardera de témoigner ce désir en présence d'un ennemi. Quelque chose qu'il ajoutât pour se justifier, un ennemi ne le croiroit pas. — Il évitera même de s'expliquer devant un ami, de crainte de perdre quelque chose dans son estime. — Mais si son cœur est surchargé, — s'il faut que les soupirs secrets qu'il pousse pour les armes s'échappent, — il réservera sa confidence pour l'oreille d'un frère, de qui son caractère soit bien connu, ainsi que ses vraies notions, dispositions et principes sur l'honneur. —

Il ne me siéroit aucunement, frère Shandy,

de dire quel je me flatte d'avoir été sous tous ces rapports, — fort au-dessous, je le sais, de ce que j'aurois dû, au-dessous peut-être de ce que je crois avoir été; — mais enfin tel que je suis, vous, mon cher frère Shandy, qui avez sucé le même lait que moi, — vous avec qui j'ai été élevé depuis le berceau; — vous, dis-je, à qui, depuis les premiers instans des jeux de notre enfance, je n'ai caché aucune action de ma vie, et à peine une seule pensée, — tel que je suis, frère, vous devez me connoître; vous devez connoître tous mes vices, aussi-bien que mes foiblesses, soit qu'elles viennent de mon âge, de mon caractère, de mes passions ou de mon jugement.

Dites-moi donc, mon cher frère Shandy, ce qu'il y a en moi qui ait pu vous faire penser que votre frère ne condamnoit la paix d'Utrecht que par des vues indignes? — Si en effet j'ai paru regretter que la guerre ne fût pas continuée avec vigueur un peu plus longtemps, comment avez-vous pu vous tromper sur mes motifs? Comment avez-vous pu penser que je désirasse la ruine, la mort ou l'esclavage d'un plus grand nombre de mes frères; que je désirasse (uniquement pour mon plaisir) de voir un plus grand nombre de familles arrachées à leurs paisibles habitations?

Dites,

Dites, dites, frère Shandy, sur quelle action de ma vie avez-vous pu me juger si défavorablement? — (*Comment diable ! cher Tobie, quelle action ! — et ces cent livres sterling que tu m'as empruntées pour continuer ces maudits siéges !*)

Si, dès ma plus tendre enfance, je ne pouvois entendre battre un tambour, que mon cœur ne battît aussi, étoit-ce ma faute? M'étois-je donné ce penchant? Est-ce la nature ou moi, dont la voix m'appeloit aux armes?

Quand Guy, comte de Warwick, quand Parisme et Parismène, quand Valentin et Orson, et les sept champions de la cour d'Angleterre se promenoient de main en main autour de l'école, n'est-ce pas de mon argent qu'ils avoient été tous achetés? — Et étoit ce là, frère Shandy, le fait d'une ame intéressée?

Quand nous lisions le siége de Troie, ce fameux siége qui a duré dix ans et huit mois, — (quoique je gage qu'avec un train d'artillerie semblable à celui que nous avions à Namur, la ville n'eût pas tenu huit jours) y avoit-il dans toute la classe un écolier plus touché que moi du carnage des Grecs et des Troyens? N'ai je pas reçu trois férules, deux dans ma main droite, et une dans ma main

gauche, pour avoir traité Hélène de salope, en songeant à tous les maux dont elle avoit été cause ? Aucun de vous a-t-il versé plus de larmes pour Hector ? — Et quand le roi Priam venoit au camp des Grecs pour redemander le corps de son fils, et s'en retournoit en pleurant sans l'avoir obtenu, vous savez, frère, que je ne pouvois dîner.

Tout cela frère Shandy, annonçoit-il que je fusse cruel ? — Ou, parce que mon sang bouilloit à l'idée d'un camp, et que mon cœur ne respiroit que la guerre, falloit-il conclure que je ne pusse pas m'attendrir sur les calamités qu'elle entraîne ?

O frère ! pour un soldat, il est un temps pour cueillir des lauriers, et un autre pour planter des cyprès. (*Eh! d'où diable as-tu su, cher Tobie, que le cyprès étoit employé par les anciens dans les cérémonies funèbres ?*)

Pour un soldat, frère Shandy, il est un temps, comme il est un devoir, de hasarder sa propre vie, — de sauter le premier dans la tranchée, quoique assuré d'y être taillé en pièces ; — puis, animé de l'esprit public, dévoré de la soif de la gloire, de s'élancer le premier sur la brêche, — de se tenir au premier rang, — et d'y marcher fièrement avec les enseignes déployées, au bruit des

tambours et des trompettes. — Il est un temps, ai-je dit, frère Shandy, pour se conduire ainsi ; — il en est un autre pour réfléchir sur les malheurs de la guerre, — pour gémir sur les contrées qu'elle ravage, — pour considérer les travaux et les fatigues incroyables, que le soldat lui-même qui exerce toutes ces horreurs est obligé de supporter, pour six sous par jour, dont il est souvent mal payé. —

Ai-je besoin, cher Yorick, que l'on me répète ce que vous m'avez déjà dit dans l'oraison funèbre de Lefèvre : — *Qu'une créature telle que l'homme, si douce, si paisible, née pour l'amour, la pitié, la bonté, n'étoit pas taillée pour la guerre?* — Mais vous deviez ajouter, Yorick, que si la nature ne nous y a pas destinés, au moins la nécessité peut quelquefois nous y contraindre. — En effet, Yorick, qu'est-ce que la guerre? — qu'est-ce surtout qu'une guerre comme ont été les nôtres, fondées sur les principes de l'honneur et de la liberté, — sinon les armes mises à la main d'un peuple innocent et paisible, pour contenir dans de justes bornes l'ambitieux et le turbulent? — Quant à moi, frère Shandy, le ciel m'est témoin que le plaisir que j'ai pris à tout ce qui concerne la guerre,

et en particulier cette satisfaction infinie qui a accompagné les siéges que j'ai exécutés dans mon boulingrin, ne s'est élevée en moi, (et j'espère aussi dans le caporal) que de la conscience que nous avions tous deux, qu'en agissant ainsi, nous répondions aux grandes vues du créateur.

CHAPITRE LXXVII.

L'Auteur s'égare.

Je disois au lecteur chrétien.... chrétien!... sans doute, et j'espère qu'il l'est. — Et s'il ne l'est pas, j'en suis fâché pour lui. Mais qu'il s'examine sérieusement lui-même, et qu'il ne s'en prenne pas à mon livre. —

— Je lui disois, monsieur... car, en bonne foi, quand on raconte une histoire, suivant l'étrange méthode que j'ai prise, on est sans cesse obligé d'aller et de revenir sur ses pas, pour empêcher le lecteur de perdre le fil du discours. — Et si je n'avois pas eu le soin d'en user ainsi, — j'ai traité de choses si variées et si équivoques; — il y a dans mon ouvrage tant de vides et de lacunes; — les étoiles que j'ai placées dans quelques-uns des passages les plus obscurs, éclairent si

peu un lecteur, disposé à perdre son chemin en plein midi, que..... vous voyez que j'ai perdu le mien.

Oh! la faute vient uniquement de mon père et de sa pendule. — Et si jamais on dissèque mon cerveau, on y verra sans lunettes quelque lacune, produite par l'impertinente question de ma mère.

Quantò id diligentiùs in liberis procreandis cavendum, dit Cardan.

Donc, messieurs, vous voyez qu'il est moralement impossible que je retrouve le point d'où j'étois parti.

Il vaut mieux recommencer entièrement le chapitre.

CHAPITRE LXXVIII.

Derniers exploits de mon oncle Tobie.

JE disois au lecteur chrétien, au commencement du chapitre qui a précédé celui de l'apologie de mon oncle Tobie, — (je le disois en termes et dans un trope différens) que la paix d'Utrecht fut au moment de faire naître, entre mon oncle Tobie et son califourchon, le même éloignement qu'entre la reine et les confédérés.

Il est des gens qui ne descendent de leur califourchon qu'avec humeur et dépit, en lui disant : *Monsieur, j'aimerois mieux aller à pied toute ma vie, que de faire désormais un seul quart de lieue avec vous.* — Ce n'est pas ainsi que mon oncle Tobie descendit du sien ; que dis-je ? il n'en descendit point. — Il fut jeté par terre, et même avec malice ; ce qui lui donna dix fois plus d'humeur. — Mais cette affaire est du ressort des Jockeis.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la paix d'Utrecht produisit une sorte de brouillerie entre mon oncle Tobie et son califourchon. — Depuis la signature des articles, qui se fit en mars jusqu'au mois de novembre, ils n'eurent aucun commerce ensemble. A peine mon oncle Tobie fit-il de temps en temps quelques tours de promenade avec lui, pour s'assurer si le Havre et les fortifications de Dunkerque se démolissoient suivant les termes du traité.

Mais les François s'y portèrent avec tant de lenteur pendant tout l'été, — et M. Tugghes, député des magistrats de Dunkerque, présenta à la reine des suppliques si touchantes ! — suppliant sa majesté de réserver sa foudre pour les fortfications qui pouvoient avoir encouru sa disgrâce, mais d'épargner .....

ah ! d'épargner le môle en faveur du môle lui-même, lequel, dans sa situation dénuée de toute défense, ne pouvoit plus être qu'un objet de pitié ; — et la reine (qui étoit femme) se laissa émouvoir si facilement, ainsi que ses ministres, qui avoient leurs raisons particulières pour ne pas désirer que la ville fût démantelée. — Enfin tout alla si lentement au gré de mon oncle Tobie, que la ville fut bâtie par le caporal, et toute prête à être démolie, plus de trois mois avant que les différens commissaires, commandans, députés, médiateurs et intendans leur permissent d'y travailler. —

Fatale inaction !

Le caporal étoit d'avis de commencer la démolition par les remparts du corps même de la place. — « Non pas, caporal, disoit mon oncle Tobie. Si nous commencions par la ville, la garnison angloise n'y seroit pas en sûreté pendant une heure, en cas d'attaque. — Et si les François étoient de mauvaise foi..... — ma foi, dit le caporal, je ne m'y fierois pas. — Ces gens-là ne sont pas sûrs. — Tu me fâches toujours de parler ainsi, Trim, dit mon oncle Tobie. Le François est naturellement brave ; et dès qu'il trouve une brêche praticable, c'est le premier peuple

du monde pour s'élancer dans une place et s'en rendre maître. — Qu'ils y viennent, morbleu ! s'écria le caporal, en levant sa bêche à deux mains, comme s'il alloit les renverser à ses pieds ! — Qu'ils y viennent, s'il l'osent ! » —

« Dans ces cas-là, caporal, dit mon oncle Tobie, en faisant glisser sa main jusqu'au milieu de sa canne, et l'élevant ensuite comme un bâton de commandement, le premier doigt en avant, — dans ces cas-là, un commandant ne doit pas calculer ce que l'ennemi osera ou n'osera pas; il doit agir avec prudence. — Ainsi nous commencerons par les ouvrages extérieurs, tant du côté de la terre que du côté de la mer; le fort Louis, le plus éloigné de tous, sera démoli le premier, — le reste sautera l'un après l'autre, de droite et de gauche, toujours en nous retirant vers la ville; — après quoi nous détruirons le môle, nous comblerons le port; enfin nous rentrerons dans la citadelle que nous ferons sauter, et nous voguerons pour l'Angleterre. — Où nous voilà débarqués, dit le caporal. — Tu as raison, dit mon oncle Tobie, en reconnoissant son clocher. »

CHAPITRE LXXIX.

La scène change.

C'EST ainsi qu'un ou deux entretiens de ce genre avec Trim sur la démolition de Dunkerque, — entretiens charmans, mais trop courts ! — rappelèrent pour un moment à mon oncle Tobie le souvenir des plaisirs qu'il avoit perdus. —

Mais ce souvenir n'en étoit qu'une foible image. — La magie avoit disparu; et l'ame de mon oncle Tobie avoit perdu son ressort. —

Le calme, accompagné du silence, avoit pénétré dans le cabinet solitaire de mon oncle Tobie. — Ils avoient étendu leurs voiles de gaze sur sa tête; et l'indifférence, au regard vague et à la fibre lâche, s'étoit assise tranquillement à ses côtés. —

Son sang circuloit lentement dans ses veines, sans que Amberg, et Rimberg, et Limbourg, et Huis, et Bonn, pour une année, — et Landen, et Trarebach, et Drusen, et Dendermonde, en perspective pour celle d'après, en accélérassent le mouvement. — Les sappes, et les mines, et les blindes, et les gabions, et les palissades, n'éloignoient plus

ce bel ennemi de l'homme, le repos. — En mangeant son œuf à souper, mon oncle Tobie ne forçoit plus les lignes françoises, d'où tant de fois traversant l'Oise, et voyant toute la Picardie ouverte devant lui, il marchoit aux portes de Paris, et s'endormoit au sein de la gloire. — Dans ses songes, il ne se voyoit plus arborant l'étendard d'Angleterre sur les tours de la Bastille, et ne se réveilloit plus la tête remplie de magnifiques idées. —

De plus douces rêveries, des vibrations plus chatouillantes, le berçoient mollement dans ses instans de sommeil. — La trompette de la guerre tomboit de ses mains. — Un luth la remplaçoit. — Un luth! doux instrument! le plus délicat, et le plus difficile de tous! — Eh! comment en joueras-tu, mon cher oncle Tobie?

CHAPITRE LXXX.

Dissertation sur l'Amour.

OUI, je l'ai dit, — je me le rappelle; — je ne sais plus où; — je ne sais plus quand. — Mais il n'importe. — Une ou deux fois avec mon étourderie ordinaire, j'ai dit que si je trouvois jamais le temps de donner au public

l'histoire que l'on va lire des amours de mon oncle Tobie et de la veuve Wadman, j'étois assuré que l'on y trouveroit le système le plus complet qui ait jamais été donné au public, soit de la théorie, soit de la pratique de l'amour. J'ai dit de l'amour; et j'ajoute de la manière de faire l'amour.

Mais se seroit-on imaginé de-là que je donnerois une définition précise de l'amour ? Ou que je déterminerois avec Plotin la part que Dieu et la part que le Diable peut y avoir ? —

Ou, par une équation plus exacte, en supposant que l'amour est comme dix, que j'en assignerois avec Ficinius six parties à l'un, et quatre à l'autre ? —

Ou que je déciderois avec Platon, que de la tête à la queue le Diable prend tout ? —

— Fi donc ! me dit Jenny, quel auteur cites-tu ? Est - ce que Platon se connoissoit en amour ? —

Auroit-on cru que je perdrois mon temps à examiner si l'amour est une maladie ? — Ou que je m'embrouillerois avec Rhazez et Dioscoride, à rechercher s'il a son siége dans la cervelle ou dans le foie ? — Ce qui me conduiroit à l'examen de deux méthodes très-opposées pour le traitement de ceux qui en sont attaqués.

— Une de ces méthodes est celle d'Aœtius, qui commençoit par des lavemens rafraîchissans, composés de chenevis et de concombre pilés, — qu'il faisoit suivre par de légères émulsions de lis et de pourpier, auxquelles il ajoutoit une prise de tabac, et quand il osoit s'y risquer, sa bague de topaze.

L'autre méthode, qui est celle de Gordonius, (chapitre 15. *de amore*) consiste à battre le malade jusqu'à ce qu'il tombe en pourriture : *ad putorem usquè*.

Insensé qui prétend concilier les systèmes de deux savans ! — Mon père, qui étoit extrêmement versé dans les connoissances de ce genre, médita long-temps et sans fruit sur les traitemens proposés par Aœtius et Gordonius. — Enfin, au moyen d'une toile cirée et camphrée, qu'il substitua au bougran que le tailleur devoit employer pour mon oncle Tobie dans la ceinture d'une culotte neuve, mon père obtint le même effet que vouloit produire Gordonius, et d'une manière moins brutale.

On lira en leur temps les événemens qui en résultèrent.

CHAPITRE LXXXI.

Mon oncle Tobie devient amoureux.

SI le lecteur est curieux d'arriver à ces fameuses amours de mon oncle Tobie et de la veuve Wadman, il faut qu'il prenne patience, elles auront leur tour. — Quant à présent, je prétends seulement être dispensé de définir ce que c'est que l'amour, et tant que je pourrai me faire entendre à l'aide du mot, sans y ajouter d'autres idées que celles que j'ai en commun avec le reste des hommes ; que me serviroit de dire ce que je pense de la chose ? — Quand je ne pourrai plus aller, et que je me trouverai empêtré de tout côté dans ce labyrinthe mystique, alors je m'expliquerai avec plus de précision, et l'on verra ce que je pense sur l'amour.

Pour le moment, je me flatte d'être suffisament entendu, en disant au lecteur que mon oncle Tobie tomba amoureux. —

Ce n'est pas que la phrase soit tout-à-fait de mon goût. Car, dire qu'un homme est tombé amoureux, — ou qu'il est profondément amoureux, — ou qu'il est dans l'amour jusqu'aux oreilles, — ou qu'il y est par-dessus

la tête, — (ce qui, par l'analogie du langage, semble impliquer que l'amour est au-dessous de l'homme) c'est rentrer dans le système de Platon. Or, quoique l'on ait donné à Platon l'épithète de divin, je le déclare pour cela seul hérétique et digne de l'enfer.

Mais que l'amour soit ce qu'on voudra, mon oncle Tobie n'en devint pas moins amoureux.

Et peut-être, ami lecteur, que si vous eussiez été tenté de même, vous auriez succombé comme lui. — Car jamais vos yeux n'ont vu, jamais votre concupiscence n'a convoité un objet aussi séduisant que la veuve Wadman.

CHAPITRE LXXXII.

Portait de la veuve Wadman.

LA veuve Wadman . . . . . . — Mais je veux que vous fassiez vous-même son portrait. — Voici une plume, de l'encre et du papier : asseyez-vous, monsieur, et peignez-là à votre fantaisie. — Comme votre maîtresse, si vous pouvez, — et non comme votre femme, si votre conscience vous le permet. — Au reste, ne suivez que votre goût ; je ne prétends point gêner votre imagination. —

Eh bien, monsieur!

La nature forma-t-elle jamais rien de si charmant et de si parfait?

Vous voyez cette veuve Wadman! — comment mon oncle Tobie lui auroit-il résisté?

— O trois fois, quatre fois heureux livre! tu contiendras donc une page au moins que la malice et l'ignorance ne pourront noircir ni falsifier.

CHAPITRE LXXXIV.

Dialogue.

MISTRISS Brigitte apprit à Suzanne que mon oncle Tobie étoit amoureux de sa maîtresse, quinze jours au moins avant qu'il y eût pensé. — Suzanne en parla dès le lendemain à ma mère. D'après cela, je puis bien entamer

l'histoire des amours de mon oncle Tobie, quinze jours avant leur existence.

— « J'ai à vous dire une nouvelle, monsieur Shandy, dit ma mère, qui vous surprendra beaucoup. »

Or, mon père étoit alors occupé à tenir son second lit de justice, et il réfléchissoit intérieurement sur les fatigues du mariage, qnand ma mère rompit le silence. —

« Votre frère Tobie, dit ma mère, épouse mistriss Wadman. » —

« Le pauvre homme ! dit mon père, il n'aura donc plus la liberté de se coucher en travers dans son lit ! »

C'étoit un supplice cruel pour mon père, de ce que ma mère ne demandoit jamais l'explication des choses qu'elle ne comprenoit pas.

— Qu'elle soit ignorante, disoit mon père, c'est un malheur pour elle. — Mais elle peut faire une question. —

Ma mère n'en faisoit jamais. — Enfin elle est morte sans savoir si la terre tournoit ou ne tournoit pas; mon père le lui avoit expliqué plus de mille fois : — mais elle l'oublioit toujours.

Aussi la conversation alloit rarement plus loin entr'eux qu'une demande, une reponse

et

et une réplique. — Ensuite ils reprenoient haleine pendant quelques minutes (comme dans l'affaire des culottes) et puis le dialogue.

« S'il se marie, dit ma mère, ce sera tant pis pour nous. » —

« Je n'en donnerois pas deux sous, dit mon père ; il peut manger son bien de cette façon aussi-bien que d'une autre. » —

« J'en conviens, dit ma mère. » Là finit la *demande*, la *réponse* et la *réplique* dont je vous ai parlé. —

« Ce sera un passe-temps pour lui, dit mon père. » —

« Surtout, répondit ma mère, s'il peut avoir des enfans. » —

« Des enfans ! s'écria mon père, le ciel ait pitié de moi ! »

CHAPITRE LXXXIV.

Sur les lignes droites.

Ici j'avois fait un chapitre sur les lignes courbes, pour prouver l'excellence des lignes droites. . . . .

Une ligne droite ! le sentier où doivent marcher les vrais chrétiens, disent les pères de l'église. —

L'emblême de la droiture morale, dit Cicéron. —

La meilleure de toutes les lignes, disent les planteurs de choux. —

La ligne la plus courte, dit Archimède, que l'on puisse tirer d'un point à un autre. —

Mais un auteur tel que moi, et tel que bien d'autres, n'est pas un géomètre; et j'ai abandonné la ligne droite. —

CHAPITRE LXXXV.

Je prends la poste.

J'AI promis quelque part au lecteur que je lui donnerois deux volumes de cet ouvrage par an, pourvu que mon maudit asthme, que je redoute à présent plus que le diable, voulût me le permettre. — Et, dans un autre endroit (je veux être pendu si je sais où) j'ai posé ma plume et ma règle en croix sur ma table, pour donner plus de poids à mon serment; et j'ai juré que je soutiendrois cette allure quarante ans de suite, s'il plaisoit à la fontaine de la vie de me fournir aussi longtemps bonne santé, bon courage, et joyeuse humeur.

Pour mon humeur, je n'ai qu'à m'en louer;

quoiqu'il lui arrive de me promener à cheval sur un bâton dix-neuf heures sur les vingt-quatre, je n'ai que des remercîmens à lui faire. — O mon humeur, que ne vous dois-je pas ! — c'est vous qui m'avez fait parcourir joyeusement l'âpre sentier de la vie, et qui, parmi tous les maux qu'elle entraîne, ne m'avez jamais laissé connoître les soucis. — Jamais vous ne m'avez abandonné ; jamais vous ne m'avez teint les objets en noir ni en pâles couleurs. — Au contraire, dans les dangers, vous avez toujours doré mon horizon avec les rayons de l'espérance ; et quand la mort elle-même est venue frapper à ma porte, vous l'avez congédiée d'un ton si gai et d'un air si dégagé, qu'elle a cru s'être trompée. — « — Il y a ici quelque méprise, a-t-elle dit. » —

— Je ne crains rien tant au monde que d'être interrompu au milieu d'une histoire ; et quand la mort se présenta, je racontois à mon ami Eugène le vieux conte d'une religieuse qui se croyoit changée en poisson, et celui d'un moine condamné juridiquement pour avoir mangé un missel ; — et je discutois plaisamment l'importance du cas et la justice de la procédure. —

« Ce ne sauroit être, dit-elle, le grave

personnage que je cherche ; voyons ailleurs. »

« — Tu l'as échappé belle, Tristram, me dit Eugène, en me prenant la main, après que j'eus fini mon histoire. » —

« Je ne tiens rien encore, Eugène, répliquai-je ; et puisque l'infâme bâtarde a découvert mon logis... » —

« Bâtarde est le mot, interrompit Eugène ; car c'est par le péché qu'elle est entrée dans le monde. — Il ne m'importe guère, lui dis-je, par où elle y est entrée ; ce que je lui demande, c'est de ne pas m'en faire sortir si brusquement. — J'ai quarante volumes à écrire, et quarante mille choses à dire et à faire, que toi seul au monde, mon cher Eugène, pourrois dire et faire pour moi. Tu vois comme elle m'a déjà pris à la gorge ; (en effet, je pouvois à peine me faire entendre d'Eugène à travers une petite table). — Tu vois que je ne suis pas un champion de sa force en champ clos. — Ne ferois je pas mieux, tandis qu'il me reste encore quelques esprits épars, et que ces deux jambes (soulevant une des miennes) et que ces deux jambes d'araignée peuvent encore me porter, — ne ferois-je pas mieux de gagner pays, et de chercher mon salut dans la fuite ? — C'est mon avis, mon cher Tristram, dit Eugène.

— Eh bien ! dis-je, par le ciel ! je vais la mener un train dont elle ne se doute guère. Je galoperai sans retourner la tête jusqu'aux bords de la Garonne ; — je m'enfuirai au plus haut du Vésuve, — et delà à Joppé, — et de Joppé au bout du monde. — Viens, mon ami, dit Eugène, en me tendant la main. »

Le mouvement d'Eugène et sa tendre affection pour moi, rappelèrent dans mes joues le sang qui en avoit été banni si long-temps. — C'étoit un cruel moment pour lui dire adieu. Il me conduisit à ma chaise ; je montai en le regardant : — il me tendit encore la main. — Allons ! m'écriai-je. — Le postillon enleva ses chevaux d'un coup de fouet : nous partîmes comme l'éclair ; et en six tours de roue nous fûmes à Douvres.

CHAPITRE LXXXVI.

Je m'embarque.

« CEPENDANT, dis-je, en regardant les côtes de France, il seroit à propos qu'un homme connût son propre pays, avant d'aller chercher celui des autres. — Or, je n'ai visité ni l'église de Rochester, ni les

chantiers de Chatham, ni Saint-Thomas de Cantorbery, — quoique tout cela se trouvât sur ma route.

— » Mais, à la vérité, je suis dans un cas particulier. » —

Ainsi, sans autres réflexions, je sautai dans le paquebot ; en cinq minutes nous fûmes sous voile, et nous voguâmes comme le vent.

— « Dites-moi, capitaine, lui dis je en entrant dans la cabine, est-il jamais arrivé à quelqu'un de mourir dans votre paquebot? » —

« Bon ! répliqua-t-il, on n'a seulement pas le temps d'y être malade. » —

« Chien de menteur ! m'écriai-je, je suis déjà malade comme un cheval. — Qu'est-ce ceci ? Aye ! — aye ! — tous mes vaisseaux sont rompus ; — le sang, la lymphe, le fluide nerveux, les sels fixes et volatils, tout est confondu pêle-mêle. — Bon Dieu ! — tout tourne autour de moi comme cent mille tourbillons. — Je ne sais plus ce que je veux dire.

» Aye, — aye, — aye, — aye ! — Capitaine, quand serons-nous à terre ? — Ces marins ont des cœurs de roche. — Oh ! je suis bien malade. — Garçon, apporte-moi de l'eau chaude. — Madame, comment vous trouvez-vous? —

Mal, monsieur, très-mal. — Oh ! très-mal.— Je suis, — je suis morte. — Est-ce la première fois ? Non, monsieur, c'est la seconde, la troisième, la sixième, la dixième. — Diable ! — Oh ! oh ! quel tapage sur notre tête ! Holà ! garçon, qu'est-ce qui arrive ? » —

« Le vent ne cesse de tourner. — La mer est grosse. — Est-ce la mort ? eh bien ! je verrai comme elle est faite. — Eh bien ! garçon ? » —

« Quel bonheur ! le vent tourne encore. Nous voilà dans le port. — Oh ! le diable te tourne ! » —

« Capitaine, dit la dame, pour l'amour de Dieu ! que je descende la première. »

CHAPITRE LXXXVII.

Elles sont trois.

DE Calais à Paris, il y a trois routes différentes ; et rien n'est plus fâcheux pour un homme qui est pressé. — Il faut écouter tant de choses en faveur de chaque route, de la part des députés des différentes villes qui s'y rencontrent, qu'un voyageur perd communément une demi-journée pour se décider par où il passera. —

La première de ces routes est par Lille et Arras; c'est la plus longue, mais la plus intéressante et la plus instructive.

La seconde est par Amiens; c'est celle qu'il faut prendre si l'on veut voir Chantilly. —

Et la troisième est par Beauvais; on la prend si l'on veut. —

— C'est ce qui fait que beaucoup de gens la préfèrent.

CHAPITRE LXXXVIII.

J'accepte le défi.

AVANT *de quitter Calais*, diroit un voyageur écrivain, *il ne sera pas mal à-propos de donner quelques détails sur cette ville.* — Et moi je pense que ce seroit très-mal à-propos. — Ne peut-on traverser paisiblement une ville, et la laisser comme on l'a prise, quand on n'a rien à démêler avec elle? — A quoi sert d'en visiter toutes les rues, et de tirer sa plume à chaque ruisseau que l'on saute (uniquement, à mon avis, pour le plaisir de la tirer)? — En effet, si nous pouvons en juger d'après tout ce qui a été écrit dans ce genre, par tous ceux qui ont écrit et puis galopé, — ou qui ont galopé et

puis écrit, ce qui est encore différent; — ou qui, comme je fais en ce moment, ont écrit en galopant; — depuis le grand Adisson, qui fit ce métier avec ses livres d'école sous le bras, jusqu'à ceux qui le font encore sans avoir jamais été à l'école, — nous trouverons qu'il n'y a pas un galopeur d'entre nous, qui n'eût mieux fait de se promener au pas autour de son champ (en supposant qu'il eût un champ) et d'écrire à pied sec ce qu'il avoit à écrire, plutôt que de courir les mers pour n'écrire que les mêmes choses. —

Quant à moi, comme le ciel est mon juge (et c'est toujours à lui que je porte mon dernier appel) excepté le peu que m'en a dit mon barbier en repassant mes rasoirs, je ne connois non plus Calais que le Grand-Caire. — Il étoit nuit close quand j'y arrivai, et il n'étoit pas jour quand j'en repartis.

— Cependant, avec le peu que j'en sais, avec ce que ramasserai de droite et de gauche, et que je coudrai ensemble, — je gage dix contre un que je m'en vais écrire sur Calais un chapitre aussi long que mon bras, et que j'en ferai un détail si circonstancié et si satisfaisant, sans ometre une seule particularité digne de la curiosité d'un voyageur que l'on me prendra pour un clerc de ville de

Calais. — Et où seroit la merveille, monsieur? Démocrite qui rioit dix fois plus que je n'ose faire, n'étoit-il pas clerc de ville d'Abdère ? — Et cet autre dont j'ai oublié le nom, et qui étoit plus sage que Démocrite et que moi, n'étoit-il pas clerc de ville d'Ephèse ?

— Et de plus, monsieur, ce que je dirai de Calais aura tant de bon sens, d'érudition, de vérité et de précision....

Mais je vois à votre air que vous ne m'en croyez pas. — Eh bien ! monsieur, lisez pour votre peine le chapitre suivant.

CHAPITRE LXXXIX.

Calais.

CALAIS, *Calatium*, *Calusium*, *Calesium*.

Cette ville, si vous en croyez ses archives, (et je ne vois aucune raison de les révoquer en doute) n'étoit autrefois qu'un petit village appartenant aux anciens comtes de Guines. Elle contient aujourd'hui près de quatorze mille habitans, sans compter quatre cents vingt feux dans la ville basse ou les faubourgs. Il faut supposer qu'elle ne sera arrivée que par degré à sa grandeur actuelle.

Il y a dans la ville quatre couvens et une seule église paroissiale. J'avoue que je n'en ai pas pris la mesure exacte; mais il est aisé d'en approcher par conjecture. — Car, comme la ville renferme quatorze mille habitans, si l'église peut les contenir, elle doit être d'une grandeur considérable; — et si elle ne le peut pas, il est ridicule de n'en avoir pas une autre. — Elle est bâtie en forme de croix, et dédiée à la vierge Marie. Le clocher, au haut duquel est une flèche, est placé au milieu de l'église, et porté sur quatre piliers de forme élégante et assez légère, mais cependant suffisamment solides.

L'église est ornée de onze autels, dont la plupart sont plus élégans que riches. Le maître-autel est un chef-d'œuvre en son genre. Il est de marbre blanc; et, suivant ce qu'on m'a dit, il a près de soixante pieds de haut. S'il en avoit davantage, il seroit aussi haut que le mont Calvaire; d'où je conclus qu'en conscience il est d'une hauteur raisonnable. —

Rien ne m'a frappé davantage que la grande place, que nous appelons en anglois *carrée*. Je ne saurois dire si elle est bien pavée et bien bâtie; mais elle est au centre de la ville, et la plupart des rues (du moins celles de ce quartier) y aboutissent — Si l'on avoit

pu avoir une fontaine à Calais, ce qui paroît impossible, il n'est pas douteux qu'on l'eût placée au centre de ce *carré*, où elle auroit fait un très bel effet; — quoique ce *carré* ne soit pas précisément un *carré*: car il est de quarante pieds plus long de l'est à l'ouest, que du nord au sud. — Aussi les François en général ont-ils plus de raison de les appeler des *places*, n'étant presque jamais des carrés parfaits.

La maison-de-ville est assez laide, et conséquemment peu digne d'être mise en vue; sans quoi elle auroit pu briller sur cette place, à côté de la fontaine. Mais elle suffit pour sa destination, et est assez spacieuse pour contenir les magistrats qui s'y rassemblent de temps en temps. — De sorte que l'on peut présumer que la justice y est réguliérement distribuée.

Je suis, comme l'on voit, fort instruit sur ce qui concerne la ville; mais comme il n'y a rien de curieux dans le Courgain, je m'en suis peu occupé. C'est un quartier séparé de la ville, qui n'est habité que par des matelots et des pêcheurs. Il consiste en une quantité de petites rues proprement bâties; la plupart des maisons sont en brique. Il est extrêmement peuplé; mais cette population s'explique

par le genre de nourriture de l'espèce de gens qui y demeurent.

Au reste, un voyageur peut l'aller visiter pour se satisfaire.

Mais il ne faut pas qu'il oublie la tour du guet ; elle mérite d'être vue. On l'appelle ainsi à cause de sa destination ; parce qu'en temps de guerre elle sert à découvrir les ennemis, qui pourroient s'approcher de la place du côté de terre, ou du côté de mer, et à en donner avis. — Mais elle est d'une hauteur si prodigieuse, et attire vos regards si continuellement, que l'on ne peut s'empêcher d'y faire attention malgré soi.

Je fus très-fâché de ne pouvoir obtenir la pemission de visiter les fortifications, qui sont les plus fortes du monde, et qui, depuis qu'elles ont été commencées jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, depuis Philippe de France, comte de Boulogne, jusqu'au moment où j'en parle, ont coûté (suivant le calcul d'un ingénieur Gascon) plus de cent millions de livres. — Il est à remarquer que c'est à la tête de Graveline, du côté où la ville est naturellement la plus foible, qu'on a dépensé le plus d'argent ; tellement que les ouvrages extérieurs s'étendent beaucoup dans la campagne, et occupent un grand terrein.

Cependant, quoique l'on ait pu dire et faire, il faut convenir que Calais n'a jamais été aussi important par lui-même que par sa position, et cette entrée facile qui a tant de fois fournie à nos ancêtres pour pénétrer en France. Mais cet avantage n'étoit pas même sans inconvéniens; et Calais a été pour l'Angleterre dans ces temps-là une source de querelles, aussi répétées que Dunkerque dans le nôtre. On regardoit à bon droit cette ville comme la clef des deux royaumes; et c'est de-là que sont venus tant de débats, pour savoir qui la garderoit.

De ces debats, le plus mémorable fut le siége, ou plutôt le blocus de Calais par Edouard III. La ville resista une année entière aux efforts de ses armes, et se défendit jusqu'à la dernière extrémité; la famine seule l'obligea de se rendre. — Le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre, qui s'offrit le premier comme victime, pour sauver ses concitoyens, a placé le nom de ce généreux magistrat parmi ceux des héros. — Et, comme ce détail ne prendra pas plus d'une cinquantaine de pages, ce seroit faire au lecteur une injustice criante, que de ne pas lui donner le détail exact de cet événemet romanesque et du siége lui-même, dans les propres mots de Rapin Thoiras.

CHAPITRE XC.

Plus de peur que de mal.

Mais ne craignez rien, ami lecteur, je dédaigne d'en user ainsi. — Il suffit que je vous aie en mon pouvoir. — Mais faire usage de l'avantage que le hasard et la plume m'ont donné sur vous ! la chose seroit indigne de moi. Non, par ce feu tout-puissant qui echauffe les cervelles visionnaires, et illumine les esprits dans les méditations extatiques, avant que j'abuse ainsi d'une créature innocente qui se trouve à ma merci, — avant que j'exige de vous le prix de cinquante pages que je n'ai aucun droit de vous vendre, — nu comme je suis, j'aimerois mieux brouter l'herbe des montagnes, et sourire de ce que le vent du nord ne m'apporteroit ni abri ni souper. —

— Ainsi, camarade, partons ; et mène-moi ventre à terre à Boulogne.

CHAPITRE XCI.

Boulogne.

» A BOULOGNE, dirent-ils! bon! voici une recrue, nous voyagerons ensemble. — Messieurs, leur dis-je, j'en suis fâché. Mais je ne saurois m'arrêter, ni boire rasade avec vous. — Je suis poursuivi de trop près. — A peine aurai-je le temps de changer de chevaux. Holà, garçon! pour l'amour de Dieu, dépêche. —

C'est quelque criminel de haute trahison, dit le plus bas qu'il pût un très-petit homme, à l'oreille de son voisin qui étoit très-grand. — Ou peut-être, dit le grand homme, quelque assassin. — Bien trouvé, leur dis-je, Messieurs. — Non, dit un troisième, il est chargé de dépêches de la cour. —

— Ma belle enfant, dis-je à une jeune fille qui passoit légérement avec ses heures sous le bras, vous êtes fraîche et vermeille comme le matin. — (Le soleil qui se levoit alors donnoit du prix à ce compliment). — Chargé de dépêches, dit un quatrième! — (La jeune fille me fit un salut gracieux, je lui envoyai un baiser.) — Chargé de dépêches, continua-t-il,

nua-t-il, je n'en crois rien : il est chargé de dettes. — Oh ! oui, de dettes certainement, dit un cinquième. — Je ne voudrois pas, dit le nain qui avoit parlé le premier, je ne voudrois pas payer ses dettes pour mille louis. — Ni moi, dit le géant, pour dix mille. — Encore bien trouvé, dis-je, Messieurs.

Hélas, Messieurs ! je n'ai d'autres dettes que celle que je dois à la nature. Je ne lui demande que du temps, et je promets de lui tout payer. — Mais, ô ciel ! madame, auriez-vous le cœur assez dur pour arrêter un pauvre voyageur, qui suit son chemin sans nuire à personne ? Arrêtez, — arrêtez-moi plutôt ce squelette hideux, l'effroi du pécheur, dont les jambes si longues menacent sans cesse de m'atteindre. C'est vous, madame, qui l'avez mis à ma poursuite : — de grâce, s'il n'est plus qu'à quelques postes, madame, ma chère dame, arrêtez-le, arrêtez-le. —

Mon hôte irlandois crut que je m'adressois encore à la jeune fille « C'est dommage, dit-il, qu'elle soit si loin ; toute cette galanterie est perdue pour elle. »

Peste soit du nigaud !

Est-ce là tout ce que vous avez de curieux à Boulogne ? —

Par Jésus ! il y a le plus beau séminaire.... — Un séminaire est une belle chose, dis-je. »

CHAPITRE XCII.

Il y a toujours quelque fer qui cloche.

QUAND l'impatience des desirs d'un homme précipite ses idées quatre-vingt-dix fois plus vîte que le véhicule qui le porte, il perd toute retenue; et malheur au véhicule, malheur à tous ses accessoires, de quelque nature qu'ils soient, sur lesquels il exhale le mécontentement de son ame.

J'évite le plus qu'il m'est possible de porter un jugement définitif sur les hommes et sur les choses, quand je suis dans un mouvement de colère. —

Ainsi la première fois que la chose m'arriva, je me contentai de dire : *Plus on se presse, plus on fait de sottises.* La seconde, troisième, quatrième et cinquième fois, je m'en tins à cette réflexion, et je ne m'en pris qu'au second, troisième, quatrième et cinquième postillon. — Mais la même marotte durant toujours, et durant sans exception de la cinquième à la sixième, septième, et jusqu'à la dixième fois, je ne pus m'abs-

tenir d'englober toute la nation dans une réflexion générique que je fis en ces termes :

Il y a toujours dans une voiture françoise quelque chose qui va mal à la sortie de chaque poste.

Ou bien en changeant la proposition :

Un postillon François ne sauroit faire un quart de lieue sans avoir besoin de descendre.

Et quoi encore de nouveau ? — Diable ! une soupente cassée ! une dent de loup rompue ! un trait défait ! une bande, un écrou, une courroie, une boucle, un ardillon....

N'imaginez pas pourtant que je me croie en droit de maudire la chaise de poste ni le postillon pour des accidens de cette espèce ; — ni que je jure par le Dieu vivant que je ferai plutôt le reste du chemin à pied ; — ni que je consente à être damné si l'on me voit remonter dans une pareille voiture, — non, je m'arme du plus beau sang froid, et je reconnois qu'en quelque pays que je voyage, il y aura toujours quelque écrou, courroie, boucle, ou ardillon qui viendra à manquer. — Ainsi je ne m'échauffe jamais, je prends le bon et le mauvais selon qu'ils se présentent, et je poursuis mon chemin. —

— « Fais-en de même, mon garçon, lui dis-je. » Il avoit déjà perdu cinq minutes en

descendant de cheval pour prendre un morceau de pain bis qu'il avoit fourré dans une des poches de la voiture : puis il étoit remonté, et cheminoit à son aise pour le mieux savourer. « Allons, postillon, dis-je, plus vivement. » Mais pour cela je pris un ton tout-à-fait persuasif ; je fis sonner une pièce de vingt-quatre sols contre la glace, prenant soin de lui en présenter le côté plat, comme il retournoit la tête. — Le drôle, pour me montrer qu'il me comprenoit, me fit une grimace qui s'étendit d'une oreille à l'autre, et qui, derrière son museau de suie, me découvrit une rangée de perles, telles qu'une reine auroit donné tous les joyaux de sa couronne pour en avoir autant.

— Juste ciel ! à qui dépars-tu de tels trésors ! quelles dents pour du pain bis !

Et comme il finissoit sa dernière bouchée, nous entrâmes à Montreuil.

CHAPITRE XCIII.

Jeanneton.

IL n'y a point à mon gré de ville en France qui se présente mieux sur la carte que Montreuil. J'avoue qu'elle ne se présente pas si bien sur le livre de poste, ni même sur le chemin; et si vous y passez jamais, vous serez de mon avis : elle est pitoyable à voir.

Cependant Montreuil en ce moment possède une merveille ; — c'est la fille du maître de poste. Elle a passé dix-huit mois à Amiens, et six à Paris; elle y a fait son apprentissage; ainsi elle tricotte, elle coud, danse et joue de la prunelle en perfection.

Mais voyez l'étourdie avec ses œillades! pendant les cinq minutes que je me suis arrêté à la regarder, elle a laissé échapper au moins une douzaine de mailles à son bas de fil blanc! — Oui, oui, je vous vois, fine matoise, et je vois votre bas. Il est long et étroit; il est inutile que vous l'attachiez avec une épingle sur votre genou. — Le bas est fait pour votre jambe, il vous ira le mieux du monde.

— Où cette créature a-t-elle pris ces belles proportions qui fourniroient des modèles au

statuaire? La nature lui auroit-elle révélé son secret?

O nature! tes ouvrages effacent tous ceux de l'art. — Jeanneton est belle sans connoître les *faces* et les *tiers de face*. — Elle est belle comme toi et par toi... — Mais que son attitude est heureuse! Saisissons cet instant pour la peindre; c'en est fait, je tire mes crayons; — et puissé-je n'en faire usage de ma vie, si je ne viens pas à bout de vous montrer Jeanneton aussi au naturel, que si je voyois ses formes à travers un linge mouillé! —

— Mais ces messieurs préfèrent peut-être que je leur donne la longueur, la largeur et la hauteur de l'église de Montreuil; — ou le plan de la façade de l'abbaye de Saint-Austreberte? — Eh, messieurs! tout y est, je suppose, dans l'état où les charpentiers et les maçons l'ont laissé; et tout y restera ainsi pendant cent ans encore, si la foi en Jésus-Christ dure aussi long-temps. — Vous pouvez prendre ces mesures-là à votre aise, —

Mais pour toi, Jeanneton, celui qui veut te mesurer doit s'y prendre à l'heure même. — Tu portes en toi les principes du changement; et quand je considère les vicissitudes de cette vie passagère, je frémis de l'avenir qui t'attend. — Avant deux ans peut-être,

tes belles formes seront détruites, et ta jolie taille sera perdue. — Tu passeras comme une fleur, et ta beauté disparoîtra comme l'ombre. — Eh! que sais-je? cette innocence qui t'embellit encore, tu la perdras peut-être! qui peut répondre d'une foiblesse? — Je ne serois pas caution de ma tante Dinach, si elle vivoit encore; — que dis-je? je le serois à peine de son portrait, s'il eût été fait par Reynolds.

— Mais le nom seul de ce maître de l'art me fait tomber le pinceau des mains. — Je ne ferai point le portrait de Jeanneton.

Il faut, monsieur, que vous vous contentiez de l'original; et si la soirée est belle, quand vous passerez à Montreuil, vous pourrez le voir par votre portière, tandis que vous changerez de chevaux. — Mais faites mieux: et à moins que vous ne soyez aussi pressé que moi, et par d'aussi fâcheuses raisons, arrêtez-vous une nuit, vous trouverez Jeanneton tant soit peu dévote; — mais, monsieur, tant mieux. C'est le tiers de votre besogne de fait.

Bon Dieu! cette fille a brouillé toutes mes idées: je ne saurois m'arrêter plus long-temps à la regarder.

CHAPITRE XCIV.

Abbeville.

DÈS que j'eus fait cette réflexion, et puis cette autre : que la mort étoit peut-être déjà sur mes talons, — ô ciel, m'écriai-je ! que ne suis-je déjà à Abbeville, ne fût-ce que pour voir les cardeurs et les fileuses de ce pays-là ! Nous partîmes pour Abbeville.

De Montreuil à Nampont, — poste et demie.

De Nampont à Bernay, — poste.

De Bernay à Nouvion, — poste.

De Nouvion à Abbeville, — poste et demie.— Mais les cardeurs et les fileuses d'Abbeville étoient tous couchés.

CHAPITRE XCV.

Le remède à côté du mal.

DE quel avantage infini ne sont pas les voyages ! — ils échauffent quelquefois ; mais il est un remède innocent, dont le chapitre suivant nous donnera l'idée.

CHAPITRE XCVI.

L'Apothicaire.

AH! monsieur Clistorel, vous voici; passez dans ma garde-robe. — Je ne vous demande que cinq minutes.

— Si je pouvois faire ainsi mes conditions avec la mort comme avec mon apothicaire, et décider le temps et le lieu où elle doit me prendre, — je lui déclarerois que je ne veux point que ce soit en présence de mes amis. — Aussi, toutes les fois qu'il m'arrive de penser au genre et aux circonstances de cette grande catastrophe, (circonstances qui m'occupent et me tourmentent dix fois plus que la catastrophe elle-même,) je ne manque pas de supplier ardemment le souverain dispensateur de toutes choses, qu'il arrange les miennes de façon que la mort ne me surprenne pas dans ma propre maison; mais plutôt dans quelque auberge commode. —

Dans ma maison, je sais ce que c'est. — L'affliction des miens, leur empressement à m'essuyer le front, à arranger mon oreiller, — ces petits et derniers services que me rendroit la main frissonnante de la pâle amitié, me

déchireroient le cœur au point que je mourrois d'un mal dont mon médecin ne se douteroit pas. — Au lieu que dans une auberge, je suis assuré de mourir en paix; j'achète avec quelques guinées le peu de services dont j'ai besoin. Ces services me sont rendus avec une attention froide, mais exacte.

Prenez garde pourtant : cette auberge ne doit pas être celle d'Abbeville. Elle est par trop mauvaise. — N'y eût-il pas d'autre auberge dans le monde entier, j'excepterai celle-ci de la capitulation.

— Ainsi, garçon,

« Que les chevaux soient prêts demain matin à quatre heures. — A quatre heures; oui, monsieur. — Si tu me manques d'une minute, par sainte Geneviève! je ferai un tel carillon dans la maison, que les morts s'y réveilleront. »

CHAPITRE XCVII.

Prédiction de David.

Rendez-les, mon Dieu, semblables à une roue. C'est un sarcasme amer que David, par un esprit prophétique, lançoit contre ceux qui entreprennent le grand tour, et

contre cet esprit turbulent qui les y porte ; — cet esprit qui, suivant la prédiction de ce même David, doit accompagner les enfans des hommes jusqu'à la consommation des siècles.

« Aussi, suivant l'opinion du célèbre évêque Hall, c'est une des plus sévères imprécations que le saint roi ait jamais proférées contre les ennemis du Seigneur. — C'est comme s'il eût dit : *Je desire qu'ils tournent éternellement.* — Un mouvement si violent, continue le saint évêque, qui étoit d'une grosse corpulence, un mouvement si violent est l'image de l'enfer, de même que le repos est l'image du paradis. »

Moi qui suis d'une corpulence chétive, je pense tout différemment ; et je trouve au rebours que le mouvement est l'ame de la vie, et que l'inaction et la lenteur sont le partage de la mort.

— « Holà ! oh ! ils sont tous endormis ! — atelez les chevaux ; — graissez les roues ; — attachez la malle ; — remettez ce clou qui manque : — je ne veux pas perdre une minute. »

Or, la roue dont nous parlons, dans laquelle, et non pas sur laquelle, (car c'eût été en faire la roue d'Ixion) dans laquelle, dis-je, David maudissoit ses ennemis, devoit

(dans l'opinion de l'évêque Hall, et vu sa conformation) être une roue de chaise de poste; soit qu'il y eût des chaises de poste en Palestine ou non. — Et d'après ma façon de penser, ce devroit être une roue de charrette mal graissée, criant à chaque pas, et gravissant lentement les montagnes dont ce pays étoit rempli. — Si jamais je deviens commentateur, je rapporterai les preuves de cette opinion.

J'aime les Pythagoriciens beaucoup plus que je n'ai jamais osé en convenir avec ma chère Jenny. — J'aime leur χωρισμὸν' ἀπὸ τȣ̃ Σώματος, εἰς' τὸ καλῶς φιλοσοφεῖν. *Commencez par vous séparer de ce corps terrestre, si vous voulez apprendre à raisonner.*

C'est notre corps en effet qui nuit à notre raison. Nous sommes dominés par les humeurs qui nous composent; — entraînés d'un côté ou de l'autre, comme nous l'avons été l'évêque Hall et moi, en raison de notre fibre trop lâche ou trop tendue. — Nos sens partagent l'empire avec la raison. La mesure du ciel même n'est que la mesure de nos appétits; et nous nous créons un paradis d'après la grossiéreté de nos desirs.

Mais, en cette occasion, qui de l'évêque ou de moi pensez-vous qui ait tort? —

« Vous, certainement, dit-elle, d'aller déranger toute une maison à l'heure qu'il est. »

CHAPITRE XCIII.

Traité de l'âme.

MA charmante hôtesse ignoroit que j'eusse fait le vœu de ne me faire faire la barbe que lorsque je serois rendu à Paris. —

Mais je hais de faire des mystères *pour rien*. — Je laisse cette froide circonspection à ces petites ames, d'après lesquelles Leissius (lib. 13, *de moribus divinis*, cap. 24) a fait son calcul, dans lequel il avance qu'un mille cube d'Allemagne seroit assez vaste, et même de reste, pour contenir huit cents millions d'ames, ne faisant monter qu'à ce nombre la plus grande quantité possible des ames damnées et à damner, depuis la chute d'Adam jusqu'à la fin du monde.

Je ne sais d'où il avoit puisé ce second calcul, — à moins qu'il ne se fût fondé sur la bonté paternelle de Dieu. — Je suis bien plus en peine de savoir ce qui se passoit dans la tête de François de Ribéira, qui prétendoit que, pour contenir tous les damnés,

il ne faudroit pas moins d'un ou de deux cents mille carrés d'Italie. — Il avoit sans doute travaillé d'après ces anciennes ames romaines qu'il avoit trouvées dans ses lectures. Il n'avoit pas fait réflexion que, par une pente graduelle et insensible, dans le cours de dix-huit cents ans, les ames devoient nécessairement s'être rétrécies assez, pour être réduites à peu de chose dans le temps où il écrivoit.

Au temps de Leissius, qui paroît avoir eu l'imagination moins vive, elles étoient aussi petites qu'on puisse l'imaginer. —

Elles sont encore diminuées aujourd'hui, et l'hiver prochain nous trouverons qu'elles auront encore perdu quelque chose. — Tellement que si nous allons toujours de peu à moins, et de moins à rien, — je n'hésite pas d'affirmer que, d'ici à un demi-siècle, nous n'aurons plus d'ame du tout. — Mais si, comme je le crains, la foi de Jésus-Christ ne dure guère au-delà, il sera assez avantageux pour celles-là, comme pour celles-ci, de finir en même-temps.

— Béni soit Jupiter! et bénis tous les autres dieux et déesses de la fable! ils vont tous reparoître sur la scène, sans oublier le dieu des jardins. — O le bon temps! — Mais

où suis-je ? Et à quelle téméraire licence osé-je me livrer ? Moi, moi qui ai si peu de jours à espérer, et qui ne puis vivre que dans l'avenir que j'emprunte de mon imagination ! — Reviens à toi, pauvre Shandy, et sois sage une fois, si tu le peux.

Fin du Tome troisième.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table du Tome troisième.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
LAURENT STERNE.

TOME QUATRIÈME.

Ce volume contient

La quatrième partie des Opinions de Tristram Shandy.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

LAURENT STERNE.

NOUVELLE ÉDITION AVEC XVI GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

AN XI. — 1803.

Tom. IV. pag. 1.



Mißbach del.t ... sculp.t

VIE
ET OPINIONS
DE
TRISTRAM SHANDY.

CHAPITRE PREMIER.

Le pauvre et son chien.

DÉTESTANT, comme je l'ai dit, de faire des mystères pour rien, je dis mon secret au postillon, dès que nous eumes quitté le pavé. Il répondit à ma confiance, en appuyant un grand coup de fouet à ses chevaux : si bien qu'au grand trot de son limonier (son porteur galopant sur trois jambes), nous gagnâmes en assez peu de temps *Ailly-le-haut-Clocher*, ville jadis fameuse par les plus beaux carillons du monde. — Mais nous la traversâmes sans musique ; tous les carillons étant dérangés, non-seulement là, mais bien encore ailleurs.

Faisant donc toute la diligence possible, d'*Ailly-le-haut-Clocher*, je gagnai *Flixcourt* ;

de *Flixcourt*, *Péquigny*, puis enfin *Amiens*, — Amiens, où la belle Jeanneton avoit fait son apprentissage, mais où Jeanneton n'étoit plus, et où par conséquent rien n'étoit digne de m'arrêter. —

Mais en arrivant à la poste, on détela ma chaise, et l'on établit mes brancards sur des tréteaux. — Quelle est cette mode, dis-je? prétend-on par-là me faire aller plus vîte? — J'appris que le courrier d'une berline qui alloit arriver, avoit retenu tous les chevaux, et que je ne pourrois partir qu'après que les miens auroient mangé l'avoine.

« Mais si monsieur veut descendre en attendant? » —

Monsieur préféra de rester dans sa chaise. — Mais pour l'amour de Dieu, garçon, qu'on se dépêche. — . . . .
. . . .

Je n'ai rien, mon bon-homme, lui dis-je. — C'étoit à un vieillard couvert de haillons, qui s'étoit avancé jusqu'à deux pas de la portière, son bonnet de laine rouge à la main. — Son geste et ses yeux demandoient, sa bouche ne parloit pas. — Il avoit un chien qui tenoit, ainsi que son maître, ses yeux fixés sur moi, et qui sembloit aussi solliciter ma charité. —

Je n'ai rien, dis-je une seconde fois. — C'étoit à-la-fois un mensonge et un acte de dureté. — Je rougis de l'avoir dit. — Mais, pensai-je en moi-même, ces pauvres sont si importuns! — Celui-là ne le fut pas. — Dieu vous conserve, dit-il; — et il se retira humblement.

Ho-hé, ho-hé! — vîte — les chevaux. — C'étoit la berline qui venoit d'arriver. Les postillons coururent. Le bon vieillard et son chien s'approchèrent, n'obtinrent rien, et se retirèrent sans murmure.

Celui qui vient d'avoir un tort, seroit fâché de rencontrer quelqu'un qui, à sa place, ne l'auroit pas eu. Si les voyageurs de la berline eussent donné au pauvre, je crois que j'en aurois senti quelque peine. — Après tout, dis-je, ces gens-là sont plus riches que moi; et puisque .... Bon Dieu! m'écriai-je, leur dureté excuseroit-elle la mienne?

Cette réflexion me mit mal avec moi-même. — Je cherchai des yeux le pauvre, comme si j'eusse voulu le rappeller. — Il s'étoit assis sur un banc de pierre, son chien vis-à-vis de lui, et la tête appuyée entre les genoux de son maître, qui le flattoit de la main, sans lever les yeux de mon côté.

Sur le même banc je vis un soldat, que

ses souliers poudreux annonçoient pour un voyageur. Il avoit posé son havresac sur le banc, entre le pauvre et lui, et par-dessus son havresac il avoit mis son épée et son chapeau. — Il s'essuyoit le front avec la main, et paroissoit reprendre haleine pour continuer sa route. — Son chien (car il avoit aussi son chien) étoit assis par terre à côté de lui, regardant les passans d'un air fier.

Ce second chien me fit mieux remarquer le premier, qui étoit noir, fort laid et à moitié pelé; et je m'étonnois que le vieillard, réduit à la dernière misère, voulût ainsi partager avec lui une subsistance rare et souvent incertaine. — L'air dont ils se regardoient tous deux, m'éclaira sur-le-champ. — «O de tous les animaux le plus aimable et le plus justement aimé, m'écriai-je en moi-même! —C'est toi qui es le compagnon de l'homme, —son ami, — son frère. — Toi seul lui restes fidèle dans le malheur! — Toi seul ne dédaignes pas le pauvre. . . . . Si l'habitude de vivre auprès du riche ne t'a pas corrompu! — Ce bon vieillard méprisé, délaissé, rebuté par le monde entier, trouve en toi un ami qui l'accueille, et qui lui sourit: — et sur le lit de paille qu'il partage avec toi, sa misère lui paroît moins affreuse, il n'est pas

seul au monde tant que lui restes encore. »

En ce moment une glace de la berline se baissa, et il en tomba quelques débris de viandes froides, avec lesquelles les voyageurs venoient de déjeûner. Les deux chiens s'élancèrent. — La berline partit : un seul chien fut écrasé. — C'étoit celui du pauvre.

Le chien jetta un cri, — ce fut le dernier. Son maître s'étoit précipité sur lui. — Son maître dans le plus sombre désespoir! Il ne pleuroit point. Hélas! il ne pouvoit pleurer. — Mon bon-homme, lui criai-je. — Il retourna douloureusement la tête. Je lui jettai un écu de six francs. — L'écu roula à côté de lui sans qu'il s'en mît en peine. Il ne me remercia que par un mouvement de tête affectueux; et il reprit son chien dans ses bras. — Hélas! son chien étoit mort. —

« Mon ami, dit le soldat, en lui tendant la main, avec les six francs qu'il avoit ramassés, — ce brave gentilhomme Anglois vous a donné de l'argent. Il est bienheureux! Il est riche! — Mais tout le monde ne l'est pas. — Je n'ai qu'un chien; vous avez perdu le vôtre; — celui-ci est à vous. » — En même-temps il attacha son chien avec une petite corde qu'il mit dans la main du pauvre, et il s'éloigna aussi-tôt.

O monsieur le soldat, s'écria le bon vieillard en lui tendant les bras ! — Le soldat s'éloignoit toujours, laissant le pauvre dans l'extase de la surprise et de la reconnoissance.

Mais les bénédictions du pauvre, mais les miennes le suivront par tout. — Brave et galant homme, m'écriai-je ! Eh ! qui suis-je auprès de toi ? Je n'ai donné à ce malheureux que de l'argent : tu viens de lui rendre un ami. —

Mais, ô ciel ! suis-je confiné à Amiens pour le reste de ma vie ? Le sommeil me gagne. — Oh ! garçon ! — Le garçon amenoit mes chevaux.

CHAPITRE II.

Sommeil dérangé.

DANS cette multitude de petits chagrins auxquels un voyageur est sans cesse exposé, il en est un plus pénible à mon gré que tous les autres ; et celui-là, à moins que n'ayez un courrier qui vous précède, je vous défie de l'éviter. — Et quel est ce chagrin ? — Le voici.

C'est que — fussiez-vous dans la disposition la plus heureuse pour dormir ; — cou-

russiez-vous dans le plus beau pays, — sur la plus belle route, — et dans la voiture la plus douce possible; — fussiez-vous assuré de pouvoir dormir l'espace de vingt lieues sans ouvrir l'œil une seule fois : — bien plus — vous fût-il démontré aussi clairement qu'une proposition d'Euclide, que vous seriez, à tous égards, aussi bien, et peut-être mieux endormi qu'éveillé; — l'obligation de payer, qui revient à chaque poste, et la nécessité de fouiller dans votre poche, pour en tirer, sou par sou, trois livres quinze sous, sans compter les guides, — s'opposent tellement à l'envie que vous auriez, que (quand il iroit du salut de votre ame) il vous est impossible de dormir plus de deux lieues de suite, ou de trois tout au plus, en supposant qu'il y ait poste et demie.

« Parbleu! dis-je, je vois un moyen. Je mettrai la somme précise dans un morceau de papier, et je la tiendrai dans ma main pendant tout le chemin ». — Là-dessus, je m'arrangerai pour dormir. — « Je n'aurai, dis-je, autre chose à faire qu'à glisser doucement mon argent dans le chapeau du postillon, sans proférer un seul mot. »

Bon! — Il lui faut deux sous de plus pour boire! — Ou bien il y a une pièce de douze

sous du temps de Louis XIV, qui ne passera pas. — Ou bien, il y a une livre et quelques sous, que *Monsieur* redoit de la dernière poste, et que *Monsieur* a oublié. — On ne sauroit disputer en dormant, et cette altercation vous réveille. — Cependant, on peut encore retrouver son sommeil; la partie animale peut peser sur la partie intellectuelle, et il y a moyen de revenir de cette secousse.—

— Mais quoi encore? — Ciel! vous n'avez payé que pour une poste, tandis qu'il y a poste et demie! Cela vous oblige à sortir votre livre de poste, — et l'impression en est si petite, qu'il faut bien ouvrir les yeux, que vous le vouliez ou non. Alors monsieur le curé vous offre une prise de tabac, — un pauvre soldat vous montre sa jambe estropiée, — un P. Laurent vous présente sa bourse, et vous expose la misère de son couvent. — Ou bien la prêtresse de la citerne veut arroser vos roues; — elles n'en ont que faire, — mais elle jette l'eau sur les roues de derrière, et jure sur sa prêtrise que le feu alloit y prendre. — Un pauvre homme qui a tous ces points à discuter et à considérer dans son esprit, réveille malgré lui toutes ses facultés intellectuelles, — et qu'il retrouve ensuite son sommeil, s'il le peut!

Sans un accident de cette espèce qui m'arriva, je passois tout de bout à Chantilly sans voir les écuries. —

Mais le postillon, affirmant d'abord, et osant ensuite me soutenir en face, que la pièce de deux sous n'étoit pas bien marquée, — j'ouvris les yeux pour m'en assurer : — et voyant la marque aussi clairement que son nez, je sautai de ma chaise tout en colère, et je visitai Chantilly malgré moi.

Je n'avois plus que trois postes et demie à faire. Mais je suis convaincu que le meilleur principe en voyageant, c'est de faire diligence. Or, un homme de cette humeur trouve peu d'objets sur sa route dignes de le détourner, et il ne s'arrête guère. — C'est ce qui fit que je passai tout au travers de Saint-Denis, sans retourner seulement la tête du côté de l'abbaye. — Tous les diamans que l'on y montre sont faux. Ce trésor si vanté n'est rempli que d'oripeaux ridicules : et je ne donnerois pas trois sous de tout ce qu'il renferme, si ce n'est de la lanterne de Judas. — Encore est-ce, parce qu'il fait nuit, et qu'elle pourroit m'éclairer en entrant à Paris.

CHAPITRE III.

Entrée à Paris.

CLIC-CLAC — clic-clac — clic-clac. Voilà donc Paris, dis-je, en ouvrant de grands yeux ! — C'est-là Paris ! — diable ! Paris, m'écriai-je, répétant le nom une troisième fois !

La première, la plus belle, la plus brillante.... Les rues sont pourtant bien sales. —

Mais je suppose qu'elles n'en sont pas moins belles.

Clic-clac — clic-clac. — Quel train tu fais ! Comme s'il importoit à ces bonnes gens d'être avertis qu'un homme pâle et vêtu de noir a l'honneur d'entrer à Paris, vers les neuf heures du soir, conduit par un postillon en veste bleue avec des revers de calemande rouge ! — Clic-clac — clic-clac. — Je voudrois que ton fouet....

Mais c'est le génie de la nation : ainsi claque, claque à ton aise.

Ah ! personne ne cède le haut du pavé ! — Mais si le haut du pavé est le plus sale, fût-ce dans l'école même de la politesse, comment en agiroit-on autrement ? — Et je te prie, quand allume-t-on les lanternes ? —

Quoi! jamais dans les mois d'été! — Ah! c'est le temps des salades. On veut épargner l'huile.

Mais quel barbarie! Comment ce fier cocher à moustaches peut-il proférer de pareilles ordures contre ce cheval efflanqué qui ne sauroit se ranger! — Ne vois-tu pas, l'ami, que la rue est si misérablement étroite, qu'une brouette pourroit à peine y tourner? — Oh! dans la plus belle ville de l'univers, il n'y auroit pas de mal que les rues fussent un peu plus larges, et que l'on eût de quoi s'y échapper de droite ou de gauche.

Ciel! que de boutiques de traiteurs! Que de boutiques de perruquiers! — Il semble que tous les cuisiniers et barbiers de la terre se soient donné rendez-vous à Paris. Les premiers auront dit: les François aiment la bonne chère, — ils sont gourmands; — allons à Paris: nous y aurons un rang distingué.

Et comme la perruque fait l'homme, et que le perruquier fait la perruque, — *Sandis!* ont dit les barbiers, nous y serons encore mieux traités. — Nous aurons un rang au-dessus de vous. — Nous serons au moins capitouls. — Cadédis! nous porterons l'épée.

CHAPITRE IV.

Description de Paris.

JE ne sais si c'est la faute des François ou la nôtre, s'ils s'expliquent mal, ou si nous ne les comprenons pas bien. — Mais quand il nous disent que qui a vu Paris a tout vu, il m'est évident qu'ils se trompent. — Du moins, s'ils entendent parler de ce qu'on voit à la lueur des lanternes. — Car on ne voit rien.

En plein jour la chose est différente.

Paris est percé de mille à douze cents rues. — Quand vous les aurez toutes suivies, quand vous aurez vu ses portes, ses ponts, ses places, ses statues ; quand vous aurez visité ses quatre palais et toutes ses églises, parmi lesquelles vous vous garderez d'oublier Saint-Roch et Saint-Sulpice, —

Alors vous aurez vu....

Mais que sert de vous le dire ? Lisez-le vous-même écrit en ces mots sur le portique du Louvre :

« *Non orbis gentem, non urbem gens habet ullam,*
» *Ulla parem.* » —

On peut le traduire ainsi pour l'intelligence du lecteur :

« Cette nation est unique parmi les nations ;
» Cette ville est unique parmi les villes :
» Chanter et rire, — rire et mourir. » —

Il faut convenir que le François a une manière joviale de traiter tout ce qui est grand.

CHAPITRE V.

Départ de Paris.

EN prononçant le mot *jovial*, comme j'ai fait à la fin du dernier chapitre, j'ai réveillé en moi l'idée de Spléen. — Non par aucune analogie, ni par aucun ordre chronologique ou généalogique. — Je sais qu'il n'y a pas entre ces deux mots plus de rapport et de parenté, qu'entre le jour et la nuit, ou entre toutes autres choses antipathiques de leur nature. — Mais de même qu'un habile politique tâche d'entretenir une heureuse harmonie parmi les hommes, ainsi un habile écrivain travaille à rapprocher les mots les plus opposés, pouvant à tout moment se trouver dans le cas de les employer ensemble.

Ainsi donc, à tout événement, après avoir parlé de l'humeur joviale des François, j'écris ici en gros caractères :

SPLÉEN.

En partant de Chantilly, j'ai déclaré que le meilleur principe en voyageant étoit de faire diligence ; — mais ceci est purement une affaire d'opinion, et je n'ai prétendu ramener personne à mon sentiment. — D'ailleurs, l'expérience me manquoit alors, et je ne savois pas tous les inconvéniens qu'il y avoit à aller si grand train. — Aujourd'hui j'abandonne mon système, et le laisse à qui voudra le prendre. — Il a dérangé ma digestion, et m'a valu une diarrhée bilieuse, qui m'a ramené au triste état d'où j'étois à peine sorti. — C'est pour le coup que je décampe, et que je me sauve sur les bords de la Garonne. —

Quant à ces gens-ci, à leur génie, — à leurs manières, — à leurs coutumes, leurs lois, — leur religion, leur gouvernement, — leurs manufactures, — leur commerce, — leurs finances, leurs ressources et les ressorts cachés qui les font mouvoir, — quoique j'aie passé deux jours et trois nuits parmi eux, quoique j'aie étudié et médité cette matière

avec toute l'attention dont je suis capable, — n'attendez pas que je vous en dise un seul mot.

— Allons, allons ! Il faut que je parte. — La route est pavée, — les postes sont courtes, les jours sont longs, — il n'est pas plus de midi : — je serai à Fontainebleau avant le roi.—

Mais, Monsieur, est-ce que le roi va à Fontainebleau ? — Non pas que je sache.

CHAPITRE VI.

Comment m'y prendre ?

S'il existe dans le monde une plainte absurde et ridicule, surtout dans la bouche d'un voyageur, c'est celle que j'entends faire tous les jours, que la poste ne va pas en France aussi vîte qu'en Angleterre : — tandis que, tout bien considéré, elle y va beaucoup plus vîte. — En effet, si l'on calcule la pesanteur des voitures françoises, avec l'énorme quantité des bagages dont on les charge dessus, devant et derrière, — si l'on considère ensuite les petites haridelles qui les traînent, et le peu que ces haridelles ont à manger, — il y a de quoi s'étonner que l'on avance de quelques pas.

Le traitement des chevaux en France est indigne d'un peuple chrétien, et pour moi, il m'est démontré qu'un cheval de poste de ce pays-là ne seroit pas en état de faire un pas, sans la vertu toute-puissante de deux mots énergiques, qu'on ne cesse de lui répéter avec une complaisance infatigable. — Il trouve dans ces deux mots autant de substance que dans un picotin d'avoine. — Enfin, c'est une ressource précieuse, et une ressource qui ne coûte rien. — C'est pour cela même, que je meurs d'envie de l'apprendre au lecteur.

— Mais c'est ici la question. — Quand on donne une recette, elle doit être claire et intelligible ; autrement elle est inutile. Et cependant si je m'exprime trop au naturel, je m'expose à être déchiré à belles dents dans le public, par ceux mêmes d'entre les gens d'église qui pourroient en avoir ri entre leurs rideaux.

— Comment m'y prendre ? — C'est en vain que j'y songe. — Mon imagination ne me fournit rien. — Comment glisser sur la prononciation de deux mots si étranges ? Comment les amener de manière à ce que le lecteur n'en perde rien, et de manière, en même-

même-temps, à ce que l'oreille la plus délicate n'en soit pas blessée? —

Ma plume m'entraîne, — mon encre me brûle les doigts; — je vais essayer. Et ensuite.... Ensuite! je crains qu'il n'arrive pis. Je crains que l'encre ne brûle le papier.

— Non. — Je n'oserai jamais. —

Mais si vous désirez de savoir comment l'abbesse des Andouillettes et une novice de son couvent se tirèrent d'affaire en semblable rencontre, — promettez-moi seulement un peu d'indulgence, et je vous la raconterai sans le moindre scrupule.

CHAPITRE VII.

Histoire de l'abbesse des Andouillettes.

L'ABBESSE des Andouillettes, dont le couvent est situé dans ces montagnes qui séparent la Bourgogne de la Savoie, comme on peut le voir dans les nouvelles cartes de l'académie des sciences de Paris, — l'abbesse des Andouillettes se trouvoit en danger d'un anchylose au genou, la sinovie s'en étant desséchée par son assiduité à de trop longues matines.

Vainement elle avoit tenté tous les re-

mèdes. — Premièrement des prières et des actions de graces à Dieu. — Puis des neuvaines, d'abord à tous les saints indistinctement, ensuite à chaque saint dont le genou avoit été anchylosé avant le sien. — Les neuvaines n'opérant pas, elle avoit eu recours à toutes les reliques du couvent, et principalement à l'os de la cuisse du boiteux de Lystra. — On appliquoit tour à tour chaque relique sur le mal; on passoit dessus le rosaire en croix, et enveloppoit le tout avec le voile de madame, qui se mettoit au lit dans ce saint appareil.

Enfin, lasse de tant d'essais inutiles, madame s'étoit livré au bras séculier. — Il falloit voir combien d'huiles et de graisses émollientes, — combien de fomentations adoucissantes et résolutives, — combien de frictions anodines! — Tantôt des cataplasmes de mauve, de guimauve et de bonhenry, auxquels on ajoutoit des oignons de lys et du sénégré; — tantôt la vapeur de certains bois, dont on dirigeoit la fumée sur la cuisse de madame, qui tenoit dessus son scapulaire en croix; — tantôt enfin des décoctions de chicorée sauvage, de cresson d'eau, de cerfeuil, de cochléaria et de myrrhe. —

Mais tous les remèdes furent sans effet,

et la faculté décida enfin que l'on essayeroit des eaux thermales de Bourbon. — On obtint au préalable du révérend père visiteur les permissions nécessaires, et tout fut ordonné pour le voyage.

Marguerite, novice d'environ dix-sept ans, qui, pour avoir trempé son doigt trop fréquemment dans les cataplasmes bouillans de madame l'abbesse, avoit gagné un mal d'aventure, Marguerite, dis-je, avoit inspiré tant d'intérêt que, sans s'inquiéter d'une vieille religieuse perdue de sciatique, et que les bains de Bourbon auroient peut-être guérie radicalement, la petite novice fut choisie pour compagne de voyage.

Une vieille calèche, doublée de velours d'Utrecht verd, et appartenant à madame l'abbesse, revit le soleil après vingt ans d'obscurité. — Le jardinier du couvent fut créé muletier, et fit sortir les deux vieilles mules pour leur rogner les crins de la queue. — Deux sœurs converses s'employèrent l'une à reprendre les trous de la doublure, l'autre à recoudre les bords du galon jaune que la dent du temps avoit rongés. — Le garçon jardinier repassa le chapeau du muletier dans de la lie de vin chaud; — et un tailleur versé dans le plein-chant, s'assit sous un

auvent, en face de l'abbaye, pour assortir quatre douzaines de sonnettes pour les harnois, sifflant un air à chaque sonnette, à mesure qu'il l'attachoit avec une courroie.

Le maréchal et le charron des Andouillettes tinrent conseil sur les roues, et dès le lendemain à sept heures du matin, tout fut réparé, tout se trouva prêt, et fut rendu à la porte du couvent. — Deux files de malheureux y étoient rassemblées une heure auparavant.

L'abbesse des Andouillettes, soutenue par Marguerite, sa novice, s'avança lentement vers la calèche, toutes deux vêtues en blanc, avec leurs rosaires noirs pendant sur leur poitrine.

Il y avoit dans ce contraste de couleurs, je ne sais quoi de modeste et de solemnel.

Elles montèrent dans la calèche. — Les religieuses, dans le même uniforme (doux emblême de l'innocence!) se tinrent à leurs fenêtres, et quand l'abbesse et Marguerite levèrent les yeux sur elles, chacune, la pauvre religieuse à la sciatique exceptée, — chacune relevant le bout de son voile avec sa main de lys, envoya le dernier baiser et le dernier adieu. — La bonne abbesse et Marguerite croisèrent saintement leurs mains sur leur poitrine, — levèrent les yeux au ciel, — les

portèrent sur les religieuses, — et ce double regard vouloit dire : *Dieu vous bénisse, mes chères sœurs !*

Je déclare que cette histoire m'intéresse. — J'aurois voulu être là. —

Le jardinier, que désormais j'appellerai muletier, étoit un bon compagnon trapu, carré, de joyeuse humeur, aimant à jaser, et surtout à boire. — Les *pourquoi* et les *comment* de la vie ne le troubloient nullement. — Il avoit sacrifié un mois de ses gages pour se procurer un outre, ou tonneau de cuir qu'il avoit rempli du meilleur vin de l'endroit, placé derrière la calèche, et couvert d'une grosse casaque brune, pour le garantir du soleil.

Le fouet résonne, — les mules s'ébranlent, — on part, — on est parti. —

Il faisoit chaud. — Le muletier qui ne craignoit pas de se fatiguer, alloit et venoit sans cesse autour de la voiture, rarement sur sa mule, et presque toujours à pied. — Il avoit à combattre l'occasion et le penchant. — Il n'en falloit pas tant pour le faire succomber. — Bref, il tomba si souvent sur l'arrière-garde des équipages, il fit tant d'allées et de venues, qu'avant la moitié de la journée tout

le vin de l'outre s'étoit enfui, sans qu'il s'en fût perdu une seule goutte.

L'homme est un animal d'habitude. — Il avoit fait tout le jour une chaleur étouffante; — la soirée étoit délicieuse, — le vin du pays excellent. Le côteau de Bourgogne qui le produisoit étoit escarpé. — Au pied de ce côteau, à la porte d'une cabane fraîche, pendoit un petit bouchon séduisant, dont la vue réveilloit le désir. — A travers le feuillage murmuroit un doux bruit qui sembloit dire: *Venez, venez beau muletier. Muletier altéré, entrez ici.*

Le muletier étoit enfant d'Adam. Ce seul mot le désigne assez. — Il donna un bon coup de fouet à chacune de ses mules, en regardant l'abbesse et Marguerite, comme pour leur dire me voilà. — Il donna un second coup de fouet, comme pour dire à ses mules allez toujours. — Et s'échappant par derrière, il se glissa dans le cabaret qui étoit au pied de la montagne.

Le muletier, tel que je l'ai dépeint, étoit un bon vivant, sans soucis, sans affaires, songeant peu au lendemain, et ne se souciant guère de ce qui avoit été avant lui, ou de ce qui seroit après. — Pourvu qu'il eût avec du vin, un visage à qui parler, il étoit

content. — Il entra aussi-tôt en conversation; et tout en buvant chopine, il se mit à raconter à l'aubergiste comme quoi il étoit jardinier en chef du couvent des Andouillettes, etc. — et comment, par amitié pour madame l'abbesse et pour mademoiselle Marguerite, laquelle n'étoit encore qu'à son noviciat, il les avoit amenées depuis les frontières de la Savoie. — Comment madame avoit gagné une enflure au genou par l'excès de sa dévotion; — et comment, lui jardinier, avoit fourni une légion d'herbes pour adoucir cette tumeur; mais le tout en vain; — et que, si les eaux de Bourbon ne guérissoient pas cette jambe, madame pourroit bien boiter de l'autre avant qu'il fût peu. —

Tandis que le muletier brochoit ainsi son histoire, il en oublioit l'héroïne, — et avec elle, la petite novice, — et avec la novice, les deux mules; ce qui étoit pis que tout le reste.

Or, les mules sont des animaux qui n'ont pas été assez bien traités par leurs parens, pour se croire tenues à la reconnoissance envers le public. — Privées d'une faculté commune aux hommes, aux femmes et aux autres bêtes, ne pouvant s'acquitter envers la nature, ni se rendre utiles aux générations

à venir, — elles servent la générations présente du pis qu'elles peuvent; allant, venant, traînant, montant, descendant, plus souvent à leur fantaisie qu'à celle de leur conducteur. — C'est ce que les philosophes et les moralistes n'ont jamais bien considéré; et comment le pauvre muletier, du fond de son cabaret, s'en seroit-il douté? — Il n'y songea pas le moins du monde. — Mais il est temps que nous y songions pour lui. Laissons-le donc au milieu de son élément, le plus heureux et le plus insouciant des mortels; et occupons-nous un moment des mules, de l'abbesse et de la douce Marguerite.

Par la vertu des deux derniers coups de fouet, les deux mules suivant tranquillement leur chemin, avoient à-peu-près atteint la moitié de la montagne, quand la plus âgée, qui étoit maligne comme un vieux diable, jetant un coup-d'œil par derrière au bout d'un angle, n'aperçut point de muletier.

« Par ma figue, dit-elle en jurant, je n'irai pas plus loin. — Et si je fais un pas de plus, dit l'autre, je consens qu'il fasse un tambour de ma peau. — »

Les deux mules s'arrêtèrent d'un commun accord. —

CHAPITRE VIII.

Suite de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes.

« ALLONS, allons, dit l'abbesse. — Hue ! hue ! cria Marguerite. —

K't—K't—K't—dit l'abbesse. —

Dia-hue ! — Dia-hue ! dit Marguerite, avançant ses douces lèvres, et les ramassant en plis comme une bourse. —

Pan-pan-pan ! s'écria l'abbesse des Andouillettes, en frappant du bout de sa canne à pomme d'or contre le fond de la calèche. »—

La vieille mule fit un pet.

CHAPITRE IX.

Suite de l'Histoire de l'Abbesse des Andouillettes.

« NOUS sommes perdues, mon enfant, dit l'abbesse à Marguerite. — Nous passerons la nuit ici. — Nous serons volées. — Nous serons violées. —

Oh ! dit Marguerite, il est très-sûr que nous serons violées. —

Sainte Marie, s'écria l'abbesse, (sans ajouter l'interjection ô,) eh! qu'étoit-ce qu'un anchylose! Pourquoi ai-je quitté le couvent des Andouillettes? — Vierge sainte, pourquoi n'as-tu pas permis que ta servante descendît impollue dans la tombe? —

O mon doigt, mon doigt! s'écria Marguerite, prenant feu au mot de servante! — Pourquoi ne me suis-je pas contentée de le fourrer ici et là, et enfin par tout ailleurs que dans ce défilé? —

Défilé, mon enfant, s'écria l'abbesse! —

Défilé, ma chère mère, dit la novice. —

« La frayeur leur avoit tourné la tête. L'une ne savoit ce qu'elle disoit, ni l'autre ce qu'elle répondoit.

« O ma virginité, ma virginité, s'écrioit l'abbesse! —

Virginité — ginité, disoit la novice en sanglottant. — »

CHAPITRE X.

Suite de l'Histoire de l'Abbesse des Andouillettes.

« Ma chère mère, dit enfin la novice revenant un peu à elle, — on m'a parlé de deux certains mots, qui sont d'une énergie toute puissante. Par leur vertu, il n'est point de cheval, d'âne, ni de mulet, qui, bon gré, malgré, n'escalade la plus haute montagne. Quelque rétif, quelque obstiné qu'il soit, à peine les a-t-il entendus, qu'il obéit. — Ce sont des mots magiques, s'écria l'abbesse saisie d'horreur. — Non, dit froidement Marguerite; mais ce sont des mots que l'on ne sauroit prononcer sans péché. — Quels sont-ils, dit l'abbesse en l'interrompant? — Ils sont criminels au plus haut degré, répondit Marguerite; ce sont des péchés mortels : — si nous sommes violées, et que nous mourions sans avoir reçu l'absolution de ces deux vilains mots, c'est fait de nous. — Mais, dit l'abbesse des Andouillettes, ne pouvez-vous me les dire? — Oh! ma chère mère, dit la novice, il est impossible de les prononcer. — Il y auroit de quoi faire monter au visage

tout le sang que l'on auroit dans le corps. — Mais au moins, dit l'abbesse, vous pouvez bien me les glisser dans l'oreille. » —

Dieu tout-puissant ! n'as-tu pas quelque ange gardien que tu puisses envoyer dans ce cabaret au bas de la montagne ? Tous tes esprits généreux et bienfaisans sont-ils occupés ? N'est-il dans la nature aucun agent que tu puisses employer ? aucun frisson qui, se glissant le long de l'artère qui le conduiroit au cœur, iroit réveiller le muletier qui s'oublie au milieu des pots ? — Nul doux instrument ne lui rappellera t-il l'idée de l'abbesse, de Marguerite, et de leurs rosaires noirs ? —

Eveille, éveille-toi, muletier ! — Mais il est trop tard ; les horribles mots sont prononcés.

Jeune et belle lectrice, vous brûlez de les apprendre ! — Mais comment oserai-je vous les dire ? — O vous ! muse chaste, qui savez parler de toutes les choses existantes sans souiller vos lèvres, instruisez-moi, secourez-moi.

CHAPITRE XI.

Fin de l'Histoire de l'Abbesse des Andouillettes.

« TOUS les péchés quelconques, dit l'abbesse, (devenue casuiste par la détresse où elle se trouvoit) — tous les péchés, ma chère fille, sont partagés en deux classes; mortels et véniels. — Telle est la division établie par le saint directeur de notre couvent; et il n'y en a pas d'autre. — Or, un péché véniel étant déjà par lui-même le plus léger et le moindre de tous, — il est certain que si vous le séparez en deux, prenant une moitié et laissant l'autre, — ou si vous le partagez à l'amiable entre une autre personne et vous, — ce péché, qui étoit déjà peu de chose, se réduira bientôt à rien. »

« Or, je ne vois aucun péché à dire *bou* cent fois, mille fois de suite; de même qu'il n'y a rien de malhonnête à prononcer la seconde syllabe isolée, fût-ce depuis les matines jusqu'aux vêpres. — Ainsi, ma chère fille, continua l'abbesse des Andouillettes, je dirai *bou*, tu me répondras, je reprendrai; et ainsi de suite alternativement. — Et comme il n'y

a pas plus de mal à dire *fou* qu'à dire *bou*, — tu entonneras *fou*, et moi j'acheverai le mot en guise de *répons*, comme aux versets de nos complies. — » — L'abbesse toussa, donna le ton, Marguerite suivit; et il en résulta le plus étrange *duo* dont les fastes monastiques aient jamais fait mention.

« Bou — bou — bou — bou, disoit l'abesse. » —

Il n'est personne un peu instruite qui ne sache ce que répondoit Marguerite.

« Fou — fou — fou — fou, disoit Marguerite. » —

Je lis dans vos yeux, mademoiselle, qu'au besoin vous auriez pu achever le mot pour l'abbesse.

A peine l'abbesse et Marguerite eurent-elles commencé leur psalmodie, que les deux mules, croyant reconnoître une musique qui leur étoit familière, remuèrent la queue, mais sans avancer d'un pas. — La recette opère, dit la novice. — Il faut recommencer dit l'abbesse; — et le *duo* reprit . . . .
. . . .

— *L'abbesse* — b — b — b — b —

— *Marguerite* g — g — g — g —

« Plus vîte, dit Marguerite. »

— *Marguerite* — f — f — f — f

— *L'abbesse* — t — t — t — t.

« Plus vîte encore, dit Marguerite ; — f-f-f-f-f. »

— *L'Abbesse*-t-t-t-t-t.

« Encore plus vîte, — *prestissimò*, ma chère mère. . . . . O ciel ! je n'en puis plus, dit l'abbesse toute essoufflée. Le Seigneur ait pitié de nous ! — les maudites bêtes ne nous entendent pas, dit Marguerite en soupirant. — Mais le diable nous a entendues, dit l'abbesse des Andouillettes. »

CHAPITRE XII.

Ballet.

Bon Dieu ! quelle étendue de pays j'ai parcourue ! de combien de degrés je me suis rapproché d'un soleil plus chaud ! — que de belles villes j'ai traversées, — pendant le temps, madame, que vous avez mis à lire et à commenter cette histoire ! J'ai vu Fontainebleau, Sens, Joigny, Auxerre ; — et Dijon, capitale de la Bourgogne, et Châlons sur Saône, et Mâcon, capitale du Mâconais, et peut-être vingt autres villes et villages qui se trouvent sur la route de Paris à Lyon ; — mais je ne suis plus en état de vous en parler,

que des villes de la lune. — Ainsi, quelque chose que je fasse, voilà un chapitre, et peut-être deux entièrement perdus.

« — Sans mentir, Tristram, votre histoire des Andouillettes est originale. » —

Ajoutez, madame, qu'elle a distrait votre attention pour ce qui va suivre. — Si c'eût été quelque pieuse méditation sur la croix, — quelque traité sur la paix, l'humilité, la religion chrétienne, — si j'avois écrit sur le mépris des choses terrestres, sur l'aliment céleste de l'ame, ce pain des élus et des sages, cette sainteté, cette contemplation, dont l'esprit de l'homme, une fois séparé de son corps, doit se nourrir à jamais; — je conçois, madame, que vous m'auriez vu finir, avec plus de plaisir, et recommencer avec plus d'intérêt.

Au lieu que cette abbesse. . . . . Je voudrois n'en avoir jamais parlé. — Mais le mal est fait; et comme je n'efface jamais rien, voyons si je trouverai quelque expédient pour vous ôter cette idée de la tête . . . . .

. . . .

. . . .

— Avec votre permission, madame, . . . je crains que vous ne soyiez assise dessus. —

C'est

C'est mon bonnet et ma marotte que je cherche. —

« Votre marotte, Tristram ! — il y a plus d'une heure que vous la tenez. » —

Oui ! — en ce cas, madame, laissez-moi faire deux ou trois cabrioles, danser la *fricassée*, et chanter *lanturlu ;* — et je reviens à vous plus sage et plus posé que jamais.

CHAPITRE XIII.

Auxerre.

TOUT ce qu'il y a à vous dire sur Fontainebleau, en cas que vous le demandiez, c'est qu'il est situé au milieu d'une vaste forêt, à quinze lieues au sud de Paris. — La ville a un certain air de grandeur ; le château est antique et noble. — Le roi a coutume d'y passer les automnes avec toute sa cour, pour le plaisir de la chasse. Là, tout Anglois d'une certaine façon, et surtout, milord, s'il est fait comme vous (pourvu qu'il ait deux ou trois coureurs) peut prendre sa part de ce divertissement, avec la seule attention de ne pas courir plus vîte que le roi.

Il y a pourtant deux raisons pour que vous ne répétiez pas bien haut ce que je viens de vous dire.

L'une, c'est que cela pourroit faire renchérir les chevaux de chasse en Angleterre. — L'autre, c'est qu'il n'y a pas un mot de vrai. Continuons. —

A l'égard de Sens, on peut l'expédier en un seul mot : *C'est un siége archiépiscopal.*

Quant à Joigny, je crois que le moins que l'on puisse en dire est le mieux.

Mais pour Auxerre ! — je pourrois en parler jusqu'à demain. Je n'en finirois pas si je voulois. — Lorsque je fis mon grand tour de l'Europe, sous la conduite de mon père, qui ne voulut s'en fier qu'à lui-même pour m'accompagner, et qui se fit suivre de mon oncle Tobie, de Trim et d'Obadiah, et de presque toute la famille, excepté de ma mère ; — nous nous arrêtâmes à Auxerre deux jours entiers. — « Mais, monsieur, pourquoi madame votre mère ne fut-elle pas du voyage ? — Monsieur, c'est qu'elle avoit entrepris de tricoter pour mon père un grand pantalon de laine grise, et qu'elle avoit à cœur d'achever sa tâche. » —

Mon père qui faisoit la sienne de tirer parti des choses les plus ingrates, et qui trouvoit partout à faire son profit, m'en a laissé de reste à dire sur Auxerre. — Dans tous ses voyages, mais principalement dans

celui dont je parle, il suivoit une route si différente de celles que tous les autres voyageurs avoient parcourues avant lui;—il voyoit les rois et les cours, et toute leur magnificence, sous un point de vue si original; — ses remarques sur les caractères, les mœurs et les coutumes des pays que nous traversions, étoient si opposées à celles de tous les autres hommes, et particulièrement à celles de mon oncle Tobie et du caporal, pour ne rien dire des miennes, — les hasards et les accidens qui nous arrivoient, ou que les systèmes et son opiniâtreté nous attiroient journellement, étoient d'un genre si varié, si étrange, si tragi-comique; — en un mot, l'ensemble de ses aventures et de ses réflexions, forme un tout si différent de tout ce qu'on a jamais vu dans aucun récit de voyageur, — que ce sera ma faute, et uniquement ma faute, si les voyages de mon père ne sont pas lus et relus par tout voyageur et tout amateur de voyages, tant qu'il y aura des voyages et des voyageurs.

Mais ce riche ballot ne doit pas s'ouvrir encore. Je ne veux en tirer que ce qui m'est nécessaire pour débrouiller le mystère de notre séjour à Auxerre.—Je vois l'impatience du lecteur, et je m'empresse de la satisfaire.

— « Frère Tobie, dit mon père, voulez-vous, en attendant le dîner, que nous allions voir ces messieurs dont monsieur Séguier a parlé avec tant d'éloge ? — J'irai voir qui vous voudrez, dit mon oncle Tobie, dont la complaisance étoit inépuisable. — Mais ces messieurs sont des momies, reprit mon père. — Est-il nécessaire de se raser, dit mon oncle Tobie ? — Non, parbleu ! frère, s'écria mon père, — au contraire, une longue barbe nous donnera un air de famille tout-à-fait convenable. — » Là-dessus nous nous mîmes en marche, mon oncle Tobie, appuyé sur le caporal, et formant l'arrière-garde, et nous nous acheminâmes vers l'abbaye de S.-Germain.

— « Tout ce que nous voyons, dit mon père au sacristain, qui étoit un jeune frère de l'ordre de St.-Benoît, est vraiment très-beau, et très-riche, et très-magnifique. — Mais ce n'est pas là le but de notre curiosité. Nous voudrions voir ces corps desquels monsieur Séguier a donné au public une description si exacte. »

Le moine s'inclina, et prenant dans la sacristie une torche consacrée à cet usage, il nous conduisit au tombeau de St.-Héréhald. — « Voici, dit le sacristain, en posant la

main sur la tombe, — voici un prince célèbre de la maison de Bavière, qui, sous les règnes successifs de Charlemagne, de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, jouit d'une grande autorité dans le gouvernement. Il contribua, plus que personne, à rétablir partout l'ordre et la discipline. — Il faut donc, dit mon oncle Tobie, qu'il ait été aussi grand dans le champ de Mars que dans le cabinet. C'étoit, à coup sûr, quelque preux et vaillant chevalier. — C'étoit un moine, dit le sacristain. »

Mon oncle Tobie et Trim se regardèrent pour chercher quelque consolation dans les yeux de l'un de l'autre; — ils n'en trouvèrent point. — Mon père frappa des deux mains sur ses cuisses; c'étoit son geste ordinaire quand il voyoit ou qu'il entendoit quelque chose de très-plaisant. — Il ne pouvoit souffrir les moines, ni tout ce qui y avoit rapport; mais la réponse du sacristain portant plus à-plomb sur mon oncle Tobie et sur Trim que sur lui, ce fut pour lui un triomphe relatif qui le mit de la plus belle humeur du monde.

— « Et comment, je vous prie, appelez-vous ce gentilhomme-ci, demanda mon père en riant? — Cette tombe, dit le jeune bénédictin, en baissant les yeux, contient les os

de *Ste.-Maxime*, qui vint de Ravenne exprès pour toucher le corps... — De *Ste.-Maxime*, dit mon père, coupant la parole au sacristain ! — Ce sont, ajouta mon père, les deux plus *grands* saints de tout le martyrologe. — Excusez-moi, dit le sacristain ; — c'étoit pour toucher les os de St.-Germain, fondateur de l'abbaye. — Et qu'est-ce qu'elle gagna par-là, dit mon oncle Tobie ? — Parbleu ! dit mon père, ce qu'une femme gagne ordinairement quand elle va en pélerinage. — Elle gagna le martyre, répliqua le jeune bénédictin, en s'inclinant jusqu'à terre, et disant ce peu de mots d'un ton de voix à-la-fois si modeste et si assuré, que mon père en fut désarmé pour un moment. — On croit, continua le bénédictin, que Ste.-Maxime repose dans cette tombe depuis quatre cents ans ; et il n'y en a que deux cents qu'elle est canonisée. — On est long-temps à faire son chemin, frère Tobie, dit mon père, dans cette armée de martyres. — Hélas ! dit Trim ! dans quelque corps que ce soit, quand un pauvre diable n'a pas le moyen d'acheter... »

« Pauvre Sainte-Maxime, dit mon oncle Tobie à demi-voix, en s'éloignant de sa tombe ! — Elle étoit, continua le sacristain, une des plus belles et une des plus grandes

dames de France et d'Italie. — Mais qui diable est enterré-là, à côté d'elle, dit mon père, montrant du bout de sa canne une grande tombe près de laquelle il passoit? — C'est St.-Prosper, monsieur, répondit le sacristain. — Peste! dit mon père, St.-Prosper est fort bien placé là. — Et quelle est l'histoire de St.-Prosper, continua-t-il? — St.-Prosper, répliqua le sacristain, étoit évêque. — Par le ciel! s'écria mon père en l'interrompant, je m'en doutois. — St.-Prosper! l'heureux nom! — Comment St.-Prosper eût-il manqué d'être évêque ou cardinal? » — Il tira son journal de sa poche, le sacristain tenant sa torche pour l'éclairer, et il écrivit St.-Prosper, comme un nouvel appui à son système sur les noms de baptême. — Et j'oserai dire que, vu le désintéressement qu'il apportoit dans la recherche de la vérité, il auroit trouvé un trésor dans le tombeau de St.-Prosper, qu'il ne seroit pas cru si riche. C'étoit la visite la plus heureuse, la plus utile qu'on eût jamais rendue à la mort. Enfin, mon père fut si charmé de sa découverte, qu'il se décida sur-le-champ à passer un jour de plus à Auxerre.

« Je verrai demain le reste de ces bonnes gens, dit mon père, comme nous traversions la place. — Et pendant ce temps-là, frère

Shandy, dit mon oncle Tobie, le caporal et moi nous visiterons les remparts. »

CHAPITRE XIV.

Je ne sais plus où j'en suis.

ME voici pour le coup dans un labyrinthe tout-à-fait inextricable. — Dans l'un (c'est celui que j'écris maintenant) j'en suis dehors depuis long-temps. — Dans l'autre (c'est celui que je dois écrire un jour) je n'en suis pas encore tout-à-fait sorti. —

Il y a en toutes choses un certain degré de perfection ; et en voulant aller au-delà, je me suis mis dans une situation où jamais voyageur ne s'est trouvé avant moi. — Car en ce même instant je suis sur la place d'Auxerre, avec mon père et mon oncle Tobie, regagnant l'auberge et le dîner.—J'entre en même-temps dans la ville de Lyon, avec ma chaise de poste rompue en mille pièces ; — et pour compléter l'extravagance, je me trouve (toujours au même instant) sur les bords de la Garonne, dans un joli pavillon bâti par Pringello, que monsieur Salignac m'a prêté, et dans lequel j'écris cette rapsodie.

— Laissez-moi recueillir un peu, et reprendre ensuite le fil de mon voyage.

CHAPITRE XV.

Lyon.

« APRÈS tout, dis-je, j'en suis bien aise; » — c'étoit au moment où j'entrois à pied dans la ville de Lyon, suivant à pas lents une charrette qui portoit pêle-mêle mon bagage et les débris de ma chaise. — « Oui, continuai-je, je suis charmé qu'elle soit rompue, et j'y vois un profit tout clair. — Il ne m'en coûtera pas plus de sept francs pour descendre par eau jusqu'à Avignon, ce qui m'avancera de quarante lieues : là, dis-je, en continuant mon culcul économique, il me sera facile de louer deux mules, ou même deux ânes si je l'aime mieux, (d'autant que je ne suis connu de personne) — et je traverserai les plaines du Languedoc presque pour rien. Il est clair que l'accident de ma chaise me vaudra au moins quatre cents livres, et du plaisir! — du plaisir pour deux fois autant. — Avec quelle rapidité, continuai-je, en frappant des mains, je vais descendre le Rhône, laissant le Vivarais à droite et le Dauphiné à gauche! la vîtesse du fleuve me laissera voir à peine les anciennes villes de

Vienne, de Valence et de Viviers. Quelle nouvelle flamme pétillera dans mes esprits, lorsque j'arracherai une grappe pourprée sur les côteaux de l'Hermitage et de Côte-rotie, en passant au pied de ces vignobles ! et comme mon sang se trouvera rafraîchi et ranimé à l'aspect de ces anciens châteaux, semés sur les bords du Rhône, — de ces châteaux fameux, d'où partoient jadis de courtois chevaliers pour redresser les torts et protéger la beauté ! quand je verrai ces gouffres, ces rochers, ces montagnes, ces cataractes, et tout ce desordre de la nature, dont elle-même s'entoure au milieu de ses plus beaux ouvrage ! »

A mesure que je faisois ces réflexions, il me sembloit que ma chaise qui, au moment de son naufrage, avoit encore assez belle apparence, diminuoit insensiblement de valeur. — La peinture avoit perdu sa fraîcheur, et la dorure son lustre ; — et le tout ensemble me paroissoit si pauvre, si mesquin, si pitoyable, en un mot si fort au-dessous de la calèche même de l'abbesse des Andouillettes, — que, j'ouvrois déjà la bouche pour donner ma chaise à tous les diables.... quand un petit sellier qui traversoit la rue à pas précipités, vint me demander d'un air effronté :

Si monsieur ne vouloit pas faire raccomoder sa chaise. «Non parbleu, dis-je d'un ton d'humeur.» — *Monsieur aimeroit peut-être mieux la vendre.* — «Oh! de tout mon cœur, lui dis-je; — il y a du fer pour quarante francs, les glaces peuvent valoir autant, et je vous donne le reste pardessus le marché.»

«Que d'argent cette chaise m'aura rapporté, dis-je, pendant qu'il me comptoit la somme!» C'est ma méthode ordinaire d'enregistrer les petits accidens de la vie; je les estime un sou chacun, de quelque nature qu'ils soient.

Dis, ma chère Jenny, — dis à ces messieurs comment je me suis conduit dans un accident de l'espèce la plus accablante qui puisse arriver à un homme aussi fier de son sexe que je le suis et qu'on doit l'être. —

— C'est assez, me dis-tu, en te rapprochant de moi, tandis que je me tenois debout, les yeux baissés, mes jarretières à la main, et que je réfléchissois sur l'événement qui devoit avoir et qui n'avoit pas eu lieu. — C'est assez, Tristram, me dis-tu. — J'ai vu ta bonne volonté, et je suis contente. —

— Un autre eût voulu s'abymer dans les entrailles de la terre. —

«A quelque chose malheur est bon, répli-

quai-je, et l'on ne peut tirer parti de tout. — « J'irai passer six semaines dans le pays de Galles, et j'y boirai du lait de chèvre, et mon accident me vaudra sept années de vie. » —

Oh! j'ai le plus grand tort de me plaindre de la fortune, de lui reprocher ses rigueurs, et cette foule de petits chagrins dont elle n'a cessé de m'accabler! — Si j'ai quelque reproche fondé à lui faire, c'est de ne m'avoir pas plus maltraité encore. Suivant ma manière de compter, une vingtaine de malheurs bien conditionnés m'auroient rapporté plus qu'une pension de cent guinées : — or cent guinées ou à-peu-près, c'est à quoi se borne mon ambition. Je ne me soucie pas d'avoir à payer les retenues d'une somme plus considérable.

CHAPITRE XVI.

Vexation.

Pour ceux qui se connoissent en vexations, et qui les appellent par leur nom, il ne sauroit y en avoir une pire que de passer presque tout un jour à Lyon, la ville de France la plus opulente, la plus commerçante, la plus

riche en restes précieux de l'antiquité, — et ne pouvoir la visiter, — en être empêché par quelque cause que ce soit, c'est déjà une vexation ; mais en être empêché par une vexation, c'est ce que tout philosophe appellera à bon droit : vexation sur vexation.

J'avois pris mes deux tasses de café au lait, (ce qui, par parenthèse, est excellent pour la consomption ; mais il faut que le café et le lait aient bouilli ensemble, — autrement ce n'est que du café et du lait.) — Il étoit huit heures du matin, le bateau ne partoit qu'à midi, et j'avois le temps de voir et de connoître Lyon, assez pour en fatiguer à mon retour les oreilles de tous les amis que je puis avoir dans le monde. —

— « J'irai d'abord à la cathédrale, dis-je, en regardant ma liste, et je verrai le mécanisme merveilleux de la fameuse horloge de Lippius de Bâle. » —

Il faut que j'avoue ici mon ignorance. De toutes les choses du monde, (desquelles il y a fort peu que je comprenne) celle que je comprends le moins, c'est la mécanique. — Mon esprit, mon goût, mon imagination, tout s'y refuse : et mon cerveau est si entiérement bouché pour tout ce qui y a rapport, que je déclare solemnellement que

je n'ai jamais pu concevoir le mécanisme d'une cage d'écureuil, ni de la roue d'un gagne-petit, quoique j'aie étudié l'une à plusieurs reprises avec la plus grande attention, et que je me sois tenu auprès de l'autre des heures entières avec une patience angélique.

— « N'importe, dis-je, je verrai le jeu surprenant de cette fameuse horloge, et c'est par-là que je commencerai. J'irai ensuite visiter la grande bibliothèque des Jésuites, et je tâcherai de voir, s'il est possible, les trente volumes de l'*Histoire de la Chine*, écrite, (non en langue tartare) mais en langue chinoise, et avec des caractères chinois. »

Or, j'entends tout aussi peu la langue chinoise que le mécanisme de la sonnerie de Lippius ; — et je laisse aux curieux à expliquer pourquoi ces deux articles se trouvoient les premiers sur ma liste. — C'est encore ici un des problêmes de la nature, une des bizarreries de cette dame capricieuse ; — et ses vrais amateurs ont le même intérêt que moi à en deviner la source.

« Quand nous aurons vu ces deux curiosités, dis-je, de manière à être entendu du valet de place qui se tenoit derrière moi,

— il n'y aura pas de mal que nous allions à l'église de saint Irénée, pour voir le pilier auquel Jésus-Christ fut attaché; — et nous verrons ensuite la maison où demeuroit Ponce-Pilate. — Ces deux choses-ci, dit le valet de place, ne se voient qu'à la ville voisine, — à Vienne. — Tant mieux, dis-je, en me levant brusquement de ma chaise, et me promenant dans ma chambre avec des enjambées deux fois plus grandes que mon pas ordinaire. — Je verrai d'autant plutôt le tombeau des deux amans. » —

Je pourrois de même laisser à deviner aux curieux quelle fut la cause de ce mouvement précipité, et pourquoi je fis de grandes enjambées en prononçant ces mots; mais comme cela ne regarde en rien le mécanisme de la sonnerie, il vaut autant pour le lecteur que je lui explique moi-même.

CHAPITRE XVII.

Les deux amans.

OH! il y a dans la vie de l'homme une époque charmante. — C'est lorsque son cerveau étant encore tendre et flexible, et toutes ses sensations promptes et faciles, — l'his-

toire de deux amans passionnés, séparés l'un de l'autre par de cruels parens, et par une destinée plus cruelle encore....

Paulin, c'est l'amant;
Pauline, c'est son amante :

Chacun ignorant le sort de l'autre....

Lui — à l'est; — l'autre — à l'ouest. —

Paulin fait esclave par les Turcs, et mené à la cour de l'empereur de Maroc, où la princesse de Maroc devenant éperdument amoureuse de lui, le retient vingt ans en prison, ne pouvant vaincre sa constance pour Pauline. —

Elle, (Pauline) pendant tout ce temps errant pieds nuds, les cheveux épars, sur les rochers et les montagnes pour chercher son amant : — *Paulin! cher Paulin!* — Et faisant redire son nom aux échos des collines et des vallées : — Paulin! — Paulin!

Noyée dans les larmes, abymée dans le désespoir, — assise à la porte de chaque ville, de chaque village : — *Mon cher amant, mon cher Paulin a-t-il passé là? Personne n'a-t-il vu mon cher Paulin?* Et parcourant ainsi tout ce vaste univers : jusqu'à ce qu'enfin

un

un hasard inespéré les ramenant tous deux, quoique par différens côtés, au même instant de la nuit, à une des portes de Lyon, leur patrie commune, et chacun d'eux s'écriant à-la-fois avec un accent trop bien connu :

Mon cher Paulin, — ma chère Pauline, — vit-il, vit-elle — encore?

Ils se reconnoissent sans se voir, ils volent dans les bras l'un de l'autre, et meurent de joie en s'embrassant.

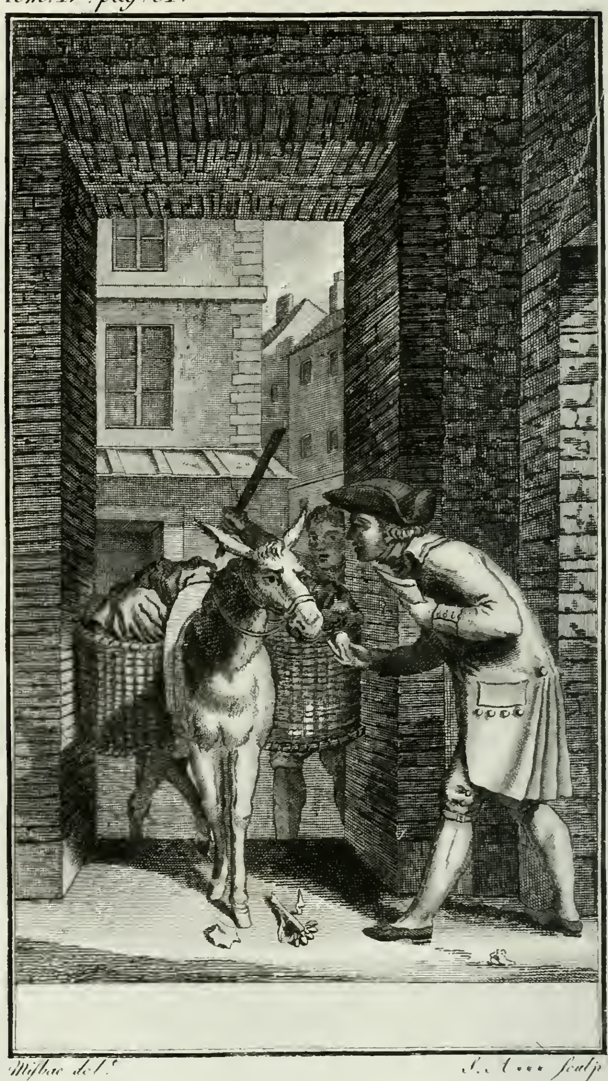
— Il y a, dis-je, une époque charmante dans la vie de toute homme sensible. — C'est quand une pareille histoire lui plait, le touche, l'intéresse davantage, que tous les rogatons, bribes et fragmens de l'antiquité, qu'il rencontre en foule chez tous les voyageurs.

C'étoit tout ce qui m'avoit frappé en lisant les détails que Spon et les autres nous ont laissés sur la ville de Lyon. Mais ce qui acheva de me charmer, fut ce que je trouvai depuis dans un autre voyageur, (Dieu sait lequel) qui rapporte qu'un tombeau fut érigé à la fidélité de Paulin et de Pauline; et placé près de cette même porte qu'ils avoient consacrée par leur mort touchante. — Et sur ce tombeau, ajoute l'auteur, les amans vont encore aujourd'hui évoquer leurs ombres, et les prendre à témoin de leurs sermens. —

Je doute qu'en aucun temps de ma vie j'eusse pu me soumettre à un tel genre d'épreuves; —Mais ce tombeau des amans revenoit sans cesse à mon imagination. Je ne pouvois parler de Lyon, ou seulement y penser, — que dis-je? je ne pouvois voir une étoffe de Lyon, sans que ce précieux monument de fidélité antique me revînt à l'idée. —Et j'ai souvent dit dans ma manière libre de m'exprimer (peut-être même avec quelque irrévérence) que ce tombeau, tout négligé qu'il étoit, me sembloit d'un aussi grand prix que celui de la Mecque, et même que la Santa Casa de Lorette, à la richesse près. — Je m'étois même promis, quoique je n'eusse aucune affaire à Lyon, de ne pas mourir sans avoir fait le pélerinage. —

Ainsi, quoique sur la liste des choses que j'avois à voir à Lyon, cet article fût le dernier; on peut voir qu'il n'étoit pas le moins intéressant pour moi. En ruminant ce projet dans ma tête, je fis donc dans ma chambre une douzaine ou deux d'enjambées plus longues que de coutume; je descendis ensuite froidement dans la cour, dans le dessein de sortir: —Incertain si je retournerois à mon auberge, je demandai ma carte à l'hôte, je le payai; je donnai, de plus, dix sous à

Tom. IV. pag. 51.



Misbac del. *J. A*** sculp.*

la fille; et je recevois les derniers complimens de monsieur le Blanc, qui me souhaitoit un heureux voyage, quand je fus arrêté à la porte. —

CHAPITRE XVIII.

L'Ane.

C'ÉTOIT un pauvre âne avec de grands paniers sur le dos, qui ramassoit, comme par charité, des feuilles de raves et des trognons de choux. — Il étoit indécis, — ses deux pieds de devant sur le seuil, et à moitié engagés dans la porte, — ses deux pieds de derrière dans la rue; — et ne sachant pas bien s'il entreroit ou non.

Or, un âne est pour moi une espèce d'animal sacré. Quelque pressé que je sois, il m'est impossible de le frapper. La patience avec laquelle il endure les mauvais traitemens, est écrite d'une manière si naturelle sur sa physionomie et dans tout son maintien! elle plaide si puissamment pour lui! — qu'elle me désarme toujours, tellement que je ne saurois même lui parler brutalement.

Au contraire, — quelque part que je le rencontre, à la ville ou à la campagne, à la

charette ou sous des paniers, en esclavage ou en liberté, j'ai toujours quelque chose d'honnête à lui dire : — et comme un mot en amène un autre, s'il est aussi désœuvré que moi, j'entre en conversation avec lui. Sûrement mon imagination n'est jamais plus sérieusement occupée que lorsqu'elle m'aide à traduire ses réponses d'après sa contenance. Et si sa contenance ne s'explique pas assez clairement, je descends au fond de mon cœur et ensuite au fond du sien, pour y trouver ce que, suivant l'occasion, il est naturel, soit à un homme, soit à un âne de penser.

— De toutes les espèces qui sont au-dessous de moi, c'est, en vérité, la seule avec laquelle je puisse converser ainsi. Quant aux perroquets et aux autres oiseaux jaseurs, je n'ai jamais un mot à leur dire : non plus qu'aux singes, et par la même raison. — Les uns parlent, les autres agissent par routine; et tous me rendent également silencieux.

Bien plus! mon chien et mon chat..... je les aime beaucoup, et mon chien, surtout, qui est au désespoir de ne pouvoir parler. — Mais quelle qu'en soit la raison, il est certain que ni l'un ni l'autre ne possèdent le talent de la conversation. — La mienne avec eux, (de même que celles de

mon père avec ma mère dans ses lits de justice,) ne sauroit aller plus loin qu'une demande, une réponse et une réplique; une fois ces trois choses dites, le dialogue finit. — Mais avec un âne! je causerois toute ma vie.

« Viens, honnête animal, lui dis-je, voyant qu'il m'étoit impossible de passer entre la porte et lui, — veux-tu entrer? ou veux-tu sortir? — »

L'âne courba son cou, et tourna la tête du côté de la rue. —

« Eh! bien, répliquai-je, nous attendrons ton maître une minute. »

Il ramena sa tête d'un air pensif, et regarda fixement de l'autre côté. —

« Je t'entends parfaitement, répondis-je, — si tu fais un seul pas mal-à-propos, tu seras battu impitoyablement. Après tout, une minute n'est qu'une minute, et elle ne sera pas perdue, si elle me sert à éviter la bastonade à un de mes frères. — »

Pendant cette conversation il mangeoit une tige d'artichaut, et se trouvant pressé entre son appétit d'une part, et l'amertume de la plante de l'autre, il l'avoit laissé tomber six fois de sa bouche, et six fois il l'avoit ramassée. — « Dieu te soit en aide, pauvre animal, dis-je! tu fais là un déjeûner bien

amer ! et le travail rend tous tes jours amers ; et bien amère, je crois, est ta récompense ! — Chacun mène la vie qu'il peut; mais dans la tienne, tout.... tout est amertume. — Ta bouche en ce moment doit être amère comme la suie...... (il avoit enfin rejeté sa tige d'artichaut.) Et dans le monde entier, peut-être, tu n'as pas un ami qui te donne un macaron ! » Disant cela, je tirai de ma poche un cornet de macarons que je venois d'acheter, et je lui en donnai un. — Mais en ce moment où je me rappelle cette action, mon cœur me reproche qu'elle partoit plutôt de l'idée plaisante que je me faisois de voir comment un âne s'y prendroit pour manger un macaron, que d'un véritable principe de bienveillance.

Quand l'âne eut mangé son macaron, je le pressai d'entrer. — Le pauvre animal étoit horriblement chargé; ses jambes sembloient trembler sous lui ; — il résistoit et portoit son poids en arrière. — Je le tirai par son licol, — le licol se cassa dans ma main. — L'âne me regarda d'un air inquiet : — *Au nom du ciel ne me frappez pas ! cependant..... si vous le voulez,.... vous le pouvez.* — « Moi ! te frapper, dis-je, j'aimerois mieux être damné. »

Le mot n'étoit encore prononcé qu'à moitié, comme avoit été celui de l'abbesse des Andouilletes; — ainsi le péché n'étoit pas consommé, quand un homme qui vouloit entrer fit pleuvoir une grêle de coups sur la croupe de la pauvre bête, ce qui mit fin à la cérémonie.

« Au diable, m'écriai-je! »

L'âne se précipita pour entrer; et dans la violence de son mouvement, il me froissa rudement contre la muraille, tandis qu'un bout d'osier qui dépassoit le tissu de son panier accrocha la poche de ma culotte, et la déchira dans la direction la plus désastreuse que vous puissiez imaginer. —

Au diable, avois-je dit!

— Je ne m'adressois point à l'âne, — et pourtant ce fut peut-être ce qui le fit entrer; — peut-être aussi fut-ce les coups de bâton. — C'est un point qui n'a pas été éclairci, et que je laisse à décider à messieurs de la société royale. — Et j'ai rapporté mes culottes tout exprès pour les en faire juges.

CHAPITRE XIX.

Le Commis.

QUAND tout fut réparé, je descendis une fois dans la cour avec mon valet de place, dans le dessein de sortir pour aller visiter le tombeau des deux amans et le reste. — Mais je fus encore arrêté à la porte, non par l'âne, mais par celui qui l'avoit battu, et qui par une suite naturelle de sa victoire, s'étoit emparé du champ de bataille. —

C'étoit un commis de la poste qui venoit me demander six livres et quelques sous. —

« Et à propos de quoi, lui dis-je ? — C'est de la part du roi, me dit le commis, en levant les épaules. » —

« Mon bon ami, lui dis-je, tout comme je suis moi, — et que vous êtes vous.... » —

« Eh ! qui êtes-vous, me dit-il ? — Que vous importe, lui dis-je ? »

CHAPITRE XX.

Grande dispute.

« QUI que je sois, continuai-je, en m'adressant au commis, il est très-indubitable que je ne dois rien au roi de France, — si ce n'est bienveillance et respect. — C'est un très-honnête homme, et je lui souhaite toute sorte de joie et de santé. » —

« Pardonnez-moi, reprit le commis, vous lui devez six livres quatre sous, pour la prochaine poste d'ici à Saint-Fous, sur la route d'Avignon où vous allez; laquelle étant une *poste royale*, vous payez double, tant pour les chevaux que pour le postillon : autrement vous en auriez été quitte pour trois livres deux sous. — »

« Mais, lui dis-je, je ne vais point par terre. — Il ne tient qu'à vous, dit le commis. » —

« Vous êtes bien bon, lui dis-je, en faisant une profonde révérence ! »

Le commis me rendit ma révérence avec toute la politesse et le sérieux d'un homme bien élevé. Jamais révérence ne m'a autant déconcerté. —

« Le diable emporte la gravité de ces

gens-là, dis-je à part! — ils ne comprennent non plus l'ironie que... »

La comparaison étoit encore à côté de nous avec ses paniers sur le dos. — Mais je n'aime pas à dire des vérités trop dures. Au moment où je regardois l'âne, sa bonhomie me rendit la mienne, et arrêta ma langue; — je n'achevai pas la comparaison.

— « Monsieur, dis-je après m'être un peu recueilli, — mon intention n'est pas de prendre la poste. » —

« Mais il ne tient qu'à vous, dit-il, persistant dans sa première réponse. — Personne ne s'oppose à ce que vous preniez la poste. — Ma volonté, dis-je, s'y oppose. » —

« Eh bien! celle du roi est que vous n'en payez pas moins. » —

« Bonté du ciel, m'écriai-je! » —

« Mais je voyage par eau, — je m'embarque sur le Rhône à midi, — mon bagage est dans le bateau, — je viens de payer neuf francs pour mon passage. » —

« C'est égal; c'est tout un, dit le commis. » —

« Bon Dieu! quoi! payer pour la route que je prends et pour celle que je ne prends pas! » —

« C'est égal, répondit le commis. » —

« C'est le diable, dis-je. — Mais j'aime

mieux être enfermé dans dix mille Bastilles que de...

» O Angleterre, Angleterre, m'écriai-je, en tombant à genoux, comme je commençois l'apostrophe ! tu es le pays de la liberté et le climat du bon sens; tu es la plus tendre des mères, et la meilleure des nourrices ! » —

Le directeur de la conscience de madame Leblanc survenant en ce moment, et voyant un homme vêtu de noir, aussi pâle que la mort, paroissant plus pâle encore par le contraste de son habit, et dans l'attitude d'un homme qui prie, me demanda si je n'avois pas besoin des secours de l'église. —

« Hélas, dis-je ! j'ai besoin des secours de la justice, et je vois bien que je ne les obtiendrai jamais avec cette homme-ci. »

CHAPITRE XXI.

La paix est faite.

VOYANT que le commis de la poste vouloit décidément avoir ses six livres quatre sols, tout ce qui me restoit à faire étoit de lui dire quelque chose d'assez piquant pour valoir à-peu-près mon argent.

Voici donc comment je m'y pris.

« Dites-moi, de grace, monsieur le commis, par quelle courtoisie, et en vertu de quelle loi, vous traitez un pauvre étranger sans défense tout justement à rebours d'un François ? » —

« J'en suis bien éloigné, me dit-il. » —

« Pardonnez-moi, dis-je, monsieur, vous avez commencé par déchirer mes culottes, et à-présent vous me demandez mes poches. — Au lieu que si vous aviez d'abord pris mes poches, et que vous m'eussiez ensuite laissé aller sans culottes, je n'aurois rien à dire.—

» Mais la façon dont on me traite est contraire à la loi de nature, — contraire à la loi de raison, — contraire à la loi de l'évangile. » —

« Mais non pas contraire à ceci, dit-il, en me présentant un papier imprimé. »

DE PAR LE ROI.

« Voilà, dis-je, un préambule touchant ! » Et je me mis à lire . . . .
. . . .
. . . « J'entends, dis-je, après avoir parcouru sa pancarte ; — c'est-à-dire, qu'un

homme qui part de Paris en chaise de poste, est obligé de voyager ainsi tout le reste de sa vie, ou de payer l'amende. — Excusez-moi, dit le commis; ce n'est pas là l'esprit de l'ordonnance. Mais que si vous partez avec le projet d'aller en poste de Paris à Avignon, vous ne pouvez changer d'avis ni prendre une autre manière de voyager, sans payer au préalable aux fermiers des postes plus loin que celle où le repentir vous prend, et cela est fondé, continua-t il, sur ce qu'il ne faut pas que les revenus du roi souffrent de votre légèreté. » —

« Oh ! par le ciel, m'écriai-je ! si on taxe la légèreté en France, ce que j'ai de mieux à faire c'est de conclure avec vous la meilleure paix que je pourrai. »

Et la paix fut ainsi faite. —

Et si elle ne vaut rien, comme c'est Tristram Shandy qui en a rédigé les articles, Tristram Shandy mérite seul d'être pendu.

CHAPITRE XXII.

Tablettes perdues.

QUOIQUE je sentisse bien que tout ce que j'avois dit au commis pouvoit valoir ses six livres quatre sols, j'étois pourtant déterminé à faire note de cet impôt sur mes tablettes avant que de quitter la place. — Ainsi, je mis la main dans la poche de mon habit pour chercher mes tablettes. — Mon aventure peut servir d'avis aux voyageurs à venir de prendre un peu plus garde aux leurs... les miennes n'y étoient plus. —

Jamais aucun voyageur désolé n'a fait pour ses tablettes autant de train et de carillon que j'en fis pour les miennes.

« — Ciel ! terre ! mer ! feu ! m'écriai-je, appelant tous les élémens à mon secours, on m'a volé mes tablettes ! — que vais-je devenir ? — Monsieur le commis, de grace, mes tablettes où étoient mes remarques, ne les ai-je pas laissées échapper tandis que nous causions ensemble ? » —

« Quant aux remarques, dit-il, vous en avez laissé échapper un bon nombre de fort

extraordinaires. — Bon ! dis-je, vous n'avez rien vu. — Il n'y en avoit que pour six livres quatre sous. — Mais les autres ? — (il secoua la tête). Monsieur Leblanc, madame Leblanc, — n'avez vous pas vu mes papiers ? — La fille, courez dans ma chambre. — François, suivez-là. Il faut que j'aie mes tablettes. — Ce sont, m'écriai-je, les tablettes les plus précieuses, les plus sages, les plus ingénieuses. — Que faut-il que je fasse ? — de quel côté dois-je tourner ? » —

Sancho Pança, quand il perdit ses provisions et son âne, ne s'affligea pas plus amèrement.

CHAPITRE XXIII.

Elles sont trouvées.

QUAND les premiers transports furent passés, et que les registres de ma cervelle furent un peu revenus de l'horrible confusion où le choc de tant d'accidens réunis les avoit jetés, il me revint en mémoire que j'avois laissé mes tablettes dans la poche de ma chaise; et qu'en vendant ma chaise au sellier, je lui avois aussi vendu mes tablettes.

— Ici je laisse trois lignes en blanc, pour que le lecteur puisse y placer le jurement qui lui est le plus familier. Quant à moi, je pense que s'il m'est jamais échappé un jurement bien complet, bien marqué, ce fut en cette occasion. « ********* ! m'écriai-je, ainsi donc, mes remarques si pleines d'esprit, et qui valoient quatre cents guinées! j'ai été les vendre à un sellier pour quatre louis d'or ! — et, par le ciel ! je lui ai donné par-dessus le marché une chaise qui en valoit six ! — encore si c'eût été quelque libraire célèbre, qui, en quittant son commerce, eût eu besoin d'une chaise de poste, ou qui, en le commençant, eût eu besoin de mes remarques, j'y aurois moins de regrets. — Mais un sellier ! François, m'écriai-je, mène-moi chez lui tout-à-l'heure. » François mit son chapeau, et marcha devant moi. J'ôtai mon chapeau en passant devant le commis, et je suivis François.

CHAP. XXIV.

CHAPITRE XXIV.

Papillotes.

QUAND nous arrivâmes chez le sellier, nous trouvâmes sa maison fermée, aussi bien que sa boutique. — C'étoit le huit septembre, jour de la Nativité de la bienheureuse vierge Marie, mère de Dieu.

On avoit planté le mai, et tout le monde y couroit; toutes les musettes étoient en l'air; — c'étoit des sauts, — des cabrioles: — on dansoit, — on chantoit; — personne ne s'embarrassoit de moi ni de mes tablettes. — Je m'assis à la porte sur un banc, et je me mis à philosopher sur le malheur de ma position. — Par un hasard plus heureux que je n'ai coutume d'en rencontrer, il n'y avoit pas une demi-heure que j'attendois, quand la maîtresse entra, pour ôter ses papillottes avant d'aller au mai.

Il est bon que vous sachiez que les Françoises aiment les mais à la folie, ... presque autant que leurs petits chiens. Donnez-leur un mai, n'importe en quel mois ce soit, — elles y courront, elles y oublieront le boire, le manger et le dormir. — Et si nous

avions la politique, en temps de guerre, de leur envoyer une cargaison de mais, (d'autant que le bois commence à devenir rare en France) — les femmes les planteroient d'abord, ensuite hommes et femmes se mettroient à danser à l'entour, et laisseroient le pays à notre discrétion.

La femme du sellier rentra, comme je vous l'ai dit, pour ôter ses papillotes. — La toilette est pour les dames la première occupation de la vie. Tout en ouvrant la porte, la femme du sellier ôta sa coiffe, et commença à jetter ses papillotes : — une d'elles tomba à mes pieds; — je reconnus mon écriture. —

« O dieux! m'écriai-je, madame, vous avez toutes mes remarques sur la tête. — J'en suis bien mortifiée, dit-elle. — Il est bien heureux pour elles, pensai-je, qu'elles se soient arrêtées à la superficie. Pour peu qu'elles eussent pénétré plus avant, elles auroient mis une caboche femelle, et surtout françoise, dans une telle confusion, que mieux auroit fallu pour elle demeurer toute l'éternité sans être frisée. » —

— Tenez, dit-elle. — Et sans avoir la moindre idée de la nature de mes souffrances, elle ôta ses papillotes, et les mit gravement

l'une après l'autre dans mon chapeau. L'une étoit tortillée d'une façon, l'autre tortillée de l'autre. — « Et par ma foi, dis-je, si elles sont jamais publiées, on verra bien un autre tortillage. »

CHAPITRE XXV.

La colique.

« ALLONS voir l'horloge, dis-je, de l'air d'un homme que les difficultés n'arrêtent pas, — allons voir l'*Histoire de la Chine* et le reste. Rien ne sauroit à présent m'en empêcher, — si ce n'est le temps, dit François; car il est près d'onze heures. — Il n'y a qu'à marcher plus vîte, dis-je. » Et nous prîmes le chemin de la cathédrale.

Dans la vérité de mon cœur, je ne puis dire que j'aie éprouvé la moindre peine, quand un sacristain que je rencontrai sur la porte, me dit que la fameuse horloge de Lippius étoit toute détraquée, et qu'elle n'alloit plus depuis plusieurs années. « J'en aurai plus de temps, me dis-je à moi-même, pour parcourir l'*Histoire de la Chine;* et d'ailleurs, je suis plus en état de rendre compte de l'horloge depuis qu'elle ne va

plus, que si elle eût été dans son état florissant. »

Ainsi donc je m'acheminai au collége des Jésuites.

Il en est du projet que j'avois de voir cette *Histoire de la Chine*, comme de beaucoup d'autres que je pourrois citer, qui ne frappent l'imagination que de loin ; car à mesure que je m'approchois de l'objet, mon sang se réfroidissoit; peu à peu ma fantaisie passa, tellement que je n'aurois pas donné une obole pour la satisfaire. — La vérité étoit, qu'il me restoit peu de temps, et que mon cœur m'entraînoit au tombeau des deux amans. — « Je prie le ciel, dis-je, en saisissant le marteau pour frapper, que la clef de la bibliothèque ne se trouve point. » Il en arriva autrement; mais la chose revint au même.

Tous les Jésuites avoient la colique, et une colique telle qu'ils n'en sont pas encore guéris.

CHAPITRE XXVI.

Le tombeau des amans.

Je connoissois le tombeau des amans, comme si j'eusse demeuré vingt ans à Lyon. — Je savois qu'il falloit tourner à main droite en sortant de la porte qui conduit au faubourg de Vèse. — J'envoyai François au bateau, afin de pouvoir rendre l'hommage que j'avois si long-temps différé sans témoin de ma foiblesse. — J'étois transporté de joie pendant tout le chemin. Quand j'aperçus la porte qui me déroboit la vue du tombeau, je sentis mon cœur embrâsé.

« Tendres et fidèles esprits, m'écriai-je, en parlant à Paulin et à Pauline, — long-temps, — trop long-temps j'ai tardé à verser cette larme sur votre tombeau. — Je viens . . . je viens. . . . »

Quand je fus venu, je ne trouvai point de tombeau sur lequel je pusse verser de larmes.

Que n'aurois je pas donné pour que mon oncle Tobie eût pu me prêter en ce moment son lilaburello?

CHAPITRE XXVII.

Je suis sur le pont d'Avignon.

DU tombeau des amans, — ou plutôt du lieu où il devoit être, et où je n'en trouvai pas vestige, je volai pour rejoindre le bateau, où j'eus à peine le temps d'arriver. — Nous partîmes; et dès que nous eûmes parcouru une centaine de toises, le Rhône et la Saône se réunirent, et nous firent voguer le plus agréablement du monde.

Mais mon voyage sur le Rhône a été décrit d'avance.

Me voici à Avignon; — et comme cette ville n'offre rien d'intéressant qu'une vieille maison où a demeuré le duc d'Ormond, et ne me donne lieu qu'à une seule remarque qui sera faite en peu de mots, — dans trois minutes vous allez me voir traverser le pont d'Avignon, affourché sur une mule, — François me suivant à cheval avec mon porte-manteau en croupe, — et devant nous, entamant fiérement le chemin, un homme en guêtres, avec une longue carabine sur l'épaule et une grande rapière sous le bras. C'est celui qui nous a loué nos montures, et qui sans

doute est bien aise de s'assurer de nous et d'elles.

A dire vrai, si vous eussiez vu mes culottes quand j'entrai dans Avignon; si vous les eussiez vues, surtout quand je voulus enjamber ma mule, vous n'auriez pas trouvé la précaution de l'homme si déplacée, et vous n'auriez pu intérieurement lui en savoir mauvais gré. Quant à moi, je trouvai son procédé tout naturel; et voyant bien que l'état délabré de mes culottes pouvoit l'avoir porté à s'armer ainsi de toutes pièces, je me promis de lui en faire cadeau quand nous serions au terme de notre voyage.

Mais avant d'aller plus loin, souffrez que je me débarrasse de la remarque que je vous ai promise sur Avignon, et que voici : — Quoi! parce que le vent aura fait voler le chapeau de dessus la tête d'un homme en entrant à Avignon, cet homme se croira fondé à dire et à soutenir, qu'Avignon est la ville de France la plus exposée au vent; rien n'est plus absurde, et pour moi, je ne tins aucun compte de cet accident, jusqu'à ce que mon hôte, que je consultai là-dessus, m'eût assuré qu'en effet Avignon étoit extrêmement sujet aux coups de vent, et que cela même avoit passé en proverbe. — J'en fais

la remarque, surtout afin que les savans puissent m'expliquer la cause de ce phénomène; quant à la conséquence, je la vis d'abord. — Ils sont tous à Avignon, comtes, ducs et marquis; le menu peuple est baron. — On ne sauroit s'en faire entendre, pour peu qu'il y ait de vent.

« Oh! l'ami, fais-moi le plaisir de tenir ma mule pour un moment. — Il faut que j'ôte une de mes bottes qui me blesse le pied. » L'homme se tenoit les bras croisés à la porte de l'auberge; et moi, persuadé qu'il avoit quelque emploi dans la maison ou dans l'écurie, je lui mis la bride de ma mule dans la main. Je raccommodai ma botte, et quand j'eus fini, je me retournai pour reprendre ma mule, et remercier monsieur le marquis. —

Monsieur le marquis étoit déjà rentré.

CHAPITRE XXVIII.

Plaines sans fin.

J'AVOIS alors tout le midi de la France, des rives du Rhône aux bords de la Garonne, à traverser tout à mon aise sur ma mule. Je dis, *tout à mon aise*, car j'avois laissé la

mort bien loin derrière moi, et Dieu, et Dieu tout seul, sait à quelle distance.

« J'ai poursuivi plus d'un homme en France, dit-elle, mais jamais un train si enragé. » Cependant elle me poursuivoit toujours, toujours je la fuyois; mais je la fuyois gaîment : elle me poursuivoit encore, mais comme celui qui poursuit sa proie sans espérance de l'atteindre. Elle s'amusoit en chemin, et chaque pas quelle perdoit la rendoit plus traitable. «Eh! pourquoi, m'écriai-je, me presserois-je si fort?»

Ainsi, malgré ce que m'avoit dit le commis de la poste, je changeai encore une fois mon allure; et après une course aussi rapide, aussi précipitée que celle que je venois de faire, je pensai avec délices au plaisir que j'allois avoir de traverser les riches plaines du Languedoc, aussi lentement que ma mule voudroit laisser tomber son pied. —

Rien n'est plus agréable pour un voyageur, ni plus fâcheux pour un homme qui écrit son voyage, qu'une plaine vaste et riche, surtout si elle ne présente ni pont ni grande rivière, et si elle n'offre à l'œil que le tableau d'une abondance monotone. — Après nous avoir dit que le pays est superbe, charmant, — que le sol est fertile, et que la nature

y étale tous ses trésors, — il lui reste éternellement sur les bras une grande plaine inutile, et dont il ne sait que faire. Il arrivera enfin à quelque ville. — Foible ressource! Au sortir de la ville, il retrouvera une plaine, et puis encore une autre. —

Quel supplice! — voyons si je viendrai à bout de m'y faire soustraire. —

CHAPITRE XXIX.

Nannette.

JE n'avois pas encore fait trois lieues et demie, que l'homme au fusil commença à regarder à son amorce. —

J'avois déjà fait trois pauses différentes, dont chacune m'avoit fait perdre un demi-mille au moins. La première avec un marchand de tambours; la seconde avec deux Franciscains; la troisième avec une vendeuse de figues de Provence.

Je voulois acheter son panier; le marché fut conclu à quatre sols, et l'affaire alloit être consommée sur-le-champ; mais il survint un cas de conscience. — Quand j'eus payé les figues, il se trouva dans le fond du panier deux douzaines d'œufs recouverts

avec des feuilles de vignes. Je n'avois pas eu l'intention d'acheter des œufs, ainsi je n'y avois aucun droit. J'aurois pu réclamer la place qu'ils occupoient ; mais à quoi bon cette chicanne ? j'avois bien assez de figues pour mon argent.

La difficulté étoit que je voulois avoir le panier, et que la marchande vouloit le garder. — Sans le panier elle ne savoit que faire de ses œufs, — sans le panier, je n'avois que faire de mes figues ; — d'autant que celles-ci étoient déjà trop mûres, et que la plupart étoient crévées par le côté. Il s'éleva là-dessus une petite contestation, et après différens biais proposés, voici le parti dont nous convînmes. —

Ah ! je devine .... — Vous devinez, monsieur. Oh ! je vous défie, tout habile que vous êtes, — je défierois le diable lui-même, (à moins qu'il ne se soit mêlé de cette affaire, ce que je croirois assez,) de former une seule conjecture approchante de la vérité, sur l'espèce de traité que nous conclûmes pour nos œufs et nos figues. — Vous le saurez un jour, mais non pas de sitôt. Il faut que je revienne bien vîte aux amours de mon oncle Tobie. Vous le saurez si vous venez jamais à lire la relation des aventures qui me sont

arrivées en traversant cette plaine, — aventures que pour cette raison j'intitule :

Histoires de la plaine.

On peut croire que je ne m'y suis pas trouvé moins embarrassé que tous les autres écrivains; et que ma plume a eu une aussi rude besogne que la leur. — Cependant les impressions qui me restent de ce voyage, et qui en ce moment se présentent toutes à mon souvenir, me disent que c'est l'époque de ma vie où j'ai été le plus occupé, et le plus utilement occupé. — En effet, comme mes conventions avec l'homme au fusil ne fixoient point le temps où je lui rendrois sa mule, j'avois conservé une liberté entière; et Dieu sait comme j'en profitois ! M'arrêtant et causant avec tous ceux qui n'alloient pas au grand trot, joignant ceux qui cheminoient devant moi, attendant ceux qui venoient derrière, — hêlant ceux qui traversoient mon chemin, — arrêtant toute espèce de mendians, pélerins, moines, ou chanteurs de rue, — ne passant pas auprès d'une femme juchée sur un mûrier sans lui faire un compliment sur sa jambe, et sans lui offrir une prise de tabac pour entrer en conversation;

— bref, en saisissant ainsi les occasions de toute espèce que le hazard m'offrit dans ce voyage, je vins à bout de peupler ma plaine, et d'y vivre comme au milieu d'une ville. — J'y eus toujours une société aussi nombreuse que variée; et comme ma mule aimoit la société autant que moi, et qu'elle avoit toujours de son côté quelque chose à dire à chaque bête qu'elle rencontroit, — je suis assuré que nous aurions passé un mois entier dans Palmall, ou dans Jame's Street, sans y trouver autant d'aventures, et sans voir d'aussi près la nature humaine. —

. . . .

. . . .

O que j'aime cette franchise aimable, cette vivacité folâtre, qui fait tomber à-la-fois tous les plis du vêtement d'une Languedocienne! — Sous ce vêtement je crois trouver, je crois reconnoître cette innocence, cette simplicité de l'âge d'or, de cet âge tant célébré par nos poëtes. — Je m'abuse peut-être; mais il est doux de s'abuser ainsi. —

— J'étois entre Nismes et Lunel. — C'est-là que croît le meilleur muscat de France; lequel, par parenthèse, appartient aux honnêtes chanoines de Montpellier. Ils vous le donnent de si bonne grace! — Malheur à

celui qui en auroit bû à leur table, et qui pourroit leur en envier une seule goutte!

— Le soleil étoit couché. — Tous les ouvrages étoient finis; — les Nymphes avoient rattaché leurs cheveux; — et les bergers se disposoient pour la danse. — Ma mule fit une pointe. — « Qu'as-tu, lui dis-je? ce n'est qu'un fifre et un tambourin. — Je n'oserois passer, dit-elle. — Ne vois-tu pas, lui dis-je, en lui donnant un coup d'éperon, qu'ils courent à la cloche du plaisir. — Par Saint-Ignace, dit ma mule, en prenant la même résolution que celle de l'abbesse des Andouillettes; — par Saint-Ignace de Loyola, et tous ses suppots, je n'irai pas plus loin. — A la bonne heure, dis-je, mademoiselle. — Je ne veux de ma vie avoir rien à démêler avec vous et les vôtres. » En même-temps je sautai à terre, et jetant une botte dans un fossé, une botte dans un autre, « attendez-moi là, lui dis-je, car je prétends prendre ma part de la danse. »

Une jeune paysanne, brûlée du soleil, se leva et vint à moi comme je m'avançois vers le groupe — Ses cheveux châtains foncés, tirant un peu sur le noir, étoient renoués sur sa tête en une seule tresse.

« Il nous faut un cavalier, me dit-elle,

en me prenant les deux mains, comme si je les lui eusse offertes. — Et un cavalier vous aurez, lui dis-je, en prenant les siennes à mon tour. » —

Si tu avois, Nannette, été attifée comme une duchesse !

Mais ce maudit trou à ton jupon ! Nannette ne s'en soucioit guère.

« — Sans vous, dit-elle, nous n'aurions pu danser. » En quittant une de mes mains, avec cette politesse que donne la nature, elle me conduisit avec l'autre.

Un jeune homme boiteux, qu'Apollon avoit gratifié d'une flûte, et qui s'étoit appris à jouer du tambourin, préludoit doucement en s'asseyant sur la butte.

« Rattachez-moi bien vîte cette tresse, me dit Nannette, en me mettant un cordon dans la main. » Elle me fit oublier que j'étois étranger. — Toute la tresse se défit ; il y avoit sept ans qus nous nous connoissions. —

Le jeune homme commença enfin avec le tambourin ; — la flûte suivit : — nous nous mîmes en danse. — Maudit soit ce trou à ton jupon !

— La sœur du jeune homme, avec la voix qu'elle avoit reçue du ciel, chantoit alter-

nativement avec son frère. — C'étoit une ronde gascone, dont le refrain étoit :

Vive la joie,
Et nargue du chagrin.

Les bergères chantoient à l'unisson, et les bergers les accompagnoient une octave plus bas.

— J'aurois donné un écu pour le voir recousu ! — Nannette n'auroit pas donné deux sous. — Vive la joie étoit sur ses lèvres ; vive la joie étoit dans ses yeux. — Une étincelle rapide d'amitié franchit l'espace qui nous séparoit ; elle me regardoit d'un air charmant. —

— Dieu tout-puissant, que ne puis-je vivre et finir mes jours ainsi ! — « Juste dispensateur de nos plaisirs et de nos peines, m'écriai-je, — qui empêcheroit un homme de se fixer ici au sein du contentement ? d'y danser, d'y chanter, de t'y rendre ses hommages, — et d'aller au ciel avec cette charmante brune ? »

La petite capricieuse se mit alors à danser en penchant sa tête de côté, et n'en fut que plus séduisante. — « Il est temps d'aller danser ailleurs, dis-je. » Ainsi, changeant seulement de partenaires et de tons, je dansai de Lunel

à

à Montpellier, de-là à Pézénas et Beziers; je dansai tout au travers de Narbonne, de Carcassonne et de Castelnaudary ; — jusqu'à ce qu'enfin je dansai tout seul dans le pavillon de Perdrillo, où tirant un papier rayé afin de pouvoir aller droit, sans digression ni parenthèse dans les amours de mon oncle Tobie,

Je commençai ainsi :

CHAPITRE XXX.

La Chose impossible.

OUI, je voulois aller droit ; — mais le pourrai-je ? — Dans ces plaines riantes, et sous ce soleil qui invite au plaisir, où dans ce moment on n'entend que des flûtes, musettes et chansons, où le peuple court à la vendange en dansant, où à chaque pas que l'on fait le jugement est surpris par l'imagination. — Dans ces plaines, dis-je, je défie, malgré tout ce qui a été dit sur les lignes droites en divers endroits de ce livre, — je défie le meilleur planteur de choux, soit qu'il plante en avant ou en arrière ; (ce qui revient à-peu-près au même, à moins qu'il n'ait une préférence secrète pour une des deux mé-

thodes) — je lui défie de planter ses choux froidement, posément et régulièrement, un par un, en droite ligne, et à distances égales, — sans aller de guingois et perdre à chaque pas son alignement...... surtout si ces maudits trous de jupes ne sont pas recousus. — En Frize-Lande, en Finlande, en Islande, et dans quelques autres pays que je sais bien, la chose seroit peut-être plus facile. —

— Mais dans ce beau climat, où tout parle aux sens et à l'imagination, — où l'on est sans cesse maîtrisé par ses idées, — dans ce pays, mon chèr Eugène, — dans ce fertile pays de romans et de chevalerie, ou je me trouve en ce moment, ouvrant mon écritoire pour écrire les amours de mon oncle Tobie, tandis que de ma fenêtre je vois dans la plaine les tours et détours que parcourt Julie pour retrouver son chèr Diégo, — si tu ne viens pas à mon secours, si tu n'es pas mon guide. —

Quelle espèce d'ouvrage sortira-t-il de mes mains? —

Essayons cependant.

CHAPITRE XXXI.

Ma méthode en écrivant.

IL en est de l'amour comme du cocuage....
— Mais quoi ! — je vais commencer un nouveau livre, tandis que j'ai depuis si long-temps une chose à communiquer au lecteur ! une chose, qui, si elle ne lui est pas communiquée en ce moment, ne le sera peut-être de ma vie, au lieu que ma comparaison de l'amour lui sera expliquée à quelque heure du jour. — Il faut que je me débarrasse de cette chose, après quoi je commencerai tout de bon.

Or, voici cette chose.

C'est que de toutes les manières de commencer un livre, qui sont maintenant pratiquées dans tout le monde connu, je suis persuadé que la mienne est la meilleure ; — je suis sûr du moins qu'elle est la plus religieuse ; — car j'écris d'abord la première phrase, et je m'abandonne à la Providence pour la seconde.

C'est ce qui devroit guérir pour jamais tout critique du soin et de la folie d'ouvrir sa porte, et d'appeller à son aide ses voisins,

ses amis, ses parens, et le diable et son train, pour examiner avec lui comment une de mes phrases en suit une autre, et comment le tout se lie ensemble. —

Je voudrois que vous me vissiez cramponné sur le bras de mon fauteuil, et à moitié soulevé, — les yeux au plancher, — l'air confiant, — attrapant une pensée, souvent lorsqu'elle n'est encore qu'à moitié chemin pour venir à moi. —

Je crois, en conscience, que j'en ai intercepté plus d'une, que le ciel destinoit à quelque autre.

CHAPITRE XXXII.

Moins que rien.

J'ALLOIS encore faire une digression sur Pope, sur les critiques, sur les tartuffes. — J'allois faire valoir ma modération, ma bonhomie. — J'allois retarder encore l'histoire des amours de mon oncle Tobie. — Mais par le vieux masque de velours noir de ma tante Dinach, — ce n'est pas là le cas.

— Je reviens à ma comparaison.

CHAPITRE XXXIII.

Mon oncle Tobie reparoît.

Il en est de l'amour comme du cocuage. — La partie souffrante est au plutôt la troisième, et presque toujours la dernière personne instruite de la maison. — Cela vient, comme tout le monde sait, de ce que nous avons une demi-douzaine de mots pour une seule chose, et de ce que nos impressions varient suivant le lieu où elles prennent naissance. — Ce qui est de l'amour dans telle partie du corps humain, devient presque de la haine dans telle autre, — du sentiment, quelques pieds plus haut, — et du galimathias. — Non, madame, non pas là, s'il vous plaît, — c'est dans la tête que je veux dire. — Tant que les choses, dis-je, iront ainsi, quel fil aurons-nous pour nous conduire dans ce labyrinthe?

De tous les êtres créés et incréés qui ont jamais fait des soliloques sur ce sujet mystique, mon oncle Tobie étoit certainement le moins propre à démêler la véritable sensation à travers tant de sensations différentes. — Aussi s'en seroit-il remis à la Providence

et au temps, pour débrouiller un tel chaos, ainsi que nous faisons pour les événemens dont nous craignons l'issue, — si l'avis donné par Brigitte à Susanne, et les manifestes répandus par celle-ci dans le public, n'avoient à la fin forcé mon oncle Tobie à prendre la chose en considération.

CHAPITRE XXXIV.

Sur les buveurs d'eau.

LES phisiologistes anciens et modernes nous ont bien et dûment expliqué d'où vient que les *tisserands*, les *jardiniers*, les *gladiateurs*, et ceux dont une jambe s'est desséchée à la suite de quelque mal au pied, — d'où vient, dis-je, que tous ces gens-là ont toujours quelque nymphe dont le tendre cœur brûle en secret pour eux. —

Et bien! un *buveur d'eau*, (pourvu qu'il le soit de profession, sans fraude ni supercherie) est précisément dans la même cathégorie. Non qu'au premier coup-d'œil on y aperçoive aucune conséquence, aucune logique. — En effet, dire qu'un ruisseau d'eau froide, tombant goutte à goutte dans estomac, allumera une torche en l'honneur de ma Jenny.

Cette proposition ne frappe personne; au contraire, elle semble diamétralement opposée au cours ordinaire des effets et des causes. —

Mais c'est ce qui montre la foiblesse et l'insuffisance de la raison humaine. —

« Et vous ne laissez pas, monsieur de jouir d'une parfaite santé? » —

« La plus parfaite, madame, que l'amitié même puisse me désirer. » —

« Quoi, monsieur! ne buvant rien, absolument rien que de l'eau! » —

— Impétueux fluide! au moment que tu presses contre les écluses du cerveau, vois comme elles cèdent à ta puissance! —

La *curiosité* paroît à la nage, faisant signe à ses compagnes de la suivre! elles plongent au milieu du courant. —

L'imagination s'assied en rêvant sur la rive. — Elle suit le torrent des yeux, et change les brins de paille et de jonc en mats de misaine et de beau-pré. — A peine la métamorphose est-elle faite, que le *desir*, tenant d'une main sa robe retroussée jusqu'au genou, survient, les voit et s'en empare. —

O vous, buveurs d'eau! est-ce donc par le secours de cette source enchanteresse que

vous avez tant de fois tourné et retourné le monde à votre gré? — Foulant aux pieds l'impuissant, écrasant son visage, — et changeant même quelquefois la forme et l'aspect de la nature! —

« Si j'étois Eugène, disoit Yorick, je voudrois boire plus d'eau. — Et moi aussi, dit Eugène, si j'étois Yorick. » —

C'est ce qui prouve que tous deux avoient lu leur Longin.

— Quant à moi; je suis résolu à ne lire de ma vie d'autre livre que le mien.

CHAPITRE XXXV.

Je m'embrouille.

JE voudrois que mon oncle Tobie eût été *buveur d'eau*, on auroit compris pourquoi, du premier moment que la veuve Wadman le vit, elle sentit quelque chose en sa faveur. —

Quelque chose peut-être au-dessus de l'amitié, au-dessous de l'amour, pourtant, — quelque chose, — n'importe quoi, — n'importe où, — je ne donnerois pas un seul crin de la queue de ma mule, (qui franchement n'en a guère à perdre) pour être mis dans le secret. —

Mais mon oncle Tobie n'étoit rien moins que *buveur d'eau.* Il ne la buvoit ni pure, ni mélée, ni d'aucune manière, ni en aucun lieu, — excepté peut-être dans quelque poste avancé où l'on ne pouvoit avoir de meilleur liqueur. Peut-être aussi dans le temps de sa blessure, lorsque le chirurgien ne cessant de lui dire qu'il falloit détendre ses fibres, et que la réunion de la plaie s'en feroit plus vîte; — mon oncle Tobie consentoit à en boire pour l'amour de la paix.

— Tout le monde sait que dans la nature il n'y a point d'effet sans cause. — Et l'on sait également que mon oncle Tobie n'étoit ni *tisserand,* ni *jardinier,* ni *gladiateur,* à moins que vous prétendiez que *capitaine* soit l'équivalent de *gladiateur;* mais il étoit simplement capitaine d'infanterie. D'ailleurs, ceci est une explication forcée. — Nous n'avons donc rien à supposer que cette malheureuse jambe. Mais dans la présente hypothèse, elle ne nous serviroit qu'autant que son accident auroit été la suite de quelque mal au pied; mais la jambe de mon oncle Tobie n'avoit maigri par l'effet d'aucun désordre dans le pied. — Que dis-je? La jambe de mon oncle Tobie n'avoit pas maigri du tout. Elle étoit un peu roide et sans grâce,

ce qui pouvoit venir du défaut total d'exercice, où elle étoit restée, pendant les trois ans que mon oncle Tobie avoit passés à la ville dans la maison de mon père; mais elle étoit forte, nerveuse, et au total c'étoit une jambe aussi bien faite et d'aussi bon augure que toute autre. —

Je déclare que je ne me rappelle aucune occasion, aucun passage du livre que j'écris, où je me sois trouvé aussi embarrassé qu'au cas présent, à faire joindre les deux bouts, et à faire cadrer de force le chapitre que j'écrivois au chapitre qui devoit suivre. — On diroit que j'ai pris plaisir à rassembler les difficultés de toute espèce, uniquement pour voir comment je pourrois en sortir. —

— Insensé que tu es! quoi! ces détresses inévitables qui n'ont cessé de t'affliger comme homme et comme auteur; — ces détresses, Tristram, ne te suffisent pas! et tu veux te jetter dans de nouveaux embarras! —

— N'est-ce pas assez que tu sois endetté de tous côtés? N'as-tu pas dix tombereaux chargés des premiers volumes de ton Tristram, qui ne sont pas encore vendus? Et n'es-tu pas presque à bout de ton esprit pour trouver le moyen de t'en défaire? —

— N'es-tu pas à l'heure qu'il est, tour-

menté de ce maudit asthme que tu as gagné en Flandre en patinant contre le vent? — Il n'y a pas plus de deux mois, qu'à force de rire de la posture ridicule d'un cardinal, tu te rompis un vaisseau dans la poitrine, et en deux heures tu perdis tant de sang, qu'à en croire les médecins, si l'hémorrhagie eût duré une fois autant, tu en aurois perdu plus de quatre pintes! —

CHAPITRE XXXVI.

Qu'on ne m'interrompe plus.

BON Dieu ! ne se taira-t-on jamais? ne pourra-t-on me laisser raconter mon histoire de suite et sans déviation ! — Elle est si délicate, si compliquée, qu'elle peut à peine soutenir la transposition d'une seule syllabe ; — et vous ne cessez de me détourner mal-à-propos ! — Il faut cependant bien que je tâche de retrouver mon chemin. —

Mais, de grâce, ne distrayez plus mon attention.

CHAPITRE XXXVII.

J'entre tout de bon en matière.

MON oncle Tobie et le caporal, dans le dessein où ils étoient d'entrer en campagne aussitôt que le reste des alliés, s'étoient enfuis de la ville avec tant de chaleur et de précipitation, pour prendre possession du petit terrein dont nous avons si souvent parlé, qu'ils avoient oublié un des articles les plus nécessaires à leur projet. Ce n'étoit, comme on peut croire, ni une pioche, ni une pèle, ni une bêche de pionnier.

— C'étoit un lit pour se coucher. — Tellement que, comme le château de Shandy n'étoit pas alors meublé, et que la petite auberge où mourut le pauvre Lefèvre n'étoit pas encore bâtie, — mon oncle Tobie fut contraint d'accepter un lit pour une nuit ou deux chez Mistriss Wadman, — en attendant que le caporal Trim, (qui, aux talens d'un excellent laquais, valet-de-chambre, cuisinier, chirurgien et ingénieur, joignoit celui d'un excellent tapissier,) en eût monté un dans la maison de mon oncle Tobie, à l'aide d'un menuisier et d'une ou de deux couturières. —

Une fille d'Eve...; car telle étoit la veuve Wadman, et tout ce que je compte dire de son caractère, c'est qu'elle étoit :

Femme dans toute l'étendue du mot. —

Une fille d'Eve eût été mieux placée à cinquante lieues de-là, chaudement étendue dans son lit, jouant avec l'étui de son couteau, jouant même avec toute autre chose, — que les yeux témoins et l'esprit occupé d'un homme logé, meublé, et défrayé par elle.

Par tout ailleurs ce n'est rien. — Une femme (hors de chez elle) peut, physiquement parlant, regarder un homme au grand jour, et même le voir sous un plus grand jour qu'un autre. — Mais ici, sous quelque jour qu'elle le vît, elle ne pouvoit s'empêcher de mêler à son idée quelque chose de sa propre *chevance*, de le confondre pour ainsi dire avec son bien, — jusqu'à ce que, par des actes réitérés de cette dangereuse combinaison, elle le comprît tout-à-fait dans son inventaire.

Et alors gare la sagesse.

— Mais ceci n'est pas la matière d'un système : je l'ai déclaré d'avance. — Ni d'un bréviaire ; car je ne me mêle du *credo* de

personne que du mien. — Ce n'est pas une matière de fait non plus, au moins que je sache ; — mais une matière purement charnelle, et qui sert d'introduction à ce qui va suivre.

CHAPITRE XXXVIII.

Adieu l'étiquette.

— JE ne parle pas à l'égard de leur grosseur, ni de leur finesse, ni de la forme de leurs goussets ; mais je vous prie, madame, — vos chemises de nuit ne diffèrent-elles pas de vos chemises de jour en cette particularité, aussi-bien qu'en plusieurs autres ; — savoir, qu'elles excèdent tellement les autres en longueur, que lorsque vous les avez mises, elles tombent presqu'aussi bas au-dessous de vos pied, qu'il s'en faut que vos chemises de jour ne descendent jusqu'à vos pieds. — C'est du moins sur ce modèle que les chemises de nuit de la veuve Wadman avoient été coupées ; d'où je présume que telle étoit la mode sous les règnes du roi Guillaume et de la reine Anne. Et si elle a changé (comme en Italie, où on ne porte point de chemise la nuit) tant pis pour le public. —

— On leur donnoit alors deux aunes et demie de Flandre de longueur. Ainsi en supposant la taille ordinaire d'une femme à deux verges, il lui en restoit une demi-aune pour en disposer à sa fantaisie.

Une veuve, qui l'est surtout depuis sept ans, trouve les nuits de décembre bien longues et bien froides; et il n'est rien dont elle ne s'avise pour suppléer à la chaleur qui lui manque. — Une petite douceur en amène une autre; et peu-à-peu, et d'essais en essais, Mistriss Wadman s'étoit formée l'habitude que voici; l'habitude qui, depuis deux ans, étoit devenue une règle invariable de son coucher.

Aussitôt que la veuve Wadman étoit au lit, et qu'elle avoit étendu ses jambes dans toute leur longueur, elle appeloit Brigitte; — et Brigitte, avec toute la décence convenable, soulevoit la couverture des pieds du lit, prenoit la demi-aune excédente de laquelle nous avons parlé, la tiroit doucement avec les deux mains pour lui donner toute l'extension possible, et la plissoit légérement dans sa longueur; — puis prenant sur sa manche une grosse épingle, dont elle tournoit la pointe vers elle, — elle rattachoit tous les plis ensemble à peu de distance de l'ourlet;

après quoi elle retroussoit le tout sous les pieds du lit, et souhaitoit à sa maîtresse une bonne nuit. —

Tout cela s'observoit régulièrement et avec une méthode constante et invariable. Seulement Brigitte, en détroussant les pieds du lit pour s'acquitter de son devoir, ne consultant d'autre thermomètre que la disposition de son humeur, — elle faisoit sa besogne debout, à genoux, ou accroupie, — suivant les différens degrés de foi, d'espérance et de charité, qu'elle se sentoit cette nuit-là pour sa maîtresse. — Ainsi, il n'y avoit de variété que dans l'attitude de Brigitte. A toute autre égard, l'étiquette étoit sacrée, et auroit pu le disputer aux étiquettes les plus rigides de toutes les chambres à coucher de la chrétienté. —

Le premier soir, aussitôt que le caporal eut conduit mon oncle Tobie au haut de l'escalier, ce qu'il fit vers les dix heures, — Mistriss Wadman se jeta dans son fauteuil, et croisant son genou droit sur son genou gauche, ce qui lui faisoit un point d'appui pour son coude, elle pencha sa joue sur la paume de sa main, et s'appuyant dessus, elle rumina jusqu'à minuit sur les deux côtés de la question. —

Le

Le second soir elle alla à son bureau; et ayant dit à Brigitte de lui apporter d'autres chandelles, et de les laisser sur la table, elle tira son contrat de mariage et le lut deux fois avec grande attention. —

Et le troisième soir, qui étoit le dernier du séjour de mon oncle Tobie, quand Brigitte aux pieds du lit eut tiré la chemise de nuit, et qu'elle essaya de la rattacher avec la grosse épingle. —

D'un coup de pied donné de deux talons à-la-fois, mais en même-temps du coup de pied le plus naturel que l'on pût donner dans sa position, elle fit sauter l'épingle des doigts de Brigitte. — L'étiquette, qui étoit attachée à l'épingle, tomba avec elle, et en tombant par terre, fut brisée en mille atomes.

De tout cela, il étoit clair que la veuve Wadman étoit amoureuse de mon oncle Tobie.

CHAPITRE XXXIX.

Amours de mon oncle Tobie avec la veuve Wadman.

Mais la tête de mon oncle Tobie étoit alors occupée de bien d'autres affaires; tellement qu'il n'eut pas le loisir de songer à celle-ci, jusqu'à ce que la démolition de Dunkerque eût été consommée, et que les droits respectifs de toutes les puissances de l'Europe eussent été réglés.

Cela fit un *armistice*, pour parler le langage de mon oncle Tobie, ou, pour parler celui de Mistriss Wadman, un *chômage* de près de onze ans. — Mais comme dans les cas de cette nature c'est toujours le second coup, (à quelque distance qu'il soit du premier) qui établit le combat, j'appelle ces amours, *les amours de mon oncle Tobie avec la veuve Wadman*, plutôt que *les amours de la veuve Wadman avec mon oncle Tobie.*

Et cette distinction n'est pas imaginaire. Il n'en est pas de ceci comme de *bonnet blanc* et *blanc bonnet*, et de toutes autres choses de ce genre, sur lesquelles on dispute tous les jours au parlement : — dans ce cas-ci il

y a une différence dans la nature des choses, — et (souffrez que je vous le dise, messieurs) une grande différence.

CHAPITRE XL.

Je bats la campagne.

AU moment dont je parle, comme ainsi soit que la veuve Wadman aimoit mon oncle Tobie, et que mon oncle Tobie n'aimoit pas encore la veuve Wadman, — la veuve Wadman n'avoit que deux partis à prendre; ou d'aller en avant et de continuer à aimer mon oncle Tobie, ou de se tenir en repos. —

— La veuve Wadman ne vouloit ni l'un ni l'autre. —

Bonté du ciel! — Mais j'oublie que je suis moi-même un peu du caractère de la veuve Wadman. Car toutes les fois qu'il m'arrive (ce qui avient quelquefois vers les équinoxes) que quelque divinité champêtre m'occupe, m'intéresse, me tourmente au point que je perds pour elle le boire et le manger; — tandis que la cruelle ne daigne pas s'informer si je bois ou si je mange. —

Malédiction sur elle! je l'envoie en Tartarie, et de la Tartarie à la terre de Feu,

et de la terre de Feu à tous les diables. — Bref, il n'y a pas un recoin en enfer où je ne place ma déesse, et où je ne la loge. —

Mais comme le cœur est foible, et que les marées de nos passions montent et descendent dix fois par minute, — je ramène bien vîte ma divinité; et comme je suis extrême en tout, je la place au beau milieu de la voie lactée.

— « O la plus brillante des étoiles, — répands, répands ton influence. . . . »

Maudite soit l'étoile et son influence! par tout ce qui est hérissé et en guenilles, m'écriai-je, en ôtant mon bonnet fourré, et le regardant d'un air de colère, — je ne donnerois pas six sous pour en avoir douze de cette espèce! —

Mais c'est pourtant un excellent bonnet, dis-je, en le mettant sur ma tête et l'enfonçant jusqu'aux oreilles; — il est bien chaud, bien doux, — surtout si vous couchez le poil avec la main. —

Eh! que m'importe, répliquai-je, en suis-je moins malheureux? — Ici ma philosophie m'abandonne encore.

Non, je ne toucherai jamais à ce pâté, (je change encore de métaphore) ni à la croûte, ni à la mie, — ni au-dedans, ni au-dehors,

ni au-dessus, — ni au-dessous; — je le déteste, — je le hais, — je le répudie : — la vue seule m'en rend malade. —

Il est tout poivre,
tout ail,
tout épice,
tout sel,
toutes drogues du diable.

Par le grand archi-cuisinier des cuisiniers, qui ne fait, je pense, œuvre de ses dix doigts du matin au soir, et qui passe son temps à inventer pour nous les ragoûts les plus échauffans, je n'y toucherois pas pour le monde entier. —

«O Tristram! Tristram! s'écrie Jenny.»

«O Jenny! Jenny! lui dis-je, et cela me conduit au quarante et unième chapitre.»

CHAPITRE XLI.

Rien.

«Non, pour le monde entier, je n'y toucherois pas, lui dis-je.» —

Mon dieu! à quel point cette métaphore m'a échauffé l'imagination!

CHAPITRE XLII.

Diatribe contre l'Amour.

C'EST ce qui montre, (que la robe et l'église en disent tout ce qu'elles voudront; — qu'elles en disent; . . . . . . car, quant à penser, tout ce qui pense, pense à-peu-près de même sur cet article et sur bien d'autres) — c'est ce qui montre, dis-je, que l'amour est certainement, (au moins alphabéticalement parlant) l'affaire de la vie la plus

A gitante,
la plus B izarre,
la plus C onfuse,
la plus D iabolique;

Et de toutes les passions humaines, la passion la plus

E xtravagante,
la plus F antasque,
la plus G rossière,
la plus H onteuse,
la plus I inconséquente (le K manque),
et la plus L unatique; —

Et en même-temps la chose la plus

M isérable,

la plus N iaise,
la plus O iseuse,
la plus P uérile,
la plus Q uinteuse,
la plus S urannée,
et la plus R idicule;

Quoique dans la règle l'R eût dû marcher avant l'S. —

Enfin c'est une chose telle, que mon père, à la fin d'une longue dissertation sur ce sujet, disoit un jour à mon oncle Tobie : « Vous ne sauriez jamais, frère Tobie, combiner deux idées sur cette matière sans faire un hypallage. — Eh! bon Dieu, qu'est-ce qu'un hypallage, s'écria mon oncle Tobie? —

C'est mettre la charrue devant les bœufs, dit mon père. —

Et que peuvent-ils faire dans cette posture, s'écria mon oncle Tobie?

Ou bien aller en avant, dit mon père, ou bien se tenir en repos.

— Or je vous ai déjà dit que la veuve Wadman ne vouloit faire ni l'un ni l'autre. —

— Elle se tint cependant harnachée et caparaçonnée de tout point, pour guetter une occasion favorable.

CHAPITRE XLIII.

Description topographique.

Les destinées, qui avoient certainement prévu tout ce qui concernoit les amours de la veuve Wadman et de mon oncle Tobie, avoient depuis la création de la matière et du mouvement, (et même avec plus de courtoisie qu'elles n'ont coutume d'en mettre en pareil cas,) avoient, dis-je, établi une chaînes de causes et d'effets liés si étroitement ensemble, qu'il étoit presque impossible que mon oncle Tobie eût habité et occupé une autre maison et un autre jardin dans tout le monde entier, que la maison qui touchoit à la maison, et le jardin qui touchoit au jardin de mistriss Wadman. — Ce voisinage, joint à la commodité d'un gros arbre creux et touffu, placé dans le jardin de la veuve, et sur la palissade de mon oncle Tobie, fournissoit à l'aimable veuve toutes les occasions que son goût pour les opérations militaires pouvoit désirer. Elle pouvoit observer tous les mouvemens de mon oncle Tobie, et assister à ses conseils de guerre. — Et mon oncle Tobie, dont le cœur étoit sans

défiance, ayant permis au caporal (à la sollicitation de Brigitte) de pratiquer en osier une porte de communication pour prolonger les promenades de mistriss Wadman, — mistriss Wadman se trouvoit maîtresse de pousser ses approches jusqu'à la porte de la guérite, et quelquefois même, (par pure reconnoissance du procédé de mon oncle Tobie,) de former son attaque et d'assaillir mon oncle Tobie au fond même de sa guérite.

CHAPITRE XLIV.

Diverses façons de brûler une chandelle.

C'est une vérité triste, mais qui n'en est pas moins constante. — Il est prouvé par toutes les observations journalières qu'un homme peut, ainsi qu'une chandelle, être brûlé par l'un ou par l'autre bout; — j'entends pourvu qu'il ait une mêche suffisante, sinon tout est dit. — J'entends encore, qu'on ne l'allumera pas en bas; car comme en ce cas la flamme s'éteint ordinairement d'elle-même, tout est encore dit. —

Quant à moi, comme je ne saurois supporter l'idée d'être brûlé comme un sot, si l'on me laissoit le choix sur la manière d'être

brûlé, je voudrois qu'on m'allumât par en haut, afin de pouvoir brûler décemment jusqu'à la bobèche ; — c'est-à-dire de la tête au cœur, du cœur au foie, du foie aux entrailles, et de-là, par les veines et les artères mésentériques, à traver toutes les sinuosités et les insertions latérales des intestins et de leur tunique, jusqu'au boyau que l'on appelle *aveugle* ou *cæcum*.

« Je vous prie, docteur Slop, dit mon oncle Tobie, (en l'interrompant au moment qu'il prononçoit le mot *cæcum*, le soir que ma mère accoucha de moi,) — je vous prie, dit mon oncle Tobie, apprenez-moi ce que c'est que le *cæcum ;* car tout vieux que je suis, j'avoue que je ne sais pas encore où il est situé. »

« Le *cæcum*, répondit le docteur Slop, est situé entre l'*ilium* et le *colum*. » —

« Dans un homme, dit mon père ? » —

« Et dans une femme aussi, dit le docteur Slop. » —

« Je ne m'en doutois pas, dit mon père. »

CHAPITRE XLV.

Attaques de la veuve Wadman.

ET pour s'assurer des deux systèmes, mistriss Wadman se promit de n'allumer mon oncle Tobie ni par en haut ni par en bas, mais de le brûler, s'il étoit possible, par les deux bouts à-la-fois, comme la chandelle du prodigue.

Or, mistriss Wadman, aidée de Brigitte, auroit pu bouleverser pendant sept ans entiers, tous les magasins et arsenaux, depuis celui de Venise jusqu'à la tour de Londres. — Elle auroit pu choisir dans tout l'attirail de guerre et dans tous les ustensiles militaires destinés, soit à l'infanterie, soit à la cavalerie, — sans y trouver blinde ni mantelet aussi propre à servir son dessein, que l'expédient que le hasard, joint à l'invention de mon oncle Tobie, avoit placé sous sa main. —

Je ne crois pas vous l'avoir dit; — mais je ne voudrois pas en répondre; il se pourroit que si...... Quoi qu'il en soit, c'est une des choses qu'il vaut mieux recommencer que de s'amuser à disputer contre. Il y a

beaucoup de choses de ce genre. — Vous saurez donc que quelque ville ou forteresse que le caporal eût à exécuter pendant le cours des campagnes de mon oncle Tobie, mon oncle Tobie commençoit par en mettre le plan en dedans de la guérite à main gauche; là ce plan s'attachoit par en haut avec deux ou trois épingles, et restoit flottant par en bas, pour donner la facilité de le rapprocher des yeux quand il étoit nécessaire. Si bien que dès que l'attaque fut résolue de la part de mistriss Wadman, les moyens en furent trouvés.

En effet, une fois avancée jusqu'à la porte de la guérite, mistriss Wadman, en étendant la main droite et glissant le pied gauche par le même mouvement, n'avoit qu'à saisir la carte ou le plan, et l'avancer vers elle en allongeant le cou, comme pour aller à sa rencontre; — mon oncle Tobie prenoit feu sur-le-champ; — sa passion favorite se réveilloit; — il se hâtoit de prendre l'autre coin de la carte avec sa main gauche, et du bout de sa pipe qu'il tenoit dans sa main droite, il entamoit une démonstration.

Si-tôt que l'attaque en étoit à ce point, mistriss Wadman, en général habile, et par une seconde manœuvre, dont tout le monde

sentira les raisons, faisoit tomber la pipe des mains de mon oncle Tobie tout le plutôt possible. — Elle se servoit pour cela de plusieurs prétextes, dont le plus commun étoit le besoin de désigner plus clairement sur la carte quelque redoute ou quelque parapet. — Mais, soit d'une manière, soit d'une autre, il n'étoit pas possible à mon pauvre oncle Tobie de parcourir plus de dix toises avec sa pipe. —

Mon oncle Tobie étoit alors obligé de faire usage de son premier doigt. —

Et voyez la différence qui en résultoit pour l'attaque ! en promenant son doigt sur la carte (comme dans le premier cas) vis-à-vis le bout de la pipe de mon oncle Tobie, la veuve Wadman auroit parcouru toutes les lignes de Dan à Bershabée (si les lignes de mon oncle Tobie se fussent prolongées si loin) sans produire aucun effet. Le bout de la pipe n'ayant ni artère, ni chaleur vitale, n'étoit susceptible d'aucune sensation, et ne pouvoit ni communiquer la chaleur par attouchement, ni la recevoir par sympathie. Tout se passoit en fumée. —

Mais avec le doigt de mon oncle Tobie, tout changeoit de face. La veuve, en le suivant de près avec le sien à travers tous les

petits détours et les zigzags des ouvrages, — le touchant de temps en temps par côté, — passant quelquefois sur l'ongle, — et quelquefois s'y accrochant, — le rencontrant tantôt à droite, tantôt à gauche; — enfin, le harcelant sans cesse, la veuve ne pouvoit manquer d'exciter au moins un certain je ne sais quoi.

Ces escarmouches, quoique légères et encore assez distantes du corps de la place, ne laissoient pas que d'y conduire. Si au milieu de ces escarmouches la carte se détachoit et venoit à glisser le long de la guérite, mon oncle Tobie, simple comme la colombe, posoit aussitôt sa main dessus et à plat, pour contenir la carte, en continuant son explication; et mistriss Wadman, par une manœuvre aussi prompte que la pensée, plaçoit sa main tout à côté de celle de mon oncle Tobie. Par ce moyen, elle établissoit une communication suffisante pour laisser passer et repasser toute sensation connue de toute personne un peu versée dans la partie élémentaire et pratique de la galanterie.

Alors elle recommençoit à promener son doigt à côté de celui de mon oncle Tobie; le jeu de ce premier doigt amenoit celui du pouce; — et sitôt que le pouce étoit engagé,

toute la main s'en mêloit bientôt. — La tienne, cher oncle Tobie, ne pouvoit rester en place. Mistriss Wadman, par les efforts les mieux ménagés, par les pressions les plus équivoques, par les sensations les plus légères qu'une main puisse employer pour en déranger une autre, essayoit sans cesse de déplacer celle de mon oncle Tobie, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu.

Pendant tout ce manège, la jambe de la veuve glissée au fond de la guérite, appuyoit contre le mollet de mon oncle Tobie; et la veuve ne négligeoit rien pour empêcher mon oncle Tobie d'attribuer cette pression à toute autre cause. Voilà la chandelle allumée par les deux bouts; — voilà mon oncle Tobie attaqué et poussé vigoureusement dans ses deux aîles; — est-il surprenant que son centre fût à chaque instant mis en désordre?

« C'est le diable qui s'en mêle, disoit mon oncle Tobie. »

CHAPITRE XLVI.

Relique de mon oncle Tobie.

ON conçoit aisément que mistriss Wadman varioit ses attaques, à l'exemple de tous les généraux dont l'histoire fourmille; et par les mêmes motifs qu'eux : — un observateur de l'ordre commun auroit eu peine à les reconnoître pour des attaques réelles; ou tout au moins n'en auroit pas senti les différences; mais ce n'est pas pour ces gens-là que j'écris.—

Je reviendrai un jour à ces attaques; mais ce ne sera pas de quelques chapitres; et alors je verrai à mettre un peu plus d'exactitude dans mes descriptions. Tout ce que j'ai à dire en ce moment sur ce sujet, c'est que dans une liasse de papiers originaux et de dessins que mon père avoit rassemblés, il y a un plan de Bouchain parfaitement conservé, et que je conserverai soigneusement, tant que je serai en état de conserver quelque chose. — Sur un des coins d'en-bas, et à main droite, on voit encore les marques de tabac d'un pouce et d'un premier doigt : or, il y a tout à parier que ce pouce et ce premier doigt sont ceux de la veuve Wadman,

d'autant

d'autant que le coin opposé, qui sans doute étoit celui de mon oncle Tobie, est sans la moindre tache. — C'est assurément là un acte authentique d'une de ces attaques. On aperçoit vers le haut de la carte les vestiges de deux trous presque effacés, mais encore visibles : or, ces trous sont évidemment ceux des épingles qui attachoient la carte dans la guérite.

Par tout ce qu'il y a de sacré, j'estime plus cette précieuse relique avec ses stigmates, que toutes les reliques souvent apocryphes qu'on montre aux badauds; —exceptant toujours, lorsque j'écris sur ces matières, les pointes qui entrèrent dans la chair de sainte Radegonde dans le désert; pointes merveilleuses, que les religieuses de Cluny font voir à tous les passans, pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE XLVII.

Hélas.

VOILA, dit Trim, tout ce que j'y peux faire. — Les fortifications sont entièrement rasées, et le bassin de Dunkerque est de niveau avec le mole. Avec la permission de Monsieur, je pense que tout est fini. — Je le

pense de même, répondit mon oncle Tobie, avec un soupir à demi étouffé; — mais va, Trim, va dans la salle chercher les articles du traité; ils doivent être sur la table. » —

« Ils y ont été pendant plus de six semaines, dit le caporal; mais ce matin la servante les a pris pour allumer le feu. » —

« Tout est donc fini, Trim, dit mon oncle Tobie! la cour n'a plus besoin de nos services! — O ciel, dit le caporal, tout est fini! » En disant ces mots, il jette sa bêche dans la brouette avec l'air du désespoir le plus expressif qui puisse s'imaginer; puis se retournant lentement, il ramasse sa pioche, sa pelle, ses piquets, et tout le reste de ses ustensiles militaires; et il se disposoit à emporter le tout hors du boulingrin, — quand un *hélas* partit de la guérite, et se glissant à travers une petite fente du sapin, vint frapper son oreille du son le plus lamentable; — il s'arrêta tout court.

« Non, dit le caporal en lui-même, je n'en ferai rien à l'heure qu'il est; — il vaut mieux attendre à demain matin, avant que monsieur soit levé, pour que monsieur n'en voie rien. » Le caporal prit sa bêche dans sa brouette, avec un peu de terre dessus, comme s'il eût eu à combler un petit trou au pied du glacis,



Mosbach del. S. A... sculp.

mais réellement pour se rapprocher de son maître et tâcher de le distraire. — Il leva une motte ou deux, les tailla, les façonna avec sa bêche; — enfin il s'assit aux pieds de mon oncle Tobie, et commença ainsi.

CHAPITRE XLVIII.

Amours de Trim.

« N'EST-CE pas, monsieur, une grande pitié ?..... Mais je crains que ce que je vais dire à monsieur ne soit une sottise dans la bouche d'un soldat. » —

« Et pourquoi, Trim, dit mon oncle Tobie, un soldat seroit-il plus exempt d'en dire qu'un homme de lettres ? — Il en a moins d'occasions, répondit le caporal. » Mon oncle Tobie fit un signe de tête.

— « N'est-ce donc pas une grande pitié, dit le caporal, en jetant les yeux sur Dunkerque et sur le môle, — comme Servius Sulpicius, à son retour d'Asie et de sa traversée d'Egine à Mégare, jetoit les siens sur Corinthe et le Pirée.

» N'est-ce pas, dis-je, une grande pitié, sauf le respect de monsieur, d'avoir détruit de si beaux ouvrages ? Et n'en seroit-ce pas

une toute aussi grande, de les avoir laissé subsister ? » —

« Tu as raison, Trim, dans les deux cas, dit mon oncle Tobie. — Aussi, poursuivit le caporal, monsieur a pu remarquer que depuis le commencement de la démolition jusqu'à la fin, je n'ai pas une seule fois sifflé, ni chanté, ni ri, ni pleuré, ni parlé de nos anciennes guerres, ni raconté à monsieur une seule histoire, bonne ou mauvaise. » —

« Tu es, Trim, dit mon oncle Tobie, rempli d'excellentes qualités ; et je ne regarde pas comme la moindre (étant conteur d'histoires comme tu l'es) d'avoir su au travers de toutes celles que tu m'a dites, soit pour me divertir dans mes travaux, soit pour me distraire dans mes chagrins, d'avoir su, dis-je, ne m'en raconter presque jamais que de bonnes. » —

« Avec la permission de monsieur, c'est qu'à l'exception *du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, il n'y en a pas une qui ne soit vraie ; car elles me regardent toutes. »

« C'est ce qui fait, Trim, dit mon oncle Tobie, que je les aime davantage. — Mais quelle est cette nouvelle histoire ? tu viens d'exciter ma curiosité. »

« Je vais, dit le caporal, la raconter à

monsieur. — Pourvu, dit mon oncle Tobie, en regardant tristement Dunkerque et le mole, — pourvu que ne soit pas une histoire enjouée ; car à des histoires de ce genre, il faut que l'auditeur apporte avec lui la moitié du plaisir, — et la disposition où je me trouve en ce moment nuiroit à toi, Trim, et à ton histoire. — Il n'y a, dit le caporal, rien d'enjoué dans mon histoire. Je ne voudrois pas non plus, ajouta mon oncle Tobie, qu'elle fût trop triste. — Elle ne l'est pas non plus, répliqua le caporal ; — en un mot elle convient parfaitement à monsieur. — Eh bien ! je t'en remercie de tout mon cœur, s'écria mon oncle Tobie, et tu me feras plaisir de la commencer. » —

Le caporal fit la révérence. — Quoi qu'il ne soit pas aussi aisé que le monde l'imagine, d'ôter avec grace un bonnet de housard qui n'a point de consistance, — ni moins difficile, à mon avis, quand on est assis par terre, de faire une révérence aussi remplie de respect que les révérences ordinaires du caporal, — cependant en faisant glisser la paulme de sa main droite, laquelle étoit du côté de son maître ; en la faisant glisser, dis-je, en arrière sur le gazon, et un peu plus loin que son corps, pour donner à celle-

ci plus de courbure, — saisissant en même-temps son bonnet sans effort avec le pouce et les deux premiers doigts de la main gauche, ce qui réduisoit insensiblement le diamètre du bonnet, lui faisoit perdre sa rondeur, et l'applatissoit presqu'entièrement, — le caporal satisfit à tout beaucoup mieux que sa posture ne sembloit le promettre. — Et, ayant craché deux fois, pour chercher la clef sur laquelle son histoire iroit le mieux, et plairoit davantage à son maître, — il jeta sur lui un regard de tendresse qui lui fut rendu, et il commença ainsi.

Histoire du roi de Bohême et des sept châteaux.

« Il étoit une fois un certain roi de Bo — hê. — »

Le mot *Bohême* n'étoit pas encore tout-à-fait prononcé, que mon oncle Tobie obligea le caporal à faire halte pour un moment. — Le caporal avoit commencé son histoire nue tête, ayant laissé son bonnet par terre depuis qu'il l'avoit ôté à la fin du dernier chapitre. —

L'œil de la bonté épie tout. — Le caporal n'avoit pas achevé les quatre premiers mots de son histoire, que mon oncle Tobie avoit

déjà touché son bonnet deux fois du bout de sa canne, comme pour dire : pourquoi, Trim, n'est-il pas sur votre tête ? — Trim le ramassa avec la plus respectueuse lenteur ; puis jetant un coup-d'œil humilié sur la broderie de devant, laquelle étoit terriblement ternie, et même usée dans les parties les plus apparentes, il posa de nouveau son bonnet à ses pieds pour moraliser à son sujet. —

« Je t'entends trop bien, s'écria mon oncle Tobie ! et tout ce que tu dis-là n'est que trop vrai. — Mais, Trim, *rien n'est fait en ce monde pour toujours durer.* » —

« O mon cher Tom ! s'écria Trim, — quand ces gages de ton amour et de ton souvenir seront tout-à-fait usés, que dirai-je ? » —

« Il n'y a, Trim, répliqua mon oncle Tobie, autre chose à dire que ce que je t'ai dit ; *rien n'est fait en ce monde pour toujours durer.* On se creuseroit la cervelle jusqu'au jour du jugement, qu'on ne trouveroit rien de mieux. »

La caporal reconnut que mon oncle Tobie avoit raison, et qu'il seroit inutile, quelque esprit qu'on eût, de chercher à tirer de son bonnet une morale plus saine. Il mit donc son bonnet sur sa tête sans chercher davantage ; et, passant la main sur son front pour

effacer une ride pensive que le texte et le commentaire y avoit fait naître, il retourna, avec le même regard et le même son de voix, à son histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

« Il étoit une fois un certain roi de Bohême... — Mais sous quel règne? c'est ce que je ne saurois dire à monsieur. » —

« Je ne te le demande en aucune sorte, s'écria mon oncle Tobie. » —

« C'étoit, sauf le respect de monsieur, un peu avant le temps où les géans cessèrent d'engendrer. — Mais en quelle année de notre Seigneur c'étoit?.... » —

« Je ne donnerois pas deux sous pour le savoir, dit mon oncle Tobie. » —

« Seulement, n'en déplaise à monsieur, cela donne meilleur air à une histoire. » —

« C'est ton affaire, Trim, de l'embellir à ta mode; — et choisis, continua mon oncle Tobie, choisis dans tout le monde entier la date que tu voudras, et applique-là à ton histoire, c'est celle-là que je préférerai. »

Le caporal s'inclina d'un air pénétré de

reconnoissance. — En effet, depuis la création du monde jusqu'au déluge de Noé, — depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Abraham, depuis les patriarches et leur pélerinage jusqu'à la sortie d'Egypte des Israélites; — de-là à travers toutes les dynasties, olympiades, villes fondées et détruites, et autres époques mémorables de chaque peuple, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, — et de cette venue au moment où Trim racontoit son histoire; — chaque siècle, chaque année, chaque mois, chaque heure, chaque minute; — mon oncle Tobie mettoit aux pieds du caporal le vaste empire des temps et tous ses abîmes.

Mais comme la modestie touche à peine du bout du doigt à ce que la libéralité lui présente les mains ouvertes, le caporal se contenta de ce qu'il y avoit de plus mauvais dans tous le paquet; — et pour que nos seigneurs du parti ministériel et de celui de l'opposition ne se mangent pas le blanc des yeux en disputant sur l'époque choisie par le caporal, je la leur dirai sans me faire prier.

Il prit l'année de notre Seigneur mil sept cent douze, qui fut celle où le duc d'Ormond se comporta si mal en Flandre; et il reprit ainsi son expédition de Bohême.

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

« En l'an de notre Seigneur mil sept cent douze, il étoit, comme je le disois à monsieur ..... » —

« A te dire vrai, Trim, dit mon oncle Tobie, toute autre date m'auroit plu davantage ; non-seulement à cause de la tache honteuse qui souille notre histoire de cette année-là, quand nos troupes se débandèrent, et refusèrent de couvrir le siége du Quesnoy, où Fayel cependant poussoit les ouvrages avec une vigueur incroyable ; — mais encore, Trim, pour l'intérêt même de ton histoire; parce que s'il y a (et ce qui t'est échappé à ce sujet m'en laisse quelque soupçon) — s'il y a, dis-je, quelques géans ..... » —

« En vérité, monsieur, il n'y en a qu'un. — C'est tout comme vingt, s'écria mon oncle Tobie! — mais alors tu aurois dû te reculer de quelque sept ou huit cents ans, pour te mettre hors de la portée des critiques. Et je te conseille, pour l'honneur de ton histoire, si tu dois jamais la raconter encore .... » —

« Si je peux l'achever une bonne fois, dit Trim, je jure à monsieur que je ne la ra-

conterai de ma vie, ni à homme, ni à femme, ni à enfant. A d'autres, s'écria mon oncle Tobie ! » mais d'un ton de voix si bon, si encourageant, que le caporal reprit son histoire avec plus d'allégresse que jamais. —

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

« Il étoit, sauf le respect de monsieur, dit le caporal, en élevant la voix et frottant joyeusement les deux paumes de ses mains l'une contre l'autre, — il étoit une fois un certain roi de Bohême ..... » —

« Laisse la date entièrement, Trim, dit mon oncle Tobie, en se penchant vers le caporal, et appuyant doucement sa main sur son épaule pour adoucir la petite peine qu'il pouvoit lui faire en l'interrompant, — laisse la date entièrement, Trim. Une histoire passe à merveille sans tant de précision; et à moins qu'on n'en soit bien sûr.... — Bien sûr, dit le caporal, en secouant la tête ! — J'en conviens, répondit mon oncle Tobie. — Il n'est pas aisé, Trim, qu'un homme comme toi et moi, nourri dans les armées, qui a rarement regardé devant lui plus loin que le bout de son fusil, et derrière lui au-delà de son

havresac, en sache beaucoup sur cette matière. »

« Morbleu, dit Trim, vaincu par la manière de raisonner de mon oncle Tobie, autant que par le raisonnement lui-même ! — un soldat a bien autre chose à faire ; — car, sans parler des batailles, des marches, ni du service de garnison, n'a-t-il pas son fusil à éclaircir, — son habit à nétoyer, — ses moustaches à cirer ; lui-même enfin à raser et à tenir propre, de manière à paroître toujours comme à la parade ? — Quel besoin, ajouta le caporal, d'un air triomphant, quel besoin, (je le demande à monsieur) — un soldat peut-il avoir de savoir un seul mot de géographie ? » —

« Tu devois dire, *chronologie*, Trim, dit mon oncle Tobie ; car pour la *géographie*, elle est pour lui d'un usage indispensable. Il faut qu'il connoisse parfaitement tous les pays où son métier l'entraîne, et les confins de ces pays ; — il faut qu'il en connoisse chaque ville, village, bourg, hameau, avec les routes, les canaux et les chemins creux qui y aboutissent. — S'il passe une rivière ou un ruisseau, il faut, Trim, qu'à la première vue il puisse en dire le nom, — dans quelle montagne il prend sa source, — quel est son

cours, — à quelle distance il est navigable, — où il est guéable, où il ne l'est pas. — Il faut que le sol de chaque vallée lui soit aussi connu qu'au laboureur qui la cultive, et qu'il soit en état, si le cas le requiert, de donner un plan exact de toutes les plaines et défilés, des forts, des collines, des bois et des marais, à travers lesquels son armée doit marcher. — Il faut enfin qu'il connoisse leurs produits, leurs plantes, leurs minéraux, leurs eaux thermales, leurs animaux, leurs saisons, leurs climats, leurs degrés de froid et de chaud, leurs habitans, leurs coutumes, leurs langages, leur politique, et même leur religion. — Autrement, caporal, continua mon oncle Tobie, se levant dans la guérite, et commençant à s'échauffer à cet endroit de son discours, — concevroit-on comment Malborough a pu faire marcher son armée, des bords de la Meuse à Belbourg, de Belbourg à Kerpenord, — (Il fut impossible au caporal de rester assis plus long-temps) de Kerpenord, Trim, à Kalsaken, de Kalsaken à Newdorf, de Newdorf à Laudenbourg, de Laudenbourg à Mildenheim, de Mildenheim à Elchingen, d'Elchingen à Gingen, de Gingen à Belmerchoffen, de Belmerchoffen à Skellenbourg, — où il fondit sur les

retranchemens des ennemis, les força à passer le Danube, traversa la Lech, poussa ses troupes jusques dans le cœur de l'empire, — et marchant à leur tête par Fribourg, Hokenwert et Schonevelt, il arriva aux plaines de Blenheim et d'Hochstet. — Ce grand homme, caporal, malgré tout son talent, n'auroit pas fait un pas ni un seul jour de marche, sans le secours de la *géographie* ».

« Car pour la *chronologie*, j'avoue, Trim, continua mon oncle Tobie, en se rasseyant froidement dans sa guérite, que de toutes les sciences, il me semble que c'est celle dont un soldat peut le mieux se dispenser; — à moins que ce ne soit pour les éclaircissemens qu'il peut un jour en retirer, relativement à l'époque de l'invention de la poudre; car les terribles effets de cette composition, pareille à la foudre et renversant tout devant elle, l'ont rendue pour nous une espèce d'ère militaire. Elle a si totalement changé la nature de l'attaque et de la défense, soit pour la guerre de terre, soit pour la guerre de mer, elle a tellement étendu les bornes de l'art et de la science militaire, qu'on ne sauroit être trop exact à fixer le temps précis de sa découverte, et trop soigneux à rechercher le nom de son inven-

teur, et les circonstances qui lui ont donné naissance.

» Je suis loin de contester, continua mon oncle Tobie, ce dont les historiens conviennent; savoir qu'en l'an de Notre Seigneur treize cent quatre-vingt, sous le règne de Vinceslas, fils de Charles IV, un certain prêtre, nommé *Schwartz*, apprit aux Vénitiens l'usage de la poudre dans leurs guerres contre les Génois. Mais il est certain qu'il ne fut pas le premier; — car si nous en croyons dom Pèdre, évêque de Léon..... — Bon Dieu, dit Trim, qu'est-ce que des prêtres et des évêques avoient à faire de se creuser la tête pour la poudre à canon? — Dieu le sait, dit mon oncle Tobie, sa providence opère le bien par qui il lui plaît. — Dom Pèdre donc affirme, en sa chronique du roi Alphonse, lequel subjugua Tolède, qu'en l'an treize cent quarante-trois, (c'est-à-dire trente-sept avant l'autre époque,) le secret de la poudre étoit bien connu, et qu'elle étoit dès-lors employée avec succès, tant par les Maures que par les Chrétiens, non-seulement sur mer, mais dans plusieurs de leurs siéges les plus mémorables en Espagne et en Barbarie. — Et tout le monde sait que le moine Bacon a écrit expressément sur la

poudre à canon, et en a généreusement donné la recette au public, plus de cent cinquante ans avant la naissance de Schwartz. — Mais, ajouta mon oncle Tobie, ce qui nous embarrasse bien davantage, et ce qui confond toutes nos relations, ce sont les Chinois qui prétendent avoir connu la poudre plusieurs centaines d'années avant Bacon. » —

« Je gage, s'écria Trim, qu'il n'y a pas un mot de vrai. » —

« Je croirois volontiers qu'ils se trompent, reprit mon oncle Tobie; du moins si l'on peut en juger par le misérable état de leur tactique actuelle, surtout en ce qui regarde les fortifications. — Les leurs ne consistent que dans un fossé revêtu d'un mur de brique, et entiérement dépourvu de flancs. Quant à ce qu'ils placent dans les angles, et qu'ils nous donnent pour des *bastions*, ils sont construits d'une manière si barbare, qu'on les prendroit..... — pour un de mes sept châteaux, interrompit le caporal. » —

Mon oncle Tobie, quoique embarrassé lui-même à trouver une comparaison, ne fut pas content de celle de Trim. Mais Trim lui disant qu'il lui restoit en Bohême une demi-douzaine de châteaux pareils, dont il ne savoit comment se défaire. Mon oncle Tobie fut

fut si touché de la plaisanterie naïve du caporal, qu'il cessa sa dissertation sur la poudre à canon, et pria le caporal de continuer son histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

« Ce malheureux roi de Bohême, dit Trim.... » —

« Il étoit donc malheureux, dit mon oncle Tobie! » Car ses dissertations sur la poudre à canon et sur les autres parties de l'art militaire, l'avoient rudement embrouillé; et quoiqu'il eût prié le caporal de poursuivre son histoire, les fréquentes interruptions qu'il avoit faites ne lui avoient pas laissé ses idées assez présentes pour expliquer l'épithète. —

« Il étoit donc malheureux, Trim, dit mon oncle Tobie, d'un ton pathétique?» Le caporal qui auroit voulu que le mot et tous ses synonimes fussent à tous les diables, commença à repasser dans son esprit les principaux évènemens de l'histoire du roi de Bohême, lesquels prouvoient tous que jamais homme n'avoit été plus heureux que lui. — Le pauvre caporal se trouva alors dans un

embarras extrême ; et ne se souciant pas de rétracter son épithète, encore moins de l'expliquer, — et moins que tout cela d'ériger son conte en système à la manière des savans, — il regarda mon oncle Tobie, espérant qu'il viendroit à son secours ; mais voyant que mon oncle Tobie restoit assis en attendant un explication, il hésita un moment et continua ainsi :

« Monsieur me permettra de lui dire que le roi de Bohême étoit malheureux, en ce qu'aimant la navigation et tout ce qui y a rapport, il ne se trouvoit pas un seul port de mer dans toute la Bohême. » —

« Et comment diable y en auroit-il eu, Trim, s'écria mon oncle Tobie ? — La Bohême ne touchant à la mer d'aucun côté, cela ne pouvoit être autrement. — Cela se pouvoit, dit Trim, si Dieu l'avoit voulu. »

— Mon oncle Tobie ne parloit jamais de l'essence de Dieu et de ses attributs, qu'avec respect et retenue. —

« Je ne le crois pas, répliqua mon oncle Tobie, après une pause ; — car ne touchant à la mer d'aucun côté, — ayant la Silésie et la Moravie à l'est, — la Lusace et la Haute-Saxe au nord, — la Franconie à l'ouest, et la Bavière au sud ; — la Bohême ne pouvoit

se rapprocher de la mer sans cesser d'être Bohême ; et la mer d'un autre côté, ne pouvoit arriver à la Bohême sans couvrir une grande partie de l'Allemagne, et noyer des millions de malheureux habitans qui se seroient trouvés sans défense contre un tel déluge. — A Dieu ne plaise, s'écria Trim ! — Un tel déluge, ajouta mon oncle Tobie avec bonté, montreroit un tel manque de compassion dans celui qui est notre père commun, que je pense, Trim, qu'il étoit réellement impossible que la Bohême eût des ports de mer. »

Le caporal fit sa révérence en homme intimément convaincu, et continua.

« Or, il *arriva* que par une belle soirée d'été, le roi de Bohême sortit avec la reine et ses courtisans. — Tu as raison, Trim, dit mon oncle Tobie, de dire qu'il *arriva;* car le roi de Bohême, ainsi que la reine, pouvoient également sortir ou rester chez eux. — Et c'est-là une matière de *futur contingent*, qui peut *arriver* ou *ne pas arriver*, suivant que le hasard en ordonne. » —

« Le roi Guillaume, dit Trim, avoit là-dessus une opinion particulière. Il pensoit qu'il ne nous arrivoit rien en ce monde qui ne fût arrêté de toute éternité. Aussi, disoit-il

souvent à ses soldats : *que chaque balle avoit son billet.* — C'étoit un grand homme, dit mon oncle Tobie ! — Et je crois à présent, continua Trim, que le coup qui me mit hors de combat à Landen ne fût visé à mon genou, que pour m'ôter du service du roi et me mettre à celui de monsieur, où je serai sûrement mieux soigné dans ma vieillesse. — Tu peux y compter, Trim, s'écria mon oncle Tobie avec la dernière vivacité. »

Le cœur du maître et celui du valet étoient également sujets à ces épanchemens imprévus. — Le caporal voulut parler, il voulut remercier son maître ; — les larmes l'inondèrent, — il resta sans parole, sans mouvement ; — il resta les yeux fixés sur mon oncle Tobie ; mais son visage exprimoit sa reconnoissance, et payoit les marques de bonté de son maître. Une larme alors coula sur la joue de mon oncle Tobie, et paya l'attachement du serviteur. —

Cette scène fut suivie d'un long silence. — Trim le rompit le premier, et s'efforçant de prendre un ton plus gai pour tâcher de distraire son maître : — « D'ailleurs, monsieur, dit-il, sans cette blessure que j'ai reçue à Landen, je n'aurois jamais été amoureux ? » —

« Tu as donc été amoureux, Trim, dit mon oncle Tobie en souriant? » —

« Amoureux, dit le caporal, par-dessus la tête. — Et je te prie, Trim, dit mon oncle Tobie, où, quand et comment cela s'est-il passé? — tu ne m'en as jamais dit un mot. — J'ose dire à monsieur, répondit Trim, qu'il n'y avoit pas dans tout le régiment un tambour ni un fils de sergent qui ne sût cette histoire. — Et comment ne la sais-je pas encore, dit mon oncle Tobie? » —

« Monsieur doit se rappeller, et sûrement avec douleur, dit le caporal, notre déroute totale à Landen, et la confusion horrible du camp et de l'armée. Il fallut que chacun songeât à soi ; et sans les régimens de Wyndham, de Lumley et de Galway qui couvrirent la retraite sur Neerspeeken, le roi lui-même auroit eu de la peine à gagner le pont. — Il fut pressé vivement, comme monsieur le sait mieux que moi. » —

« Vaillant prince, s'écria mon oncle Tobie avec enthousiasme! au moment où tout est perdu, je le vois passer devant moi à toute bride. — Il court à la gauche chercher le reste de la cavalerie angloise, et revient avec elle pour soutenir la droite, et arracher, s'il en est encore temps, le laurier des mains de

Luxembourg. — Je le vois avec son écharpe flottante ranimant le courage de ce pauvre régiment de Galway. Je le vois courant le long de la ligne, se retournant aussi-tôt, et chargeant Conti à la tête des siens. — Brave, — brave prince, s'écria mon oncle Tobie ! par le ciel, il mérite la couronne ! — Comme un voleur mérite la corde, s'écria Trim. »

Mon oncle Tobie connoissoit la loyauté du caporal, autrement la comparaison n'auroit pas été de son goût. Mais le caporal n'y avoit pas songé en la faisant. — Au reste, il n'y avoit pas moyen de revenir sur ses pas ; ce que le caporal avoit de mieux à faire étoit de continuer son récit.

« Le nombre des blessés étoit prodigieux ; chacun ne pensoit qu'à sa propre sûreté. — Cependant, dit mon oncle Tobie, Talmash fit la retraite de l'infanterie avec beaucoup d'ordre. — Je n'en restai pas moins sur le champ de bataille, dit le caporal. — Misérable garçon, répliqua mon oncle Tobie ! — Tellement qu'il étoit midi du lendemain, continua le caporal, avant que je fusse échangé et mis dans une charrette avec trente ou quarante autres blessés, pour être conduit à notre hôpital.

» Il n'y a aucune partie du corps, sauf le

respect de monsieur, où une blessure cause une douleur plus insupportable qu'au genou. » —

« Excepté l'aîne, dit mon oncle Tobie. — Avec la permission de monsieur, répliqua le caporal, le genou, à mon avis, doit être plus sensible, — ayant beaucoup plus de tendons et de tout ce qu'ils appellent. . . . . qu'il appellent. . . . . —

» C'est pour cette raison, dit mon oncle Tobie, que l'aîne est infiniment plus sensible; non-seulement parce qu'elle a autant de tendons, et de ces autres choses dont je ne sais pas plus le nom que toi; mais parce que. . . . » —

Ici la veuve Wadman, qui s'étoit tenue cachée dans son arbre pendant toute la conversation, retint son haleine, détacha sa coiffe de dessous son menton, se tint le corps en avant porté sur une jambe, et prêta l'oreille plus attentivement que jamais. —

La dispute se soutint amicalement et à forces égales pendant quelque temps entre mon oncle Tobie et Trim, — jusqu'à ce qu'enfin Trim se ressouvenant qu'il avoit souvent pleuré pour les souffrances de son maître et jamais pour les siennes, abandonna

son opinion. Mais mon oncle Tobie n'accepta pas son désistement; « cela ne prouve autre chose, Trim, que la bonté de ton cœur. »

Tellement qu'on ne sait pas encore si la douleur d'une blessure à l'aîne est plus forte, toutes choses égales d'ailleurs, que la douleur d'une blessure au genou. —

Ou si la douleur d'une blessure au genou est plus forte que la douleur d'une blessure à l'aîne.

CHAPITRE XLIX.

La Béguine.

« LA douleur de mon genou, continua le caporal, étoit excessive en elle-même, mais les chaos de la charrette sur un chemin extrêmement raboteux, la rendoient encore plus vive, et chaque pas étoit la mort pour moi; — le sang que je perdois, le manque de soin, la fièvre que je sentois venir.... — Pauvre garçon! dit mon oncle Tobie! — C'en étoit plus, dit le caporal, que je n'en pouvois supporter.

» Je racontois mes souffrances à une jeune femme, dans une maison de paysan où notre

charrette qui étoit la dernière de la ligne avoit fait halte, et où l'on m'avoit fait entrer. — La jeune femme avoit tiré un cordial de sa poche, en avoit versé quelques gouttes sur du sucre, et voyant que cela me ranimoit, elle m'en avoit donné deux ou trois fois. — Je lui racontois donc la violence de la douleur que je sentois ; elle est si poignante, lui disois-je, que j'aimerois mieux ne jamais me relever de ce lit que je vois dans le coin de la chambre, et y mourir tranquillement, que de faire un pas de plus dans la maudite charrette.

« Elle essaya de me conduire à ce lit que je lui montrois ; mais je m'évanouis dans ses bras. — Elle avoit un excellent cœur, comme monsieur pourra le voir, dit le caporal en essuyant ses yeux. » —

« Je croyois l'amour une chose joyeuse, dit mon oncle Tobie. » —

« N'en déplaise à monsieur, c'est quelquefois la chose la plus sérieuse du monde.

» A la persuasion de la jeune femme, la charrette et les autres blessés étoient partis sans moi ; elle avoit assuré que j'expirerois en y rentrant. Tellement que lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une cabane tranquille et paisible, où il n'y avoit plus que la

jeune femme, le paysan et la femme du paysan. J'étois couché en travers sur le lit qui étoit dans le coin de la chambre; ma jambe blessée reposoit sur une chaise, et la jeune femme à côté de mon lit tenoit d'une main sous mon nez le coin de son mouchoir imbibé de vinaigre, et de l'autre m'en frottoit les tempes.

» Je la pris d'abord pour la fille du paysan; car ce n'étoit pas une auberge; — et je lui offris une petite bourse où il y avoit dix-huit florins. — C'étoit encore un gage, continua Trim, en essuyant ses yeux, que ce pauvre Tom en partant pour Lisbonne m'avoit envoyé par un soldat de recrue.

» Je n'avois jamais fait ces tristes détails à monsieur. » Trim essuya ses yeux une troisième fois. —

« La jeune femme appella le vieillard et sa femme, et leur montra l'argent, sans doute pour m'obtenir d'eux un lit et toutes les petites choses dont je pourrois avoir besoin, jusqu'à ce que je fusse en état d'être transporté à l'hôpital. — *Allons*, dit-elle ensuite en serrant la petite bourse, *je serai votre banquier; mais comme cette charge ne remplira pas tout mon temps, je serai aussi votre garde malade.* »

« A la manière dont elle me parla, et à son habillement que je commençai à regarder alors plus attentivement, je vis que la jeune femme ne pouvoit pas être la fille du paysan.

» Elle étoit vêtue de noir de la tête aux pieds, et ses cheveux étoient cachés sous une bande de batiste qui serroit son front. C'étoit une de ces religieuses dont monsieur sait qu'il y a un grand nombre en Flandre, et qui ne sont pas cloîtrées. » —

« D'après ta description, Trim, dit mon oncle Tobie, je juge que c'étoit une jeune *béguine*. — C'est une espèce de religieuse qui ne se trouve qu'en Flandre et à Amsterdam. Elles différent des religieuses ordinaires, en ce qu'elles peuvent quitter le cloître pour se marier. Leur *profession* est de visiter et de soigner les malades; j'aimerois mieux, je l'avoue, que ce fût leur *inclination*. » —

« Celle-ci m'a souvent dit, répliqua Trim, qu'elle me rendoit tous ces soins pour l'amour de Jésus-Chrit. — Je n'aimois pas cela. — J'aurois voulu que ce fût un peu pour l'amour de moi. — Je crois, Trim, dit mon oncle Tobie, que nous pourrions bien avoir tort tous les deux; nous le demanderons ce soir à M. Yorick, chez mon frère Shandy; n'oublie pas, Trim, de m'en faire souvenir. » —

« La jeune *béguine*, continua le caporal, m'avoit à peine dit qu'elle seroit ma garde-malade, qu'elle se mit en devoir d'en remplir les fonctions. Elle sortit, et au bout de quelques minutes qui me parurent bien longues, elle me rapporta des flannelles et des drogues pour mon genou, qu'elle bassina et fomenta pendant une couple d'heures; puis elle me prépara une écuelle de gruau pour mon souper; et quand je l'eus prise, elle me promit de revenir de grand matin, et me souhaita une bonne nuit. —

» En dépit de son souhait, ma nuit fut bien mauvaise. — La fièvre fut très-violente; — la figure de la *béguine* ne cessa de me tourmenter. — A chaque instant j'aurois voulu partager le monde en deux, et lui en donner la moitié. — A chaque instant je m'écriois : Pourquoi n'ai-je qu'un havresac et dix-huit florins à partager avec elle! — Tant que la nuit dura, je vis la belle *béguine* comme un ange bienfaisant, se tenir près de mon lit, en soulever les rideaux, et m'offrir des potions cordiales. Je ne fus tiré de mon songe que par la belle *béguine* elle-même, qui revint auprès de moi à l'heure promise, et qui me rendit en réalité les mêmes services dont je venois de rêver. — En vérité

elle me quittoit à peine ; et je m'accoutumai tellement à recevoir la vie de ses mains, que je pâlissois et que mon cœur défailloit quand elle sortoit de la chambre. — Et cependant, continua le caporal, en faisant la réflexion du monde la plus étrange, ...
. . . . *je n'étois pas amoureux.* — Car pendant les trois semaines qu'elle fut auprès de moi, nuit et jour occupée à panser mon genou, et à me rendre tous les soins les plus familiers ; je puis bien dire à monsieur que je ne sentis pas une seule fois ce que j'entends par amour. » —

« Cela est très-singulier, Trim, dit mon oncle Tobie. » —

« Très-étonnant, dit la veuve Wadman. » —

« Rien n'est cependant plus vrai, dit le caporal. » —

CHAPITRE L.

Trim s'enflamme.

« IL n'y a pourtant pas tant de quoi s'étonner, continua le caporal, voyant que mon oncle Tobie faisoit des réflexions mentales sur ce sujet. — L'amour, monsieur, le

sait mieux que moi, l'amour est comme la guerre. Un soldat ne peut-il pas échapper trois semaines de suite en montant la tranchée dans la nuit du samedi, et cependant être tué le dimanche matin? — C'est précisément ce qui m'arriva; avec la seule différence que ce fût le dimanche au soir; — l'amour me vint tout d'un coup; il tomba sur moi comme une bombe, sans me donner presque le temps de dire : Dieu me bénisse. » —

« Je ne croyois pas, Trim, dit mon oncle Tobie, que l'amour pût venir si brusquement. » —

« Mais, répliqua Trim, quand on y est déjà préparé! » —

« Je te prie, dit mon oncle Tobie, raconte-moi comment cela t'arriva. » —

« De tout mon cœur, dit le caporal faisant sa révérence.

CHAPITRE LI.

Trim succombe.

» JUSQUES-là, continua le caporal, j'avois résisté à l'amour; ou plutôt je lui avois échappé; et j'aurois continué ainsi jusqu'au bout, si la providence n'en avoit décidé autrement. — Mais qui peut éviter sa destinée? »

» C'étoit un dimanche après midi, comme je le disois à monsieur.

» Le vieillard et sa femme étoient sortis.

» Il n'étoit resté personne dans la maison ni dans la cour; — pas un chien, pas un chat, pas un canard.

» Tout y étoit tranquille et calme comme à minuit.

» Je vis entrer la belle *béguine*.

» — Ma blessure commençoit à se guérir; l'inflammation avoit disparu, mais il lui avoit succédé une démangeaison, surtout au-dessous et au-dessous du genou, qui m'étoit insupportable, et qui m'empêchoit de fermer l'œil de toute la nuit. »

« *Laissez-moi voir l'endroit*, dit-elle, en s'agenouillant tout contre mon lit, et soulevant le drap pour visiter la plaie, — *cela ne demande* dit la *béguine qu'à être un peu gratté*. — Aussitôt ayant ramené la couverture par-dessus, elle commença à gratter le dessous de mon genou avec le premier doigt de la main droite, qu'elle avoit passée sous la flanelle qui enveloppoit tout l'appareil.

» Au bout de cinq ou six minutes, je sentis légèrement le bout de son second doigt qui arrivoit, et qui peu-à-peu se plaça à côté de l'autre; elle, continuant toujours de grat-

ter. — Il commença à me venir en pensée que je pourrois bien devenir amoureux. Je rougis en voyant l'extrême blancheur de sa main. — Je puis bien dire à monsieur que de ma vie je ne verrai une main aussi blanche. —

» Du moins à la même place, dit mon oncle Tobie. »

Quoique ce fût la chose du monde la plus sérieuse pour le caporal, il ne put s'empêcher de sourire.

« La jeune *béguine*, continua-t-il, voyant que de me gratter avec deux doigts me faisoit le plus grand bien, commença à me gratter avec trois; jusqu'à ce qu'enfin le quatrième doigt et puis le pouce, vinrent se placer à côté des autres; et alors elle me gratta avec toute sa main. — Je n'ose plus rien dire sur les mains depuis que monsieur m'a plaisanté; mais en vérité celle-là étoit plus douce que du satin. —

» Vante-la tant qu'il te plaira, Trim, dit mon oncle Tobie, je t'assure que je t'écoute avec le plus grand plaisir. » Le caporal remercia son maître; mais n'ayant rien de nouveau à dire sur la main de la *béguine*, il en vint à ses effets.

« La belle *béguine*, dit le caporal, continua de me gratter avec toute sa main au-

dessous

dessous du genou. — Je craignis à la fin que son zèle ne vînt à la fatiguer. — *Bon Dieu !* dit-elle ! *j'en ferois mille fois plus pour l'amour de Jésus-Christ.* — En disant cela elle glissa sa main par-dessous la flanelle jusqu'au dessus du genou, où j'avois senti aussi de la démangeaison ; et là elle recommença à gratter.

» Je commençai alors à m'apercevoir tout de bon que je devenois amoureux.

» Comme elle continuoit à gratter, je sentis l'amour, qui, de dessous sa main, se répandoit dans toutes les parties de mon corps.

» Plus elle grattoit, plus ses grattemens étoient prolongés, et plus le feu s'allumoit dans mes veines ; — jusqu'à ce qu'enfin deux ou trois grattemens ayant duré plus longtemps que les autres, mon amour se trouva à son comble. Je saisis sa main . . . . » —

« Eh bien ! Trim, dit mon oncle Tobie, tu la portas à tes lèvres, et tu fis ta déclaration ? . . . . » —

Il importe peu de savoir si les amours de Trim se terminèrent précisément de la manière que mon oncle Tobie avoit imaginée. Il suffit qu'on y trouve l'essence de tous les amours de roman qui aient jamais été écrits depuis le commencement du monde. —

CHAPITRE LII.

La veuve Wadman change son plan d'attaque.

AUSSITÔT que le caporal eut fini l'histoire de ses amours, ou plutôt, dès que mon oncle Tobie l'eut finie pour lui, Mistriss Wadman sortit sans bruit de son arbre, rattacha sa coëffe, franchit la petite porte de communication, et s'avança lentement vers la guérite de mon oncle Tobie. — La disposition d'esprit dans laquelle Trim avoit dû mettre mon oncle Tobie, étoit une occasion trop favorable pour la laisser échapper. — L'attaque avoit été résolue d'après la circonstance; et mon oncle Tobie en avoit encore applani le chemin, en ordonnant au caporal d'emporter la pelle, la bêche, la pioche, les piquets, et tous les autres ustensiles de guerre, qui gissoient épars sur le terrein où avoit été Dunkerque.

Au signal de mon oncle Tobie, le caporal avoit marché; tout avoit disparu. —

Or, considérez, monsieur, quelle sottise c'est d'agir d'après un *plan*, soit en combattant, soit en écrivant, soit en faisant

toute autre chose, et même des vers ! — Car si jamais *plan*, indépendamment de toutes les circonstances, a mérité d'être placé, en lettres d'or, (au moins dans les archives des fous) ce fut certainement le *plan* d'attaque de la veuve Wadman contre mon oncle Tobie dans sa guérite, et par le moyen de ses *plans*. — Mais le *plan* qui étoit attaché étant celui de Dunkerque, et Dunkerque ne présentant plus à l'esprit que des idées de repos et de paix, il en seroit résulté un effet tout différent de celui que Mistriss Wadman vouloit produire. — D'ailleurs, le moyen qu'elle continua sur le même pied qu'auparavant, les petites manœuvres de ses doigts et de sa main dans son attaque de la guérite, avoient tellement été surpassées par celles des doigts et de la main de la belle *béguine* dans l'histoire de Trim, que, quoique les siennes lui eussent toujours réussi jusques-là, elles étoient devenues aussi insipides que manœuvres puissent être. —

Oh ! rapportez-vous-en aux femmes sur ce point. — Mistriss Wadman étoit à peine sortie de son arbre, que son génie se jouoit déjà du nouveau tour qu'avoient pris les circonstances. — Elle changea son plan d'attaque en un moment.

CHAPITRE LIII.

Prends garde, Oncle Tobie!

» JE suis comme une folle, capitaine Shandy, dit Mistriss Wadman, en portant son mouchoir à son œil gauche, au moment qu'elle s'approchoit de la guérite; — une paille, un moucheron, je ne sais quoi m'est entré dans l'œil. — Regardez, je vous prie; n'est-ce pas dans le blanc? »

En disant cela, Mistriss Wadman s'étoit glissée tout contre mon oncle Tobie, et s'étoit assise à côté de lui sur le coin du banc, pour lui donner la facilité de regarder dans son œil sans se lever. — « Mais régardez donc, dit elle. »

Honnête Tobie! tu regardois dans son œil dans toute la simplicité de ton cœur, et avec l'innocence d'un enfant qui regarde dans une lanterne magique. Ce seroit un péché de te causer le moindre mal. —

Beaucoup de gens regardent dans l'œil d'une femme sans se faire prier; je n'ai rien à leur dire. —

— Mais mon oncle Tobie, madame, étoit plus réservé. Il auroit été à côté de vous, sur votre sopha, dans votre boudoir, depuis

le mois de juin jusqu'au mois de janvier, ce qui comprend les mois les plus chauds et les plus froids de l'année, — qu'il n'auroit pas été, au bout de ce temps, en état de dire si vous aviez les yeux noirs ou les yeux bleus.

La grande difficuté étoit donc d'engager mon oncle Tobie à y regarder. —

Elle fut surmontée. —

Et je vois là mon bon oncle Tobie, sa pipe à la main, dont les cendres s'échappent, regardant, et regardant; puis se frottant les yeux, et regardant encore avec deux fois plus d'attention et de bonhomie, que Galilée n'en a jamais mis à regarder les taches du soleil. —

Le tout en vain — Par toutes les puissances qui animent nos organes, l'œil gauche de Mistriss Wadman brille en ce moment autant que son œil droit. Il n'y a ni paille, ni moucheron, ni poussière, ni fétu d'aucune espèce; — il n'y a rien, mon cher oncle, il n'y a rien qu'un feu délicieux qui s'y glisse furtivement, et qui delà se répand dans toutes les parties de ton existence.

Prends garde, oncle Tobie! fuis le danger; — éloigne-toi: — si tu regardes un moment de plus dans l'œil de cette charmante veuve, tu es perdu!

CHAPITRE LIV.

Il n'y voit rien.

Un œil a cela de commun avec un canon, que ce n'est pas tant l'œil et le canon en eux-mêmes, que le jeu de l'œil et le jeu du canon, qui les met l'un et l'autre en état de produire de si grands effets. — Je ne trouve pas la comparaison si mauvaise; d'autres gens de meilleur goût ne seront peut-être pas de mon avis : cependant, comme je l'ai faite et placée à la tête du présent chapitre, autant pour l'usage que pour l'ornement, elle y restera; et tout ce que je désire en retour, c'est que vous vouliez bien vous la rappeler toutes les fois que je parlerai des yeux de la veuve Wadman. —

« Je vous proteste, madame, dit mon oncle Tobie, que je n'aperçois rien dans votre œil. »

« Ce n'est donc pas dans le blanc, dit Mistriss Wadman? » Mon oncle Tobie regarda dans la prunelle de toute sa puissance.

Or, de tous les yeux qui jamais aient été créés — depuis les vôtres, madame, jusqu'à ceux de Vénus, qui étoient certainement aussi

fripons qu'il y en ait jamais eu, — il n'y eut jamais d'œil aussi propre à ravir le repos de mon oncle Tobie, que l'œil dans lequel il regardoit. — Ne croyez pas, madame, que ce fût un œil coquet, ni éveillé, ni libertin; — il n'étoit ni étincelant, ni pétulant, ni impérieux; — ce n'étoit pas un de ces yeux qui annoncent de grandes prétentions, ou une grande exigeance : — un tel œil n'auroit pas eu d'empire sur une ame de la trempe de celle de mon oncle Tobie, formée de tout ce que la nature a de plus doux. — L'œil de Mistriss Wadman étoit rempli de doux propos et de douces réponses, parlant, non comme une trompette bruyante, qui étonne l'oreille sans lui plaire, mais parlant au cœur; — ou plutôt, formant je ne sais quels doux sons, semblables aux derniers accens d'un prédestiné; — un œil qui sembloit dire : *Comment pouvez-vous, capitaine Shandy, vivre ainsi sans consolation? sans un sein sur lequel vous puissiez reposer votre tête, et dans lequel vous puissiez déposer vos chagrins?*

C'étoit un œil . . . .

Mais l'amour me gagnera moi-même, si j'en dis encore un mot.

C'étoit l'œil qu'il falloit à mon oncle Tobie.

CHAPITRE LV.

Un clou ne chasse pas l'autre.

RIEN ne fait voir les caractères de mon père et de mon oncle Tobie sous un point-de-vue plus plaisant, que leurs différente manière d'agir dans les mêmes accidens. J'appelle l'amour accident et non pas malheur, dans l'opinion où l'on sait que je suis qu'il rend toujours le cœur d'un homme meilleur. —Grand Dieu ! comment devoit être le cœur de mon oncle Tobie quand il étoit amoureux, —étant déjà si parfaitement bon quand il ne l'étoit pas ?

Mon père, comme il paroît par quelques-uns des papiers qu'il a laissés, étoit très-sujet à cette passion avant son mariage. Mais c'étoit toujours avec une sorte d'impatience originale, et même un peu acide; et quand l'*accident* lui arrivoit, au lieu de s'y soumettre en bon chrétien, il enrageoit, se démenoit, tapoit des pieds, faisoit le diable à quatre; et écrivoit contre l'objet de sa passion la diatribe la plus amère dont il pût s'aviser.

J'en ai retrouvé une en vers, qui s'adresse

à je ne sais quel œil qui avoit troublé son repos pendant deux ou trois nuits. Dans le premier transport de son ressentiment, voici comme il commence :

Maudit œil que l'enfer confonde !
OEil né pour le malheur du monde !
Qui mets les gens en pire état,
Que payen, turc ou renégat ! . . . . .

En un mot, tout le temps que duroit le paroxisme, mon père n'avoit à la bouche qu'injures, qu'imprécations, et presque des malédictions. — Seulement il étoit trop impétueux pour suivre la méthode d'Ernulphe, pour suivre même sa réserve. Mon père qui étoit de l'esprit le plus intolérant, ne se contentoit pas de maudire sans exception tout ce qui sous le ciel pouvoit entretenir ou exciter son amour; jamais il n'achevoit sa litanie de malédictions sans se maudire lui-même à son tour, comme un des fous et des imbécilles les plus fieffés, disoit-il, qui eût jamais été lâché dans le monde.

Mon oncle Tobie au contraire prit le tout comme un agneau; il s'assit tranquillement, et laissa le poison travailler dans ses veines sans résistance. — Dans les douleurs les plus aiguës de sa blessure (comme au temps de

celle qu'il avoit reçue à l'aîne) il ne lui échappa pas une expression chagrine ou de mécontentement ; il ne s'en prit ni au ciel ni à la terre; il ne pensa ni ne parla mal de qui que ce soit. Pensif et solitaire, il s'assit, sa pipe à la bouche, les yeux fixés sur sa jambe boiteuse, poussant de temps à autre quelque soupir sentimental, — qui, mêlé avec les bouffées de tabac, ne pouvoit incommoder personne.

Je le répète, il prit le tout comme un agneau. —

A la vérité, il commit d'abord une méprise. — Le matin de cette même journée, il avoit monté à cheval avec mon père, pour tâcher de sauver un petit bois charmant, que le doyen et le chapitre de Shandy faisoient abattre pour en donner le profit aux *pauvres* (d'esprit, certainement, car l'argent en fut partagé entre le doyen et les chanoines.) — Le dit bois se trouvoit en vue de la maison de mon oncle Tobie, et lui étoit du plus grand secours pour sa description de la bataille de Wynnendale; — aussi avoit-il couru avec empressement pour le sauver.

Il avoit été au grand trot, — sur un cheval dur, — avec une selle incommode. — Bref,

il étoit arrivé que la partie séreuse du sang avoit pénétré entre cuir et chair, et avoit causé un apostême aux pays bas de mon oncle Tobie. — Lorsque ce clou (car c'en étoit un) commença à pousser, mon oncle Tobie qui avoit peu d'expérience en amour, se persuada que c'étoit là un des symptômes et une des parties constituantes de sa passion; — mais l'apostême venant à créver, et l'amour restant le même, mon oncle Tobie comprit bien que sa blessure n'étoit pas blessure superficielle, et qu'elle avoit pénétré jusqu'à son cœur.

CHAPITRE LVI.

Confidence.

LE monde rougiroit d'avoir un penchant vertueux. — Mon oncle Tobie connoissoit peu le monde; et quand il s'aperçut qu'il étoit amoureux, il n'imagina pas devoir en faire plus de mystère que si la veuve Wadman l'avoit blessé par mégarde avec son couteau. Mais quand il auroit cru devoir taire ce secret à tout autre, accoutumé à regarder Trim comme un humble ami, et trouvant chaque jour de nouvelles raisons pour le traiter ainsi,

cela n'auroit rien changé à la manière dont il lui confia l'affaire.

« Je suis amoureux, caporal, dit mon oncle Tobie. »

CHAPITRE LVII.

Plan de campagne.

« AMOUREUX, s'écria le caporal ! — monsieur se portoit si bien il y a deux jours, quand je lui racontois l'histoire du roi de Bohême ! l'histoire du roi de Bohême, dit mon oncle Tobie !... (Il rêva quelque temps)... Qu'est devenue son histoire ? » —

« Nous l'avons perdue je ne sais comment, dit le caporal. — Mais alors monsieur n'étoit non plus amoureux que moi. — Cela me vint, dit mon oncle Tobie, lorsque tu me quittas avec la brouette et les outils. Je restai seul avec Mistriss Wadman. Le trait qu'elle m'a laissé est encore là, ajouta-t-il en montrant sa poitrine. —

» Eh ! bien, dit le caporal, il n'y a qu'à marcher. — Monsieur sait bien qu'elle n'est non plus en état de soutenir un siége que de voler. » —

Mais comme nous sommes voisins, dit mon

oncle Tobie, ne seroit-il pas mieux que je l'informasse civilement.... » —

« Si j'osois, dit le caporal, être d'un avis différent de monsieur! »

« Parle librement, dit avec bonté mon oncle Tobie. »

« Eh! bien, dit le caporal! sauf le respect de monsieur, je tomberois brusquement sur elle comme un tonnerre, pour répondre à ses petites attaques traîtresses; et ensuite je lui parlerois civilement. — Car si elle s'aperçoit la première que monsieur est amoureux d'elle.... — Dieu soit à son aide, dit mon oncle Tobie! en ce moment, Trim, elle ne s'en doute non plus que l'enfant qui n'est pas encore né. » —

O mon bon oncle! —

Il y avoit déjà vingt-quatre heures que la veuve Wadman avoit tout dit à Brigitte, sans omettre une seule circonstance; et en ce moment elles tenoient ensemble un petit conciliabule, touchant certains doutes, certains scrupules, relatifs à l'issue de l'affaire, et que le diable qui ne dort jamais avoit fait naître dans l'esprit de la veuve, avant même qu'elle n'eût achevé son *Te Deum*. —

« Si je l'épouse, disoit la veuve Wadman, j'ai bien peur, Brigitte, que le pauvre ca-

pitaine ne jouisse pas d'une bonne santé. — Il a reçu une si terrible blessure à l'aîne ! » —

« Bon, madame, répliqua Brigitte ! elle n'est pas si considérable que vous pensez. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je la crois bien guérie. » —

« Je voudrois en être sûre, dit la veuve Wadman ; — mais uniquement par rapport à lui. »

« Si madame le désire, dit Brigitte, j'en saurai tout le détail avant qu'il soit huit jours. — Car tandis que le capitaine lui rendra des soins, il est certain que monsieur Trim me fera sa cour ; et c'est mon affaire, ajouta-t-elle, de le traiter de sorte qu'il ne me cache rien de tout ce que nous avons intérêt de savoir. »

Elles prirent donc ainsi leurs mesures ; et mon oncle Tobie et le caporal prenoient les leurs de leur côté. —

» Maintenant, dit le caporal, en posant sa main gauche sur sa hanche, et animant son geste de la main droite, avec un air qui garantissoit presque le succès, — si monsieur veut me laisser faire, et me confier la conduite de l'attaque .... » —

« De tout mon cœur, Trim, dit mon oncle Tobie. Et comme je prévois que dans toute cette guerre tu me serviras d'aide-de-camp,

voici déjà une *couronne* pour t'aider à arroser ton brevet. » —

«Eh ! bien, dit le caporal, faisant d'abord une révérence pour son brevet, il faut prendre dans le grand coffre les habits galonnés de monsieur ; — il faut raccommoder les manches de celui qui est bleu et or. — Je retaperai à monsieur sa perruque *à la Ramillies*, et j'aurai un tailleur pour retourner ses culottes d'écarlate. » —

« J'aimerois mieux celles de pluche rouge, dit mon oncle Tobie. — Monsieur n'y pense pas, dit le caporal. »

CHAPITRE LVIII.

Il n'omet rien.

« TU mettras un peu de blanc d'espagne à mon épée, et avec une brosse. . . . . — Que monsieur ne s'embarrasse de rien, répliqua le caporal. »

CHAPITRE LIX.

La toilette sera complète.

« JE repasserai à neuf les deux rasoirs de monsieur ; — je rajusterai un peu mon bonnet de housard, et je prendrai l'uniforme du pauvre lieutenant Lefèvre, que monsieur m'a ordonné de porter pour l'amour de lui ; — et aussi-tôt que monsieur sera rasé, et qu'il aura pris sa chemise, son habit bleu et or, et ses culottes de fine écarlate ; — enfin quand sa toilette sera achevée et que tout sera prêt, — nous marcherons fièrement, comme à l'attaque d'un bastion. — Or, tandis que monsieur engagera le combat avec mistriss Wadman dans le salon à droite, je livrerai bataille à Brigitte dans la cuisine à gauche ; et au moyen de cette disposition, je réponds à monsieur, dit le caporal, en faisant claquer ses doigts au-dessus de sa tête, — je lui réponds de la victoire. » —

« Je désire que tout cela réussise, dit mon oncle Tobie ; mais je déclare, caporal, que j'aimerois mieux marcher à l'ennemi sur le revers d'une tranchée. » —

« Une femme est bien autre chose, dit le caporal.

caporal. — Je le suppose ainsi, dit mon oncle Tobie. »

CHAPITRE LX.

L'âne et le califourchon.

De tout ce que pouvoit dire mon père, si quelque chose étoit capable de désoler mon oncle Tobie, (surtout pendant la durée de ses amours) c'étoit l'usage continuel et perfide que faisoit mon père d'une expression d'Hilarion l'hermite, lequel en parlant de ses jeûnes, de ses veilles, de ses flagellations, et de toutes les macérations pratiquées dans la religion, — disoit, (quoiqu'un peu plus gaiment, ce me semble, qu'il ne convenoit à un hermite) qu'il employoit tous ces moyens *pour empêcher son âne de regimber ;* voulant dire : pour réprimer l'aiguillon de la chair. —

Mon père étoit enchanté de cette expression, non pas seulement à cause de son laconisme, mais parce qu'elle ravaloit les désirs et les appétits de la partie de nous-mêmes la plus grossière. — Il adopta donc cette métaphore, et il s'en servit constamment pendant plusieurs années de sa vie. Il ne

prononçoit plus le mot *passions*, c'étoit toujours *âne* qu'il mettoit à la place. Si bien que pendant tout le temps que sa manie dura, l'on pouvoit dire qu'il étoit toujours à cheval sur son *âne* ou sur l'*âne* d'un autre.

Ici, messieurs, je vous prie d'observer la différence de l'*âne* de mon père à mon *dada*, ou, si vous voulez, à mon *califourchon*; le tout pour qu'il ne vous arrive jamais de les confondre dans votre esprit.

Mon *dada*, si vous l'avez un peu observé, n'est pas une méchante bête; il ne pratique de l'*âne* en rien, — non, messieurs, en rien. — Mon *dada* ! — Eh ! c'est celui de tout le monde; c'est la petite niaiserie du moment; c'est la folie du jour : un magot, un papillon, un pantin, le boulingrin de mon oncle Tobie. — Mon *dada* ! — Eh ! c'est celui que vous montez vous-même, madame, quand vous avez un moment d'humeur, de vapeurs, d'ennui de votre mari; — en un mot, c'est l'animal le plus utile que je connoisse; et je ne sais pas ce que le monde deviendroit sans lui. —

Mais l'*âne* de mon père, messieurs! — montez-le, je vous prie, montez le; — de grace, montez-le; — ou plutôt, messieurs, ne le montez pas. — C'est un animal concupiscent;

et malheur à celui qui ne l'empêche pas de regimber.

CHAPITRE LXI.

Coq-à-l'âne.

Dès que mon père eut appris l'amour de mon oncle Tobie : — « Eh bien, mon cher Tobie, lui dit-il en le revoyant, comment va ton *âne?* »

Mon oncle Tobie, plus occupé de sa blessure que de la métaphore d'Hilarion, s'imagina que mon père, par une sollicitude toute fraternelle, lui demandoit des nouvelles de son *aine*.

Une imagination préoccupée, vous le savez, messieurs, n'a pas moins de pouvoir sur le son des mots que sur la forme des choses; et un homme dans cette disposition, entend moins la chose qu'on lui dit que celle à quoi il pense.

Cependant la question étonna mon oncle Tobie, — d'autant qu'il aperçut les coins des lèvres de ma mère à demi-relevés, et tout son visage disposé au sourire. Le docteur Slop avoit aussi je ne sais quoi de malin répandu sur sa physionomie. — Enfin, mon père lui-même, en faisant cette question,

n'avoit point ce regard de l'amitié qui interroge la souffrance. —

Un autre que mon oncle Tobie n'auroit pas répondu, ou auroit répondu avec embarras. —

« Mon *aine*, frère Shandy, répondit mon oncle Tobie, va beaucoup mieux. »

A ce mot, tout le monde éclata de rire, hors mon père, qui avoit beaucoup espéré de son *âne*, et qui, fâché de la méprise de mon oncle Tobie, auroit bien voulu revenir à la charge. Mais mon pauvre oncle Tobie avoit l'air si déconcerté, si embarrassé, que si vous eussiez été là, madame, avec le cœur que je vous connois, vous seriez venue à son secours. — C'est ce que fit ma mère.

« Tout le monde, dit ma mère, assure que vous êtes amoureux, frère Tobie; et nous espérons que cela est vrai. » —

« Je suis amoureux, ma sœur, répliqua mon oncle Tobie; et plus même, je crois, qu'on ne l'est communément. — Ouais! dit mon père. — Et depuis quand le savez-vous, dit ma mère? » —

« Depuis que mon clou a percé, dit mon oncle Tobie. » Cette réponse mit mon père de bonne humeur; et il entreprit encore une fois mon pauvre oncle Tobie.

CHAPITRE LXII.

Les deux amours.

« Les anciens, dit mon père, ont reconnu, frère Tobie, deux sortes d'amour, très-distinctes l'une de l'autre, suivant la partie du corps où elles prennent naissance, la cervelle ou le foie. Ainsi, quand un homme devient amoureux, il doit considérer où est le siége du mal. » —

« Et qu'importe, frère Shandy, répliqua mon oncle Tobie, — qu'importe d'où l'amour vienne, quand on ne veut que se marier, aimer sa femme, et lui faire quelques enfans? » —

« Quelques enfans, s'écria mon père, en sautant de sa chaise les yeux fixés sur ma mère, et passant brusquement entre son fauteuil et celui du docteur Slop! — Quelques enfans, s'écria mon père, en répétant les mots de mon oncle Tobie, et continuant à se promener avec agitation! »

« Ce n'est pas, frère Tobie, dit mon père en revenant à lui, et se rasseyant derrière le fauteuil de mon oncle Tobie, — ce n'est pas que je fusse fâché de t'en voir une ving-

taine; au contraire, j'en serois charmé; et j'aimerois chacun d'eux, Tobie, autant que si j'étois son père. »

Mon oncle Tobie passa sa main derrière sa chaise, sans être aperçu, pour serrer celle de mon père. —

Mon père prit la main de mon oncle Tobie.—

« Bien plus, mon cher frère, continua mon père, — formé comme tu l'es de tout ce qu'il y a de plus doux dans la nature humaine, ayant si peu de ses aspérités, c'est une pitié que la terre ne soit pas toute peuplée d'habitans qui te ressemblent. — Et si j'étois monarque d'Asie, ajouta mon père, en s'échauffant pour ce nouveau projet, je t'obligerois (pourvu que la chose ne fût pas au-dessus de tes forces, et ne desséchât pas trop promptement ton humide radical, — pourvu enfin que cet exercice ne fît aucun tort à ton imagination ni à ta mémoire, ce qui arrive quand on s'y livre inconsidérément) oui, frère Tobie, je te procurerois les plus belles femmes de mon empire, et je t'obligerois, *nolens et volens*, de me faire un sujet tous les mois. » —

« Tous les mois, dit ma mère, en prenant une prise de tabac! » —

« Je ne voudrois pas, dit mon oncle Tobie,

faire un enfant, *nolens et volens*, ce qui signifie, je crois, que je le voulusse ou non, pour plaire au plus grand prince de la terre. » —

« J'avoue, dit mon père, qu'il y auroit de ma part un peu de cruauté à t'y contraindre. — Mais c'est une supposition que j'ai faite, frère Tobie, pour te montrer que ce n'est pas sur ton projet de faire des enfans (en cas que tu en sois capable) mais sur les systèmes que tu as sur l'amour et le mariage, que je veux te redresser. »

« Mais, dit Yorick, il y a beaucoup de raison et de bons sens dans l'opinion que le capitaine Shandy se forme de l'amour; et dans les heures perdues de ma vie, dont je rendrai compte un jour; j'ai lu beaucoup de poëtes et de rhéteurs, desquels je n'aurois jamais pu en extraire autant. » —

« Je voudrois, Yorick, dit mon père, que vous eussiez lu Platon, il vous auroit appris qu'il y a deux amours. — Je sais, dit Yorick, qu'il y avoit deux religions parmi les anciens; l'une pour le peuple, et l'autre pour les savans. Mais je pense qu'un seul amour pouvoit suffire aux uns et aux autres. — Point du tout, dit mon père, et par les mêmes raisons; — car de ces deux amours, suivant le com-

mentaire de Ficinus sur Velasius, l'un est spirituel, l'autre est matériel.

» Le premier est le plus ancien, n'a point eu de mère, et n'a rien à démêler avec Vénus; le second est engendré de Jupiter et de Dioné. » —

« De grace, frère, dit mon oncle Tobie, qu'est-ce qu'un homme qui croit en Dieu a besoin de tout cela? » Mon père ne s'arrêta point à lui répondre, de crainte de perdre le fil de son discours. —

» Ce dernier, continua-t-il, participe entièrement de la nature de Vénus.

» Le premier est la chaîne d'or qui lie le ciel à la terre, c'est lui qui nous excite à l'amour héroïque, lequel renferme et fait naître le désir de la philosophie et de la vérité; le second excite seulement le désir. »—

« Je crois, dit mon oncle Tobie, que la procréation des enfans est bien aussi utile au monde, que la découverte des moyens de déterminer les longitudes en mer. » —

« Il est certain, dit ma mère, que l'amour entretient la paix dans le monde. » —

« Et qu'il la détruit dans les familles, s'écria mon père. » —

« C'est lui qui peuple la terre, dit ma mère. » —

« et qui dépeuple le ciel, dit mon père. » —

« C'est la virginité, dit Slop d'un air triomphant, qui peuple le paradis. » —

« Propos de nonne, répliqua mon père. » —

CHAPITRE LXIII.

Chacun va se coucher.

MON père, dans toutes ses disputes, avoit un genre d'escarmouche si tranchant, si aigre, si peu ménagé, — poussant à droite, sabrant à gauche, et tombant sur tout le monde indistinctement, — que s'il y avoit vingt personnes dans un cercle, en moins d'une demi-heure il étoit sûr de les avoir toutes contre lui; ce qui ne contribuoit pas peu à le laisser ainsi sans alliés, c'est que s'il y avoit un poste tout-à-fait *intenable*, c'est-là qu'il alloit se jeter. — Mais il faut lui rendre justice. Une fois qu'il y étoit établi, il s'y défendoit si vaillamment, que tout brave et galant homme ne l'en voyoit chasser qu'avec peine.

Aussi Yorick en l'attaquant, ce qui lui arrivoit souvent, se gardoit bien d'employer toute sa force. —

Mais la remarque du docteur Slop sur les vierges, à la fin du dernier chapitre, avoit

rangé Yorick du côté de mon père ; et il commençoit à désoler le pauvre docteur par l'énumération de tous les couvens de la chrétienté, — quand le caporal Trim entra dans la salle, et raconta à mon oncle Tobie que ses culottes d'écarlate ne pourroient servir, comme ils l'avoient projeté, pour l'attaque de la veuve Wadman, attendu que le tailleur, en les décousant, s'étoit aperçu qu'elles avoient déjà été retournées.

« Eh bien ! qu'il les retourne encore, dit brusquement mon père ; car on les retournera encore plus d'une fois avant que l'affaire soit finie. — Elles n'en valent pas la façon, dit le caporal. — Alors, frère, dit mon père, il faut nécessairement que vous en commandiez d'autres. Car quoique je sache, continua-t-il, en s'adressant à la compagnie, que la veuve Wadman aime mon frère Tobie depuis longtemps, et qu'elle a mis en usage toute l'adresse et tous les artifices d'une femme pour s'en faire aimer, — maintenant qu'elle l'a enrôlé, sa passion n'est plus aussi vive. »

« Elle a obtenu ce qu'elle vouloit. » —

« Sous ce rapport, continua mon père ; sous ce rapport, auquel je suis persuadé que Platon n'a jamais pensé, vous voyez que l'amour est moins un sentiment qu'un état,

une condition, et qu'on s'y engage (à-peu-près, diroit mon frère Tobie, comme dans un régiment). — Or, dès qu'un homme est aggrégé à un corps, soit qu'il aime le service ou non, il se comporte comme s'il l'aimoit, et cherche partout à se montrer homme de courage. »

Cette hypothèse, comme toutes celles de mon père, étoit assez plausible ; et mon oncle Tobie n'avoit qu'une seule objection à y faire. Trim se tenoit prêt à le seconder ; mais mon père n'avoit pas encore tiré sa conclusion. »

« C'est pourquoi, continua mon père, reprenant sa supposition, quoique tout le monde sache que mistriss Wadman et mon frère Tobie se plaisent l'un à l'autre, et se conviennent réciproquement, — quoique je ne connoisse dans la nature aucun obstacle qui puisse empêcher les violons de jouer dès ce soir, — je répondrois que ce ne sera pas d'un an que leurs instrumens se mettront à l'unisson. » —

« Je crains que nous n'ayions mal pris nos mesures, dit mon oncle Tobie, en regardant Trim, comme pour lui demander son avis. » —

« Je gagerois, dit Trim, mon bonnet de housard. — (Son bonnet de housard, comme

je vous l'ai dit, étoit son enjeu ordinaire; mais ayant été rajusté et presque remis à neuf pour l'attaque projetée, l'enjeu devenoit plus important. —) Je gagerois, avec la permission de monsieur, mon bonnet de housard contre un scheling..... si j'osois, continua Trim, faisant une révérence, gager contre monsieur. » —

« Il n'y a point de mal à cela, dit mon père; car en disant que tu gagerois ton bonnet, tout ce que tu entends par-là, c'est que tu crois... Qu'est-ce que tu crois? » —

« Je crois que la veuve Wadman, sauf le respect de monsieur, n'est pas en état de tenir dix jours. » —

« Et où diantre, s'écria Slop, d'un air goguenard, où diantre, l'ami, as-tu si bien appris à connoître les femmes? » —

« Dans mes amours avec une religieuse, dit Trim. — Ce n'étoit qu'une *béguine*, dit mon oncle Tobie. »

Le docteur Slop étoit trop en colère pour écouter cette distinction; et mon père profitant de l'occasion pour tomber sur les religieuses d'estoc et de taille, en les traitant de folles, le docteur Slop ne put y tenir. — Mon oncle Tobie avoit encore quelques mesures à prendre pour ses culottes, et Yorick

pour la seconde partie de son prochain sermon ; toute la compagnie se sépara. Et comme il restoit une demi-heure avant le temps de se mettre au lit, mon père qui étoit demeuré seul, demanda une plume, de l'encre et du papier, et se mit à écrire pour mon oncle Tobie l'instruction suivante en forme de lettre.

Mon cher frère Tobie.

Ce que je vais te dire a rapport à la nature des femmes, et à la manière de leur faire l'amour. Et peut-être est-il heureux pour toi (quoiqu'il ne le soit pas autant pour moi) que l'occasion se soit offerte, et que je me sois trouvé capable de t'écrire quelques instructions sur ce sujet. —

Si c'eût été le bon plaisir de celui qui distribue nos lots, et qu'il t'eût départi plus de connoissances qu'à moi, j'aurois été charmé que tu te fusses assis à ma place, et que cette plume fût entre tes mains ; — mais puisque c'est à moi à t'instruire, et que madame Shandy est là auprès de moi, se disposant à se mettre au lit, — je vais jeter ensemble et sans ordre sur le papier des idées et des préceptes concernant le mariage, tels qu'ils me viendront à l'esprit, et que je croirai

qu'ils pourront être d'usage pour toi ; voulant en cela te donner un gage de mon amitié, et ne doutant pas, mon cher Tobie, de la reconnoissance avec laquelle tu le recevras. —

— En premier lieu, à l'égard de ce qui concerne la religion dans cette affaire — (quoique le feu qui me monte au visage me fasse apercevoir que je rougis en te parlant sur ce sujet ; — quoique je sache, en dépit de ta modestie qui nous le laisseroit ignorer, que tu ne négliges aucune de ses pieuses pratiques), il en est une cependant que je voudrois te recommander d'une manière plus particulière, pour que tu ne l'oubliasses point, du moins pendant tout le temps que dureront tes amours. — Cette pratique, frère Tobie, c'est de ne jamais te présenter chez celle qui est l'objet de tes poursuites, soit le matin, soit le soir, sans te recommander auparavant à la protection du Dieu tout puissant, pour qu'il te préserve de tout malheur —

Tu te raseras la tête, et tu la laveras tous les quatre ou cinq jours, et même plus souvent, si tu le peux, de peur qu'en ôtant ta perruque dans un moment de distraction, elle ne distingue combien de tes cheveux sont tombés sous la main du temps, et combien sous celle de Trim. —

Il faut, autant que tu le pourras, éloigner de son imagination toute idée de tête chauve.— —Mets-toi bien dans l'esprit, Tobie, et suis cette maxime comme sûre :

Toutes les femmes sont timides. — Et il est heureux qu'elles le soient ; autrement, qui voudroit avoir affaire avec elles ? —

—Que tes culottes ne soient ni trop étroites ni trop larges, et ne ressemblent pas à ces grandes culottes de nos ancêtres.

Un juste *medium* prévient tous les commentaires. —

Quelque chose que tu aies à dire, soit que tu aies peu ou beaucoup à parler, modère toujours le son de ta voix. Le silence et tout ce qui en approche grave dans la mémoire les mystères de la nuit. C'est pourquoi, si tu peux l'éviter, ne laisse jamais tomber la pelle ni les pincettes. —

Dans tes conversations avec elle, évite toute plaisanterie et toute raillerie ; et autant que tu pourras, ne lui laisse lire aucun livre jovial. Il y a quelques traités de dévotion que tu peux lui permettre, (quoique j'aimasse mieux qu'elle ne les lût point,) mais ne souffre pas qu'elle lise Rabelais, Scarron, ou Dom-Quichotte.

Tous ces livres excitent le rire ; et tu sais,

chèr Tobie, que rien n'est plus sérieux que les fins du mariage. —

— Attache toujours une épingle à ton jabot avant d'entrer chez elle. —

Si elle te permet de t'asseoir sur le même sopha, et qu'elle te donne la facilité de poser ta main sur la sienne, résiste à cette tentation. — Tu ne saurois toucher sa main, sans que la température de la tienne lui fasse deviner ce qui se passe en toi. Laisse-là toujours dans l'indécision sur ce point et sur beaucoup d'autres. — En te conduisant ainsi, tu auras au moins sa curiosité pour toi; et si ta belle n'est pas encore entièrement soumise, et que ton *âne* continue à regimber, (ce qui est fort probable) tu te feras tirer quelques onces de sang au-dessous des oreilles, suivant la pratique des anciens Scythes, qui guérissoient par ce moyen les appétits les plus désordonnés de nos sens.

Avicenne est d'avis que l'on se frotte ensuite avec de l'extrait d'ellébore, après les évacuations et purgations convenables; — et je penserois assez comme lui. Mais surtout ne mange que peu, ou point de bouc ni de cerf; — et abstiens-toi soigneusement, c'est-à-dire, autant que tu le pourras, de paons,

paons, de grues, de foulques, de plongeons, et de poules d'eau.

Pour ta boisson, je n'ai pas besoin de te dire que ce doit être une infusion de verveine et d'herbe hanéa, de laquelle Elien rapporte des effets surprenans. — Mais si ton estomach en souffroit, tu devrois en discontinuer l'usage, et vivre de concombres, de melons, de pourpier et de laitue. —

Il ne se présente pas pour le moment autre chose à te dire.

A moins que la guerre venant à se déclarer......

Ainsi, mon chèr Tobie, je desire que tout aille pour le mieux;

Et je suis ton affectionné frère,

Gauthier SHANDY.

CHAPITRE LXIV.

Les trous de serrure.

A l'heure même où mon père écrivoit son instruction fraternelle, mon oncle Tobie et le caporal de leur côté disposoient tout pour l'attaque. Comme ils avoient renoncé à faire retourner les culottes d'écarlate, au moins pour le moment, rien ne pouvoit les engager à remettre leur visite plus tard qu'au lendemain matin. La résolution fut prise en conséquence, et le départ fixé à onze heures.

« Allons, ma chère, dit mon père à ma mère, il convient, qu'en bon frère et en bonne sœur, nous nous rendions chez mon frère Tobie, pour protéger et favoriser son attaque. »

Il y avoit déjà quelque temps que le caporal et lui étoient habillés, quand mon père et ma mère arrivèrent; et l'horloge venant à sonner onze heures, c'étoit le moment de se mettre en marche. Mon père n'eut que le temps de glisser sa lettre d'instruction dans la poche d'habit de mon oncle Tobie, et il se joignit à ma mère pour lui souhaiter un heureux succès.

« Je voudrois, dit ma mère, les voir par le trou de la serrure. — Mais uniquement par curiosité. » —

« Appelez chaque chose par son nom, dit mon père ; — et regardez ensuite par le trou de la serrure tant qu'il vous plaira. »

CHAPITRE LXV.

Jugement téméraire.

Je prends à témoin toutes les puissances du temps et du hasard qui sans cesse nous arrêtent dans notre carrière, que mon esprit étoit à bout, et que je ne savois comment poursuivre l'histoire des amours de mon oncle Tobie, lorsque ma mère, *par curiosité*, disoit-elle, (mon père lui soupçonnoit un autre motif,) désira pouvoir les regarder par le trou de la serrure.

« Appelez chaque chose par son nom, dit mon père ; et regardez ensuite par le trou de la serrure tant qu'il vous plaira. »

C'étoit uniquement la fermentation de cette humeur un peu acide, qui entroit dans le tempérament de mon père, et de laquelle j'ai souvent parlé, qui donna lieu à une pareille insinuation de sa part. Cependant

comme il étoit naturellement franc et généreux, et toujours ouvert à la conviction, il eut à peine lâché le dernier mot de cette réplique peu obligeante, que sa conscience lui en fit un reproche.

Ma mère avoit en ce moment son bras gauche conjugalement passé dans le bras droit de mon père, de telle sorte que sa main appuyoit sur la sienne. — Elle leva les doigts et les laissa retomber. On auroit pu difficilement prononcer si c'étoit là un coup ou une caresse; — le casuiste le plus habile auroit été bien embarrassé à décider si ce geste signifioit un reproche ou un aveu. Mon père qui étoit rempli de sensibilité de la tête aux pieds, n'y vit que l'expression d'une femme timide et faussement accusée. — Les reproches de sa conscience redoublèrent; — il détourna la tête. — Ma mère pensa que son corps alloit suivre, et que son projet étoit de reprendre le chemin de sa maison; aussitôt en croisant sa jambe droite par-dessus sa gauche qui ne bougea pas, elle se trouva en face de mon père, qui, en ramenant sa tête, rencontra subitement les yeux de ma mère. —

— Nouvelle confusion! —

Tout détruisoit le premier soupçon qu'il avoit formé. — Tout augmentoit ses remords.

Un cristal mince, bleu, calme et brillant; sans tache, sans eau, et tellement tranquille, qu'on auroit pu appercevoir jusqu'au fond la moindre particule ou la moindre expression de desir, s'il en eût existé chez ma mère; — mais il n'y en avoit pas le plus léger vestige. Et je ne sais comment il arrive que moi, son fils, formé de son sang, je me trouve si enclin à la bagatelle, surtout vers les équinoxes de printemps et d'automne. —

Ma mère, madame, n'étoit telle en aucune saison de l'année, ni par nature, ni par éducation, ni par imitation.

Un sang doux et sage circuloit paisiblement dans ses veines, en tout temps, le jour et la nuit, dans les occasions même les plus critiques. Son imagination calme et paisible n'étoit point échauffée par ces pratiques ascétiques, par ces lectures mystiques, qui n'ayant aucun sens en elles-mêmes, forcent l'esprit à se replier dans la nature pour leur en trouver un. Et quant à mon père, il étoit si loin de chercher à enflammer ses idées là-dessus, que son plus grand soin étoit d'éloigner de sa tête toute image ou propos de ce genre.

Au reste, la nature avoit fait tous les frais de la sagesse de ma mère, et rendu super-

flues les précautions de mon père. Et mon père le savoit ! — Et mon père n'en continuoit pas moins ses précautions ! — Et moi, Tristram Shandy, me voilà assis en gillet brun et en pantoufles jaunes, sans perruque ni bonnet, ce douze août mil sept cent soixante six, accomplissant une de ses prédictions les plus tragi-comiques; savoir que je ne penserois ni n'agirois en rien comme les autres enfans des hommes. —

La méprise de mon père vint de ce qu'il attaqua le motif de ma mère, au lieu de l'action elle-même; car certainement les trous de serrures ne sont pas destinés à servir de lorgnettes; et en considérant l'action de ma mère comme tendant à nier une vérité reconnue, et à faire qu'un trou de serrure ne fût pas un trou de serrure, l'action alors étoit une violation de la nature des choses, et comme telle assez criminelle.

C'est pourquoi, n'en déplaise aux prédicateurs, les trous de serrure sont l'occasion de plus de péchés, je dis même de péchés énormes, que tous les autres trous du monde.

C'est ce qui me ramène aux amours de mon oncle Tobie.

CHAPITRE LXVI.

Parure de mon Oncle Tobie.

QUOIQUE le caporal eût tenu parole en retapant de son mieux la grande perruque *à la Ramilies* de mon oncle Tobie, il avoit eu trop peu de temps, et tous ses soins n'avoient produit qu'un effet assez mince. Cette fameuse perruque avoit passé plusieurs années applatie dans le fond d'une vieille armoire ; et comme les mauvais plis ne s'effacent pas aisément, et que l'usage des bouts de chandelle n'est pas toujours sûr, l'entreprise du caporal n'étoit pas une chose aussi facile qu'on pourroit le croire. Il s'employoit pourtant de son mieux ; — il pomadoit, — il crêpoit, — il retapoit, — puis se reculoit d'un air joyeux, et les deux bras tendus vers la perruque, comme pour l'engager à prendre un meilleur air. — Mais le tout envain ; elle frisoit en dépit du caporal, par tout où le caporal ne vouloit pas qu'elle frisât ; et quand une boucle ou deux auroient pu l'embellir, chaque cheveu s'applatissoit comme s'il eût été trempé dans l'eau bouillante.

La déesse du Spléen elle-même n'auroit pu la voir sans sourire.

Telle étoit la perruque de mon oncle Tobie, —ou plutôt telle elle auroit paru sur tout autre front que le sien. Mais le front de mon oncle Tobie étoit le siége aimable de la douceur et de la bonté; et ce charme se répandoit sur tout ce qui l'environnoit. — D'ailleurs, monsieur, la nature avoit dans toute sa personne tracé le mot *gentilhomme* en si beaux caractères, que jusqu'à son chapeau bordé en vieux point d'espagne tout terni, et surmonté d'une large cocarde de taffetas fripé; — ce chapeau, dis-je, qui en lui-même ne valoit pas quatre sols, acquéroit de l'importance, dès qu'il étoit sur la tête de mon oncle Tobie. On eût dit qu'une Fée elle-même l'avoit composé de sa main, pour mieux aller à l'air de son visage.

Rien n'auroit mieux prouvé ce que j'avance, que l'habit bleu et or de mon oncle Tobie, si, à quelques égards, la proportion n'étoit pas nécessaire à la grâce; mais depuis quinze ou seize ans qu'il étoit fait, depuis que l'inactivité de mon oncle Tobie (dont les promenades étoient presque bornées à son boulingrin,) avoit doublé son embonpoint, — son habit bleu et or étoit devenu si misérablement étroit, que ce n'étoit qu'avec la plus grande peine que le caporal avoit pu l'y faire entrer; et

le raccommodage des manches n'avoit servi de rien ; — il étoit cependant galonné en plein, et sur toutes les coutures, et devant et derrière, comme au temps du roi Guillaume ; et pour finir la description, il jetoit tant d'éclat au soleil, il avoit un air si métallique et si guerrier, que si le projet de mon oncle Tobie eût été d'attaquer la veuve en armure, il auroit pu lui-même s'y méprendre.

Quant aux culottes d'écarlate, on sait que le tailleur les avoit décousues et les avoit abandonnées. On auroit pu à la rigueur s'en accomoder, mais c'étoit assez que le soir d'auparavant on les eût déclarées incapables de servir, et comme il n'y avoit point d'alternative dans la garderobe de mon oncle Tobie, mon oncle Tobie sortit en culottes de pluche rouge. —

Le caporal avoit endossé l'uniforme du pauvre Lefèvre. Il avoit retroussé ses cheveux sous son bonnet de housard, lequel, comme on sait, avoit été remis presque à neuf. — Il suivoit son maître à trois pas de distance. — Sa chemise, renflée à son jabot et autour de ses poignets, annonçoit l'orgueil de son ancienne profession ; et son bâton, suspendu par un petit cordon de cuir noir, dont les deux bouts renoués ensemble

finissoit par un gland, balançoit au-dessous de son poignet gauche. — Mon oncle Tobie portoit sa canne comme une hallebarde.

« Vraiment, dit mon père en lui-même, ils ont assez bon air. »

CHAPITRE LXVII.

Il tremble.

Mon oncle Tobie retourna la tête plus de dix fois, pour voir si le caporal se tenoit prêt à le soutenir; et autant de fois le caporal fit un petit moulinet de son bâton, non pas d'un air avantageux, mais avec l'accent le plus doux du plus respectueux encouragement, comme pour dire à son maître : *ne craignez rien.*

Son maître se mourroit de peur. —

Il ne savoit pas distinguer, ainsi que mon père le lui avoit reproché, le bon côté d'une femme de son mauvais côté. Aussi n'avoit-il jamais été à son aise auprès d'aucune d'elles; — sauf dans les momens d'affliction. Car alors sa pitié étoit extrême; et le chevalier le plus courtois de la chevalerie errante n'auroit pas fait plus de chemin que mon oncle Tobie, tout boiteux qu'il étoit, pour essuyer

une larme de l'œil d'une femme. — Et cependant, excepté l'occasion où Mistris Wadman avoit abusé de sa bonne foi, il n'avoit jamais osé arrêter ses regards sur l'œil d'aucune femme.

Il disoit souvent à mon père, dans l'admirable simplicité de son cœur, que fixer une femme, c'étoit presque (sinon tout-à-fait) la même chose que de lui tenir un propos obscène.

« — Et quand cela seroit, disoit mon père. »

CHAPITRE LXVIII.

Il hésite.

« Elle ne peut pas, caporal, dit mon oncle Tobie, faisant halte quand ils furent à vingt pas de la porte de Mistriss Wadman, — elle ne peut pas s'en offenser. » —

« Non plus, dit le caporal, que la veuve du Juif à Lisbonne ne s'offensa de la visite de mon frère Thomas. » —

« Et comment la prit-elle, dit mon oncle Tobie, se retournant vers le caporal ? » —

« Monsieur connoît, répliqua le caporal, les malheurs de Tom; mais ceci n'y a aucun rapport : sinon que le pauvre Tom n'avoit pas épousé la veuve, ou si Dieu eût permis qu'après leur mariage ils n'eussent mis dans leurs saucisses que de la chair de porc, le malheureux n'auroit pas été enlevé dans son lit et traîné à l'inquisition. — C'est une épouvantable chose que l'inquisition, ajouta le caporal; quand une fois un pauvre homme y est renfermé, monsieur sait bien que c'est pour sa vie. » —

« Hélas! oui, dit mon oncle Tobie d'un air rêveur, et les yeux fixés sur la porte de la veuve Wadman. » —

« Et qu'y a-t-il d'aussi affreux qu'une éternelle prison? — Qu'y a-t-il d'aussi doux que la liberté ? — Rien au monde, Trim, dit mon oncle Tobie toujours d'un air rêveur. »

« Tant qu'un homme est libre, s'écria le caporal . . . . » Et en même-temps il fit avec son bâton le moulinet par-dessus sa tête, à-peu-près en cette manière :



— Un million de syllogismes les plus subtils de mon père, n'en auroit pas dit davantage en faveur du célibat.

— Mon oncle Tobie jeta un regard pensif vers sa chaumière et son boulingrin. —

Le caporal, avec sa baguette, avoit imprudemment évoqué l'esprit de calcul; il se dépêcha de le conjurer, en poursuivant son histoire en manière d'*exorcisme*, lequel ne se trouve dans aucun rituel que je connoisse.

CHAPITRE LXIX.

Amours de Tom et de la Juive.

« LA place de Tom lui valoit de l'argent, et lui donnoit peu de besogne. — Le climat de Lisbonne est chaud. — C'est ce qui lui donna la fantaisie de se marier. »

« Or, il arriva vers ce temps-là qu'un Juif, qui vendoit des saucisses dans la même rue où Tom demeuroit, tomba malade d'une rétention d'urine, et mourut. Sa veuve resta en possession d'une boutique bien achalandée; et, comme à Lisbonne, ainsi qu'ailleurs, chacun est pour soi, Tom pensa qu'il n'y auroit point de mal d'aller se présenter à la veuve, pour lui offrir d'aider à continuer son commerce. »

« Tom en conséquence, se décida à l'aller trouver. — Il pensa d'abord comment il se feroit annoncer chez elle. — La manière la plus simple étoit de feindre d'y aller acheter

une aune de saucisses ; ce fut celle qu'il choisit. Et voici comme il raisonnoit :

» Si je suis mal reçu, il ne m'en coûtera jamais qu'une aune de saucisses, et le malheur n'est pas grand. — Si au contraire les choses tournent bien, je puis gagner, non-seulement une aune, mais une boutique entière de saucisses, et une femme par-dessus le marché. »

« Toute la maison, du plus grand jusqu'au plus petit, souhaita à Tom un heureux succès, et il partit. — Sauf le respect de monsieur, je m'imagine le voir en veste et culottes de bazin, le chapeau sur l'oreille, — marchant légèrement dans la rue, agitant sa canne en l'air, — souriant et abordant d'un air gai tous ceux qu'il rencontroit. — Mais, hélas! Tom, tu ne souris plus ; tu ne souriras plus, s'écria le caporal en détournant la tête, les yeux fixés à terre, comme s'il eût apostrophé son frère au fond de son cachot. — » —

« Pauvre garçon, dit mon oncle Tobie, d'un air touché ! » —

« Je puis bien dire à monsieur, dit le caporal, que c'étoit le meilleur garçon, et le plus honnête qu'on eût jamais vu. » —

« Il te ressembloit donc, Trim, répliqua vivement mon oncle Tobie ! »

Le caporal rougit jusqu'au bout des doigts. — L'embarras de l'homme modeste qui s'entend louer, — la reconnoissance d'un serviteur affectionné que son maître exalte, — la douleur d'un frère sensible au souvenir d'un frère malheureux, — tout cela se peignit à-la-fois sur le visage du caporal, et les larmes coulèrent le long de ses joues.

Ce spectacle émut mon oncle Tobie. Il prit le caporal par son habit, qui avoit été celui de Lefèvre, et s'appuya sur lui, en apparence, pour soulager sa jambe boiteuse, mais réellement pour donner au caporal une nouvelle marque de bonté. — Il resta en silence une minute et demie; ensuite, il retira sa main, et le caporal s'inclinant, reprit l'histoire de son frère Tom et de la veuve du juif.

CHAPITRE LXX.

La négresse.

« LORSQUE Tom arriva à la boutique, il n'y trouva qu'une pauvre négrèsse, occupée à chasser les mouches avec une touffe de plumes blanches qu'elle avoit attachées au bout d'un bâton. Mais, tout en les chassant, elle prenoit garde de les blesser. — Touchant tableau,

tableau, s'écria mon oncle Tobie ! la malheureuse avoit beaucoup souffert ; et elle avoit appris à compatir. » —

« C'étoit, sauf le respect de monsieur, une excellente créature aussi bien qu'une excellente ouvrière. Il y a, continua Trim, dans l'histoire de cette pauvre malheureuse, des circonstances qui attendriroient un cœur de roche ; et dans quelqu'une de nos soirées d'hiver, quand monsieur sera disposé à les entendre, je les raconterai à monsieur, avec le reste de l'histoire de Tom, dont elles font partie. » —

« Ne l'oublie donc pas, Trim, dit mon oncle Tobie. » —

« Mais, monsieur, dit le caporal, avec un air de doute, un nègre a-t-il une ame ? » —

« Je suis peu versé, caporal, dit mon oncle Tobie, dans les choses de cette nature. Mais je suppose que Dieu n'auroit pas voulu laisser un nègre sans ame, plutôt que toi ou que moi. » —

« Ce seroit une affrense injustice, dit le caporal. » —

« Assurément, dit mon oncle Tobie. » —

« Pourquoi donc, oserois-je demander à monsieur, traite-t-on plus mal une servante noire qu'une blanche ? » —

« Je ne puis t'en donner aucune raison, dit mon oncle Tobie. » —

« C'est sans doute qu'elle n'a point d'amis, dit le caporal en secouant la tête, ni personne pour prendre sa défense. » —

« Trim, dit mon oncle Tobie, c'est-là ce qui devroit lui assurer, ainsi qu'à ses frères, notre protection. — C'est le hasard de la guerre qui les a mis en notre pouvoir, qui a placé la verge dans nos mains. — Où elle sera ensuite, le ciel le sait; mais en quelques mains qu'elle tombe, Trim, le brave homme n'en usera pas d'une manière barbare. » —

« Le ciel l'en préserve, dit le caporal! » —

« *Amen*, répondit mon oncle Tobie, en posant la main sur son cœur. » —

Le caporal reprit son histoire pour la continuer; mais avec une espèce d'embarras, dont le lecteur ne devine peut-être pas la cause. —

Par toutes ces transitions soudaines, et la plupart touchantes, dont le caporal avoit entre-mêlé son récit, il avoit perdu la clef sur laquelle il l'avoit commencé. Son projet avoit été de distraire son maître, et son maître s'attendrissoit. Deux fois il toussa, deux fois il essaya de se remettre sans pouvoir y parvenir; enfin il rappela ses esprits, replaça sa

main gauche sur sa hanche, le coude relevé en arc d'un air vainqueur; et conservant la liberté de son bras droit, pour aider son débit par ses gestes, il se rapprocha autant qu'il put du ton qu'il avoit perdu. — Et dans cette atttitude, il continua son histoire.

CHAPITRE LXXI.

Les saucisses.

» Tom qui n'avoit rien à démêler avec la négresse, passa dans la chambre qui étoit au-delà de la boutique pour parler à la veuve du juif — de son amour... et de son aulne de saucisses. — C'étoit, comme je l'ai dit à monsieur, un garçon honnête et de joyeuse humeur, et il portoit ce caractère écrit surtoute sa personne. Il prit donc une chaise, il se plaça près d'elle et contre la table, et s'assit sans plus de cérémonie, mais avec la plus grande politesse. »

« Pour un galant, c'est la plus sotte chose du monde, s'il m'est permis de le dire à monsieur, que de débuter auprès d'une femme qui fait des saucisses. — En effet, quelle fleurette lui conter? — Tom débuta gravement, en demandant d'abord à la veuve comment

se faisoient les saucisses, — quelle espèce de viande, quelles herbes, quelles épices y entroient. — Ensuite, d'un ton un peu plus gai, avec quels boyaux, — si les plus gros étoient les meilleurs, — s'ils ne crevoient jamais, — etc. ? Ayant seulement l'attention de rester plutôt en arrière que de trop s'avancer, et de ne rien risquer sans être à-peu-près assuré du succès. » —

« C'est pour avoir négligé cette précaution, Trim, dit mon oncle Tobie en s'appuyant sur l'épaule du caporal, que le comte de la Motte perdit la bataille de Wynendale. Il s'avança imprudemment dans le bois; et sans cela Lille ne seroit pas tombé dans nos mains, non plus que Gand et Bruges, qui suivirent son exemple. L'année étoit si avancée, continua mon oncle Tobie, et la saison devint si mauvaise, que si les choses n'avoient pas tourné comme elles firent, nos troupes auroient péri en pleine campagne. » —

« Mais, dit Trim, ne seroit-ce pas que les batailles, ainsi que les mariages, sont écrites dans le ciel ? »

Mon oncle Tobie rêva.

Sa religion l'engageoit à dire d'une façon. —Sa haute idée de l'art militaire le poussoit à dire d'une autre. —Ne pouvant les accorder

ensemble, mon oncle Tobie préféra de ne rien dire; et le caporal acheva son histoire.

« Tom, s'apercevant qu'il gagnoit un peu de terrein, et que tout ce qu'il avoit dit sur les saucisses avoit été bien reçu de la belle, se hasarda à lui offrir de l'aider un peu. D'abord il prit l'entonnoir, et le tint, pendant que la veuve avec son pouce faisoit entrer la viande dans le boyau; ensuite il coupa des attaches de longueur convenable, et les tint dans sa main pendant qu'elle les prenoit une à une; — après cela il les mit dans la bouche de la veuve, où elle pouvoit les prendre selon le besoin; — enfin, peu-à-peu il en vint à lier les saucisses à son tour, tandis que la veuve en tenoit le bout dans ses dents.

» Or, monsieur saura qu'une veuve tâche toujours de choisir son second mari entièrement différent du premier. — Si bien que l'affaire étoit d'à-moitié réglée dans l'esprit de la juive, avant que Tom eût parlé de rien.

» Elle feignit pourtant de vouloir se défendre, et se saisit d'une saucisse, mais Tom à l'instant se saisit d'une autre...

» Monsieur comprend bien que la veuve ne fut pas la plus forte.

» Elle signa la capitulation, Tom la ratifia, et l'affaire fut finie. »

CHAPITRE LXXII.

Contre-marche.

« TOUTES les femmes, continua Trim, en commentant son histoire, depuis la première jusqu'à la dernière, aiment la plaisanterie. La difficulté est de savoir celle qui leur convient; et pour le connoître, il n'y a d'autre moyen que de faire quelques essais; de même qu'avec une pièce d'artillerie on élève ou on rabaisse la culasse, jusqu'à ce qu'on donne dans le blanc. »

« Je goûte cette comparaison, dit mon oncle Tobie, encore plus que la chose même. »

« Parce que monsieur, dit le caporal, aime mieux la gloire que le plaisir. » —

« J'espère, Trim, répondit mon oncle Tobie, que j'aime l'humanité au-dessus de tout; — et comme la science des armes tend évidemment au bonheur et au repos des hommes, — et que la branche, surtout de cet art, dans laquelle nous nous sommes exercés ensemble au boulingrin, n'a pour

but que d'arrêter les entreprises de l'ambition, et de retrancher la vie et la fortune du plus foible, contre l'invasion et le pillage du plus fort; — toutes les fois que le tambour se fera entendre, je me flatte, caporal, que l'un et l'autre nous aimons trop l'humanité et nos frères, pour ne pas nous armer et voler à leur secours. » —

En disant ces mots, mon oncle Tobie se retourna, et marcha fièrement comme à la tête de sa compagnie. — Et le fidèle caporal, portant son bâton à l'épaule et frappant de la main sur le pan de son habit pour marcher en seconde ligne derrière son maître, le long de l'avenue qui les ramenoit chez eux. —

« Que diantre se passe-t-il dans leurs deux caboches, s'écria mon père à ma mère? Sur ma parole ils assiégent mistriss Wadman en forme; et ils font le tour de sa maison pour marquer la ligne de circonvallation. » —

« J'ose dire, répliqua ma mère... »

Mais un moment, mon cher monsieur. Ce que ma mère osa dire, ce que mon père osa lui répondre, enfin leurs demandes, leurs réponses et leurs répliques, seront certainement lues, relues, discutées, commentées, paraphrasées par la postérité; —

mais dans un chapitre à part. Je dis : *par la postérité*, et je le répète. — Qu'a fait mon livre pour ne pas surnager sur l'abyme des temps avec l'*Eloge de la Folie*, le *Comte du Tonneau*, et tant d'autres ?

Mais pourquoi jeter de si loin les yeux sur l'avenir ? — Ah ! fermons-les bien plutôt. — Le temps vole et détruit tout. — Chacune des lettres que je trace, me dit avec quelle rapidité la vie suit ma plume. — Nos journées et nos heures, (plus précieuses, ma chère Jenny, que ces rubis qui brillent à ton cou) s'envolent sur nos têtes comme ces nuages légers, que chasse l'aquilon et qui ne reviennent plus. — Tout disparoît, — tout se détruit. — Ces cheveux que tu prends soin d'arranger sur ton front ;.... regarde,.... ils blanchissent sous ta main. — Et chaque baiser que je te donne en te quittant, chaque absence qui le suit, est le prélude de cette séparation éternelle qui nous attend bientôt. —

Ciel ! ô ciel ! prends pitié de ma Jenny, — prends pitié de celui qui l'aime. —

CHAPITRE LXXIII.

Le qu'en dira-t-on.

MAIS que pensera le monde de cette exclamation ? — Tout ce qu'il voudra.

CHAPITRE LXXIV.

L'Attente.

MA mère, toujours le bras gauche passé dans le bras droit de mon père, étoit arrivée avec lui jusqu'à l'angle fatal de la vieille muraille du jardin, où le docteur Slop devoit un jour être renversé par Obadiad monté sur un cheval de carosse; lequel angle étoit directement en face de la maison de Mistriss Wadman. — Là, mon père, jetant un coup-d'œil par derrière, aperçut mon oncle Tobie et le caporal qui n'étoient plus qu'à dix pas de la porte. Il se retourna aussitôt.

« Arrêtons-nous un moment, dit mon père; et voyons un peu de quel air mon frère Tobie et son valet Trim feront leur première entrée. Cela ne nous retardera pas d'une minute. — Quand ce seroit de dix, dit ma mère ! — Non pas d'une demi-minute, dit mon père. »

C'étoit précisément l'instant où le caporal entamoit l'histoire de son frère Tom et de la veuve du Juif. — L'histoire commença, — continua, — elle eut des épisodes, — on revint sur ses pas, — on continua, — on poursuivit, — l'histoire ne finissoit pas ; — le lecteur l'a trouvée bien longue. —

Le ciel ait pitié de mon père ! il jura cinquante fois ; chaque attitude nouvelle le désespéroit. Il donna le bâton du caporal, et ses moulinets, et toutes ces gentillesses, à autant de diables qu'il en crut de disposés à accepter le cadeau. —

Quand l'issue des événemens pareils à ceux qui tenoient mon père dans l'attente, reste ainsi suspendue dans les mains des destinées, l'esprit a, par bonheur, trois espèces de situations à parcourir ; sans quoi il lui seroit impossible de tenir jusqu'au bout.

Le premier moment est donné à la *curiosité*, — le second à justifier cette curiosité, — Quant aux troisième, quatrième, cinquième, et *cœtera*, jusqu'au jour du jugement. — Ils sont de l'empire du *point d'honneur*.

Je sais que beaucoup de moralistes mettent le tout sur le compte de la *patience*. Mais cette vertu a, ce me semble, un département suffisant, et dans lequel elle peut s'exercer,

sans venir usurper le peu de places démantelées que l'*honneur* a conservées sur la terre. —

Mon père, à l'aide de ces trois auxiliaires, attendit du mieux qu'il pût la fin de l'histoire de Trim. Il tint bon pendant le panégyrique, que mon oncle Tobie débita sur la profession des armes dans le chapitre d'après ; mais voyant ensuite qu'au lieu de marcher vers la maison de madame Wadman, tous deux, après s'être retournés, reprenoient le chemin diamétralement opposé, et confondoient ainsi son attente, — pour le coup mon père ne put y tenir; et il éclata brusquement, en vertu de cette disposition d'humeur acidule, qui, dans certaines occasions, distinguoit entièrement son caractère de celui des autres hommes.

CHAPITRE LXXV.

Le premier Dimanche du mois.

« Q*UE diantre se passe-t-il dans leurs caboches*, s'écria mon père? » —

« *J'ose dire*, répondit ma mère, qu'ils font des fortifications. »

« Quoi! sur le terrein de Mistriss Wadman, s'écria mon père en reculant d'un pas! » —

« Je suppose que non, dit ma mère. » —

« Je voudrois, dit mon père en élevant la voix, que la science des fortifications fût à tous les diables, avec toutes leurs *fadaises* de sapes, de mines, de blindes, de gabions, de cunettes, et de fausses brayes. » —

« Ce sont des *fadaises*, dit ma mère. »

Or ma mère, tolérante, (comme je voudrois que le fussent certains personnages du clergé, m'en eût-il coûté mon gillet brun et mes pantoufles jaunes) — ma mère, dis-je, étoit toujours de l'avis de mon père, quoique la plupart du temps elle n'en comprît pas un mot, et qu'elle n'eût pas la première idée du sens des mots et des termes de l'art, sur lesquels il faisoit rouler l'opinion ou le système du moment. Elle se contentoit d'accomplir à la lettre les promesses que son parrain et sa marraine avoient faites pour elle, mais rien de plus. Elle se seroit servi d'un mot ou d'un verbe pendant vingt ans, et l'auroit employé dans tous ses temps et dans tous ses modes, sans s'embarrasser le moins du monde d'en demander la signification.

J'ai déjà dit que cette insouciance désoloit mon père; c'étoit pour lui une source éternelle de chagrins : la contradiction la plus opiniâtre lui auroit été moins sensible. C'étoit

ce qui tordoit le cou à leurs meilleurs dialogues dès la première phrase. — Ma mère ne connoissoit rien aux *cunettes* ni aux *fausses brayes*; elle fut de l'avis de mon père.

« Ce sont des *fadaises*, dit ma mère. » —

« Oh! surtout les *cunettes*, s'écria mon père. » Il crut avoir dit un bon mot. — Il jouit de son triomphe et poursuivit.

« Non que ce soit, à proprement parler, le terrein de la veuve Wadman, dit mon père, en se reprenant un peu; car elle n'en a que l'usufruit. » —

« Cela fait une grande différence, dit ma mère. » —

« Aux yeux des sots, répliqua mon père. » —

« A moins qn'il ne leur arrive d'avoir des enfans, dit ma mère. » —

« Mais auparavant, dit mon père, il faut qu'elle persuade à mon frère Tobie de lui en faire. » —

« Sans doute, monsieur Shandy, dit ma mère. » —

« Si elle y parvient, dit mon père, — que le ciel ait pitié d'eux! » —

« *Amen*, dit ma mère, *piano!* » —

« *Amen*, s'écria mon père, *fortissimè!* » —

« *Amen*, répéta ma mère; » mais avec une cadence, un soupir, un accent de pitié, qui

pénétra jusqu'au cœur de mon père, et ramollit toutes ses fibres. Il prit son almanach;... mais avant qu'il l'eût ouvert, la procession d'Yorich, venant à sortir de l'église, éclaircit une partie de ses doutes; et ma mère acheva de les lever, en lui disant que c'étoit le premier dimanche du mois. — Il remit son almanach dans sa poche. —

Le premier lord de la trésorerie, occupé à trouver des moyens et des expédiens, ne seroit pas rentré chez lui d'un air plus embarrassé.

CHAPITRE LXXVI.

Reprenons haleine.

APRÈS un chapitre comme celui qu'on vient de voir, et surtout après la manière dont il finit, il faut nécessairement insérer quatre ou cinq pages de matières hétérogènes, pour maintenir une juste balance entre la sagesse et la folie. Sans cette précaution, un livre ne vivroit pas au-delà de l'année. — Mais une digression lourde et traînante n'est pas ce qu'il faut. Il vaudroit autant aller son grand chemin. — Une digression, dans une circonstance comme celle-ci, doit être légère, en-

jouée, et sur un sujet qui le soit aussi. — Ce n'est pas tout, il faut que le *califourchon* et celui qui le monte, ne s'y montrent qu'à la dérobée. —

La difficulté est de trouver des agens convenables à la nature de ce service. *L'imagination* est capricieuse ; — *l'esprit* ne veut pas être recherché : — quoique la *plaisanterie* soit une bonne fille, elle ne vient pas toujours quand on l'appelle.

Il sembleroit que la meilleure façon pour un auteur fût de dire ses prieres; mais si elles ne servent qu'à lui rappeler ses infirmités et ses défauts, tant de corps que d'esprit, il se trouvera plus bête après que devant, (quoique meilleur, religieusement parlant.)

Quant à moi, il n'y a pas un moyen sous le ciel, du genre physique ou du genre moral, qui ne me soit venu à l'esprit, et dont je n'aie essayé. Quelquefois m'adressant à mon ame, et disputant avec elle sur les moyens d'étendre ses facultés. —

Je ne les augmentois pas d'une ligne.

Alors, changeant de système, j'ai essayé ce que pourroient faire sur le corps la tempérance, la sobriété et la chasteté. — Elles sont bonnes en elles-mêmes, disois-je, elles sont bonnes dans le sens absolu et dans le sens

relatif; elles sont bonnes pour la santé, bonnes pour le bonheur dans ce monde-ci et dans l'autre. —

Enfin, elles sont bonnes pour tout, ... excepté pour ce qui me manque. — Là, elles ne servent à rien qu'à laisser l'esprit comme elles l'ont trouvé. — Quant aux vertus théologales, — *la foi* et *l'espérance* pourroient peut-être donner un peu de verve ; — mais pour cette vertu fade qu'on appelle *charité*, elle vous ôte ce que ses sœurs vous avoient donné. —

Dans les occasions ordinaires, je n'ai rien trouvé qui m'ait mieux réussi, que la méthode dont je vais vous faire part. —

— Certainement, si la logique n'est pas une science frivole, et si je ne suis pas aveuglé par mon amour-propre, — certainement dis-je, il y a quelque chose en moi qui tient du vrai génie; et ce qui me le persuade, c'est de voir combien je suis étranger à la jalousie et à l'envie: ce symptôme ne sauroit être équivoque. — Jamais je n'ai fait une découverte, que j'aie cru propre à perfectionner l'art d'écrire, que je ne me sois empressé de la publier, desirant sincérement que tout le monde pût écrire aussi-bien que moi. —

C'est

C'est ce qu'on fera, quand on voudra s'y donner aussi peu de peine.

CHAPITRE LXXVII.

Demandez à ma blanchisseuse.

Je dis donc que dans les occasions ordinaires, — c'est-à-dire, quand je me trouve stupide, que mes idées s'enfantent pésamment, et se débrouillent avec peine. —

Ou que je me trouve, je ne sais comment, dans une veine de licence et de libertinage, et que je fais de vains efforts pour en sortir. —

Dans tous ces cas et autres semblables, je ne dispute pas un moment avec ma plume. — Si une prise de tabac, si un tour ou deux par la chambre ne me suffisent pas, — je prends mon rasoir, j'en essaie le tranchant sur la paume de ma main, je me savonne le menton, et sans plus de cérémonie je me fais la barbe; et si par malheur je laisse un poil, j'ai soin du moins que ce n'en soit pas un blanc. — Cela fait, je passe ma chemise, je change d'habit, je mets ma perruque, je prends ma bague de topaze; en un mot, je m'habille de la tête aux pieds. —

Or, il faut que le diable s'en mêle, si je

n'y gagne rien. — Car considérez, monsieur, que tout le monde voulant être présent quand on le rase, (quoiqu'il n'y ait aucune règle sans exception) et personne ne voulant se raser sans miroir, crainte d'accident, — cette situation, comme toute autre, laisse nécessairement des impressions particulières sur le cerveau. —

Oui, je le maintiens. Les idées d'un homme dont la barbe est forte, deviennent sept fois plus nettes et plus fraîches sous le rasoir; — et si cet homme pouvoit, sans inconvénient, se raser du matin au soir, ses idées parviendroient au plus haut degré du sublime. — Je ne sais comment Homère a pu si bien écrire avec une barbe de capucin; — mais comme son talent contredit mon système, je ne veux pas m'y arrêter, et je retourne à ma toilette.

Louis de Sorbonne dit que la toilette n'est qu'*une affaire de corps*; mais il se trompe. L'ame et le corps ne sauroient se séparer; un homme ne sauroit s'habiller, sans que ses idées se portent sur son habillement; et s'il se met en gentilhomme, ses idées s'ennoblissent; de sorte qu'il n'a qu'à prendre la plume et se peindre dans son style.

Ainsi, messieurs, quand vous voudrez sa-

voir si ce que j'écris peut se lire, et si rien n'a sali ma plume, voyez le mémoire de ma blanchisseuse; c'est comme si vous lisiez mon livre. — Il y a un certain mois où je suis en état de prouver que j'ai sali trente et une chemises. On ne sauroit pousser la propreté plus loin. — Eh bien! j'ai été plus maudit, plus vexé, plus critiqué, pour ce que j'ai écrit dans ce mois-là, que par tout ce que j'ai écrit dans le reste de l'année.

Mais je n'avois pas montré à ces messieurs les mémoires de ma blanchisseuse.

CHAPITRE LXXVIII.

Les Critiques.

AU reste, ne prenez pas ceci pour une digression; je ne fais encore que m'y préparer, en attendant le soixante-dix-neuvième chapitre; et je puis employer celui-ci à ce qu'il me plaira. — Voyons; — j'ai vingt sujets pour un: — je pourrois écrire mon chapitre des *boutonnières*, — ou mon chapitre des *fi*, qui doit le suivre immédiatement. —

Ou mon chapitre des *nœuds*, sous le bon plaisir du clergé; mais tout cela pourroit mal tourner pour moi. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de suivre la méthode de quelques savans,

et de me faire à moi-même des objections contre ce que j'ai écrit ; quoique je déclare d'avance que je ne sais pas plus que mes pantoufles comment y répondre.

O que de critiques vont pleuvoir sur mon livre! « C'est une satyre enragée, dira quelqu'un, aussi noire que l'encre dont l'auteur se sert, et digne en tout de Thersite. — C'est un libelle atroce, et tous les blanchissages et savonnages du monde n'y font rien. — D'ailleurs, plus le drôle est déguenillé, plus les sarcasmes viennent en foule au bout de sa plume. »

A cela je n'ai qu'une réponse prête, au moins pour le moment. — C'est que l'archevêque de Bénevent composa son indécent roman de Galathée en habit violet, veste et culottes violettes ; ce qui prouve que l'habit ne fait pas tout. —

« Mais, dit le critique, vous ne pouvez pas nier que la recette du rasoir que vous indiquez n'ait un grand défaut, — le manque d'universalité. La loi invariable de la nature rend ce secret inutile à toute une moitié du genre humain. » —

Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est que les écrivains femelles, Angloises et Françoises, feront bien d'aller sans barbe. —

Quant aux Espagnoles, elles iront comme elles voudront.

CHAPITRE LXXIX.

Elle est faite.

LE voici enfin arrivé ce soixante-dix-neuvième chapitre ! — que produira t-il ? Rien, — qu'une triste réflexion sur la vîtesse avec laquelle nos plaisirs nous échappent en ce monde.

Car, à l'égard de ma digression, — je déclare à la face du ciel qu'elle est faite. —

Revenons à mon oncle Tobie.

CHAPITRE LXXX.

Il frappe à la porte.

QUAND mon oncle Tobie et le caporal furent arrivés au bout de l'avenue, ils s'apperçurent qu'ils tournoient le dos à la maison de la veuve; ils firent volte-face, et marchèrent droit à la porte de Mistriss Wadman. —

« Monsieur peut m'en croire et marcher en assurance, dit le caporal, qui porta la main à son bonnet, en passant devant son

maître pour aller frapper à la porte. » Mon oncle Tobie, démentant en ce moment sa manière invariable de traiter son fidèle domestique, ne lui répondit rien. — La vérité étoit qu'il n'avoit pas encore bien rédigé toutes ses idées. Il auroit desiré une autre conférence avec Trim. Et tandis que le caporal montoit les trois marches qui étoient devant la porte, mon oncle Tobie cracha deux fois. — A chaque fois le caporal s'arrêta par une sorte d'instinct; — il resta une minute le marteau de la porte suspendu dans sa main; — il hésitoit sans savoir pourquoi. —

Cependant Brigitte, morfondue à force d'attendre, faisoit sentinelle en dedans, le pouce et le premier doigt appuyés sur le loquet.

Mistriss Wadman, assise derrière le rideau de sa fenêtre, retenoit son souffle, et guettoit leur approche. — On lisoit dans ses yeux le présage de sa défaite.

« Trim, dit mon oncle Tobie! » — Mais comme il ouvroit la bouche, la minute expira, et Trim laissa tomber le marteau.

Mon oncle Tobie, voyant qu'il ne pouvoit plus reculer, se mit à siffler son lilla-burello.

CHAPITRE LXXXI.

On ouvre.

BRIGITTE avoit, comme nous l'avons dit, le premier doigt et le pouce sur le loquet ; et le caporal ne fut pas obligé de frapper aussi long-temps que votre tailleur, milord, que vous faites peut-être souvent attendre. — Mais je pouvois ne pas aller chercher ma comparaison si loin ; car, *je soussigné*, reconnois devoir à mon tailleur au moins une guinée ; et je m'étonne souvent de la patience du maraud. — Ceci au reste n'intéresse personne. Mais il faut convenir que c'est une cruelle chose que d'être endetté. Il semble que ce soit une fatalité pour le trésor de quelques pauvres diables, au moins de ceux de notre famille. L'économie ne parvient point à relier leurs coffres avec ses cercles de fer.

Quant à moi, je suis sûr qu'il n'y a aucun prince, prélat, pape, ni potentat, petit ou grand, qui desire plus que moi dans son cœur de remplir fidélement ses engagemens, ou qui prenne plus de moyens pour y parvenir. — Je ne donne jamais plus d'une demi-guinée ;

— je ne me promène point en bottes, de crainte de les user : — je n'achète pas un cure-dent ; — et je ne dépense pas un schelling par an en tabatières ; — et quant au six mois que je passe à la campagne, j'y mène un si petit train, que Jean-Jacques, avec toute sa modération, ne sauroit atteindre à ma parcimonie ; — car je n'ai chez moi ni homme, ni garçon, ni cheval, ni vache, ni chien, ni chat, ni rien qui mange ou qui boive. Je ne me permets qu'une pauvre et chétive vestale, seulement pour entretenir mon feu ; et la pauvre fille est en vérité aussi sobre que je puisse le desirer.

Mais si, d'après cela, vous me croyez philosophe, — je ne donnerois pas, mes bonnes gens, une obole de votre jugement.

La vraie philosophie, messieurs.... Mais ce n'est pas ici le moment d'en raisonner. Voilà mon oncle Tobie qui finit de siffler son lilla-burello ; — souffrez que j'entre avec lui chez Mistriss Wadman.

CHAPITRE LXXXII.

CHAPITRE LXXXIII.

CHAPITRE LXXXIV.

Vous l'allez voir.

* * * * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * *—
—* * * * * * * * * * * * *
* * * * * * *.....

« Je vais vous le montrer, madame, dit mon oncle Tobie. » —

Mistriss Wadman rougit, — regarda vers la porte, — pâlit, — rougit encore légérement, — puis reprit son teint naturel, et finit par rougir plus fort que jamais. — Ce que je traduis ainsi pour l'amour du lecteur :

Bon Dieu, je n'y regarderai pas !
Que diroit le monde, si j'y regardois !
Je m'évanouirai si j'y regarde.
Je voudrois pouvoir y regarder ;
Il ne sauroit y avoir de péché à y regarder.
— J'y regarderai. —

Tandis que l'imagination de Mistriss Wadman travailloit ainsi, mon oncle Tobie s'étoit levé du sopha, et avoit été ouvrir la porte à l'autre bout de la salle, pour donner ses ordres à Trim dans le passage. —

« * * * * * * * * * * * * * * * * —Je crois, dit mon oncle Tobie, que'lle est dans le grenier. — Je l'y ai vue encore ce matin, répondit Trim. — Eh ! bien, Trim, cours-y promptement, dit mon oncle Tobie, et rapporte-la moi dans la salle. — Bon Dieu, dit le caporal ! »

Le caporal étoit loin d'approuver un tel ordre, et ne le remplit pas moins avec joie. — Il n'étoit pas maître de son approbation, il l'étoit de son obéissance. — Il mit son bonnet sur sa tête, et partit aussi vîte que son genou put le permettre ; mon oncle Tobie rentra dans la salle, et fut se rasseoir sur le sopha.

« Vous mettrez le doigt dessus, dit mon oncle Tobie. —— —— Sainte Vierge, je n'y toucherai pas, dit en elle-même Mistriss Wadman ! »

Ceci demande une nouvelle traduction ; et nous montre à combien d'erreurs les mots nous induisent. Il faut toujours remonter à leur source pour les entendre.

Or, pour éclaircir le brouillard qui règne sur les trois dernières pages, j'ai besoin d'être moi-même aussi clair qu'il me sera possible. —

Frottez-vous le front par trois fois, mes bons amis ; — toussez, — crachez, — mouchez-

vous ; — bon ! — éternuez, mes enfans ; — à merveille, Dieu vous bénisse !

Maintenant, aidez-moi si vous le pouvez.

CHAPITRE LXXXV.

La Revue.

COMME il y a cinquante motifs différens, tant de l'ordre civil que de l'ordre religieux, pour lesquels une femme peut prend un mari, elle commence par les considérer et les peser soigneusement tous ensemble ; ensuite elle les distingue, les sépare, et cherche à démêler dans son esprit lequel de tous ces motifs est le sien. Ensuite, par propos, enquêtes, raisonnnemens, inductions, elle cherche à s'assurer si elle a choisi le bon. Enfin, elle essaie, elle éprouve, elle veut voir si elle ne s'est pas trompée. —

L'allégorie de Slawkenbergius sur ce sujet, au commencement de sa troisième décade, est si originale, et mon respect pour les dames est si profond, que jamais je n'oserai la leur dire ; et c'est dommage, car elles en riroient.

Elle arrête le premier âne, dit Slawkenbergius, et le tient par le licou, de crainte

qu'il ne lui échappe ; puis elle plonge sa main jusqu'au fond du panier pour y chercher ... et quoi ? — Ma foi, dit Slawkenbergius, ce n'est pas le moyen de l'apprendre que de m'interrompre. —

Je n'ai rien, ma bonne dame, dit l'âne; je porte des bouteilles vides.

Et moi de vieilles guenilles, dit le second.

Ta charge vaut un peu mieux, dit-elle au troisième, tu portes des pantoufles et de vieilles culottes. —

Elle passe ainsi en revue le quatrième, le cinquième âne, et tout le reste de la file l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé celui qui porte ce qu'elle cherche. — Alors elle renverse le panier, — étale la marchandise, — regarde, — l'examine, — la mesure, — l'étend, — la mouille, — la sèche, — la tourne, — la retourne, — , et puis l'emporte. — Mais pour l'amour de Dieu, quelle marchandise ?

Toutes les puissances de la terre, répond Slawkenbergius, ne me feroient pas dire mon secret.

CHAPITRE LXXXVI.

Prestige du démon.

Nous vivons dans un monde ou tout est énigme et mystère; ainsi, nous y sommes accoutumés. Autrement, il sembleroit étrange que la nature, qui fait chaque chose si conforme à sa destination, — qui ne se trompe jamais ou presque jamais, à moins qu'elle n'ait le projet de s'amuser, — qui dispose si bien les formes et les propriétés de la matière qu'elle emploie, soit qu'elle en veuille faire une charrue, un vilebrequin ou une perruque ; — qui modèle chaque créature, fût-ce un oison, de manière qu'il ne lui manque rien ; — il sembleroit étrange, dis-je, que cette nature, si habile en toute autre chose, ne fît que des balourdises quand il s'agit d'une affaire aussi simple que celle d'assortir un homme et une femme.

Cela viendroit-il du choix de l'argile, qui se gâte souvent au feu ? d'où il résulte qu'un homme a trop d'un côté ce qui lui manque de l'autre, et pèche par trop ou par trop peu de chaleur. — Cette grande ouvrière donneroit-elle trop peu d'attention à ces petits

détails platoniques de la moitié de l'espèce pour laquelle elle a fabriqué l'autre? — Peut-être aussi que souvent elle ne sait pas quelle espèce de mari on lui demande. Mais laissons ces hypothèses; nous en raisonnerons après souper. —

Il suffit que l'observation en elle-même, et les raisonnemens auxquels elle donne lieu, loin de rien expliquer, ne servent qu'à tout embrouiller.

En effet, à considérer attentivement mon oncle Tobie, y avoit-il jamais eu quelqu'un mieux taillé pour le mariage? La nature l'avoit pétri de son argile la plus pure et la plus douce; — elle avoit rempli ses vaisseaux de lait; — elle avoit animé ses poumons du souffle le plus épuré; — tout en lui étoit bon, humain, généreux. — La vérité et la confiance habitoient dans son cœur, dont toutes les avenues étoient une communication toujours ouverte, toujours active des services les plus obligeans, des bienfaits les plus tendres. — Enfin la nature, en le comblant de ses dons, n'avoit point oublié pour quelles fins le mariage étoit institué. — En conséquence . . .

. . . .

— . . . . —

Et la blessure de mon oncle Tobie n'avoit point annullé la donation. —

Cependant ce dernier article avoit je ne sais quoi de louche et d'apocryphe. Or le diable qui, comme on sait, est l'ennemi de la foi, avoit élevé à ce sujet quelques scrupules dans l'esprit de Mistriss Wadman; et d'un autre côté (en vrai diable qu'il étoit) il avoit changé aux yeux de la veuve les autres vertus de mon oncle Tobie en bouteilles vides, en vieilles guenilles, en pantoufles et en vieilles culottes. —

CHAPITRE LXXXVII.

Ne t'en fie qu'à toi seul.

MISTRISS Brigitte avoit engagé tout le petit fonds d'honneur que peut avoir une soubrette, qu'elle sauroit tout le détail de l'affaire avant qu'il fût huit jours; et elle se fondoit sur une supposition qui étoit en soi très-probable. « Trim, avoit-elle dit, ne manquera pas de me faire sa cour, tandis que le capitaine fera la sienne à madame; et je le traiterai de sorte qu'il me dira tout. »

L'amitié a deux vêtemens; l'un de dessus

et l'autre de dessous. Brigitte servoit les intérêts de sa maîtresse avec l'un, et faisoit la chose qui lui plaisoit le plus avec l'autre. Le diable lui-même n'auroit pas eu plus beau jeu qu'elle a à s'assurer de la blessure de mon oncle Tobie. —

Pour Mistriss Wadman, elle n'avoit qu'un moyen, mais il étoit sûr. De sorte que (sans rejetter l'offre de Brigitte, ni mépriser ses talens) elle se détermina à jouer son jeu elle-même.

Elle n'avoit pas besoin de tout son talent. Un enfant auroit trompé mon oncle Tobie au jeu. Il connoissoit à peine les cartes, — et laissoit voir son jeu tant qu'on vouloit. — Le pauvre homme vint se livrer lui-même à la veuve en se plaçant sur son sopha, mais tellement sans défense et sans défiance, qu'un cœur généreux auroit rougi d'en abuser.

Mais quittons la métaphore.

CHAPITRE LXXXVIII.

Marie.

MA foi quittons l'histoire aussi, s'il vous plaît. Car quoique j'aie eu la plus grande hâte d'arriver à cet endroit de mon ouvrage; quoique je l'aie annoncé et que je le regarde encore comme le morceau le plus exquis que j'aie à donner au public, maintenant que m'y voilà, je voudrois que quelqu'un prît la plume et achevât l'histoire à ma place. Je vois toutes les difficultés qui se présentent, et je sens la foiblesse de mon talent. —

J'ai pourtant une petite ressource. — C'est que l'on m'a tiré cette semaine vingt-quatre onces de sang, à cause d'une fièvre terrible dont j'ai été attaqué en commençant ce chapitre; de sorte qu'il me reste quelques espérance que ma cervelle se trouvant plus dégagée, mes vaisseaux moins tendus ..... Dans tous les cas, une invocation ne sauroit nuire. Je m'abandonne donc entièrement à celui que j'invoque; c'est à lui à m'inspirer ou à m'injecter ce qu'il croira de meilleur.

INVOCATION.

Aimable et doux génie, qui conduisis jadis la plume de mon ami Cervantes; — toi qui te glissois par sa jalousie, et qui, par ta présence, changeois en un beau jour le crépuscule de sa retraite; — toi qui versois le nectar des dieux à ce charmant auteur qu'ils avoient animé de leur esprit; — toi enfin qui le couvris de tes aîles pendant qu'il traçoit le portrait de Sancho et de son aventureux maître, — et qui veillas constamment pour le défendre contre la pauvreté et les autres misères de cette vie; — écoute-moi, je t'en conjure! regarde, — vois ces culottes, — ce sont les seules que je possède; et cette déchirure me fut faite à Lyon par un âne.

Vois mes chemises, — en quel état elles sont! une partie en est restée en Lombardie; je n'en ai rapporté que les débris; je n'en avois que six, et une maudite blanchisseuse de Milan m'en a rogné cinq; elle croyoit avoir ses raisons, — à la bonne heure. —

Cependant malgré ces accidens, malgré un fourreau de pistolet qui me fut volé à Sienne; malgré deux œufs que l'on m'a fait payer cinq *paules*, l'un à Raddicossini, et l'autre à Capoue, je ne trouve pas qu'un voyage de

France et d'Italie soit une chose aussi effrayante que beaucoup de gens voudroient le persuader. Il y a par-ci par-là un peu de mal, mais ce n'est pas trop acheter le plaisir de parcourir ces campagnes riantes, que la nature semble étaler devant vous pour le plaisir de vos yeux. — Il est ridicule de penser que l'on vous présentera pour rien des voitures, que l'on expose à être brisées par vous et pour vous. — Ce sont les deux sols que vous donnez à cet homme qui graisse vos roues, qui le mettent en état d'avoir du beurre sur son pain. — Nous sommes en vérité trop exigeans. Eh quoi ! pour trente ou quarante sols que l'on vous demandera de trop pour votre souper et votre lit, votre philosophie sera déconcertée ! Qu'est-ce donc qu'un schelling et quelques sols ! Payez, — pour l'amour de Dieu et pour le vôtre; payez, — et payez les deux mains ouvertes, plutôt que de laisser le mécontentement s'asseoir sur le front de votre belle hôtesse et de ses demoiselles, qui se tiendront d'un air affligé sur la porte de l'auberge au moment de votre départ. — D'ailleurs, mon cher monsieur, le baiser fraternel que chacune d'elles vous auroit donné, ne valoit-il pas mieux que vos vingt sols? — à mon gré du moins. —

Pendant mes voyages j'avois la tête remplie des amours de mon oncle Tobie. C'étoit comme si j'eusse été amoureux moi-même. — J'étois dans un état parfait de bonté et de bienveillance; à chaque mouvement de ma chaise je sentois en moi la vibration délicieuse de la plus douce harmonie. Il m'étoit indifférent que la route fût unie ou raboteuse; tout ce que je voyois, tout ce que j'entendois, touchoit toujours quelque ressort secret de sentiment ou de plaisir. —

Un soir; — c'étoit les plus doux sons que j'eusse jamais entendus. — Je baissai ma glace pour les mieux entendre. « C'est Marie (1), me dit le postillon, observant que j'écoutois. — Pauvre Marie, continua-t-il, en se penchant de côté, parce que son corps m'empêchoit de la voir! Elle est assise sur un banc, jouant son hymne du soir sur son chalumeau, et sa petite chèvre à côté d'elle.

En me parlant de Marie, le postillon avoit

(1) Dans la traduction du Voyage Sentimental, le traducteur a changé le nom de *Marie* en celui de *Juliette*; il a transporté la scène de *Moulins* à *Amboise*. On a conservé à la pauvre Marie son nom et son pays, que Sterne appelle dans son Voyage Sentimental, *la plus douce partie de la France*. (Note de l'éditeur).

l'air si touché, le son même de sa voix annonçoit un cœur si compatissant, que je me promis de lui donner une pièce de vingt-quatre sous en arrivant à *Moulins*. —

« Et qui est la pauvre Marie, lui dis-je ? » —

« L'amour et la pitié de tous les villages d'alentour, dit le postillon. — Il y a trois ans que le soleil ne luit plus pour cette fille si belle, si aimable, si spirituelle. — Sa raison est égarée. — Pauvre Marie, répéta-t-il, tu méritois un meilleur sort ! Devois-tu voir ainsi tes bans arrêtés par les intrigues du vicaire de ta paroisse ? »

Il alloit continuer, quand Marie, après un moment de silence, reprit son chalumeau, et recommença son air. — C'étoit les mêmes sons ; pourtant ils étoient dix fois plus doux. — « C'est l'hymne de la Vierge, dit le jeune homme ; c'est celle qu'elle chante tous les soirs. Mais d'où la sait-elle ? Mais qui lui a montré à jouer du chalumeau ? C'est ce que nous ne savons pas ; nous croyons que le ciel qui la protège lui a ménagé cette foible consolation. — Depuis qu'elle n'a plus l'usage de sa raison, c'est la seule qui lui reste. Elle ne quitte jamais son chalumeau ; et jour et nuit elle joue cette prière que vous entendez. »

Le postillon me raconta tout cela d'un

air si honnête, avec une éloquence si naturelle, que malgré moi, je crus appercevoir en lui quelque chose au-dessus de son état; et j'aurois voulu savoir sa propre histoire, si la pauvre Marie ne s'étoit pas entiérement emparée de moi. —

Cependant nous approchions du banc où Marie étoit assise. Elle étoit vêtue de blanc; ses cheveux relevés en deux tresses, et rattachés sous un réseau de soie, avec quelques feuilles d'olivier placées sur le côté d'une manière assez bizarre. — Elle étoit belle; et si j'ai jamais éprouvé dans toute sa force la douleur d'un cœur honnête, ce fut en voyant la pauvre Marie.

« Le ciel ait pitié d'elle, dit le postillon! pauvre fille! On a fait dire plus de cent messes dans toutes les paroisses et tous les couvens d'alentour; mais sans effet. — Comme sa raison lui revient par petits intervalles, nous espérons encore qu'à la fin la sainte Vierge la guérira. Mais ses parens, qui en savent plus que nous, sont tout-à-fait sans espérance, et croient que sa raison est perdue pour toujours. »

Comme le postillon parloit, Marie fit une cadence si mélancolique, si tendre, si plaintive, — que je m'élançai de ma chaise pour

courir à elle, je me trouvai assis entre elle et sa chèvre, avant d'être revenu de mon extase.

Marie me fixa attentivement, — puis regarda sa chèvre, — et puis revint à moi, — et puis à sa chèvre, — et continua ainsi pendant quelque temps.

« Eh bien ! Marie, lui dis-je doucement, quelle ressemblance trouvez-vous ? »

Je supplie le candide lecteur de croire que je ne fis cette question, que d'après l'humble conviction où je suis, que l'homme n'est pas si éloigné de l'animal qu'on le pense. — Je le supplie de croire surtout, que, pour tout l'esprit de Rabelais, je n'aurois pas voulu laisser échapper une plaisanterie déplacée en la vénérable présence de la misère. — Et cependant, — mon cœur m'a reproché cette question faite à Marie, quand je me la suis rappelée. — Il me l'a reprochée si vivement, que j'ai juré de ne vivre désormais que pour la sagesse, et de ne prononcer le reste de mes jours que de graves sentences. — Et jamais, jamais, à quelque âge que je parvienne, il ne m'échappera de dire une plaisanterie devant homme, femme, ni enfant.

— Quant à en écrire ! — oh ! je crois que

j'ai fait une réserve exprès ; j'en prends le public pour juge.

« Adieu, Marie, — adieu, pauvre infortunée. — Un temps viendra, mais non pas aujourd'hui, que je pourrai entendre tes malheurs de ta propre bouche. . . » Je me trompois. — En ce moment même elle prit son chalumeau, et m'apprit une suite de malheurs et de détails si touchans, que je regagnai ma chaise d'un pas incertain et chancelant, sans avoir la force de l'écouter davantage. —

— Il y a, ma foi, à Moulins une excellente auberge. — Arrêtez-vous y cependant le moins que vous pourrez.

CHAPITRE LXXXIX.

QUAND nous serons à la fin de ce chapitre, et non pas plutôt, nous reviendrons sur nos pas pour reprendre ces deux chapitres en blanc, qui me font saigner le cœur depuis une demi-heure. — Mais auparavant, souffrez que j'ôte une de mes pantoufles jaunes, et que je la lance de toute ma force à l'autre bout de ma chambre, en déclarant :

Qu'il est très-incertain que ce que je vais écrire ressemble à ce que j'ai déjà écrit. —

C'est à-peu près comme l'écume du cheval de Protogène. Je jette ma pantoufle comme il jeta son éponge. — Il en arrive ce qui peut. — D'ailleurs, messieurs, je regarde avec respect un chapitre en blanc. Je songe qu'il y en a d'infiniment plus mauvais ; — je remarque que la satyre ne peut trouver à y mordre. — Est-ce pour cela que vous en avez sauté deux sans les remplir ? Non.

Ici, je m'attends à être traité de sot, de fou, d'imbécille, à recevoir les épithètes les plus injurieuses, les plus méprisantes ; mais je les pardonne à mes critiques. Pouvoient-ils prévoir en effet que j'étois dans la nécessité forcée d'écrire mon quatre-vingt-neuvième chapitre avant le quatre-vingt-deuxième ?

Ainsi, je ne me fâche point contre ces messieurs. Tout ce que je désire, c'est que ceci puisse servir de leçon, et qu'à l'avenir on laisse les gens conter leurs histoires à leur mode.

CHAPITRE 82.

Déclaration d'amour.

Le caporal avoit à peine laissé tomber le marteau, que la porte s'ouvrit; et mon oncle Tobie fit son entrée dans la salle si brusquement, que mistriss Wadman n'eut que le temps de sortir de derrière le rideau, de poser une bible sur la table, et de faire deux ou trois pas au-devant de lui.

Mon oncle Tobie salua mistriss Wadman, de la manière dont les hommes saluoient les femmes en l'an de notre Seigneur mil sept cent treize. — Ensuite il se releva, et, marchant de front avec elle, il la conduisit jusqu'au sopha; — et non pas après qu'elle fut assise, ni avant qu'elle s'assit, mais pendant qu'elle s'asseyoit, il lui dit en trois mots, *qu'il étoit amoureux*. — On ne pouvoit assurément presser davantage une déclaration. —

Mistriss Wadman baissa les yeux sans affectation, et regarda quelque temps une reprise qu'elle venoit de faire à son tablier, en attendant ce qui alloit suivre. — Mais mon oncle Tobie étoit absolument sans ta-

lent pour l'amplification ; et, de toutes les matières, l'amour étoit celle où il étoit le moins versé. Quand il eut dit une fois à la veuve Wadman qu'il étoit amoureux, il s'en tint-là, et attendit paisiblement que la chose opérât. —

Mon oncle Tobie n'a jamais compris ce que mon père vouloit dire par-là. Pour moi, je n'en parle que pour combattre une erreur que je sais être extrêmement répandue, — surtout en France, où l'on est presque aussi persuadé que de la présence réelle, que *parler d'amour*, *c'est le faire*.

— Je demandois un jour à un certain marquis, comment il s'y prendroit pour faire du pouding avec la même recette ? —

Mais poursuivons. — Mistriss Wadman s'assit, en attendant que mon oncle Tobie continuât ; et resta ainsi quelques minutes, jusqu'à ce qu'enfin le silence de part et d'autre, devenant en quelque sorte indécent, elle se rapprocha un peu de lui, leva les yeux en rougissant à demi, *et ramassa le gant*, — ou, si vous l'aimez mieux, elle reprit le discours, et répondit ainsi à mon oncle Tobie.

« Les soins et les inquiétudes de l'état du mariage, dit mistriss Wadman, — sont sou-

vent extrêmes. — Je les suppose tels, dit mon oncle Tobie. — Et quand on est aussi à son aise que vous, continua mistriss Wadman, — aussi heureux, capitaine Shandy, et par vous-même, et par vos amis, et par vos amusemens, — je ne conçois pas en vérité quelles raisons peuvent vous engager à changer d'état. » —

« Ces raisons, dit mon oncle Tobie, se trouvent tout au long dans un livre de prières. »

Jusques-là mon oncle Tobie s'avançoit avec ordre, tenant la pleine mer, et laissant mistriss Wadman louvoyer sur le golphe. —

« Quant aux enfans, dit mistriss Wadman, quoique ce soit peut-être la fin principale du sacrement, et sans doute le désir naturel de tous les parens, — cependant il faut convenir que les peines qu'ils nous causent sont assurées, et les consolations qu'ils nous promettent incertaines. — Eh! comment, mon cher monsieur, nous paient-ils de tous les maux d'une grossesse? Quelle compensation à ses vives et tendres alarmes, peut espérer la mère souffrante et foible qui les met au monde? — Je déclare, dit mon oncle Tobie, ému de pitié, je déclare que je n'en connois

aucune, si ce n'est le plaisir de faire une chose agréable à Dieu. » —

« Babiole, dit la veuve Wadman ! » —

CHAPITRE 83.

Proposition de mariage.

OR, il y a une infinité de notes, de tons, de dialectes, de chants, d'airs, de mines et d'accens, dans lesquels le mot *babiole* peut être prononcé, — toujours sur un sujet du genre de celui-ci, et toujours avec des sens aussi différens l'un de l'autre que le jour l'est de la nuit; — il y a, dis-je, tant de variétés dans la prononciation de ce mot, que les casuistes (car ils en font une affaire de conscience) n'en comptent pas moins de vingt mille, qui peuvent être ou innocentes ou criminelles.

La manière dont mistriss Wadman prononça *babiole*, fit monter le feu aux joues modestes de mon oncle Tobie. Il sentit qu'il avoit dit une sottise, quoiqu'il ne sût pas trop laquelle. Il s'arrêta tout court, et sans discuter davantage les peines et les plaisirs du mariage, il posa la main sur son cœur,

et offrit à la veuve de les prendre tels qu'ils étoient, et de les partager avec elle. —

Quand mon oncle Tobie eut fait sa proposition, il crut en avoir assez dit ; il jeta les yeux sur la bible que mistriss Wadman avoit posée sur sa table ; il l'ouvrit machinalement, et tombant (le cher homme) sur le passage, qui, de tous les passages de l'écriture, pouvoit l'intéresser davantage, — sur le siége de Jéricho ; — il se mit à le lire d'un bout à l'autre, laissant opérer sa proposition de mariage, comme il avoit fait sa déclaration d'amour. —

— Or, sa proposition n'opéra ni comme astringent, ni comme l'opium, ou le quinquina, ou le mercure, ou la manne, ou toute autre drogue dont la nature a fait présent à l'homme. — Elle n'opéra pas du tout ; —et cela par la raison que quelqu'autre chose avoit déjà opéré.

Babillard que je suis ! je cours toujours au-devant de mon sujet ; — j'anticipe tous les événemens ; — mais me voici dans la chaleur de l'action, il faut aller.

CHAPITRE XC.

Au fait.

IL est très-naturel à un étranger qui va de Londres à Edimbourg, de s'informer avant de partir à quelle distance est York, qui fait à-peu-près la moitié du chemin. On ne s'étonnera même pas s'il pousse ses questions plus loin, et s'il demande des détails sur la force, la grandeur, la population, et les ressources de cette ville, par laquelle il doit nécessairement passer.

De même il étoit naturel à la veuve Wadman, dont le premier mari étoit affligé d'une sciatique continuelle, de desirer connoître à quelle distance l'aîne se trouve de la hanche, et si elle avoit plus à gagner qu'à perdre entre la blessure de mon oncle Tobie et la sciatique de son premier mari. —

En conséquence elle avoit lu l'anatomie de Drake d'un bout à l'autre ; elle avoit parcouru le traité de Warton sur la moelle alongée ; et avoit même emprunté l'ouvrage de Graaf sur les os et sur les muscles ; mais tout cela sans fruit.

Elle avoit fait des raisonnemens à perte de

vue, — posé des principes, — tiré des conséquences, — elle avoit toujours échoué à la conclusion.

Pour mieux s'éclaircir, elle avoit demandé deux fois au docteur Slop si le pauvre capitaine Shandy avoit quelque espérance de guérison.

« Il est guéri, disoit le docteur Slop. » —

« Quoi! tout-à-fait? —

« Tout-à-fait, madame. » —

« Mais qu'entendez-vous par guéri, disoit la veuve Wadman? »

Le docteur Slop étoit le plus pauvre homme du monde pour les définitions; ainsi elle ne put tirer de lui aucune connoissance certaine. — Il ne lui restoit plus qu'une ressource, c'étoit de s'adresser à mon oncle Tobie lui-même.

Il y a pour les questions de cette nature un accent d'humanité qui endort le soupçon; et je suis presque sûr que ce fut cet accent que le serpent employa dans sa conversation avec Eve. Car la propension qu'a le sexe à se laisser tromper, ne sauroit être si grande, que notre bonne mère eût eu l'effronterie de caqueter avec le diable, si le diable n'y eût pas mis de l'adresse. —

Mais il y a un accent d'humanité, — comment le décrirai-je? C'est un accent qui couvre

tout d'un voile, et qui donne le droit de faire des questions, avec autant de détails et de particularités qu'un chirurgien. —

N'y avoit-il point de relâche? — En souffroit-il moins au lit? — Se couchoit-il également sur les deux côtés? — Pouvoit-il monter à cheval? — Le mouvement lui étoit-il contraire? — etc. —

Tout cela étoit dit si tendrement, tout cela étoit si bien dirigé vers le cœur de mon oncle Tobie, que chacune de ces *remarques* y pénétroit dix fois plus avant que sa blessure elle-même n'avoit jamais fait. — Mais quand Mistriss Wadman prit la route de Namur pour arriver à l'aîne de mon oncle Tobie; — quand elle le conduisit à l'attaque de la pointe de la contrescarpe avancée, — et bientôt l'épée à la main, pêle-mêle avec les Hollandois, s'emparant de la contre-garde du bastion de Saint-Roch; — lorsqu'enfin, avec le son de voix le plus tendre, elle le sortit tout sanglant de la tranchée, le tenant par la main, et s'essuyant les yeux tandis qu'on le ramenoit dans sa tente . . . . — ciel! terre! mer! tout s'anima en lui, — les sources de la nature s'élevèrent au-dessus de leur niveau, — l'ange de la pitié s'assit à côté de lui sur le sopha, son cœur étoit embrâsé, — il re-

grettoit de n'en avoir pas mille, pour les mettre tous aux pieds de Mistriss Wadman. —

Il y a des explications qui veulent être précises; et Mistriss Wadman ne pouvoit souffrir les réponses vagues. —

« Et en quel endroit, mon cher monsieur, dit-elle, reçûtes-vous cette maudite blessure? »

En faisant cette question, ses yeux se portèrent sur les culottes de pluche rouge de mon oncle Tobie, et à la hauteur de la ceinture, — à-peu-près vers la région de l'aîne; s'attendant, avec assez de vraisemblance; que mon oncle Tobie, pour être plus précis dans sa réponse, alloit lui désigner la place avec son doigt.

Il en arriva autrement; car mon oncle Tobie, qui avoit reçu sa blessure devant la porte Saint-Nicolas, dans une des traverses de la tranchée, vis-à-vis l'angle saillant du demi-bastion de Saint-Roch, — et qui pendant trois ans, avoit étudié cette position sur la grande carte de Namur, — étoit parvenu à pouvoir à volonté ficher une épingle sur la motte même de terre où il avoit reçu l'éclat de pierre. Ce fut là ce qui frappa sur le champ le *sensorium* de mon oncle Tobie. Il se rappela en même-temps sa grande carte de la ville et citadelle de Namur et de ses environs,

qu'il avoit acheté et collée sur toile à l'aide du caporal pendant sa longue maladie. — Il se ressouvint que depuis sa convalescence il l'avoit placée dans son grenier avec quelques autres meubles militaires . . . .

« *Je vais vous le montrer*, *madame*, dit mon oncle Tobie. »

— Il dépêcha le caporal pour aller chercher sa carte.

Mon oncle Tobie, avec les ciseaux de Mistriss Wadman, mesura trente toises depuis le retour de l'angle devant la porte Saint-Nicolas, et posa le doigt de la veuve sur l'endroit fatal, avec une modestie si virginale, que la déesse de la décence (si elle se trouva là, sinon ce fut son image) que la déesse, dis-je, de la décence admira tant de retenue, et passant son doigt sur ses yeux, fit signe à la veuve de ne pas relever la méprise de mon oncle Tobie.

Malheureuse ! trois fois malheureuse madame Wadman ! —

Il n'y avoit qu'une apostrophe qui pût sauver la langueur de la fin de ce chapitre. — Mais une apostrophe dans un moment si critique, ne seroit-elle pas une insulte déguisée ? — Ciel ! plutôt que de faire la plus légère insulte à une femme dans la détresse, je

donnerois ce chapitre et tout l'ouvrage au diable, — pourvû que mes damnés de critiques, qui montent la garde à sa porte, n'allassent pas s'en emparer.

CHAPITRE XCI.

Qu'on l'emporte.

LA carte de mon oncle Tobie fut reportée dans la cuisine.

CHAPITRE XCII.

Aye, aye, aye Brigitte.

« ET voilà la *Meuse*, et ceci est la *Sambre*, dit le caporal, en montrant de la main droite, et appuyant sa main gauche sur l'épaule de Brigitte, mais non pas sur l'épaule qui étoit de son côté. — Et cela, dit-il, c'est la ville de *Namur*, et ceci la *citadelle*. — Là étoient les François, et ici j'étois avec monsieur; — et c'est dans cette maudite tranchée, mademoiselle Brigitte, dit le caporal en prenant sa main, qu'il reçut la blessure qui lui fracassa la partie que voici. » En disant ces mots, il appuya légèrement sur la partie qu'il dé-

signoit, le dos de la main de Brigitte, qu'il laissa aussitôt retomber. —

« Nous pensions, monsieur Trim, dit Brigitte, que le coup avoit porté plus au milieu. » —

« Mon Dieu, dit le caporal ! nous aurions été perdus sans ressource. » —

« Et ma pauvre maîtresse aussi, dit Brigitte. »

Le caporal l'embrassa pour toute réponse.

« Allons, allons, dit Brigitte, nous savons ce que nous savons. » En même-temps, étendant sa main gauche horisontalement, elle fit passer et repasser dessus à plusieurs reprises les doigts de sa main droite, ce qui ne pouvoit se faire que sur un corps absolument plat et sans la moindre protubérance. — « Cela est faux, entièrement faux, s'écria le caporal, sans lui donner le temps d'achever. » —

« C'est un fait, dit Brigitte ; et nous avons avons sur cela des témoignages sûrs. » —

« Sur mon honneur, dit le caporal, posant sa main sur sa poitrine, et rougissant par l'effet d'un juste ressentiment, — c'est une histoire, mademoiselle Brigitte, aussi fausse que l'enfer. — Ce n'est pas, dit Brigitte, en l'interrompant, que ma maîtresse ou moi y

mettions la moindre importance; mais comme chacun le sien n'est pas trop, on est bien aise, quand on se marie, de trouver quelqu'un à qui il ne manque rien. »

Le caporal crut sans doute qu'une partie du reproche tomboit sur lui; car il s'en justifia aussitôt, et vengea en même-temps son maître de la manière la plus complette. — Mais aussi pourquoi mademoiselle Brigitte avoit-elle commencé par un jeu de main.

CHAPITRE XCIII.

Il n'est point d'éternelles douleurs.

DE même que dans une matinée d'avril on ne sait souvent s'il faut attendre la pluie ou le soleil, — de même Brigitte ne sut si elle devoit rire ou pleurer. —

Elle prit un gros rouleau qu'elle trouva sous sa main. — La disproportion de cette arme la fit rire.

Elle posa le rouleau, et se mit à pleurer. Et si une seule de ses larmes eût été mêlée d'amertume, le cœur honnête du caporal la lui auroit vivement reprochée. Mais le caporal connoissoit les femmes trois fois mieux que son maître, et il s'étoit conduit suivant ses principes.

« Je sais, mademoiselle Brigitte, dit le caporal, en lui donnant le baiser le plus respectueux, je sais que tu es naturellement bonne et modeste; et tu as d'ailleurs tant de noblesse et de générosité, que si je te connois bien, tu ne voudrois pas blesser un insecte, et encore moins l'honneur d'un si digne et si galant homme que mon maître, quand tu serois sûre d'être comtesse. — Mais, ma chère Brigitte, on t'aura conseillée, et tu auras été trompée, — comme il arrive souvent aux femmes de l'être, quand elles se sacrifient pour d'autres. » —

La réflexion du caporal fit verser quelques larmes à Brigitte.

« Dis-moi donc, ma chère Brigitte, continua le caporal en prenant sa main, qui pendoit à son côté sans mouvement, et en lui donnant un second baiser, — qui t'a pu donner un soupçon aussi faux? »

Brigitte sanglotta encore un moment; — et puis elle ouvrit ses yeux, que le caporal essuya avec le bas de son tablier. — Enfin elle lui ouvrit son cœur, et lui raconta tout. —

CHAPITRE XCIV.

Discrétion de Trim.

MON oncle Tobie et le caporal avoient poussé leurs opérations; chacun de leur côté, pendant presque toute la campagne, avec aussi peu de communication entre eux, et avec une parfaite ignorance de leurs marches respectives, que s'ils eussent été séparés par la *Meuse* ou la *Sambre*.

Mon oncle Tobie se présentoit tous les jours chez Mistriss Wadman, tantôt avec son habit rouge et argent, tantôt avec son habit bleu et or; et dans cet équipage il soutenoit des attaques sans fin de la part de la veuve, sans s'appercevoir seulement que ce fussent des attaques; ainsi il n'avoit rien à communiquer.

Mais Trim avoit pris la place d'assaut; ce qui lui donnoit un avantage infini, et il auroit eu beaucoup à dire; mais la nature de ses avantages, et la manière dont il les avoit remportés, demandoient un historien plus précis que Trim n'auroit osé l'être. — Et quelque épris qu'il fût de la gloire, il auroit mieux aimé rester toute sa vie la tête nue et

dépouillée de lauriers, que de blesser un seul moment la modestie de son maître. —

O le meilleur et le plus honnête des serviteurs ! mais je crois l'avoir déjà apostrophé. — Il ne me reste plus que ton apothéose à faire, et je la ferois à l'instant même, si je ne craignois de faire souffrir ta modestie.

CHAPITRE XCV.

Tout se découvre.

UN soir mon oncle Tobie, après avoir posé sa pipe sur la table, comptoit en lui-même, et sur le bout de ses doigts, en commençant par le pouce, toutes les perfections de Mistriss Wadman une par une. — Mais soit qu'il en omît toujours quelqu'une, soit qu'il en comptât d'autres deux fois, il s'embrouilloit tellement dans son calcul, qu'il ne pouvoit aller au-delà du troisième doigt; ce qui le mettoit dans un embarras extrême. « Trim, dit-il, en reprenant sa pipe, apporte-moi, je te prie, une plume et de l'encre. » Trim apporta aussi du papier. —

« Prends-en une grande feuille, Trim, dit mon oncle Tobie, » lui faisant signe en

même-temps avec sa pipe d'avancer une chaise, et de s'asseoir près de la table. — Le caporal obéit, plaça le papier devant lui, — prit une plume et la trempa dans le cornet. —

« Elle a mille vertus, Trim, dit mon oncle Tobie. » —

« Monsieur veut-il que je les écrive toutes, dit le caporal ? —

« Mais il faut les prendre par ordre, répliqua mon oncle Tobie. —— De toutes ces vertus, Trim, celle qui me touche davantage, et qui me garantit toutes les autres, c'est la tournure compatissante et l'*humanité* singulière de son caractère. — Je proteste, ajouta mon oncle Tobie, levant les yeux, et fixant la corniche de son appartement, je proteste, Trim, que quand je serois mille fois son frère, elle ne m'auroit pas fait des questions plus touchantes et plus répétées sur ma blessure ; quoique à la vérité depuis quelque temps elle ne m'en parle plus. » —

Le caporal laissa passer la protestation de son maître, et se contenta de tousser une fois ou deux. Il trempa une seconde fois sa plume dans le cornet ; et mon oncle Tobie lui montrant du bout de sa pipe l'extrémité supérieure du coin gauche de sa feuille de

papier, — le caporal écrivit en gros caractères :

HUMANITÉ.

Dès qu'il eut tracé ce mot, « caporal, dit mon oncle Tobie, combien de fois, je te prie, Brigitte s'est-elle informée de la blessure que tu as reçue au genou à la bataille de Landen ? » —

« Pas une fois, dit le caporal. » —

« Caporal, dit mon oncle Tobie, d'un ton aussi triomphant que la bonté de son naturel pouvoit le permettre, — cela seul te montre la différence du caractère de la maîtresse et de la suivante. — Si les hasards de la guerre m'avoient valu une blessure pareille à la tienne, Mistriss Wadman m'en auroit déjà demandé chaque circonstance plus de *cent* fois. — En ce cas, dit Trim, il faut qu'elle ait fait répéter plus de *mille* fois à monsieur les détails de sa blessure à l'aîne. — Pourquoi, Trim, dit mon oncle Tobie, la douleur étant la même aux deux endroits, la compassion doit être égale. » —

« Bonté du ciel! dit le caporal, qu'est-ce que la compassion d'une femme peut avoir à démêler avec une blessure au genou? Celui

de monsieur s'en seroit allé en mille esquilles à la bataille de Landen, que Mistriss Wadman ne s'en seroit non plus inquiétée, que mademoiselle Brigitte ne s'est inquiétée du mien. » —

« Et la raison, dit mon oncle Tobie, se levant à moitié de sa chaise, et s'appuyant sur la table avec ses deux poignets? — C'est, monsieur dit le caporal, en baissant la voix, (mais articulant très-distinctement) que le genou est à une grande distance du corps de la place; au lieu que l'aîne, comme monsieur le sait très-bien, est placée exactement sur la courtine. »

Mon oncle Tobie se rassit en poussant un long soupir, — mais si bas, qu'à peine pouvoit-il s'entendre à travers la table.

Le caporal s'étoit avancé trop loin pour reculer; il dit le reste à son maître en trois mots.

Mon oncle Tobie posa sa pipe sur la table, aussi doucement que s'il eût été filé d'une toile d'araignée.

« Allons trouver mon frère Shandy, dit mon oncle Tobie. »

CHAPITRE XCVI.

Mon Père est indigné.

TANDIS que mon oncle Tobie et le caporal sont sur le chemin du château de Shandy, il convient d'apprendre au lecteur que Mistriss Wadman, quelque temps auparavant, avoit fait sa confidence à ma mère, et que Brigitte, qui avoit à porter le double fardeau du secret de sa maîtresse et du sien, s'étoit heureusement débarrassée de l'un et de l'autre en faveur de Suzanne derrière le mur du jardin.

Ma mère ne vit rien dans tout cela qui méritât de faire tant de bruit. — Mais Suzanne avoit toutes les qualités requises pour divulguer un secret de famille. Elle fit entendre celui-ci par signe à Jonathan; et Jonathan trouva aussi le moyen de le faire comprendre à la cuisinière, pendant que celle-ci préparoit des queues de mouton; la cuisinière le vendit au postillon avec quelques rogatons du souper, moyennant quatre patards; et celui-ci le troqua contre la fille de journée, pour la même valeur à-peu-près. — Et quoique le marché se fût conclu dans

le grenier à foin, la renommée s'en étoit saisie, et l'avoit fait retentir sur le toît de sa maison avec la trompette d'airain. En un mot, il n'y eut pas de commère dans tout le village de Shandy, ni à cinq milles à la ronde, qui ne sût les difficultés du siége qu'avoit entrepris mon oncle Tobie, et les articles secrets qui retardoient la capitulation.

Il ne se passoit aucun événement dans le monde, qui ne fournît à mon père le sujet d'une hypothèse. Aussi jamais homme ne crucifia la vérité comme lui. — On venoit justement de lui apprendre tous les détails qu'il avoit ignorés jusques-là, au moment que mon oncle Tobie se mit en marche pour l'aller trouver.

Au réçit de l'affront fait à son frère, il prit feu; et, sans égard pour ma mère qui étoit-là présente, il s'efforça de démontrer à Yorick, que non-seulement les femmes avoient le diable au corps, et étoient toutes libertines au fond de l'ame; — mais encore que, depuis la première chute d'Adam jusqu'à celle de mon oncle Tobie inclusivement, tous les maux et tous les désordres arrivés en ce monde, de quelque genre ou nature qu'ils pussent être, avoient toujoure pour principe,

avoué ou caché, ce même appétit déréglé d'un sexe pour l'autre.

Yorick s'efforçoit d'adoucir l'hypothèse rigoureuse de mon père, quand mon oncle Tobie fit son entrée dans la chambre. — La bienveillance et le pardon étoient écrits sur son visage. — Cette vue ne fit que rallumer la bile de mon père; et comme il n'étoit pas délicat sur le choix de ses expressions quand il étoit en colère, aussitôt que mon oncle Tobie se fut assis près du feu, et qu'il eut rempli sa pipe, mon père éclata en ces termes.

CHAPITRE XCVII et dernier.

La Femme et la Vache.

« TOUT ce bagage, dira-t-on, est nécessaire pour continuer l'espèce d'une créature aussi grande, aussi sublime, aussi divine que l'homme! Je le sais, — j'en conviens, — je suis loin de le nier; — mais un philosophe dit hardiment sa pensée; quant à moi, je persiste à croire et à soutenir que c'est une pitié qu'il faille que notre race se perpétue par les moyens d'une passion qui ravale toutes nos facultés, fait échouer notre sagesse, et anéantit

anéantit toutes les opérations et les combinaisons de notre ame. — D'une passion, ma chère, continua mon père en s'adressant à ma mère, qui réunit et assimile les sages avec les fous; et qui nous fait sortir de nos cavernes et de nos retraites plutôt comme des satyres et des animaux, que comme des hommes.

» Je sais que l'on me dira, continua mon père, employant la *prolepsie*, qu'en lui-même et dépouillé de ses accessoires, ce besoin est comme la faim, la soif, le sommeil, et ne peut être regardé comme bon ni comme mauvais, comme honteux ni autrement. — Mais pourquoi donc la délicatesse de Diogène et de Platon s'en est-elle si fort révoltée? Pourquoi n'osons-nous nous y livrer que dans les ténèbres? Pourquoi ses mystères, ses préparations, ses instrumens, enfin tout ce qui y a rapport, ne peut-il être décemment exprimé par aucun langage, aucune traduction, aucune périphrase quelconque?

» L'action de tuer un homme et de le détruire, continua mon père, en haussant la voix et s'adressant à mon oncle Tobie, — cette action, vous le savez, passe pour glorieuse. Les armes que nous y employons sont honorables; nous les portons fièrement sur

l'épaule ; nous les laissons pendre orgueilleusement à notre côté ; nous les dorons ; nous les gravons ; nous les cizelons ; nous les enrichissons. — Eh quoi ! nous prodiguons des ornemens à la culasse même d'un coquin de canon. »

Mon oncle Tobie posa sa pipe pour tâcher d'obtenir une meilleure épithète ; et Yorick se levoit pour battre en ruine toute l'hypothèse de mon père. —

Quand Obadiah entra brusquement dans la salle, se plaignant amérement, et demandant à grands cris qu'on voulût bien l'entendre sur-le-champ.

Voici l'aventure.

Mon père, soit par les anciennes coutumes de l'endroit, soit comme possesseur de dixmes considérables, étoit obligé d'entretenir un taureau pour le service de la paroisse ; or Obadiah avoit mené sa vache rendre une visite audit taureau, je ne sais quel jour de l'été précédent. —

Je dis, *je ne sais quel jour ;* mais le hasard avoit voulu que ce fût le même où il avoit épousé la servante de mon père ; ainsi une époque servoit à rappeler l'autre.

Donc quand la femme d'Obadiah accoucha, Obadiah rendit graces à Dieu. —

— « A présent, dit Obadiah, j'aurai bientôt un veau. » Et tous les jours Obadiah rendoit visite à sa vache. —

« Elle fera veau lundi ou mardi, — ou mercredi au plus tard. »

La vache ne fit point de veau.

« Ce sera donc pour la semaine prochaine; ma vache tarde furieusement long-temps ! »

— Jusqu'à la fin de la sixième semaine les soupçons d'Obadiah, qui étoit bon homme, tombèrent sur le taureau.

A dire la vérité, comme la paroisse étoit fort étendue, la vigueur du taureau de mon père n'étoit pas proportionnée à son département. Il avoit cependant, je ne sais comment, obtenu la confiance publique; et comme il s'acquittoit de son devoir avec beaucoup de gravité, mon père en avoit la plus haute opinion.

« Sauf le respect que je dois à monsieur, dit Obadiah, tout le monde dit ici que c'est la faute de son taureau. » —

« La vache ne seroit-elle pas stérile, dit mon père, en se tournant vers le docteur Slop ? » —

« Cela seroit sans exemple, dit le docteur Slop. — Mais il seroit possible que sa femme fût accouchée avant terme. — Dis-moi, l'ami,

ajouta le docteur Slop, ton enfant a-t-il des cheveux sur la tête ? » —

« Comme moi, dit Obadiah. » — Il y avoit trois semaines que le coquin n'avoit été rasé. — « Ouais, dit le docteur Slop ! »

Eh bien ! ne voilà-t-il pas, s'écria mon père, mon taureau, frère Tobie, mon pauvre taureau, qui est aussi bon taureau qu'il y en ait jamais eu, et qui au temps jadis eût été le fait de la belle Europe ? — Mon taureau, qui, s'il eût eu deux jambes de moins, auroit pû être reçu docteur, ce maraud-là, plutôt que de s'en prendre à sa femme... » —

« Mon Dieu, dit ma mère ! qu'est-ce donc que toute cette histoire ? » —

« Celle d'une femme qui accouche trop-tôt, dit Yorick, et d'une vache qui accouche trop tard ; et une des meilleures en ce genre que j'aie jamais entendues. »

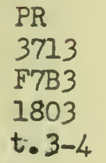
Fin du Tome quatrième.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table du Tome quatrième.





Sterne, Laurence
Oeuvres complètes

